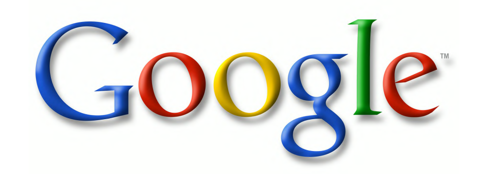
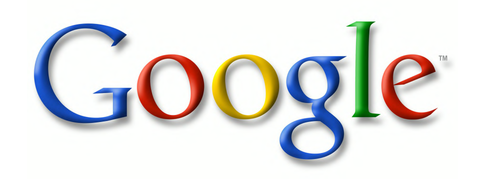






HISTOIRE

DU CHRISTIANISME AU JAPON.

TOME I.

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
rue de Sèvres, n. 2.

HISTOIRE

DU

CHRISTIANISME

AU JAPON,

où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle.

Par le P. de Charlevoix,

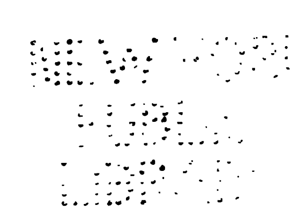
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nouvelle Édition,

DEVANT SERVIR DE COMPLÉMENT AUX DIVERS RECUEILS DE LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME PREMIER.





A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,

rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, n. 8;

à Lyon,

CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

1828.

PRÉFACE.

Un auteur célèbre, à qui la plupart des Eglises particulières du Nouveau-Monde, et surtout celles de la Chine et du Japon, ont des obligations essentielles, exhorte en ces termes les écrivains de ce siècle à consacrer leur plume à l'histoire de ces deux belles monarchies :

« Si l'on publie tous les jours tant de critiques, de dissertations et de remarques sur des points controversés de l'histoire ancienne et nouvelle, ecclésiastique et profane; si tant de savans croient que ce sont des recherches dignes de leur application que d'examiner par exemple l'origine de Romulus, ou la venue d'Enée en Italie, ou les dynasties des Egyptiens, ou les coutumes de Sparte et d'Athènes, et mille antiquités de cette nature, qui n'ont d'autre utilité que de remplir l'esprit de connaissances sèches et stériles, croirons-nous que

ce soit une chose indigne de leur curiosité de vouloir connaître le génie et les coutumes d'une nation aussi fameuse que celle des Chinois, dont l'empire, le plus ancien qu'on ait encore vu, surpasse autant par sa magnificence que par la multitude de ses sujets celui des anciens Romains; d'une nation d'ailleurs qui ne le cède point ni en esprit ni en politesse aux nations les plus civilisées de l'Europe? Je ne dis rien de l'empire du Japon, le plus puissant et le plus considérable de tout l'Orient par la qualité de ses habitans, les plus braves et les plus spirituels qu'on ait trouvés en ce nouveau monde.

« Quand donc on ne considérerait que l'histoire en général on a sujet de dire que les personnes qui y prennent plaisir ne perdraient pas le temps qu'elles mettraient à lire celle-ci; mais il y a quelque chose de plus engageant pour ceux qui prennent intérêt à l'histoire de l'Eglise; car y a-t-il aucune partie de cette histoire plus importante dans ces derniers temps que celle de l'établissement de la foi au Japon et à la Chine? Et que trouvera-t-on de plus éclatant dans les premiers siècles du christianisme que ce

qui s'est vu dans le nôtre en ce pays-là?»

Après une telle invitation je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rendre compte au public des raisons qu'on a eues de lui donner une nouvelle histoire du Japon; j'avoue même que, sans appréhender l'inconvénient presque toujours attaché aux redites, lorsque j'entrepris cet ouvrage je n'avais dessein que de mettre sous une autre forme l'*Histoire de l'Eglise du Japon*, (1) qui a été si bien reçue du public, et qui est écrite d'un style dont on ne se lasse point d'admirer l'élégante simplicité. Je m'imaginais alors, et bien des gens le croyaient aussi bien que moi, qu'il n'y avait pour rendre cette histoire parfaite qu'à resserrer les endroits trop étendus, en retrancher quelques-uns, qui, n'apprenant rien de nouveau, ne servent qu'à alonger les épisodes, et grossir inutilement un volume, rendre sensible cette variété si nécessaire à ces sortes de livres, et cachée dans celui-ci par une multitude d'événemens assez semblables; enfin éclaircir quelques faits obscurs et embarrassans.

Je me bornai donc à travailler sur ce plan;

(1) Par le P. Crasset, 2 vol. in-4°.

et certains détails sur lesquels mon auteur s'était étendu me donnant lieu de juger qu'il n'avait voulu rien omettre d'une histoire dont les moindres circonstances lui avaient paru précieuses je crus pouvoir me dispenser de consulter les sources; mais je ne demeurai pas long-temps dans cette pensée, car ayant par hasard jeté les yeux sur quelques historiens qui ont parlé du Japon je fus surpris d'y trouver des choses fort singulières, dont celle-ci ne parlait point: cela m'engagea à lire les autres, et de tous ceux que je pus avoir entre les mains il n'y en eut aucun qui ne me fournît de nouveaux mémoires; je conçus aussitôt que c'était un nouvel ouvrage qu'il me fallait composer, et que pour peu que je m'appliquasse à ne rien passer de ce qui demanderait une attention particulière, et à retrancher tout ce qui ne serait pas intéressant, je ferais dans un livre d'assez peu d'étendue l'histoire du Japon la plus complète qui eût encore paru.

C'est donc là ce que je me suis proposé : on jugera si j'y ai réussi. J'aurais peut-être mieux fait d'engager quelques-unes de nos meilleures plumes à traiter une matière

comme celle-là, et j'avoue qu'il est peu de sujets qui méritassent autant d'être touchés de main de maître; mais il faut convenir aussi qu'il n'en est point à qui le secours de l'art soit moins nécessaire, et que les choses y ont un agrément naturel, que toute la barbarie d'un style informe ne saurait lui faire perdre.

Pour revenir aux auteurs sur lesquels j'ai travaillé il n'y en a point de qui j'aie tiré de plus grandes lumières que le P. Daniel Bartoli, jésuite italien : on ne peut dire jusqu'où cet écrivain, un des plus polis et des plus ingénieux de son siècle, porte l'exactitude, ni avec quelle netteté il éclaircit les endroits obscurs, qu'on prévoit bien ne devoir pas être rares dans l'histoire d'un pays aussi éloigné de nous que le sont les îles du Japon. On trouve même peu de chose à ajouter à son ouvrage; mais il y aurait bien à retrancher pour en faire quelque chose qui fût à notre goût; car outre que le P. Bartoli n'écrit pas tant l'histoire du Japon que celle de sa compagnie, ce qui l'oblige de s'arrêter sur bien des faits qui appartiennent assez peu à notre sujet, il faut encore con-

sidérer qu'il a travaillé pour un pays ecclésiastique, où l'on s'intéresse à mille circonstances qui ne nous plairaient que médiocrement.

Un des articles de cette histoire qui demandaient plus d'éclaircissemens c'est celui qui regarde les noms propres; car comme il n'y en a point au Japon qui ne soit un titre d'honneur, ou la marque de quelque belle action, les grands seigneurs en changent assez souvent, et c'est à quoi les historiens qui ont écrit sur des relations envoyées en divers temps par différens auteurs n'ont pas toujours assez fait attention; de là vient qu'ils ont souvent multiplié les personnages, de sorte que le lecteur est fort surpris de voir tout d'un coup paraître sur la scène de nouveaux acteurs à la place de ceux auxquels il s'intéressait, et dont il regrette de n'entendre plus parler.

Ainsi dans l'histoire de l'Eglise du Japon, peu de temps après la mort de l'empereur Tayco-Sama, on perd tout à fait de vue Simon Condera, commandant-général de la cavalerie japonnaise, et roi de Bugen, qui certainement tient à juste titre sa place au

premier rang des héros de sa nation : il n'y est point parlé du malheur arrivé au roi de Chicugen, son fils, ni de l'apostasie des deux princes d'Omura ; et le grand-amiral, roi de Fingo, y porte tantôt un nom et tantôt un autre. Pour éviter cet inconvénient je me suis attaché à un seul nom, si ce n'est lorsqu'il m'a paru absolument nécessaire d'en user autrement, et que cette variété de noms n'a pu causer aucune obscurité, comme lorsqu'il s'est agi de l'empereur Tayco-Sama, dont je viens de parler. Si j'écrivais la vie politique des grands hommes que j'ai occasion de faire connaître je me croirais dans l'obligation de marquer exactement tous les noms qu'ils ont portés, et qui sont comme autant de degrés par où ils ont passé pour parvenir aux premiers honneurs ; mais je n'écris que leur vie chrétienne, et je ne touche à leurs belles actions qu'autant que l'exige la suite de l'histoire.

Il y a une chose en quoi je n'ai pas tout à fait imité le P. Bartoli ; je ne me suis pas fort étendu sur les démêlés qui sont survenus de temps en temps entre les missionnaires, et sur les calomnies dont on a cher-

ché à noircir les jésuites du Japon. Le P. Bartoli en a parlé fort au long, et on trouve dans cet auteur d'assez amples dissertations, et de fort belles apologies; mais il faut convenir que la nature de son ouvrage le demandait, et que son silence sur des faits aussi importans, et dans les conjonctures où il se trouvait, aurait pu être regardé comme un aveu tacite de tout ce qui avait été reproché à ses confrères. Il a donc répondu à tout, et les approbations qu'on voit en tête de son livre sont une preuve incontestable que ses réponses sont sans réplique.

Il n'en est pas de même ici ce me semble; j'ai cru pouvoir supposer toutes les calomnies réfutées, et les causes des dissensions domestiques suffisamment éclaircies, et je me suis persuadé que je ne devais presque point détourner l'attention de mes lecteurs des grandes vertus dont les chrétiens et les missionnaires du Japon ont donné de si merveilleux exemples : je n'ai pas à la vérité passé si légèrement sur ce qui regarde le P. Diégo Collado; mais il m'était impossible d'en user autrement; d'ailleurs je ne voyais nulle nécessité de ménager davantage un

homme que l'histoire de son ordre ne ménage point du tout, et dont les violences contre ses propres frères, aussi bien que contre les jésuites, ont éclaté dans toute l'Asie, l'Europe et l'Amérique : tout ce qu'on peut dire en faveur de ce religieux c'est qu'en périssant malheureusement dans un naufrage il donna de grands signes de repentir.

Si le peu que j'ai dit sur toutes ces matières n'était pas approuvé de quelques personnes on les prie de songer qu'une des règles des historiens est de ne point appréhender de dire la vérité ; qu'en retranchant absolument tous les faits dont il est ici question j'aurais défiguré bien des endroits de mon ouvrage ; que je n'ai rien avancé dont je n'aie pour garans des auteurs qui n'ont été ni blâmés ni contredits de personne ; que dans le choix des missionnaires dont je me suis cru obligé de dire des vérités un peu fâcheuses on ne peut m'accuser d'avoir été partial ; qu'il y a si peu de vertu pure qu'un historien qui ne dirait que du bien de ceux dont il parle serait regardé comme un panégyriste ; que pour taire la vérité il faut qu'il n'y ait aucune utilité à

la dire, ou qu'il y ait de grandes raisons pour la passer sous silence; enfin que jamais on n'a fait un procès aux écrivains ecclésiastiques de nous avoir appris, par exemple, les démêlés de S. Cyprien avec le pape S. Etienne, les préventions de S. Epiphane contre S. Jean-Chrysostôme, les déclamations du grand Théodoret contre S. Cyrille d'Alexandrie, ni les différens qui sont survenus plus d'une fois entre S. Jérôme et S. Augustin. Voilà ce que j'avais à dire sur le plan de cet ouvrage et sur la règle que j'ai suivie dans l'exécution.

Je ne doute pas que ceux qui ne connaissent le Japon que par ce qu'ils en ont lu dans les dictionnaires historiques et dans les géographies ne se trouvent ici fort dépaysés. Je ne dis rien de ce que nous lisions il n'y a pas long-temps dans quelque article d'une gazette qu'en 1629 l'empereur du Japon fit mourir tous les chrétiens de son empire; ce parachronisme dans l'endroit où il est ne porte pas conséquence, car, comme on ne doit pas exiger d'un homme qu'il étudie l'histoire du Japon pour fournir des mémoires aux gazettes, je ne crois pas aussi qu'on s'a-

vise jamais de consulter les gazettes pour savoir l'histoire du Japon ; mais n'est-il pas étonnant que ceux qui font imprimer des géographies ou des dictionnaires historiques laissent de côté des auteurs la plupart témoins oculaires de ce qu ils rapportent, et tous de nom et de caractère à être regardés comme au-dessus de tout soupçon pour s'arrêter à un misérable roman, qui n'a de considérable que le nom emprunté sous lequel on l'a donné au public.

Je parle d'une relation attribuée à feu M. Tavernier, où la révolte d'Arima, arrivée en 1638, défigurée dans ses principales circonstances, et par une multitude de fables et de calomnies qu'on y a insérées, nous est donnée pour la principale cause de la grande persécution du Japon, qui a commencé en 1614, qui était à sa fin en 1638, et dont la révolte des chrétiens d'Arima doit passer pour un des plus déplorables effets. Il ne faut pas avoir la moindre connaissance de ce qui s'est passé dans le Nouveau-Monde depuis deux siècles pour ne pas s'apercevoir qu il n'y a point de mémoires auxquels on doive moins ajouter foi qu'à cette relation ;

on en appelle à quiconque en a lu seulement deux pages, et a quelque principe de la chronologie de ces derniers temps.

Il serait inutile après cela de réfuter en particulier toutes les calomnies dont le faux Tavernier a rempli son ouvrage : il avait en tête les jésuites, et feu M. François Caron, lequel, après avoir été président du comptoir des Hollandais au Japon, puis directeur général à Batavia, passa quelques années après au service de la France. Quant à ce que cet auteur a dit des jésuites personne ne s'avise plus aujourd'hui d'y donner la moindre créance; on s'est bien aperçu que l'autorité d'un protestant n'était pas recevable contre ces pères dans une cause de cette nature, et qu'outre le peu d'apparence qu'il y a que des missionnaires aient mieux aimé souffrir les supplices les plus affreux, et être ensevelis sous les ruines de la plus belle chrétienté qu'ils eussent formée que d'abandonner un léger intérêt temporel, il fallait pour en croire le faux Tavernier sûr sa parole dévorer les contradictions les plus visibles.

Que si c'est cette même calomnie qu'un

auteur, qui ne saurait assez se déguiser, a prétendu renouveler depuis peu de jours dans un écrit séditieux, qui lève l'étendard de la rebellion contre toutes les puissances légitimes, on l'avertit qu'il prenne la peine de relire ses mémoires ; il y trouvera que les deux princes que le faux Tavernier met à la tête des révoltés d'Arima n'avaient plus de père, et qu'ainsi il faut qu'il retranche la plus belle phrase de son invective : mais si c'est un nouveau système qu'il s'est bâti pour rendre les jésuites responsables de la persécution du Japon on demande sur le témoignage de qui il avance une chose si atroce. Sur celui de la vérité, répondra-t-il sans doute ; oui, mais c'est une de ces apparences trompeuses de vérité que l'enfer vomit de temps en temps, et qui n'entreprend rien de moins que de nous représenter la foi de Pierre entièrement évanouie, presque tout l'épiscopat tombé dans le plus déplorable égarement, la véritable Eglise réfugiée dans le sein de l'hérésie ; là seulement en liberté, et partout ailleurs captive ; le plus grand et le plus sage des rois esclave d'une cabale livrée à l'erreur ; et, s'il veut raisonner conséquem-

ment et dans les principes du parti dont il s'est fait l'apologiste, l'épouse de Jésus-Christ tombée dans l'adultère, et cette source d'eaux vives et pures qui, selon la prédiction de Jésus-Christ, devait jaillir jusqu'à la vie éternelle, devenue une source infecte, qui ne donne plus que des eaux sales et empoisonnées. Revenons au faux Tavernier.

Si l'on a rendu justice aux jésuites touchant ce que leur imputait cet auteur l'on n'a pu encore se résoudre à la rendre à M. Caron, et l'on suppose apparemment qu'un protestant qui charge un autre protestant doit persuader : j'avoue que ce peut être un préjugé contre M. Caron; mais n'est-ce pas en sa faveur quelque chose de plus qu'un préjugé que son apologie faite par un écrivain catholique qui ne sera jamais accusé d'avoir flatté les partisans de l'hérésie? et après les preuves que cet illustre auteur a apportées pour détruire la calomnie comment se trouve-t-il encore des personnes qui publient que M. Caron a perdu le christianisme au Japon en faisant voir à l'empereur une fausse lettre qui contenait le

dessein d'un soulèvement général des chrétiens pour mettre ces îles sous la domination du roi d'Espagne? Le crime qui a rendu M. Caron si odieux à l'écrivain que je combats est apparemment d'avoir quitté le parti de la Hollande pour passer à celui de la France, d'où sa famille est originaire : on la trouve illustrée dès le règne de Charles V en la personne de Christien Caron, à qui ce sage prince permit de porter dans ses armes *une bande d'azur semée de trois fleurs de lis d'or et de quatre demies*. C'est de quoi sont garans les lettres de naturalité accordées à M. Caron par sa majesté en 1665 lorsqu'elle lui fit l'honneur de le charger d'établir la compagnie royale des Indes, et c'est ce que pouvaient ne pas ignorer ceux qui le font passer pour un homme de néant. Je suis bien aise au reste d'avertir ici avant de finir cet article qu'en disculpant M. Caron et les Hollandais, qui étaient avec lui au Japon en 1638, de ce dont on les a faussement accusés, je ne prétends pas contredire ce que j'ai rapporté ailleurs que ces messieurs prirent occasion de la révolte d'Arima pour renouveler les anciens soupçons des Japon-

nais contre les sujets du roi catholique, peut-être sans considérer que les suites d'une telle conduite seraient encore plus dommageables au christianisme du Japon qu'au commerce des Portugais; mais enfin quelque criminels que soient les hommes il n'est pas permis de les accuser des fautes qu'ils n'ont pas commises.

Mais ce n'est pas sur le Japon seul qu'on nous donne pour une histoire véritable les imaginations d'un faiseur de roman; les endroits du Nouveau-Monde, qu'il nous est moins pardonnable en France de ne pas connaître, ne sont guère mieux traités dans nos dictionnaires historiques: on ne l'aurait jamais cru si on ne l'avait vu de ses yeux. Est-ce qu'on manque de mémoires plus fidèles? Non; mais ceux qui pourraient nous instruire de la vérité ne sont point marqués au coin de la satire, ni à celui de la calomnie, et il semble que sans cela ces sortes de livres ne sauraient aujourd'hui avoir cours parmi nous. Je finis cet article par une remarque qui fera voir combien peu on doit compter sur l'exactitude des auteurs dont je viens de parler: dans la dernière édition du

grand Dictionnaire historique on trouve une description de Jédo, aujourd'hui capitale de l'empire japonnais, qui ne s'accorde pas avec ce que les Hollandais nous en disent dans leurs mémoires; cependant il n'y a guère que les Hollandais qui puissent nous parler savamment de Jédo, puisque Jédo n'est la plus belle ville du Japon que depuis que ces messieurs sont les seuls Européens qui soient reçus dans les ports de ces îles. Ce qui me surprit davantage en lisant cette description c'est qu'on prétend l'avoir prise dans la relation d'un P. Fréjus, qui m'est absolument inconnu : mais je ne fus pas long-temps sans reconnaître d'où venait l'erreur; ce P. Fréjus est le P. Froez, dont nous avons souvent occasion de parler dans toute cette histoire, qui dans ses lettres latines s'appelle *Ludovicus Froius,* et qui était mort plusieurs années avant que Jédo fût la ville impériale; et la description de Jédo, dont on le fait garant, est une partie de ce que ce missionnaire a écrit de Méaco, l'ancienne capitale de l'empire.

Il ne me reste plus qu'à instruire le public de quelques nouvelles tentatives qu'on a

faites pour rentrer au Japon, et on ne sait point encore quel a été le succès. (1)

Il y a environ douze ou treize ans que M. de Sidoti, ecclésiastique romain, partit d'Italie avec feu M. le cardinal de Tournon pour se rendre à Manille, d'où il espérait passer plus facilement au Japon : dès qu'il fut arrivé dans cette capitale des Philippines il s'appliqua à étudier la langue japonnaise, et pendant deux ans qu'il donna à cette étude il se fit connaître par des actions qui marquent un homme rempli de l'esprit de Dieu, et vraiment apostolique. Les deux années expirées il y eut de l'empressement à seconder le dessein du saint homme; le gouverneur des Philippines y employa son crédit; plusieurs particuliers contribuèrent de leurs biens à équiper un navire, et un capitaine fort expérimenté, nommé don Miguel de Cloriaga, voulut en être le commandant. Les préparatifs du voyage se firent avec une fort grande diligence; M. de Sidoti partit de Manille au mois d'août de l'année 1709, et arriva le 9 octobre suivant à la vue du Japon. Le navire approcha de terre le plus

(1) Voyez la note à la fin de la préface.

près qu'il lui fut possible, et l'on prenait déjà des mesures pour débarquer le missionnaire lorsqu'on aperçut un petit bâtiment qui se trouva être une barque de pêcheurs : tout le monde fut d'avis qu'il fallait envoyer la chaloupe les reconnaître et prendre langue, et la commission en fut donnée à un Japonnais idolâtre, mais qui s'était engagé de parole au gouverneur des Philippines d'entrer au Japon avec M. de Sidoti, et de le mettre en lieu de sûreté.

On ne sait ce qui se passa entre le Japonnais de Manille et les pêcheurs; mais après un assez long entretien le Japonnais fit signe au navire espagnol de ne point s'approcher davantage : l'on en fut d'autant plus surpris que les pêcheurs faisaient signe au contraire qu'il n'y avait rien à craindre. Quelque temps après le Japonnais rentra dans le vaisseau : alors tous les officiers s'assemblèrent autour de lui, et M. de Sidoti le pria de dire ce qu'il avait appris; tout ce qu'on en put tirer ce fut qu'il n'y avait pas d'apparence d'entrer au Japon sans s'exposer à un danger évident d'être découvert et mené à l'empereur, prince extrêmement cruel, qui

ne manquerait pas de faire expirer dans les plus affreux supplices quiconque aurait été saisi venant prêcher le christianisme au Japon. Le Japonnais n'en dit pas davantage; mais il parut assez par un certain trouble qu'on remarqua sur son visage et par quelques paroles qui lui échappèrent qu'il avait communiqué aux pêcheurs le dessein de M. de Sidoti : cependant le vertueux ecclésiastique se retira pour consulter le Seigneur; il dit ensuite son office avec une fort grande tranquillité, après quoi il se mit en oraison.

Sur les cinq heures du soir il vint trouver don Miguel, et l'abordant d'un air inspiré, « Monsieur, lui dit-il, enfin nous voici à cet heureux moment après lequel je soupire depuis tant d'années; nous touchons au Japon, et rien ne doit plus m'empêcher d'entrer dans une terre si désirée. Vous avez eu la générosité de me conduire sur une mer que vous ne connaissiez pas, et que tant de naufrages ont rendue fameuse : achevez votre ouvrage, et me mettez entre les mains d'un peuple que j'espère soumettre au joug de l'Evangile. Ce n'est pas sur mes

propres forces que je m'appuie; mais que ne pourrai-je point fortifié de la grâce toute puissante de Jésus-Christ, et soutenu de la protection de tant de saints martyrs, qui dans le siècle passé ont arrosé le Japon de leur sang. »

Ce discours ne surprit point le capitaine, il connaissait M. de Sidoti; il ne laissa pas de lui représenter que selon toutes les apparences son dessein était éventé, et qu'il paraissait plus sûr d'aller aborder à une autre côte; que ce délai ne dérangerait rien et semblait nécessaire : « Votre dessein en allant au Japon, ajouta-t-il, n'est pas précisément d'y être martyr, vous vous proposez encore d'y gagner des âmes à Dieu; vous ne devez donc pas négliger de prendre toutes les mesures que la prudence vous prescrira. » Quoi qu'il pût dire il ne fit pas changer M. de Sidoti. « Le vent est bon, reprit l'homme apostolique; il faut en profiter : que savons-nous si quelque tempête ne nous jettera point dans quelque autre parage d'où il ne nous serait pas aisé de regagner ces îles. En un mot mon parti est pris, et si vous avez, monsieur, quelque bonté pour moi

n'apportez aucun retardement à l'œuvre de Dieu. » Don Miguel vit bien qu il était inutile de faire de nouvelles instances; il se rendit, et l'on commença à disposer toutes choses pour débarquer M. de Sidoti à la faveur des ténèbres de la nuit.

Le serviteur de Dieu au comble de ses vœux alla aussitôt écrire quelques lettres, puis il vint réciter le chapelet avec l'équipage; c'est une pratique de dévotion qui s'observe sur les navires français et espagnols. Le chapelet fini l'homme apostolique fit à l'équipage une courte exhortation : il se mit ensuite à genoux, et demanda publiquement pardon du mauvais exemple qu'il avait, disait-il, donné à tout le monde; il pria en particulier les enfans de lui pardonner sa négligence à les instruire des principes de la doctrine chrétienne, et il termina tant d'actions saintes par un exercice d'humilité qui fut d'une grande édification : il baisa les pieds aux officiers, aux soldats et aux esclaves; après quoi il ne pensa plus qu'à la grande affaire qu'il allait entreprendre.

Vers minuit le missionnaire descendit dans la chaloupe avec le capitaine et sept autres

Espagnols qui voulurent l'accompagner jusqu'au bout. Il fut en oraison durant tout le trajet, qui ne fut pas long; mais on eut assez de peine à aborder parce que le rivage était fort escarpé en cet endroit-là. Au sortir de la chaloupe l'homme de Dieu baisa la terre, et remercia Dieu de l'avoir si heureusement conduit au Japon. Il s'avança ensuite dans les terres, et tandis qu'il marchait toujours suivi des Espagnols don Carlos de Bonio, qui s'était voulu charger de son paquet, eut la curiosité de voir ce qu'il contenait : il l'ouvrit, et n'y trouva qu'une chapelle, les saintes huiles, un bréviaire, l'Imitation de Jésus-Christ, quelques autres livres de piété, deux grammaires japonnaises, un crucifix qui avait appartenu au P. Mastrilli, jésuite, une image de la Vierge, et quelques estampes.

Il fallut enfin se séparer : les Espagnols prirent congé de M. Sidoti; mais auparavant le capitaine l'obligea de recevoir quelques pièces d'or pour le besoin. La chaloupe courut en retournant quelque danger sur des roches et des bancs de sable, et elle ne put regagner le bord que vers les huit heures

du matin. On appareilla aussitôt d'un fort bon vent, et le vaisseau mouilla à la rade de Manille le 18 octobre. Voilà ce que le P. Faure, jésuite français, apprit en arrivant aux Philippines, et ce qu'il manda à un de ses amis le 17 janvier 1711, à bord d'un vaisseau qui l'allait débarquer avec le P. Bonnet, autre jésuite français, dans les îles de Nicobar, de la même manière que l'avait été M. de Sidoti dans les îles du Japon. Les peuples de Nicobar n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ; mais on assure que les deux missionnaires ont déjà fait plusieurs prosélytes. Quant à M. de Sidoti on fut long-temps sans savoir ce qui lui était arrivé; il courut même différens bruits qui firent croire que le Seigneur s'était contenté de sa bonne volonté, et que le jour du salut n'était pas encore venu pour les Japonnais.

D'abord on publia que le missionnaire avait été mis entre les mains des Hollandais pour être transporté aux Indes ou en Europe; on écrivit ensuite qu'il avait été jeté à la mer; d'autres lettres portaient qu'il avait passé par la rigueur des supplices que les

lois ordonnent contre les prédicateurs de l'Evangile; enfin on a répandu depuis peu des extraits de quelques lettres de Manille qui marquent qu'à l'occasion de quelques prodiges arrivés au moment qu'on l'allait exécuter il avait été conduit à l'empereur, qui, charmé de sa douceur et frappé des merveilles qu'on racontait de lui, l'avait parfaitement bien reçu, et lui avait accordé toutes les permissions qu'il demandait: mais on ne sait rien de certain sur ce qui lui est arrivé depuis son entrée au Japon; (1) on sait seulement qu'on a fait encore une autre tentative depuis celle de M. de Sidoti; que la mort de l'empereur du Japon, dont on a reçu la nouvelle, donne quelque espérance que la persécution se ralentira, d'autant plus que le prince qui gouverne aujourd'hui

(1) On l'a appris depuis : à peine débarqué le missionnaire fut arrêté et conduit à Nangazaqui, où il subit un interrogatoire; de là on l'envoya à Jédo, où il resta plusieurs années en prison, et s'occupa constamment de la propagation de la foi; il baptisa même plusieurs Japonnais qui le vinrent voir, ce qui étant parvenu à la connaissance du gouvernement on mit à mort tous les nouveaux convertis, et Sidoti fut mené dans un trou de quatre à cinq pieds de profondeur, où on lui donna à manger par une petite ouverture jusqu'à ce qu'il mourut enfin de l'infection et de la pourriture.

cet empire paraît prendre en tout le contre-pied de son prédécesseur, qui a toujours eu une extrême application à empêcher qu'aucun ministre de l'Evangile ne mît le pied dans ses états.

PROTESTATION.

Pour obéir aux décrets du pape Urbain VIII et des autres souverains pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de saint, de bienheureux, d'apôtre ou de martyr aux personnes dont je parle, et que je ne demande de ceux qui liront cette histoire qu'une foi purement humaine.

HISTOIRE

DU CHRISTIANISME AU JAPON.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Situation du Japon; nature du pays; ses principales richesses. Habillement des Japonnais et quelques-unes de leurs manières; leur caractère d'esprit, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités; leur adresse et leur goût pour les sciences et les arts; leur politique. Ce qui contribue le plus au bon ordre et au maintien des lois du Japon. — De la religion des Japonnais; leurs obsèques. — Gouvernement du Japon et son origine. Première source des révolutions du Japon. Quelques particularités du Japon. — Découverte du Japon. Un Japonnais nommé Anger va trouver S. François-Xavier. Le saint envoie Anger à Goa, où il est baptisé. — Le saint apôtre se dispose au voyage du Japon; il arrive à Malaca, et reçoit des nouvelles du Japon; il s'embarque.— Il arrive au port de Cangoxima. Paul de Sainte-Foi convertit sa famille, et va à la cour du roi de Saxuma. — Le P. Xavier rend visite au roi de Saxuma; il prêche publiquement dans Cangoxima. Les bonzes lui sont d'abord favorables, et deviennent ensuite ses plus grands ennemis. — Il fait plusieurs miracles. Les bonzes engagent le roi à révoquer son édit. Ferveur des chrétiens de Cangoxima. — Le P. Xavier part de Cangoxima. — Il arrive à Meaco; il prêche avec succès à Amanguchi. Il répond à plusieurs questions par un seul mot, et prêche en chinois sans avoir appris cette langue. Zèle des nouveaux chrétiens. La patience et la modération de Fernandès sont causes de grandes conversions. Le roi de Naugato changé à l'égard des chrétiens. — Le P. Xavier part pour le royaume de Bungo. Caractère du roi de Bungo. Le P. Xavier visite ce prince; les honneurs qu'on lui rend. Conversions en grand nombre. Désolation d'Amanguchi. Mort du roi de Naugato. Le frère du roi de Bungo lui succède. — Le père Xavier se dispose à partir pour les Indes; il dispute contre un fameux bonze en présence de toute la cour. Les bonzes soulèvent le peuple. Les disputes recommencent. Le P. Xavier retourne aux Indes.

LIVRE PREMIER.

J'écris une histoire où l'on trouvera plus que dans aucune autre de quoi bénir et louer l'excès des miséricordes du Seigneur, et de quoi adorer la profondeur de ses jugemens : on verra d'abord avec étonnement dans une Eglise particulière et d'assez peu d'étendue ce que l'Eglise universelle a fait voir au monde de plus merveilleux; ensuite, lorsqu'on fera réflexion qu'il reste à peine quelque vestige de cette belle chrétienté qui a fait l'admiration de l'univers, et qui fut regardée par les souverains pontifes comme une des plus précieuses portions du troupeau de Jésus-Christ, on sera contraint d'avouer que les desseins de Dieu sont impénétrables; j'espère même qu'on fera sur un si grand événement des réflexions capables d'inspirer cette sainte frayeur que l'apôtre nous recommande, et une vive reconnaissance de ce que Dieu ne nous a pas traités comme il a fait un peuple qui paraissait si digne de ses bontés. Mais avant que de raconter les choses dans l'ordre que demande l'histoire je vais instruire en peu de mots le lecteur de ce qui regarde la nature et la situation du pays dont j'ai à parler,

le caractère d'esprit de ses habitans, leurs manières, leur religion, leur gouvernement; en un mot je tâcherai de le prévenir et de le satisfaire sur tout ce qui pourrait ou exciter sa curiosité ou l'arrêter en lisant cet ouvrage.

A l'orient de la Chine et de la Corée, au milieu de cet espace de mer qu'on nomme l'Océan chinois, et qui communique avec la mer du Sud, au midi de la Tartarie et de la terre d'Yesso, au nord des Philippines et de l'île Formose, on trouve un nombre presque infini d'îles de toutes les grandeurs, et c'est ce grand archipel qui forme l'empire du Japon. Suivant le P. Briet, celui de nos géographes qui paraît s'être le plus appliqué à connaître la position de ce pays, les îles du Japon s'étendent en long du sud-est au nord-ouest, entre les 30 et 40 degrés de latitude septentrionale, de sorte que sa largeur, qui est fort inégale et qui n'excède jamais soixante lieues, n'a nulle proportion avec sa longueur, qui est de trois cents selon Turselin, ou d'environ deux cent cinquante selon la plus commune opinion. Le même Turselin que je viens de citer compare le Japon à l'Italie pour la grandeur et pour la forme; effectivemeut ces îles sont tellement ramassées et si proches les unes des autres qu'on dirait que leur séparation est plutôt l'ouvrage des hommes que celui de la nature, d'où il arrive que les gros navires ne peuvent point passer par

ces détroits, qui sont aussi peu profonds qu'ils sont peu larges.

On divise ordinairement le Japon en trois parties fort inégales parce que parmi cette multitude d'îles il y en a trois qui sont plus grandes que les autres, et dont les autres paraissent en quelque façon des dépendances : la plus petite, qu'on appelle Xicoco ou Sikokf, est à l'orient; elle ne comprend que quatre royaumes; le Ximo ou Kiusjiu, qui est au midi, en a neuf, sans compter les îles adjacentes de Gotto, qui font un royaume particulier; enfin le Niphon, qui s'étend de l'occident au septentrion, contient près de soixante provinces, qui portent aussi presque toutes le nom de royaume. Plusieurs historiens donnent à cette grande île le nom de Japon, et disent que c'est d'elle qu'il s'est communiqué à tout le pays; quelques-uns prétendent que le Niphon n'est point une île, mais qu'il est contigu à la grande terre d'Yesso. On ajoute que depuis peu l'empereur du Japon s'en est assuré d'une manière à n'en plus douter, et cette opinion devient tous les jours plus vraisemblable, surtout depuis qu'elle a été adoptée par un de nos plus habiles géographes. *

Si la situation du Japon l'expose à de grandes chaleurs les montagnes dont il est couvert, prin-

* C'est une erreur; le Niphon est une île séparée de l'île de Matsumai, ou terre d'Yesso, par le détroit de Songaar. *Voyez* le Précis de Géographie de Malte-Brun, t. III, p. 452.

cipalement vers le nord, y causent de grands froids, aussi convient-on que le froid et le chaud y sont excessifs; l'hiver surtout y est très long, et la neige y tombe en si grande abondance qu'en bien des villes on n'a de communication que par des galeries couvertes: cependant on assure que les terres y portent deux fois l'année, premièrement du blé, que l'on moissonne au mois de mai, ensuite du riz, dont la récolte se fait en septembre. A la vérité il n'est peut-être point de pays au monde plus arrosé que celui-ci, car ce n'est de tous côtés que lacs, fontaines, rivières et canaux formés par la mer.

Les grandes richesses du Japon consistent en mines d'or et d'argent; celles-ci sont en bien plus grand nombre et plus abondantes : l'argent en est estimé le plus beau du monde, et à la Chine on le change pour de l'or au même poids. Les Japonnais font encore un commerce assez considérable de leurs perles, qui pour la plupart sont rouges, et de leurs magnifiques étoffes de soie rehaussée d'or, d'un travail exquis.

On serait surpris si un peuple inconnu au reste du monde pendant un si grand nombre de siècles, et avec qui nous ne saurions avoir de commerce qu'en traversant huit mille lieues de mer, n'avait pas bien des manières différentes des nôtres : ils en ont effectivement beaucoup; cela paraît surtout dans leurs habillemens et dans plusieurs coutumes où l'on dirait qu'ils ont affecté de

prendre le contre-pied des Européens. Les grands seigneurs et avec quelque proportion tous les gentilshommes portent de grandes robes de soie traînantes, où les fleurs d'or et d'argent, ménagées avec art, produisent le plus bel effet; de petites écharpes qu'ils portent au cou leur servent de cravates; leurs manches sont fort larges, et pendent à peu près comme celles de nos habits à la romaine; mais la parure dont ils sont plus curieux est un sabre dont la poignée et souvent même le fourreau sont enrichis de perles et de diamans. Ils relèvent tout cela par une taille avantageuse et un fort grand air qui leur est naturel : pour la couleur du visage ils l'ont moins olivâtre que les autres Asiatiques.

Les femmes japonnaises sont en réputation de beauté, et nos officiers français qui allèrent à Siam il y a trente ans convinrent tous à leur retour qu'ils n'avaient point vu en Asie de plus belle personne que madame Constance, * qui est Japonnaise comme tout le monde sait. Avec cela elles sont encore plus superbement et plus richement vêtues que les hommes : leurs cheveux, négligés avec art, tombent sur le derrière de la tête, où ils sont noués en touffe pendante; au-dessus de l'oreille gauche elles ont un poinçon

* Le sieur Constance, Français d'origine, fut long-temps premier ministre d'un roi de Siam; il favorisa l'entrée des missionnaires dans ce royaume, et les protégea efficacement. Il périt dans une révolution qui changea la face du gouvernement.

à un bout duquel pend une perle ou quelque pierre de prix; elles ont encore à chaque oreille un petit rond de perle qui fait un très bel effet; leur ceinture est fort large et semée de fleurs et de figures dont la beauté ne cède en rien au reste de l'ajustement; sur plusieurs longues vestes elles ont une robe flottante qui traîne de quelques pieds; je dis sur plusieurs longues vestes, car au Japon c'est par le nombre de ces vestes qu'on juge de la qualité de celles qui les portent; on dit que les dames japonnaises en ont quelquefois jusqu'à cent, ce qui passerait le vraisemblable si l'on n'ajoutait que ces vestes sont d'une soie si fine et si déliée qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Quand les dames de la première qualité vont par la ville (ce qui est rare en général pour toutes les femmes) c'est toujours en grand cortége : une troupe de filles les suivent, portant l'une des mules très précieuses, l'autre des mouchoirs, d'autres des dragées et toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ces filles sont précédées des femmes de chambre, qui environnent leurs maîtresses, les unes avec des éventails et d'autres avec un parasol en forme de dais, dont le tour est d'une fort belle étoffe de soie. Les bourgeois, qui sont presque tous marchands, artisans ou soldats, ont des habits fort courts ou fort simples; mais tous portent les armes, et se piquent d'avoir un beau sabre et un beau poignard; ils passent l'un

et l'autre dans une ceinture fort large et en forme d'échiquier. Ils diffèrent encore des gens de qualité en ce qu'ils ont le derrière de la tête rasé; les nobles se font raser au contraire le haut du front, et laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière : ils croient par là se donner une physionomie agréable, et ils en sont si jaloux qu'ils ont presque toujours la tête découverte.

Chez les Japonnais le blanc est la couleur de deuil. Ils se couvrent lorsqu'ils saluent; ils prennent leurs habits de cérémonie quand ils sont chez eux, et se mettent à leur aise quand ils vont dehors; ils montent à cheval du côté droit; nos mets les plus délicieux leur paraissent insipides; ils ont horreur de ce qui fait notre nourriture la plus ordinaire et la plus naturelle. Voilà à peu près ce qui a fait dire que les Japonnais étaient encore plus éloignés de nous par l'opposition de leurs usages aux nôtres que par la distance des pays, et ce qui les a fait appeler par quelques-uns nos *antipodes moraux*. Pour moi, je ne sais si je trompe, mais je regarde cette diversité de coutumes et de manières comme un pur effet du caprice, et je ne vois rien d'ailleurs dans le caractère d'esprit de ce peuple de fort étranger par rapport à nous; il semble même que c'est aux Chinois, leurs voisins et leurs uniques alliés pendant plus de mille ans, qu'il fallait les opposer si on voulait les faire connaître par opposition; effectivement en lisant les lettres que S. François-Xavier

a écrites du Japon et les mémoires de la Chine on est surpris de voir que les Chinois et les Japonnais diffèrent tellement entre eux qu'on peut dire que les uns ont presque toutes les qualités bonnes et mauvaises opposées à celles des autres, de sorte que la Providence en les bornant à eux seuls l'espace de tant de siècles semble avoir voulu qu'ils connussent par leur propre expérience tout ce qu'il peut y avoir de bon et de mauvais dans les mœurs et les coutumes des peuples civilisés. On ne trouvera peut-être pas à redire que je donne ici quelque étendue à ce parallèle; le commerce que nous avons avec la Chine et mille occasions qui se présentent tous les jours d'en parler me font espérer que ce que j'en dirai ne paraîtra ni hors d'œuvre ni peu intéressant.

Voici donc, ce me semble, à quoi l'on peut réduire le caractère de ces deux nations : le Chinois ne fait rien qui ne soit mesuré; c'est la sagesse qui règle toutes ses actions : l'honneur est le principe qui fait agir en tout le Japonnais. On dirait que le premier met toute sa gloire à suivre exactement les maximes d'une prudence presque toujours animée par l'intérêt, et toute la sagesse du second consiste à ne s'écarter jamais des règles d'honneur, quelquefois fausses et souvent excessives, qu'il s'est prescrites : de là naissent tous les défauts et toutes les vertus des uns et des autres. Le Chinois est modéré, paisible,

circonspect, d'une exactitude la plus scrupuleuse et la plus embarrassante en tout, principalement lorsqu'il s'agit de marquer son respect envers ses maîtres, ses parens et son souverain; mais dans les hommes du monde les plus habiles à feindre et les plus attentifs à rapporter tout à la politique je ne sais si cette révérence extérieure doit toujours être attribuée à une véritable affection. D'ailleurs cette nation est la plus intéressée de l'univers; la fraude dans le négoce, la tromperie dans le commerce de la vie, le larcin et le mensonge ne sont point diffamans à la Chine, en sorte qu'un marchand surpris en falsifiant croit en être quitte pour dire : *vous avez plus d'esprit que moi*.

Le Japonnais est franc, sincère, bon ami, fidèle jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenant, méprisant le bien jusqu'à regarder le commerce comme une profession vile et abjecte, aussi n'y a-t-il point de peuple qui soit plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance que la vertu rend respectable, et qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes : on ne trouve chez les Japonnais que le pur nécessaire; mais tout y est d'une propreté qui charme, et leur visage respire un contentement parfait; toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains de l'empereur et des grands, qui savent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin qu'on la

porte au Japon, et nous n'avons rien dans l'histoire des plus puissantes monarchies qui soit au-dessus de ce que les Hollandais ont écrit du palais des empereurs et de la capitale de l'empire: la merveille est que le peuple voit tout cela sans envie; s'il arrive même qu'un grand seigneur, par quelque accident funeste, ou par l'effet d'une disgrâce, tombe dans l'indigence, il n'est ni moins respecté ni moins fier que dans le temps de sa plus grande élévation. Ce peuple aime la vérité, et quand on la lui a fait connaître il ne craint point d'avouer qu'il était dans l'ignorance: il ne peut souffrir la moindre tromperie, et punit de mort la médisance, le mensonge et le larcin, même le plus léger. Toujours maître de lui-même il ne sait ce que c'est que ces emportemens de colère où les autres hommes se laissent si aisément aller; on n'a point d'exemple que dans un revers de fortune un Japonnais ait blasphémé; on les entend même fort rarement se plaindre. Les querelleurs et les grands parleurs sont parmi eux dans un souverain mépris, et quoi qu'il leur arrive de fâcheux ils conservent une fermeté et une égalité d'âme qui surprend. Ils ne souffrent point les jeux de hasard, qu'ils regardent comme un trafic et une occupation indignes de gens d'honneur. Dans les hommages qu'ils rendent à leurs dieux et dans les respects qu'ils portent à leurs parens et à leurs prêtres ils font voir une ardeur où la crainte de l'enfer, dont ils ont une

grossière idée, le désir d'être éternellement heureux, avec lequel ils naissent tous, l'éducation et le cœur ont une égale part. Quant aux souverains il n'y a que la crainte et l'honneur qui retiennent leurs sujets dans l'obéissance, ce qui vient de ce qu'ils les traitent fort durement et avec une hauteur insupportable. Une chose au reste contribue infiniment à la conservation de tant de vertus; il n'y a pas un homme de qualité au Japon qui n'ait chez lui un domestique de confiance, lequel non seulement est en droit, mais qui est expressément obligé d'avertir son maître de toutes les fautes dans lesquelles il l'a vu tomber. D'un autre côté le Japonnais est altier, remuant, vindicatif, plein d'estime pour lui-même et d'un mépris pour les étrangers qui va à l'excès : sa modération n'est pas toujours vertu, et souvent il n'en est que plus à craindre quand il paraît tranquille et de sang-froid.

Le Chinois semble avoir substitué la politique à la place de la religion, à laquelle il donne beaucoup moins qu'on ne doit même donner à la politique : de là viennent d'une part ces déférences si excessives, et qui vont presque à l'adoration, des enfans envers leurs parens, des disciples pour leurs maîtres, du peuple pour le magistrat et de tous les ordres de l'état pour la personne du prince, et de l'autre le mépris où sont les bonzes, qui sont les prêtres du pays, et la manière extravagante et ridicule dont les dieux

sont traités. Le Japonnais donne à la religion autant qu'on peut désirer; il ne lui manque que de bien prendre son parti; on doit même reconnaître qu'il est fort éloigné de faire servir sa religion à la politique.

Mais comme l'honneur et la sagesse ne sont point deux principes contraires il faut convenir que les Chinois et les Japonnais ne diffèrent pas absolument en tout; ils sont les uns et les autres très sobres. Le peuple au Japon ne vit que de riz, de fruits, de légumes; quelquefois il mange un peu de poisson : les grands n'ajoutent guère à cela que le gibier, et pour l'ordinaire leurs repas ne sont ni délicats ni somptueux. Il en est à peu près de même à la Chine. Ces deux peuples ont encore un bon sens admirable, du zèle pour le bien public, de la politesse et de la douceur dans l'usage de la vie. Cela n'est pas si universel à la Chine, où la canaille s'accable d'injures les plus grossières, au lieu qu'au Japon les plus petites gens se traitent avec une honnêteté et des égards que nous admirerions parmi des personnes élevées à la cour : mais il faut convenir que jusque dans les vertus qui sont communes aux deux nations on aperçoit la différence des principes qui les font agir.

Les sciences spéculatives sont plus cultivées à la Chine, bien que les Chinois n'y fassent paraître qu'un esprit médiocre : en récompense ils ont le génie le plus perçant pour tout ce qui re-

garde la police et le gouvernement. L'éloquence et la poésie sont plus du goût des Japonnais; peu de peuples y réussissent autant qu'eux, et ce n'est point une exagération de dire qu'il n'y a point de nation qui connaisse mieux le cœur humain, ni qui s'entende plus à le remuer que ces insulaires. Pour les arts les Chinois sont inventifs; mais ils ne perfectionnent presque rien. Les Japonnais, qui se sont toujours reconnus leurs disciples, n'ont presque en rien la gloire de l'invention; mais on peut dire que tout ce qui sort de leurs mains est fini : j'en excepte la peinture, où ils ne gardent aucune règle de perspective. On sait maintenant combien leur porcelaine et leur vernis l'emportent sur ce qui vient de la Chine en ce genre; nous avons vu en France quelques-uns de leurs ouvrages en argent et en acier : ainsi je laisse à juger si c'est avec justice qu'ils passent pour les meilleurs ouvriers de l'Asie. Personne n'ignore que rien ne résiste à leurs sabres, aussi un sabre du Japon, quand il est d'une bonne main, est-il un présent digne d'un roi; les Japonnais portent l'estime qu'ils en font jusqu'à en orner leurs plus beaux appartemens. La délicatesse avec laquelle ils travaillent est surprenante : j'ai lu dans un journal des savans imprimé à Trévoux la description d'un ouvrage fait au Japon, et que le journaliste, qui disait l'avoir eu entre les mains, ne faisait point difficulté d'opposer au fameux colosse de Rhodes; c'était

une idole tout entière, bien proportionnée, distincte en toutes ses parties, assise dans une niche, le tout fait avec la moitié d'un grain de riz, l'autre moitié formant une sorte de piédestal sur lequel la divinité et la niche étaient posées.

Le commerce de la vie est beaucoup plus aisé au Japon qu'à la Chine; les manières des Japonnais, leur sorte d'esprit, leur cérémonial pour le fond s'accordent assez à ce qui est d'usage parmi nous; c'est ce qui paraît par les lettres des premiers missionnaires qui ont travaillé dans ces îles : on y trouve aussi des descriptions de palais et de maisons particulières qui, comparées avec celles que le P. Le Comte nous a faites des appartemens de Pékin, font voir que je n'avance rien sans fondement quand je dis que le goût japonnais n'est pas fort éloigné du goût français. Au lieu de ces grands enclos incultes et sauvages que les Chinois font passer pour leurs jardins, on ne voit chez les Japonnais que des terrasses et des parterres, où les fleurs et les arbrisseaux toujours verts jettent une odeur, dit le P. Louis Alméida, qui surprend toujours, quelque accoutumé que l'on y soit.

Nous avons en Europe une idée de la politique des Japonnais qui ne me paraît pas bien fondée : il est vrai qu'en cela les Chinois sont encore leurs maîtres; mais ces grands politiques sont les plus lâches des hommes, et ne savent pas les premiers principes de l'art militaire : ainsi l'on peut dire

que s'ils n'ont rien à craindre du dedans ils doivent tout appréhender du dehors. Un petit roi tartare les a subjugués de nos jours, et les Japonnais leur ont souvent donné de grandes inquiétudes. Cependant le Japon est moins au prix de la Chine que la Savoie par rapport à l'Italie, la France et l'Espagne jointes ensemble. A juger du Japon par le temps dont j'écris l'histoire on conçoit que la valeur de ses habitans et leur expérience à la guerre le mettent bien à couvert d'une domination étrangère; mais que les défauts de sa politique l'exposent à de continuelles révolutions; c'est ce qui a fait dire à plusieurs historiens que les deux tiers de ces insulaires périssaient par le fer ou par le feu. Si toutefois les histoires disent vrai mille ans et plus de règne dans une même famille ne nous donnent pas l'idée d'un gouvernement bien turbulent; nous savons d'ailleurs que depuis quatre-vingts ans tout est en paix dans cet empire, et l'on n'y peut guère compter qu'environ cent vingts ans de troubles : or il me semble que d'en conclure, comme font la plupart, que ce pays est mal gouverné ce n'est pas mieux raisonner que si l'on prétendait prouver qu'un homme n'est pas d'une bonne complexion parce qu'à l'âge de quarante ans il a eu une longue maladie, qui pourtant ne lui a laissé aucun fâcheux reste. Le Japon a même tiré cet avantage des révolutions qui l'ont si cruellement agité que ses

troupes se sont aguerries, ont fait depuis peu de grandes conquêtes, et soutenu avec gloire tous les efforts du grand prince qui gouverne aujourd'hui la Chine et la Tartarie occidentale. Après tout la monarchie chinoise a cet avantage sur la japonnaise, et même sur toutes les autres de l'univers, qu'elle a commencé peu de temps après le déluge; d'ailleurs elle est si bien fondée et si solidement établie qu'encore qu'elle ait souvent changé de maître elle n'a jamais rien perdu de la beauté de son gouvernement, en sorte qu'après avoir été la conquête des étrangers elle a toujours pour ainsi dire maîtrisé ses vainqueurs en les assujettissant à la gouverner selon ses propres lois et ses anciennes coutumes.

Pour nous arrêter à ce qui regarde le Japon en particulier ses premiers législateurs n'avaient rien omis, ce semble, de ce qui pouvait y maintenir le bon ordre : la subordination dans toutes les parties de l'état, dans les familles et parmi les ministres des faux dieux est admirable; de plus, le soin des pères et des mères pour l'éducation de leurs enfans, et réciproquement le respect, la soumission, la tendresse des enfans pour leurs pères et mères, l'exactitude des bonzes (ainsi appelle-t-on au Japon comme à la Chine les prêtres du pays) à instruire les peuples, et la vénération des peuples pour les bonzes, tout cela va parmi les Japonnais aussi loin qu'il peut aller. Les seigneurs, les maris et les pères

ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux, leurs femmes et leurs enfans, et cependant c'est moins par crainte que par amour et par principe d'honneur que tout demeure dans le devoir. Ces deux principes, qui sont le propre des grandes âmes, inspirent aux Japonnais des sentimens si tendres et si élevés que S. François-Xavier n'en parle qu'avec admiration et en des termes qui marquent combien il en était touché : « Je ne « saurais finir, dit-il dans une de ses lettres, « lorsque je parle des Japonnais, qui véritable- « ment font les délices de mon cœur. »

Les relations de l'année 1604 racontent une chose qui fait bien connaître le beau naturel de ce peuple; je crois qu'on me saura bon gré de l'avoir rapportée, et je la mets ici parce qu'elle n'a aucune liaison avec l'histoire de ce temps-là : une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail; ils étaient tous idolâtres. Or comme ces jeunes gens, ou faute d'être employés ou peut-être pour n'avoir pas été élevés à ce genre de vie, ne gagnaient pas suffisamment, ils prirent une étrange résolution : on avait depuis peu publié que quiconque saisirait un voleur et l'amènerait au magistrat toucherait une somme fort considérable; les trois frères, que la pauvreté de leur mère touchait encore plus que leur propre indigence, conviennent entre eux qu'un des trois passera pour voleur et que les deux autres le mèneront

au juge : ils tirent au sort pour voir qui sera la victime de l'amour filial, et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel. Il subit l'interrogatoire : il déclare qu'il a volé; sur quoi on l'envoie en prison, et ses frères touchent la somme promise. Ceux-ci avant que de s'en retourner chez eux trouvèrent moyen d'entrer dans la prison : là, croyant n'être vus de personne, ils se mirent à embrasser tendrement le prisonnier, et les trois frères ne purent se séparer sans verser beaucoup de larmes. Le magistrat, qui par hasard était en lieu d'où il pouvait les apercevoir, fut extrêmement surpris de voir un criminel de si bonne amitié avec ceux qui l'avaient livré à la justice : il appela un de ses gens, lui donna ordre de suivre les deux délateurs jusqu'au logis où ils se retireraient, et lui enjoignit expressément de ne les point perdre de vue qu'il ne fût bien instruit de tout ce qui pouvait le mettre au fait d'une chose aussi étonnante que celle dont il venait d'être témoin. Le domestique obéit, fit toutes les diligences qui lui avaient été recommandées, et rapporta à son maître qu'ayant vu entrer les deux frères dans une maison il s'en était approché, et leur avait entendu raconter à leur mère tout ce que je viens de dire, que la pauvre femme à cette nouvelle avait jeté des cris lamentables, qu'elle avait dit à ses enfans qu'ils pouvaient reporter l'argent qu'on leur avait donné, et qu'elle aimait mieux

mourir de faim que de se conserver la vie aux dépens de celle de son fils. Le juge, fort surpris de ce récit, fait venir le prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, lui fait diverses questions pour voir s'il ne se couperait point; enfin, voyant que toutes ses réponses s'accordaient parfaitement, et qu'il ne pouvait en rien tirer par adresse, il lui déclara ce qu'il savait, et l'obligea ainsi d'avouer tout. Il alla ensuite faire son rapport au cubo-sama, et ce prince, frappé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cents écus de rente et cinq cents à chacun des deux autres.

Mais la principale source du bon ordre qu'on admire au Japon c'est la religion, qui peut certainement plus sur l'esprit de ce peuple que sur celui de presque tous les autres. Tous les Japonnais, à la réserve de quelques athées qui croient les âmes mortelles, sont idolâtres et reconnaissent une infinité de dieux; les plus anciens sont les Camis, qu'on prétend être descendus du soleil; ce sont tous les empereurs du Japon depuis la fondation de cet empire jusqu'à nos jours: leur race subsiste encore, du moins on ne nous a point appris qu'elle fût éteinte. Les Fotoques de la Chine sont aussi adorés au Japon; mais outre ces deux espèces de divinités il y en a quatre principales qu'on peut regarder comme les dieux du premier ordre : le plus considérable

de tous est Amida, une des plus anciennes idoles de la Chine; les Japonnais l'adorent sous différentes formes, toutes mystérieuses, mais ridicules : ils en racontent aussi bien des fables dont on amuse le petit peuple, et que je crois pouvoir me dispenser de rapporter.

Xaca est après Amida le dieu le plus révéré au Japon : il naquit, disent les bonzes, d'une mère vierge qu'il fit mourir en naissant; il se retira tout jeune dans les déserts de Siam, et il y vécut plusieurs années dans les exercices de la plus austère pénitence. De là étant passé à la Chine il y prêcha Amida, et publia une espèce de théologie qui n'a pas moins de cours dans cet empire que la morale de Confucius. Le terme de toutes ses courses fut le Japon, dont il a été le premier législateur : il y fit connaître Amida et les Fotoques; car les Japonnais n'adoraient alors que les Camis, auxquels même ils ne demandaient que des biens temporels, et les démons, à qui ils faisaient des sacrifices uniquement pour se garantir de leur fureur. Dans la vérité Xaca était un grand philosophe : les Japonnais tiennent de lui la métempsycose et la théologie des Chinois. Le nombre des livres qu'il a composés est prodigieux; le dernier de tous, qu'il intitula *Foquequium*, et dont il rendit ce témoignage à la mort qu'il ne contenait rien de vrai non plus que les autres, est d'ailleurs si obscur qu'apparemment l'auteur n'y entendait rien lui-

même : cette obscurité n'a pourtant servi qu'à rendre l'ouvrage plus respectable, et il a parmi ces insulaires la même autorité qu'ont parmi nous les livres saints.

Les deux autres divinités qui tiennent le premier rang avec Amida et Xaca sont Canon et Gizon, dont il n'y a rien à dire de fort particulier; je n'ai même trouvé nulle part quelle est leur origine. Les bonzes prétendent que le dieu Canon vivait il y a deux mille ans, et qu'en ce temps-là il créa le soleil et la lune : on lui a élevé à Ozaca un temple qui est un des plus beaux du Japon. On s'étonnera sans doute, après ce que j'ai dit de l'esprit et du bon sens des Japonnais, qu'ils aient donné dans de si étranges absurdités en matière de religion; mais n'y a-t-il pas encore plus lieu d'être surpris que les Romains dans un siècle aussi éclairé que le fut celui d'Auguste aient dressé des autels à tous les monstres de l'Egypte, et offert de l'encens à toutes les bizarres divinités des nations qu'ils avaient subjuguées; c'est que de tout temps on a reconnu que les plus grands esprits sont ceux dont l'égarement va plus loin quand une fois ils se sont écartés du droit chemin, et que parmi les idolâtres les nations policées sont celles dont la religion renferme plus d'extravagances.

Pour ce qui est du culte que les Japonnais rendent à leurs idoles il est vrai de dire que rien n'est plus semblable à celui que nous rendons

au vrai Dieu. Je parlerai bientôt des raisons qu'on a de croire que les premiers habitans du Japon ont eu quelque connaissance du christianisme; mais quand cette opinion serait encore mieux établie qu'elle ne l'est il faut nécessairement recourir ici à ce que dit Tertullien, à savoir qu'un des moyens les plus ordinaires dont le père des mensonges se serve pour séduire les peuples est de leur faire illusion en contrefaisant la vérité : je ne sais même si la conduite qu'il a tenue à l'égard des Japonnais ne pourrait point passer pour une assez bonne preuve de la sainteté de nos pratiques de religion, puisqu'il semble qu'il n'a pu entraîner dans l'erreur la nation du monde dont la raison s'est trouvée la plus naturellement chrétienne, selon l'expression du même Tertullien, qu'en déguisant ses mensonges sous l'extérieur de notre culte religieux.

Les bonzes du Japon composent une espèce de hiérarchie fort semblable à celle de l'Eglise catholique : ils ont un grand prêtre, qu'on nomme Xaco, apparemment parce qu'il est le successeur du grand Xaca; ce premier prêtre a au-dessous de lui des *tundes,* qui répondent à nos évêques; c'est eux qui font les prêtres en leur donnant pouvoir d'offrir des sacrifices : ces *tundes* sont tous les supérieurs des maisons des bonzes, car tout le clergé du Japon, s'il est permis de se servir de nos termes, est régulier et peut être considéré comme un ordre religieux divisé en

plusieurs congrégations, mais sous un même général; en effet les bonzes sont partagés en plusieurs sectes, toutes, quoique reconnaissant un même chef, irréconciliablement ennemies les unes des autres : on les distingue par la couleur des habits, car pour la forme elle est partout la même, et approche assez de celle de nos ermites. La même diversité de sentimens qui règne parmi les bonzes s'étend sur tous les ordres de l'état, chacun étant en droit de faire à sa fantaisie le choix de la secte qui lui plaît davantage, d'où il arrive que non seulement les provinces et les villes, mais les maisons même particulières sont souvent partagées sur le culte des dieux; mais comme l'animosité des bonzes ne passe point à leurs disciples avec leurs sentimens cette variété sur la doctrine ne trouble en aucune manière le repos des familles, et ne fait aucun tort à la société civile.

Je ne crois pas qu'il soit à propos de m'étendre beaucoup sur les différentes sectes du Japon; je dirai seulement deux mots des principales : la première est celle des grands; elle croit l'âme mortelle, et les bonzes qui la professent se nomment *xenxus ;* la seconde, qui est la plus suivie de ceux qui se piquent de probité, enseigne l'immortalité des âmes, et rend un culte spécial à Amida : on appelle *xodoxins* les bonzes qui en sont les docteurs. La troisième est celle des adorateurs de Xaca : on y donne à ce faux pro-

phète le premier rang parmi les dieux : leurs prêtres sont les plus réglés du Japon; ils se lèvent à minuit pour chanter les louanges de leurs dieux et pour méditer sur quelques points de morale que le supérieur explique auparavant. S. François-Xavier, qui a assisté à ces explications, dit qu'elles se font d'une manière très touchante et très pathétique. Ces bonzes ont pris le nom de *foquexus*. La quatrième n'est pas tant une secte particulière qu'un corps de bonzes qui font la guerre; on les a nommé *négores*, et l'orient n'a point de soldats ni mieux disciplinés ni plus aguerris, aussi les empereurs japonnais dans les différentes révolutions de l'empire ont-ils toujours eu un grand soin de se les attacher, ou du moins de les engager par des avantages considérables à demeurer dans une exacte neutralité. Ces quatre sortes de bonzes sont les plus considérables. Il y en a d'autres qui usent de sortiléges; ce sont les *icgxus* : d'autres sont des espèces de pénitens et de contemplatifs qui demeurent dans les forêts, et n'ont point d'autres maisons que le creux des arbres; nous leur avons donné le nom d'*arbori-bonzes* : enfin il s'en trouve dans les montagnes septentrionales que l'on connaît sous le nom de *jenguis* et de *guoguis*; ces derniers n'ont point d'autre occupation que de conduire et de diriger ceux qui entreprennent de certains pélerinages, dont le récit à quelque chose de si ridicule et de si fabuleux qu'encore

que tous les historiens s'accordent à en parler je n'ai pu me résoudre à leur donner place dans cette histoire. Dans les lettres de S. François-Xavier il est fait mention de certains bonzes qui sont habillés à peu près comme l'étaient les ecclésiastiques de son temps, et comme le sont encore aujourd'hui les théatins, les barnabites et les jésuites : il faut bien, puisque le saint est le seul qui en parle, que cette secte ne soit ni fort étendue ni fort considérable. On voit aussi au Japon des filles régulières qui font, comme autrefois les vestales de Rome, profession de garder la continence; elles vivent en communauté, et sont sous la direction des bonzes, dont elles ont adopté la secte : elles se distinguent ainsi que les bonzes par la couleur des habits, et d'ailleurs elles sont presque vêtues comme nos religieuses.

A l'extérieur rien n'est plus dur que la vie des bonzes : on les voit presque toujours avec un visage déterré, et ils ont quelque chose d'affreux dans leur extérieur; mais il s'en faut bien que la réalité réponde à ces apparences; les peuples savent même assez que ces prêtres sont très dissolus, et entretiennent de honteux commerces avec ces filles retirées qui sont sous leur conduite. Ce qui est étrange c'est que malgré cette persuasion où l'on est de leurs déréglemens ils sont dans une vénération qui n'est pas concevable : on se dépouille de ce qu'on a de plus précieux

pour le donner à ces imposteurs, qui ne vivent que d'aumônes, et sont cependant formidables aux princes même par leur puissance; il n'y a pas jusqu'à l'empereur qui ne se trouve honoré d'avoir un fils bonze; en un mot le respect qu'on a pour eux passe tout ce qu'on peut en dire.

L'instruction de la jeunesse est une des plus sérieuses occupations des bonzes : ils enseignent la poésie, l'éloquence, la philosophie et ce qui regarde le culte des dieux. Les académies, dont le nombre égale celui des bonnes villes, sont remplies d'une multitude infinie d'écoliers; S. François-Xavier en nomme quatre auprès de Meaco, l'ancienne capitale de l'empire, dont il assure que chacune a bien trois mille cinq cents écoliers; et ce n'est rien, ajoute le saint, en comparaison de ce qu'il y en a dans l'université de Bandoue, la plus considérable du Japon. Les bonzes prêchent aussi assez souvent dans les temples, et c'est toujours en grand appareil : le docteur, revêtu de magnifiques habits, monte sur une estrade couverte ordinairement de riches tapis de la Chine; sur une table qu'il a devant lui est un exemplaire du *Foquequium;* il ouvre ce livre, en lit quelques lignes, le referme, et après une courte explication, aussi énigmatique que le texte même, il tombe tantôt sur la morale et tantôt sur les fins dernières de l'homme. Quelques missionnaires qui ont assisté à ces prédications assurent dans leurs lettres qu'ils n'ont

rien entendu de plus éloquent, de plus beau, de plus fini, de plus touchant, et que pour l'ordinaire tout l'auditoire fond en larmes. La dernière conclusion que le prédicateur tire de ce qu'il a exposé avec tant d'énergie c'est qu'on ne peut assurer son bonheur pour l'autre vie sans faire de grandes libéralités aux bonzes.

Je n'entrerai pas dans le détail des pratiques de religion où les Japonnais semblent nous avoir voulu copier; je dirai seulement que ces infidèles ont leurs apôtres et leurs docteurs, dont ils ont canonisé la mémoire, si j'ose parler ainsi, et leurs martyrs, à qui ils rendent des honneurs presque divins. Ces derniers sont des malheureux qui se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on promène de temps en temps les idoles dans les rues, ou qui se laissent fouler aux pieds et étouffer dans la presse lorsqu'aux jours de grandes solennités le peuple va offrir des sacrifices dans les temples, ou enfin qui de gaieté de cœur s'en vont pesamment chargés se précipiter au fond des eaux pour arriver plus tôt, disent-ils, au paradis du dieu Canon.

Avant de terminer ce qui regarde la religion des Japonnais il faut dire deux mots de la manière dont ils en usent à la mort de leurs proches : les obsèques se font toujours avec une pompe extraordinaire; on conduit en grande cérémonie le corps du défunt hors de la ville, on le pose sur un bûcher fort élevé, et après

combat, où il y a bien du sang répandu : mais parce qu'on a attaché à cela quelque sorte d'ignominie ceux qui veulent passer pour gens de cœur n'attendent pas que leur arrêt soit prononcé, et se fendent le ventre, ainsi que je l'ai dit, dès qu'ils se sentent coupables et qu'ils savent qu'on les recherche.

On n'a encore pu rien découvrir sur les commencemens de la monarchie japonnaise : elle n'est pas ancienne, et ses annales ne lui donnent qu'environ douze cents ans; néanmoins on n'a que de très faibles conjectures sur son origine. Il y a des auteurs qui prétendent que quelques familles chinoises des plus considérables de cette nation ayant conspiré contre l'empereur, et la conspiration ayant été découverte, les coupables furent exilés, et allèrent peupler les îles du Japon qui étaient désertes : d'autres veulent avec plus de vraisemblance que les premiers habitans de ces îles aient été une colonie de la Tartarie occidentale ; en effet le naturel des Japonnais et celui des Tartares ont tant de conformité qu'un Japonnais pour être bien défini doit être appelé un Tartare poli et civilisé.

Je ne voudrais pourtant pas rejeter absolument la première opinion, et il me semble qu'on peut réunir les deux sentimens. Il est comme certain qu'avant S. François-Xavier l'Evangile n'avait point été préché au Japon; cependant nous avons vu que les cérémonies du culte supersti-

tieux des Japonnais paraissent copiées d'après les nôtres. D'ailleurs le saint apôtre trouva que le roi de Saxuma, dont nous parlerons bientôt, portait une croix dans son écusson, ce qui est surprenant pour un pays où la croix est un supplice infâme. Cela me fait croire qu'il y a au Japon quelques familles originaires chinoises, qui avaient eu à la Chine connaissance de notre sainte loi : ce qui confirme ma conjecture c'est que le temps auquel le Japon a commencé d'être habité suit d'assez près celui de la publication de l'Evangile à la Chine par les nestoriens de Syrie; il se peut faire aussi que Xaca ait eu quelque teinture du christianisme par ces missionnaires syriens; cela est certain au moins des lamas ou sacrificateurs tartares, dont quelques-uns ont pu suivre leurs compatriotes au Japon, et les instruire de ce qu'ils avaient appris de la loi chrétienne.

On ne peut guère douter que les premiers habitans du Japon n'aient eu un chef qui fonda la monarchie, et dont les descendans ont été les *Daos* ou *Dairis,* qui ont régné jusqu'au seizième siècle : leur trône semblait d'autant mieux affermi qu'outre une si longue et si paisible possession ils avaient eu le secret de se faire croire enfans du soleil, et que tous aussitôt après leur mort étaient placés au rang des dieux Camis. Cela toutefois n'a point empêché que les Dairis n'aient été détrônés. Voici ce qu'on sait de cette

révolution, qui a donné lieu à tant d'autr
première dignité de l'empire était celle de
sama ; *cubo* veut dire chef de la milice, et
signifie seigneur. Cette addition au titre de
ne s'était pas faite d'abord, et elle avait ı
généralissime à la tête de tous les conseils
toutes les affaires. Une grâce ne manque j
d'en faire souhaiter une plus grande, et l'
tion est un torrent qu'il est aisé d'arrête
sa source, mais dont il n'est pas possib
modérer le cours; celle des cubo-samas et l
lité des empereurs allèrent toujours croi
et insensiblement le sujet et le souverain
rent plus que le nom de ce qu'ils devaient
le ministre donnant des ordres auxquels le
n'osait refuser de souscrire. Les cubo-sama
vaient plus qu'un pas à faire pour monter
trône, mais il fallait une occasion pour le
chir; le temps et les conjonctures l'amen
Un dairi efféminé se rendit méprisable : le
sama, qui gouvernait sous son nom, crut v
peuples assez disposés à ne pas trouver ét
que portant tout le poids de la souverair
en eût aussi les honneurs; et il se jugea d'a
plus autorisé à s'emparer du sceptre que per
ne s'y opposa : il se fit donc proclamer
reur; mais il laissa au dairi, en considé
de son origine céleste, et peut-être pour r
rendre son usurpation trop odieuse, il lui l
dis-je, toutes les prééminences extérieures

première dignité : cette ombre de majesté contenta un prince qui ne connaissait que cela de la souveraine puissance, et la distribution des grâces purement honoraires, qu'on lui abandonna encore, ayant laissé sa cour aussi nombreuse qu'elle était auparavant, parce que les Japonnais sont extrêmement avides des moindres marques d'honneur, à peine s'aperçut-il qu'il y avait un autre maître que lui dans l'empire.

Cependant le cubo-sama ne fut pas universellement heureux : à la vérité il s'empara de la Tense; mais au-delà des cinq cantons ou provinces qui sont comprises sous ce nom, et qui font le domaine impérial, il ne fut pas reconnu. Les gouverneurs des autres provinces, prévoyant qu'il lui faudrait du temps pour affermir sa domination, se firent autant de petites souverainetés de leurs gouvernemens, de sorte qu'on en compta jusqu'à soixante-huit ou soixante-dix qui portaient presque toutes le nom de royaume; néanmoins ces petits rois ne furent jamais si indépendans de la cour impériale que le cubo-sama ne fût à leur égard à peu près ce qu'est l'empereur en Allemagne par rapport aux électeurs. Pour ce qui est du temps auquel arriva ce grand changement il est assez difficile de le marquer au juste, et les historiens varient fort sur ce sujet : je ne crois pas la chose assez intéressante pour m'arrêter à de grandes disserta-

tions; je me contenterai de dire qu'il y a de l'apparence que le cubo-sama qui régnait vers le milieu du seizième siècle était le fils de l'usurpateur; qu'il avait fort aidé son père à monter sur le trône, et que l'un et l'autre avaient été long-temps inquiétés dans Meaco, capitale de l'empire, par des seigneurs fidèles au dairi, ou qui voulaient sous couleur de fidélité partager sa dépouille.

Voilà quel était le Japon lorsqu'on en fit la découverte. Je ne me suis pas amusé à décrire mille petits usages des Japonnais, dont les notices sur ce pays sont remplies, et qui ne m'ont point paru fort capables de piquer la curiosité: je n'ai point non plus parlé de quelques raretés qu'on trouve au Japon, et que je crois pouvoir trouver place dans une relation, mais non pas dans une histoire. Je ne dois pourtant pas omettre ici deux ou trois choses fort singulières. Le pape Urbain VIII dans un de ses brefs aux chrétiens du Japon parle de quelques oiseaux fort rares et d'une grande beauté qui avaient été envoyés à son prédécesseur Paul V; mais il ne nous dit pas ce que c'est que ces oiseaux. L'historien de la révolution de Siam nous l'apprend en disant que la poule du Japon est sans contredit le plus bel oiseau du monde, de l'aveu même des Indiens, qui en ont de si beaux. Rien n'est plus vif ni plus varié que le plumage de cet animal, qui

relève encore beaucoup cet avantage par une certaine démarche noble et fière, par laquelle il paraît sentir qu'il est le roi des oiseaux.

L'exact et judicieux auteur qui nous a donné une histoire très ample de l'église du Japon fait la description d'un arbre fort extraordinaire; c'est une espèce de palmier, qui ne saurait croître dans une bonne terre; jamais il n'est plus sain ni mieux nourri que lorsqu'en guise de fumier on lui a mis au pied de la limaille de fer ou d'autres matières semblables. L'humidité fait sur cet arbre le même effet que le feu sur le parchemin : lorsqu'une de ses branches a été rompue on n'a qu'à l'attacher avec un clou au tronc ou à la racine, et elle reprend.

Les médecins au Japon sont tout à la fois chirurgiens, droguistes et botanistes; mais ce qu'ils ont de plus singulier c'est la science du pouls qu'ils possèdent dans la perfection, jusque là qu'après avoir considéré une demi-heure le pouls d'un malade ils connaissent tous les symptômes et les causes de la maladie.

Le thé du Japon ne diffère point de celui de la Chine : les Japonnais en font un grand usage; ils le nomment cha, apparemment du mot chinois tcha, qui en langue mandarine signifie le thé. On connaît assez parmi nous la vertu et les propriétés de cet arbrisseau, dont peut-être nous ne faisons tant de cas qu'à cause de celui qu'en font les deux peuples chez qui nous l'allons

chercher. On sera peut-être aussi bien aise de savoir qu'il n'y a point d'autre monnaie du Japon que des pièces de cuivre ou d'argent, battues au coin et non monnayées; c'est le poids qui en règle la valeur : mais sans m'arrêter davantage je viens à mon histoire.

Quoi qu'il en soit du temps de la première révolution du Japon, que les uns approchent peut-être un peu trop du siècle passé, et que les autres font apparemment trop ancienne, il est certain que, soit que le trône des cubo-samas ne fût pas encore bien affermi, ou qu'il commençât à s'ébranler, le centre de l'empire était agité de troubles et de factions, et les rois particuliers, contens de ce qu'ils possédaient, jouissaient d'un parfait repos lorsque Dieu fit pour la première fois luire le soleil de justice sur ce peuple infortuné, qui jusque là avait été enseveli dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité. Voici quelle fut l'occasion dont la divine Providence se servit pour l'accomplissement de ce grand dessein.

En 1542 trois marchands portugais, nommés Antoine Mota, François Zeimot et Antoine Pexot, allant à la Chine, furent poussés par la tempête sur les côtes du Japon, et prirent terre à Cangoxima la même année que don Martin Alphonse de Sousa, vice-roi des Indes, fit son entrée dans Goa, menant avec lui François-Xavier, un des dix premiers prêtres de la compagnie de

Jésus, et que le pape Paul III envoyait aux Indes avec la qualité de légat du saint siége : les trois marchands ne furent pas long-temps à Cangoxima sans contracter des liaisons qui nouèrent assez promptement le commerce entre les deux nations ; mais ils firent une connaissance qui dès lors, si elle eût été bien ménagée, eût introduit le christianisme dans le Japon.

[1544.] Un homme de trente-cinq ans appelé Angeroo, et que nos historiens français nomment Anger, fort riche et d'une des meilleures maisons du royaume de Saxuma, où est situé Cangoxima, se lia d'abord avec les trois Européens, et ceux-ci, étant insensiblement entrés dans sa confidence, apprirent de lui que le souvenir des péchés de sa jeunesse lui causait de violens et continuels remords de conscience ; que pour les apaiser il s'était retiré dans une maison de bonzes dans la pensée que l'entretien et les bons avis de ces ministres des dieux pourraient calmer ses inquiétudes ; mais que ce remède au lieu de le guérir n'avait servi qu'à augmenter sa peine, et que de jour en jour il sentait son mal empirer.

Ceux à qui il s'ouvrit de la sorte firent apparemment ce qu'ils purent pour le soulager ; mais ils le quittèrent sans y avoir réussi. Deux ans après un autre Portugais, nommé Alvare Vaz, étant allé trafiquer à Cangoxima, Anger lui communiqua ses peines intérieures comme il avait fait aux trois autres marchands. Vaz, qui avait

connu le P. François-Xavier à Malaca, et qui était plein de ce qu'il lui avait vu faire de merveilleux, voulut engager le Japonnais à aller trouver aux Indes le saint apôtre : « C'est un homme chéri du ciel, lui dit-il; je ne doute nullement que par les charmes de sa conversation et la sagesse toute divine de ses conseils il ne dissipe en un moment cette humeur noire qui vous dévore. » Anger se sentit véritablement pressé de suivre cet avis; mais la pensée qu'il lui fallait abandonner sa famille, s'exposer sur une mer qui tous les jours devenait fameuse par les naufrages qu'on y faisait, et s'exiler en quelque façon dans un pays inconnu, l'empêchait de se résoudre, lorsqu'ayant tué un homme dans une rencontre la crainte d'être recherché l'obligea de s'embarquer sur le premier vaisseau qui fit voile vers Malaca.

Il y arriva en 1546; mais, ayant appris en débarquant que le P. Xavier venait d'en partir pour les Moluques, il se remit en mer sur-le-champ, et reprit la route du Japon sans faire aucune attention au sujet qui l'avait contraint de prendre la fuite. Il fut près de deux ans à errer sur ces mers, les vents contraires et ses irrésolutions l'arrêtant tantôt dans un port et tantôt dans un autre. Enfin Dieu, qui en voulait faire le chef des prédestinés de sa nation, permit qu'étant sur le point de prendre terre au Japon une tempête, après l'avoir mis en danger

de périr, le repoussa au port de la Chine, d'où il était parti : il y rencontra Alvare Vaz, qui s'en retournait aux Indes. Ce marchand lui reprocha doucement son inconstance, le prit sur son vaisseau, et le ramena à Malaca, où le P. Xavier était de retour des Moluques.

[1548.] Dès la première fois qu'Anger vit le saint il en fut charmé, et l'homme de Dieu en l'embrassant lui dit que pour obtenir ce qu'il souhaitait il fallait rendre au souverain du ciel et de la terre les hommages qui lui sont dus. Anger demanda qu'on l'instruisît au plus tôt des vérités chrétiennes : il savait déjà un peu de portugais, et dans ses courses les marchands de cette nation qu'il avait fréquentés lui avaient donné quelque connaissance de nos mystères : le P. Xavier quitta tout pour achever de l'instruire; mais, une affaire de conséquence l'ayant appelé à la côte de la Pescherie, il prit le dessein d'envoyer son prosélyte et deux serviteurs qui l'avaient suivi au séminaire de Goa.

De la manière dont ils entrèrent d'abord dans toutes les pratiques qui étaient en usage dans cette sainte maison, d'où sont sortis depuis presque tous les apôtres et une bonne partie des martyrs du nouveau monde, on s'aperçut bientôt que ce n'étaient point là des Indiens ni des barbares, et le P. Xavier, s'étant rendu au bout de quelques mois à Goa, fut extrêmement surpris des progrès qu'ils avaient faits. Il ne laissa pourtant pas de

différer encore leur baptême, quoiqu'ils le demandassent avec les dernières instances; le saint jugea même à propos que Côme de Torrez, qui venait de se déterminer à quitter le grand vicariat de Goa pour entrer dans la compagnie de Jésus, recommençât à les instruire de nouveau. Il avait remarqué dans ce nouvel ouvrier, un des plus grands esprits et des plus savans hommes de son siècle, des qualités fort propres à la mission du Japon qu'il méditait dès lors : il voulut lui procurer un moyen d'apprendre la langue et les manières des Japonnais en l'obligeant de converser souvent avec ces trois catéchumènes, d'ailleurs ce n'était pas assez d'une connaissance superficielle des articles de notre foi à des gens aussi éclairés et aussi spirituels que l'étaient ceux-ci pour être baptisés : ils le furent enfin le jour de la Pentecôte par les mains de l'évêque des Indes don Jean d'Albuquerque. La grâce du sacrement se rendit sensible dans l'âme d'Anger, et elle y produisit en un moment cette paix qui depuis tant d'années faisait l'unique objet de ses vœux. Il prit le nom de Paul de Sainte-Foi en mémoire de la maison où il avait reçu tant de bienfaits du ciel, et qu'on appelait indifféremment le collége de Saint-Paul et le séminaire de Sainte-Foi. De ses deux serviteurs l'un fut nommé Jean et l'autre Antoine. Aussitôt après leur baptême le P. Xavier, trouvant dans le maître et dans les domestiques de grandes dispositions à une émi-

nente sainteté, leur fit commencer à tous trois les exercices du P. Ignace sous la conduite du P. de Torrez.

Pendant cette retraite, qui dura trente jours, il est étonnant avec quelle profusion le ciel communiqua à ces fervens néophytes ses faveurs les plus singulières. Le P. Xavier s'en exprime dans ses lettres avec admiration, et ne craint point de dire que par leur fidélité à correspondre aux grâces qu'ils recevaient d'en haut sans mesure ils faisaient honte aux missionnaires, et lui donnaient à lui-même de la confusion. Paul de Sainte-Foi ne parlait et ne pouvait parler que de Dieu, aussi le faisait-il en homme inspiré; on l'entendait souvent lorsqu'il était seul témoigner tout haut avec des élans d'amour très sensibles le désir qu'il avait de mourir pour son Dieu, et le zèle dont il brûlait pour le salut de ses concitoyens : le saint apôtre employait à le visiter tout le temps qu'il pouvait soustraire à ses occupations, et pour étudier davantage le génie de cette nation il s'informait en même temps des Portugais qui avaient été au Japon si les Japonnais étaient tous du caractère de ceux qu'ils avaient devant les yeux, et dont il ne se lassait point d'admirer la pénétration d'esprit et le bon sens. Tous l'assurèrent qu'il n'était pas possible de trouver un peuple qui eût plus de raison ni qui fût plus ingénieux, et qu'ils ne doutaient point que le christianisme ne s'établît solidement et

en peu de temps dans ces îles. Paul de Sainte-Foi, qui parlait fort aisément le latin et le portugais, lui confirma la même chose, et en écrivit même au fondateur de la compagnie de Jésus; sur quoi l'homme apostolique prit enfin sa dernière résolution, que ni les instances de ses amis ni les dangers d'une si longue et si périlleuse navigation ne purent jamais lui faire changer. « La crainte du naufrage, disait-il à ceux qui lui exagéraient le péril auquel il allait s'exposer, ni toute la fureur d'une mer toujours agitée ne sauraient vous retenir un jour : il n'est rien que vous ne fassiez, point de risques que vous ne soyez prêts de courir pour aller chercher un peu d'or et d'argent: et moi, qui sais qu'une infinité d'âmes rachetées du sang de mon Dieu périssent faute d'instruction et de secours, je serais assez lâche pour craindre une tempête! Je n'ai qu'un regret, ajoutait-il, et il le répéta souvent depuis dans ses lettres, c'est que vous m'ayez prévenu : quelle honte pour un ministre de Jésus-Christ d'avoir été moins ardent et moins diligent à lui procurer de nouveaux adorateurs que des négocians ne l'ont été pour un petit gain et pour un intérêt temporel! »

Mais comme le temps n'était pas propre pour la navigation le saint apôtre qui se trouva un peu de loisir l'employa aux exercices de la vie intérieure : on peut dire que tout ce temps fut pour lui une contemplation continuelle, où les

extases et les ravissemens le tenaient tellement uni à Dieu qu'il était plus au ciel que sur la terre. Ce fut alors que, ne pouvant plus soutenir l'abondance des consolations célestes dont son âme était incessamment inondée, on l'entendit si souvent s'écrier : *C'est assez, Seigneur, c'est assez, ou faites cesser des faveurs qu'une créature mortelle n'est pas en état de supporter, ou bien mettez-moi dans le séjour de votre gloire.* En disant ces paroles il ouvrait sa soutane comme pour faire un passage libre aux flammes du divin amour qui embrasaient son cœur : par là Dieu lui faisait connaître à quels travaux et à quelle entreprise il le préparait.

Enfin, le temps du départ approchant, le serviteur de Dieu nomma pour l'accompagner le P. Côme de Torrez et le frère Jean Fernandez, à qui Paul de Sainte-Foi et ses deux serviteurs avaient appris un peu de japonnais. Fernandez était un saint religieux dont l'éminente et solide vertu causait de l'étonnement au P. Xavier : à l'âge de vingt-deux ans il avait quitté une fortune très bien établie pour embrasser la pauvreté de la croix. Le P. Simon Rodriguez, un des premiers compagnons de S. Ignace, l'avait reçu dans la compagnie de Jésus à Lisbonne, et au bout de quelques mois l'avait envoyé aux Indes. Quoiqu'il n'eût pas étudié il était parfaitement instruit de sa religion, ce qui, joint à un grand sens, une éloquence naturelle et beaucoup de

facilité pour les langues, le rendit très utile à la mission du Japon.

Le P. Xavier, ayant mis les derniers mois de cette année et le commencement de la suivante à régler ses affaires, [1549.] s'embarqua au mois d'avril, et arriva à Malaca le dernier jour de mai. Il y apprit des nouvelles du Japon qui lui causèrent bien de la joie : on lui dit qu'un roi de ces îles se disposait à envoyer au vice-roi des Indes une ambassade pour obtenir des prédicateurs de la loi chrétienne, et voici comme l'on racontait ce qui lui en avait fait naître la pensée : des Portugais ayant pris terre dans ses états on les avait logés par son ordre dans une maison où, disait-on, tous les appartemens étaient infestés de malins esprits : on ne se trompait pas; les Portugais passèrent deux ou trois fort mauvaises nuits, et l'un d'eux fut très maltraité. Enfin ces marchands eurent recours au ciel, et firent peindre des croix sur toutes les portes et les murailles du logis. Dieu bénit leur dévotion; ils ne virent et n'entendirent plus rien. Cela fit du bruit dans la ville : les idolâtres n'apprirent qu'avec admiration le moyen dont on s'était servi pour chasser le démon; la nouvelle en alla jusqu'au roi, qui, ayant fait venir les Portugais pour s'assurer de la vérité et des circonstances de cet événement, trouva la chose fort singulière. Il fit même dresser partout des croix sur les grands chemins, dans les carrefours et jusque dans son palais; de

sorte que l'ennemi de notre salut fut cause le premier que le signe adorable de notre rédemption fût exposé publiquement à la vénération des peuples dans cette terre infidèle. Le roi n'en demeura pas là; il voulut savoir d'où venait à la croix tant de vertu : la réponse des Portugais n'ayant servi qu'à exciter davantage sa curiosité, il forma le dessein de faire venir des docteurs de leur nation, et c'était là l'unique sujet de l'ambassade dont on parlait.

Il y a lieu de s'étonner qu'aucun des historiens du saint ne nous ait appris la suite de cette nouvelle, ni quel était ce roi du Japon dont il est ici parlé, ni enfin ce qui empêcha le P. Xavier d'aller trouver ce prince, comme il était naturel qu'il fît : cela me ferait douter qu'on eût effectivement reçu de pareils avis si le témoignage de tant d'écrivains, tous dignes de foi, qui rapportent ce fait n'était appuyé de l'autorité de l'apôtre des Indes, qui dans ses lettres nous en a laissé le détail tel que je viens de l'exposer. On a encore passé sous silence, je ne sais pourquoi, une chose que je trouve bien digne d'avoir ici sa place : depuis que le saint avait entendu parler du Japon il avait conçu un si ardent désir d'y prêcher l'Evangile qu'il semblait y voler plutôt qu'y courir, et que le moindre retardement lui était un véritable supplice : toutes ses pensées, tous ses entretiens n'étaient plus que du Japon; le jour et la nuit il s'en occupait, et l'on ne peut

lire sans être ému les lettres qu'il écrivait à ce sujet au P. Ignace et au P. Rodriguez. Plus on lui exagérait les dangers qu'il allait courir, plus son zèle augmentait : on lui dit qu'il n'était pas possible d'aller au Japon sans prendre terre à la Chine, et que, les Chinois ayant rompu avec les Portugais, il s'exposait à être mis aux fers ou à être la proie des corsaires; tout cela n'avait servi qu'à convaincre tout le monde que si on voulait engager le P. Xavier à quelque entreprise il fallait la lui représenter comme presque impossible. Cependant, soit que Dieu pour éprouver son serviteur le voulût traiter comme il traita son fils unique au commencement de sa passion, soit que l'enfer, qui ne put voir sans frayeur quelles seraient les suites de l'expédition du Japon, eût obtenu le pouvoir de faire sentir au saint toute la fureur de son ressentiment, le P. Xavier fut à peine arrivé à Malaca qu'il se trouva dans un dégoût par rapport à son voyage et dans un découragement qui tenait quelque chose de l'agonie du Sauveur au jardin des Olives. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé ce pénible état qui sachent ce que souffre une âme dans ces combats intérieurs : un cœur fidèle à la grâce y est l'objet des complaisances du Seigneur; mais il s'en faut bien que lui-même se rende le témoignage que Dieu lui rend sans le lui faire connaître : le ciel semble être de fer; la foi paraît s'éteindre, et la confiance s'évanouir. Le servi-

teur de Dieu, qui eut besoin d'une grâce spéciale et de toute sa vertu pour sortir victorieux de ce combat, et qui prévit sans doute que peu d'ouvriers évangéliques seraient exempts de cette épreuve, a voulu y préparer ses frères en leur faisant une peinture très naïve de la triste situation où il se trouva alors; et j'aurais cru manquer à un devoir essentiel si j'avais omis une circonstance qui peut être pour les ministres de l'Evangile un fonds inépuisable d'instruction et de consolation.

Ce fut dans la prière que l'homme apostolique retrouva à l'exemple de Jésus-Christ cette grandeur d'âme dont le sensible lui avait été soustrait pour quelque temps, et, vainqueur de lui-même et du démon, plein d'impatience d'arriver dans un pays où il comprenait par ce qu'il venait de souffrir que la moisson était mûre et abondante, il ne songea plus qu'à se remettre en mer. Plusieurs marchands portugais se préparaient à faire le même voyage, et tous marquaient beaucoup d'empressement pour avoir le saint sur leurs bords; mais par la seule raison qu'ils n'allaient pas en droiture le P. Xavier leur préfera un petit bâtiment chinois, de ceux qu'on appelle joncs. Le capitaine qui le commandait, nommé Nécéda, était le pirate le plus fameux de ces mers, et si décrié pour ses brigandages que son navire n'avait point d'autre nom que celui de *jonc du voleur*. Ce ne fut pas sans peine qu'on vit le ser-

viteur de Dieu se livrer ainsi entre les mains de ce corsaire; on n'omit rien pour l'en dissuader, mais ce fut en vain : d'ailleurs on savait que le Tout-Puissant le favorisait d'une protection particulière ; on le laissa donc faire : toutefois le gouverneur don Pédro de Sylva prit une précaution à laquelle vraisemblablement Dieu attacha la conservation de ses serviteurs; il fit jurer Nécéda qu'il mènerait les pères droit au Japon, et pour s'assurer encore plus de sa fidélité il l'obligea de lui donner en ôtage quelques-uns de ses enfans.

Le quatrième de juin le P. Xavier s'embarqua avec ses deux compagnons, les trois Japonnais qu'il avait amenés de Goa, et quelques chrétiens apparemment du séminaire de Sainte-Foi; le même jour le vent se trouvant favorable on appareilla et l'on perdit bientôt les terres de vue. Après avoir fait environ cent lieues il fallut songer à se fortifier contre les typhons : on appelle typhons un composé de vents qui viennent en même temps de tous côtés, et qui dominent fort sur les mers de la Chine; lorsqu'ils investissent un navire de toutes parts il est étonnant avec quelle violence ils le font pirouetter quand on n'est pas sur ses gardes, et avec quelle rapidité ils le coulent à fond. Ce qu'il y a de plus fâcheux c'est que ces tourmentes durent deux ou trois jours, de sorte qu'il faut qu'un vaisseau soit bon et bien gouverné pour résister jusqu'au bout. On ne laisse

pas d'avoir quelques moyens de se précautionner contre ces tempêtes, car lorsqu'il y a quelque chose de semblable à craindre on ne manque jamais d'en être averti par un phénomène fort singulier : on voit un peu auparavant vers le nord trois arcs-en-ciel de couleur de pourpre, dont le premier borde l'horizon et dont le dernier est le plus grand.

Nécéda, s'étant prémuni contre les typhons, leva l'ancre : il avait encore sept cents lieues à faire; néanmoins on s'aperçut qu'il n'allait point en route; il s'arrêtait même à toutes les îles, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre; le plus souvent cela dépendait des réponses d'une idole qu'on avait exposée sur la poupe du vaisseau et qu'on consultait à chaque instant : ainsi les missionnaires avaient la douleur de se voir à la discrétion de ces mêmes puissances infernales dont ils allaient ruiner l'empire au Japon; outre cela on leur faisait tous les jours mille avanies, et ils coururent plus d'une fois risque de la vie. Deux choses surtout contribuèrent à ces mauvais traitemens : Nécéda s'avisa un jour de demander à son idole si son voyage serait heureux; l'idole répondit que le navire arriverait heureusement au Japon, mais que jamais il ne reverrait Malaca. Une autre fois, que le vaisseau était à l'ancre vis-à-vis de la Cochinchine, un jeune Chinois chrétien de la suite des missionnaires, badinant auprès de la sentine, que par mégarde on avait laissée

ouverte, tomba dedans; mais comme il fut promptement secouru il en fut quitte pour une blessure assez considérable à la tête : tandis qu'on le pansait la fille du capitaine tomba à la mer, et quoique tout l'équipage s'empressât pour la sauver elle fut engloutie par les vagues à la vue de son père : on peut juger quelle fut la douleur de Nécéda; il s'y abandonna sans mesure, et l'on eut bien de la peine à le faire revenir à lui. Ses premiers transports étant calmés il voulut savoir de son idole la cause d'un accident si triste : le démon fit réponse que si le jeune chrétien n'eût pas été retiré de la sentine la fille idolâtre n'aurait pas péri. Alors le pirate, enragé contre les chrétiens, entra dans une fureur qui fit croire qu'il allait les immoler tous aux mânes de sa fille; mais un bon vent qu'on attendait avec impatience s'étant levé tout à coup on ne songea plus qu'à en profiter pour se tirer d'un parage où il ne faisait pas sûr de rester long-temps, et qui n'offrait à l'esprit que de funestes images.

Enfin après bien des détours Nécéda tourna vers la Chine et entra dans le port de Canton, résolu d'y passer l'hiver; mais à peine avait-il mouillé qu'il changea de pensée, remit à la voile et fit dessein d'aller hiverner dans une autre rade: il n'en était pas loin lorsqu'il reçut avis par un bâtiment chinois que toute cette côte était infestée de forbans. Les corsaires ne se cherchent pas et s'évitent même le plus qu'ils peuvent.

Nécéda eût bien voulu retourner à Canton, mais le vent était contraire ; le seul parti qu'il eut à prendre fut d'entrer comme il fit dans la mer du Japon à la faveur d'un bon vent, qui en peu de jours le conduisit au port de Cangoxima : ce fut le quinzième d'août que les serviteurs de Dieu entrèrent dans ce port après sept semaines de navigation sur la mer la plus orageuse du monde, ayant eu pourtant beaucoup moins à souffrir de la fureur de cet élément que de la férocité de leurs conducteurs et de la malice du prince des ténèbres.

Ce ne fut pas un léger sujet de joie pour la famille de Paul de Sainte-Foi que de le voir après une si longue absence et lorsqu'on le croyait absolument perdu ; mais ce qui combla les missionnaires de consolations ce fut de voir que dès les premiers entretiens ce fervent néophyte eût fait de sa femme, de sa fille et de la plupart de ses parens autant de catéchumènes : le P. Xavier les baptisa, et un si beau commencement lui faisant tout espérer il s'appliqua sérieusement avec ses deux compagnons à l'étude de la langue. Les caractères du Japon, aussi bien que ceux de la Chine, sont assez semblables aux hiéroglyphes des Egyptiens : les Japonnais pour les tracer se servent d'un poinçon et font leurs lignes perpendiculaires. On prétend que les langues que nous connaissons les plus abondantes sont stériles en comparaison de celle-ci ; d'ailleurs elle est telle-

ment variée qu'il semble que chaque province ait la sienne propre; ce qui augmente l'embarras des étrangers c'est que les mots et les phrases ont des significations différentes selon la diversité des personnes à qui on parle, des sujets que l'on traite, de la dignité des matières et du ton de la voix; enfin cette langue n'a aucune analogie avec les nôtres; chaque mot est une proposition entière, et les noms propres y ont, comme chez les Hébreux et chez beaucoup d'autres nations de l'Asie et de l'Amérique, des significations figurées.

Cependant Paul de Sainte-Foi fut obligé d'aller rendre ses respects au roi de Saxuma, son souverain, et lui demander sa grâce pour le meurtre qui l'avait obligé à disparaître : il fut bien reçu, et il obtint aisément ce qu'il demandait. Le roi lui fit mille questions sur les aventures de son voyage, sur le commerce et la puissance des Portugais dans les Indes et sur la religion qu'ils y avaient établie. Paul de Sainte-Foi satisfit le prince sur tous ces articles, et s'étendit beaucoup sur le dernier : se voyant écouté avec plaisir, et apercevant qu'on était touché, il tira un tableau qu'il tenait caché sous sa robe et le montra à l'assemblée; c'était une Vierge très bien peinte, ayant entre ses bras l'enfant Jésus. Le roi fut si frappé à cette vue que dans le moment il mit les deux genoux en terre pour rendre hommage au fils et à la mère, dont les visages lui parurent respirer quelque chose de divin. La reine sa mère,

à qui il voulait qu'on portât cette image, se trouva saisie du même sentiment de religion dont il avait été pénétré, et se prosterna pareillement avec toutes ses filles pour adorer le Dieu des chrétiens. Il fallut encore expliquer à cette princesse les principaux mystères de notre sainte foi; elle en parut charmée, et le P. Xavier, ayant appris ce qui s'était passé à cette audience, en fit demander une pour lui-même.

Il n'eut pas de peine à l'obtenir; Paul de Sainte-Foi avait donné à la cour de Saxuma une grande envie de le voir. Le père se prépara à cette action par de ferventes prières, et se rendit à Saxuma le 29 de septembre, après avoir recommandé son entreprise à S. Michel, et mis tout le Japon sous la protection de ce chef de la milice céleste, auquel ce jour est consacré dans l'Eglise. Le roi et la reine mère reçurent le saint comme un homme extraordinaire; le jour ne parut pas suffisant pour l'entretenir, et on le retint jusque bien avant dans la nuit; on ne se lassait point de l'entendre parler de la religion parce qu'il en parlait d'une manière qui ravissait, et l'on ne revenait point de la surprise où jetait la vue d'un homme qui avec tant de mérite avait renoncé à tout, et entrepris de si pénibles voyages pour donner à des inconnus et à des étrangers la connaissance du vrai Dieu.

Le roi, qui avait un grand sens, fit au père quantité de questions très subtiles, et lui ajouta que si sa religion était la véritable il devait s'attendre

que les démons feraient d'étranges efforts pour s'opposer à son établissement. Enfin il congédia le serviteur de Dieu avec mille marques de bonté et de distinction, et lui donna un ample pouvoir de prêcher la loi chrétienne dans ses états, ce qu'il rendit authentique peu de jours après par un édit. Aussitôt les missionnaires, qui par leur application à l'étude de la langue s'étaient mis en état de se faire entendre, parurent dans les places publiques : la nouveauté de ce spectacle et la réputation que les prédicateurs s'étaient déjà acquise par la sainteté de leur vie et par leurs entretiens particuliers leur attirèrent une foule d'auditeurs, à qui ils annoncèrent la parole divine. Il est vrai que le mystère d'un Dieu en trois personnes et celui du Verbe incarné et mort sur une croix furent d'abord d'étranges paradoxes pour un peuple qui veut tout réduire aux principes du bon sens naturel : quelques-uns sans vouloir examiner davantage traitèrent les docteurs de visionnaires, et leur doctrine d'extravagance; d'autres suspendirent leur jugement, ne pouvant, disaient-ils, se persuader que des hommes d'ailleurs si raisonnables eussent voulu courir tant de risques pour leur venir débiter des fables, et cela sans intérêt. Ils se rendirent même plus assidus aux instructions des pères, et Dieu bénissant leur zèle à chercher la vérité ils la trouvèrent et s'y soumirent. Le premier qui demanda le baptême fut un homme de basse naissance; le P. Xa-

vier lui donna le nom de Bernard, et ce fervent néophyte quitta tout pour se mettre à la suite des missionnaires.

Une conversation que le P. Xavier eut avec le *tunde* ou supérieur des bonzes de Cangoxima servit beaucoup à donner du crédit au christianisme : le prêtre idolâtre, qui passait pour l'oracle du pays, fut surpris de trouver un homme qui en savait plus que lui, et il ne put s'empêcher de publier que personne au monde ne surpassait en science et en esprit le chef des religieux d'Europe. A l'exemple et sur le témoignage du tunde, qui par excellence avait été surnommé *Nungit,* c'est à dire le cœur de la vérité, tous les bonzes de Cangoxima parurent faire une estime toute particulière du saint; mais le déréglement de leurs mœurs les retint dans l'idolâtrie, et parmi tant d'endurcis il n'y eut que deux élus dont la conversion ne laissa pas de faire un grand effet sur le peuple.

Les choses en étaient là, et le saint s'attendait à de nouvelles conquêtes, lorsque les bonzes qui venaient de fermer les yeux à la lumière les ouvrirent tout à coup sur leurs intérêts temporels : ils firent réflexion que si de bonne heure ils ne s'opposaient au progrès de la nouvelle doctrine, ne recevant plus les aumônes qu'on avait accoutumé de leur faire, ils n'auraient plus à la fin de quoi subsister. Sur cela ils prirent leur parti : on les vit aussitôt courir dans toute la ville pour

décrier les missionnaires; ils n'assistèrent plus à leurs instructions que pour les tourner en ridicule, et ils en vinrent jusqu'à les maltraiter de paroles. Une conduite si violente ne leur réussit pas; on comprit aisément quel en était le motif, et on leur en fit de sanglans reproches : on leur remontra que c'était par de solides raisons et non par des injures qu'il fallait combattre leurs adversaires; enfin on leur fit remarquer que les religieux d'Europe menaient une vie exemplaire, ce qui était un préjugé bien fort en faveur de la doctrine qu'ils annonçaient; rien n'était effectivement plus dur que la manière dont vivaient les missionnaires, et l'on était même persuadé qu'ils étaient dans le fond encore plus austères qu'ils ne paraissaient.

Les miracles que le P. Xavier fit alors en grand nombre furent encore plus efficaces que tout le reste pour faire taire les bonzes, ou du moins pour rendre inutiles toutes leurs invectives. Le procès de la canonisation du saint parle d'un pêcheur qui, après avoir long-temps travaillé sans rien prendre, encouragé par l'homme de Dieu, jeta derechef avec confiance ses filets dans la mer, et les retira si excessivement chargés qu'il lui fallut de l'aide pour en venir à bout : on ajoute que cette côte de Cangoxima qui jusque là n'avait pas été fort poissonneuse le fut toujours depuis plus qu'aucune autre de ces mers.

[1550.] Une femme avait un enfant qu'une

enflure de tout le corps rendait monstrueux; elle le porta au P. Xavier, qui, ayant invoqué sur ce petit innocent le nom du Seigneur, le rendit à la mère parfaitement guéri, et si beau que la pauvre femme en demeura tout interdite. Un des compagnons du père fit la même chose à un lépreux après lui avoir fait dire, selon l'ordre exprès du saint, qu'il croyait en Jésus-Christ.

Mais le plus éclatant prodige que fit l'apôtre à Cangoxima fut la résurrection d'une fille unique que la mort venait d'enlever à un homme de condition : cette fille étant toute la consolation du père, cet homme fut frappé de sa perte jusqu'à faire craindre pour sa vie. Des chrétiens qui étaient allés pour le consoler, touchés de l'état déplorable où l'avait réduit sa douleur, lui conseillèrent de s'adresser au grand docteur des Portugais; il le fit, et s'étant allé jeter aux pieds du saint il lui demanda les larmes aux yeux qu'il lui rendît sa fille : le père se trouva tellement attendri qu'il ne put lui répondre un seul mot; il se retira même assez brusquement en jetant un grand soupir, s'enferma avec Fernandez, et tous deux firent à Dieu une de ces courtes prières qui pénètrent les cieux. Le saint se sentant exaucé retourna où il avait laissé le vieillard affligé, et l'abordant d'un air inspiré il ne lui dit que ces deux mots : *Allez, monsieur; vos vœux sont accomplis*. Celui-ci ne pouvant ajouter foi à ce qu'on lui disait, et ne comprenant rien à toutes ces ma-

nières, qui lui paraissaient peu honnêtes, sortit fort mécontent. A peine avait-il fait quelques pas qu'un de ses domestiques lui cria, en accourant de toutes ses forces, que sa fille était vivante: il ne fut pas long-temps sans la voir elle-même qui venait au-devant de lui; comme il ne savait encore si ses yeux ne le trompaient point sa fille l'aborde, se jette à son cou et le tient étroitement embrassé. Quand il fut revenu du saisissement que lui avait causé une chose si surprenante sa fille lui raconta qu'au même instant qu'elle avait rendu l'esprit deux horribles démons s'étaient jetés sur elle et l'avaient voulu entraîner dans les enfers, mais qu'elle avait été arrachée d'entre leurs mains par deux hommes vénérables qui heureusement s'étaient rencontrés là, et qu'aussitôt elle s'était retrouvée pleine de vie et de santé sans pouvoir dire comment cela s'était fait. Le vieillard pleurait de joie tandis que sa fille parlait, et, comprenant qui étaient les deux hommes qui lui avaient rendu la vie, il la mena sur-le-champ au logis des missionnaires. Sitôt qu'elle aperçut le P. Xavier et Fernandez elle s'écria que c'étaient là ses deux libérateurs, et courut se prosterner à leurs pieds : son père en fit autant, et l'un et l'autre au même moment demandèrent à être instruits et baptisés.

Tant de merveilles rendirent le saint apôtre cher et respectable aux Japonnais. Une chose qui arriva dans le même temps fit connaître jusqu'à

quel point le ciel prenait en main ses intérêts : un idolâtre lui ayant un jour parlé insolemment et avec insulte le père ne lui répondit que ces deux mots : *mon ami, Dieu vous conserve la bouche,* et aussitôt il parut à ce malheureux un chancre sur la langue, qui la lui rongea avec des douleurs et une infection qui le rendirent insupportable à tout le monde. Il y avait lieu de croire que des événemens si inouis et des prodiges dont on ne s'était point encore avisé au Japon de croire les dieux mêmes capables seraient suivis de la conversion de toute la ville ; les bonzes en jugèrent ainsi, et l'appréhension qu'ils en eurent leur ayant persuadé qu'il n'y avait plus de temps à perdre ils convinrent qu'il fallait aller trouver le roi, l'intimider, et à quelque prix que ce fût l'engager à abolir une religion qui s'établissait visiblement sur les ruines de leurs sectes : ils choisirent les principaux d'entre eux, lesquels s'étant présentés devant ce prince, celui qui portait la parole lui dit au nom de tous :

« Seigneur, nous venons de la part d'Amida, et de toutes les autres divinités qu'on adore dans cet empire, vous demander si vous êtes résolu d'abandonner leur culte, et de vous rendre adorateur d'un dieu crucifié, dont les ministres sont trois misérables qui, ne trouvant point de quoi vivre aux Indes, sont venus chercher du pain au Japon. Le soin de nos personnes, exposées tous les jours à la rage d'une populace que ces enchan-

teurs ont séduite, n'est pas ce qui nous fait parler; mais pouvons-nous voir sans douleur les temples profanés, les autels renversés, les dieux déshonorés! Aucun de nous, seigneur, ne s'est encore pu persuader que vous ayez quitté la religion de vos pères, et qu'il vous soit venu seulement à l'esprit que la Chine et le Japon, les deux nations les plus éclairées de l'univers, aient été l'espace de tant de siècles dans l'erreur sur la chose du monde dans laquelle il est moins excusable d'errer; mais si vous avez rendu sur cela justice à vos ancêtres, permettez-nous de le dire, vous n'en êtes que plus coupable. Vous adorez nos dieux, et vous favorisez une loi qui les dégrade de la divinité! Vous reconnaissez qu'ils ont des foudres en main, et vous protégez des impies qui lèvent contre eux l'étendard de la rebellion! Et que diront les autres rois? que dira l'empereur quand il saura que de votre propre autorité vous avez introduit dans cet empire une loi qui en sape tous les fondemens? Mais que n'entreprendra-t-on pas contre vous! et animé du zèle de la religion, assisté du secours du ciel, que n'exécutera-t-on pas! Attendez-vous, seigneur, à voir tous vos voisins entrer à main armée dans vos états, et porter partout la désolation; attendez-vous à voir tous ceux de vos sujets qui n'ont point encore fléchi le genou devant le Dieu des chrétiens se joindre à vos ennemis, persuadés qu'ils doivent encore plus de fidélité aux dieux tutélaires de

la patrie qu'à vous mortel et homme comme eux. Tout est permis dans ces rencontres, et si les rois n'ont de pouvoir que ce qu'ils en ont reçu des dieux, en privant ces êtres souverains des hommages qui leur sont dûs ils se dépouillent eux-mêmes de cette haute dignité qui les distinguait du reste des hommes. Songez donc, seigneur, à profiter de cet avis que le ciel vous donne par notre bouche; ne nous obligez pas à fermer nos temples et à nous retirer avec nos dieux, car alors n'y ayant plus rien dans le Saxuma qui fût capable d'arrêter la colère divine nous ne répondrions pas de ce qui arriverait.

Il faut connaître toute la fierté des bonzes du Japon, et savoir le crédit qu'ils ont sur l'esprit des peuples pour se persuader qu'une remontrance aussi insolente et aussi remplie de maximes séditieuses ait été faite à un roi jaloux de son autorité, au point que le sont tous les monarques de l'Asie; rien pourtant n'était plus propre à établir solidement le christianisme dans ce royaume que cette audacieuse démarche des bonzes s'ils n'eussent trouvé le roi disposé à leur accorder tout. On venait d'apprendre à la cour que les navires des Indes, qui avaient accoutumé d'aborder à Cangoxima, étaient allés mouiller à Firando : la seule commodité du mouillage était la cause de cette conduite des Portugais; mais il ne fut pas possible de faire entendre sur cela raison au roi de Saxuma. Ce prince perdait

doublement, car outre que ses états ne profitaient plus du commerce le roi de Firando, son ennemi, en allait devenir plus puissant. La harangue, ou pour mieux dire la menace des bonzes, quoiqu'il en fût choqué dans le fond, lui vint fort à propos pour se venger des Européens sans qu'il parût agir par un autre motif que celui de la religion : il dit donc à ces prêtres séditieux que dans peu ils seraient contens de lui; en effet quelques jours après il fit publier un édit qui portait défense sous peine de la vie de quitter l'ancienne religion de l'empire.

Il n'est pas possible d'imaginer avec quelle promptitude on déféra partout à cet arrêt; dès qu'il parut on n'eut plus de commerce avec les missionnaires. Il est vrai que la piété des nouveaux chrétiens consola bien les pères d'une si soudaine révolution : parmi ce petit troupeau, qui n'était guère composé que de cent personnes, il n'y eut pas un fidèle qui ne témoignât une reconnaissance infinie d'avoir été choisi préférablement à tant d'autres : c'était une chose admirable que de voir les transports de leur ferveur; on ne pouvait les entendre sans être attendri jusqu'aux larmes et sans être étonné de l'abondance de grâces dont le Saint-Esprit avait rempli leurs cœurs. Mais quoique le P. Xavier fût persuadé qu'ils donneraient tous plutôt mille vies que de renoncer au christianisme il les assembla plusieurs fois pour les affermir dans leurs bons

sentimens en leur expliquant les principaux mystères de la passion de Jésus-Christ; et avant que de partir de Cangoxima il recommanda à Paul de Sainte-Foi de veiller à la conservation de cette petite église. Paul, se sentant infiniment honoré d'un si haut ministère, quitta tout pour y vaquer uniquement. Mais Dieu n'avait pas comblé ce fervent néophyte de tant de grâces pour n'en faire qu'un chrétien ordinaire : les bonzes ne purent souffrir que le départ des missionnaires n'eût ramené au culte des idoles aucun de ceux qui l'avaient abandonné; ils s'en prirent à Paul de Sainte-Foi, et lui suscitèrent tant de persécutions qu'ils l'obligèrent à se bannir volontairement de son pays. Ce petit triomphe fut pourtant le seul fruit de leurs vexations et de tous les mouvemens qu'ils se donnèrent pour pervertir les fidèles : ceux-ci se choisirent un nouveau chef, sous la conduite duquel ils se multiplièrent considérablement comme nous le verrons dans la suite.

Cependant le P. Xavier, jugeant bien que la même raison qui avait changé le roi de Saxuma à son égard engagerait celui de Firando à le bien recevoir, se mit en marche au commencement de septembre pour aller trouver ce prince. A six lieues de Cangoxima il trouva une forteresse dont l'aspect le frappa; elle appartenait à un tono nommé Ekandono : on appelle *tonos* au Japon les seigneurs particuliers qui, étant maîtres

de quelques places fortes ou de quelques îles, relèvent des rois dans les états desquels leur domaine est enclavé. Le château dont je parle, quoique d'une grandeur immense, n'était qu'un roc entouré d'eau vive, le plus escarpé et le plus inabordable qu'on ait peut-être jamais vu : les fossés même, quoique extraordinairement larges et profonds, avaient été creusés dans la pierre vive. Ces dehors ne promettaient rien que d'affreux; mais lorsqu'on avait passé un chemin fort étroit qui conduisait à la forteresse on était tout surpris de trouver un palais également vaste, superbe et délicieux ; galeries, portiques, terrasses, jardins, appartemens, tout était enchanté, et l'œil, ravi de voir tant d'ouvrages d'une délicatesse infinie, était presque tenté de croire que tout ce château avait été jeté en moule, ne pouvant se persuader que le ciseau eût pu rien faire de si fini. Le P. Xavier fut invité à entrer dans cette forteresse, et il y fut reçu d'une manière qu'il n'avait pas lieu d'espérer. Il profita de cet accueil pour prêcher la parole de Dieu : tous les domestiques du palais et les soldats de la garnison étaient accourus pour le voir, car on savait les merveilles qu'il avait opérées à Cangoxima. Le saint parla avec tant de force, et Dieu donna tant d'efficace à ses paroles que le même jour il baptisa dix-sept personnes qu'il trouva suffisamment disposées. La plupart des autres auraient suivi si le tono,

qui craignit qu'on ne lui fît une affaire auprès du roi de Saxuma, dont il était vassal, ne s'y fût opposé ; mais comme lui-même était convaincu de toutes les vérités qu'on lui avait annoncées il voulut bien que sa femme et son fils aîné fussent baptisés en secret. Le serviteur de Dieu demeura dans cette forteresse autant de temps qu'il lui en fallut pour former cette nouvelle chrétienté; il la recommanda ensuite à l'intendant de la maison d'Ekandono, vieillard d'une prudence et d'une vertu au-dessus du commun; il lui laissa une copie de son catéchisme, qu'il avait mis en japonnais à Cangoxima; régla toutes les pratiques de piété qu'il crut convenir à ces néophytes, et jusqu'aux exercices de pénitence, auxquels il trouvait les Japonnais fort portés; il donna même sa discipline à l'intendant, afin que l'on en fît de semblables, et à la dame du château un petit livre, où il avait écrit de sa main quelques prières. Dans la suite la discipline, le catéchisme et le livre de prières furent les instrumens de bien des miracles : Ekandono et sa femme éprouvèrent la vertu de ces saintes reliques dans des maladies mortelles, et même au milieu des convulsions de la mort, l'un et l'autre ayant été subitement guéris dès qu'on leur eut fait toucher au tono le livre et à la dame la discipline. Enfin le P. Xavier et ses compagnons continuèrent leur route vers Firando, où ils arrivèrent en peu de jours.

Le royaume de Firando n'a de considérable que sa capitale, dont il a pris le nom, et quelques îles assez peuplées : ce qui a rendu ce port célèbre c'est que le mouillage y est fort bon, et que les navires y sont à l'abri de tous les vents. Le P. Xavier fut reçu dans cette rade au bruit de toute l'artillerie des vaisseaux portugais ; ensuite les principaux négocians le menèrent malgré lui comme en triomphe chez le roi. En le présentant à ce prince ils lui dirent qu'il voyait devant lui l'homme du monde pour qui le roi leur maître avait plus de considération, et ayant ajouté qu'il venait de Cangoxima et pourquoi il en était sorti le roi de Firando lui fit mille amitiés, et lui donna plein pouvoir de prêcher Jésus-Christ dans ses états. Aussitôt les missionnaires commencèrent leurs prédications, et, le succès dès les premiers jours, ayant surpassé leur attente, le P. Xavier conçut que si la faveur d'un roi particulier pouvait tant pour la conversion de ces peuples ce serait encore tout autre chose si l'on avait la protection de l'empereur : il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer au voyage de Méaco, capitale de l'empire et séjour de l'empereur. Il laissa donc à Firando le P. Torrez, et, accompagné de Fernandez et de deux chrétiens, Bernard et Matthieu, qu'il avait amenés de Cangoxima, il se mit en marche sur la fin d'octobre ; il gagna par mer Facata, capitale du royaume de Chicugen ; et

après avoir marché quelque temps il se rembarqua pour Amanguchi. Cette ville, capitale du royaume de Naugato, était une des villes les plus grandes, les plus peuplées, les plus riches, et, par une suite presque nécessaire, une des plus déréglées du Japon : on y comptait vingt mille familles, et ce qui la rendait si considérable c'était son commerce, la fertilité de son terroir et les mines d'argent qu'on trouve en grand nombre dans son voisinage.

Bien que le saint apôtre ne fût venu à Amanguchi qu'en passant, toutefois au récit qu'on lui fit de l'état déplorable où cette ville était réduite il ne put retenir son zèle; il se montra au peuple le crucifix en main, et il parla du royaume de Dieu avec cette liberté que le sauveur du monde a tant recommandée à ses disciples. Un certain air plus qu'humain qui paraissait dans toute sa personne, les étonnantes vérités qu'il prêchait, l'autorité qu'il savait se concilier, tout cela le fit écouter d'abord : on goûta sa doctrine, on la trouva fondée en raison; on s'informa qui était cet homme si extraordinaire; on apprit ses travaux, ses voyages, la sainteté de sa vie, son désintéressement, ses miracles : on l'admira. Mais le jour du salut n'était pas encore venu pour ce peuple : la populace même, qui n'examine jamais les choses à fond, et qui juge beaucoup sur l'extérieur, se moqua du docteur étranger, l'outragea, et alla jusqu'à le poursuivre à coups de

pierre, joignant les railleries à ces mauvais traitemens. Une audience que le P. Xavier eut d'Oxindono, roi de Naugato, et dans laquelle il confondit un fameux bonze en présence de toute la cour, calma un peu cette fureur : quelques infidèles même demandèrent le baptême; mais le nombre de ces élus fut très petit, et les missionnaires après un mois de séjour dans Amangu-chi poursuivirent leur route vers Méaco.

C'était sur la fin de décembre; les pluies, les vents, les neiges, les ravines rendaient les chemins impraticables; à chaque moment les quatre voyageurs s'égaraient et couraient risque de tomber dans un précipice, ou de se noyer en passant des torrens et des rivières, ou enfin d'être écrasés par des glaçons d'une grosseur énorme qui pendaient aux arbres : avec cela leur nourriture n'était qu'un peu de riz, que Bernard portait dans un sac. [1551] A seize lieues de Méaco le P. Xavier tomba malade : il manquait de tout, et néanmoins il guérit en assez peu de temps. A peine la fièvre l'eut-elle quitté qu'il se remit en chemin fort mal vêtu, marchant presque toujours pieds nus comme auparavant, quoique le froid fût intolérable; mais c'était une nécessité à cause des ruisseaux et des ravines qu'il fallait continuellement passer. Un jour de grand matin, les voyageurs se trouvant embarrassés pour éviter certains endroits dangereux dont on les avait avertis, (quelques auteurs disent qu'ils s'étaient

égarés) le P. Xavier aperçut un cavalier qui allait du côté de Méaco; il courut à lui, le pria de vouloir bien lui servir de guide, et s'offrit à lui porter sa malle: le cavalier y consentit, et ne laissa point d'aller le trot, ce qui dura presque tout le jour. Sitôt que les dangers furent passés, le père fut contraint de s'arrêter, et ses compagnons, qui à grande peine l'avaient suivi de fort loin, le trouvèrent sur le soir dans un état à faire compassion: les ronces et les cailloux lui avaient déchiré les pieds, et les jambes lui crevèrent en plusieurs endroits. On ne put toutefois l'obliger à se reposer un seul jour; il tirait tant de force de son union avec Dieu qu'il était toujours le premier à encourager les autres. Les historiens de sa vie disent que dans les villes et les bourgades où il passait il ne manquait jamais de lire à ceux qu'il pouvait attrouper quelque chose de son catéchisme; mais que pour l'ordinaire il ne retirait point d'autre fruit de son zèle que des injures, qu'on le maltraitait même souvent, et qu'il fut deux fois sur le point d'être lapidé, n'ayant été préservé de la fureur des infidèles que par des espèces de miracles.

Enfin il arriva à Méaco vers la fin de février: cette ville, dont le nom signifie *chose digne d'être vue,* n'avait plus rien de grand que ses ruines, et la guerre qui y paraissait plus allumée que jamais la menaçait d'une entière désolation. Méaco en cet état n'était pas propre à

recevoir la lumière de l'Evangile : le P. Xavier s'en aperçut bientôt, et pour surcroît de disgrâce il ne put jamais obtenir une audience ni de l'empereur, ni du dairi, ni du xaco; il se vit donc réduit à faire dans les quartiers les plus fréquentés ce qu'il avait fait ailleurs : mais sentant bien qu'il perdait son temps à parler à un peuple tout occupé du fracas des armes il reprit, quoique avec bien du regret, la route de Firando. Il se consola dans la pensée qu'il avait au moins prêché Jésus-Christ dans la capitale du Japon, et qu'il y avait beaucoup souffert, ce qui dans les hommes apostoliques est un vrai dédommagement lorsque leurs entreprises n'ont point d'ailleurs le succès qu'ils espéraient : il lui fut même dit intérieurement que cette semence de la parole divine, qu'il semblait avoir jetée dans une terre ingrate, ne serait pas perdue, mais produirait des fruits qui répondraient aux fatigues qu'il avait essuyées dans une si pénible expédition.

Le saint homme arriva à Firando en assez bonne santé et sans aucun accident fâcheux : il n'y resta qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour changer son extérieur trop négligé; il avait eu le loisir de se convaincre que ce changement était nécessaire au Japon, et il savait qu'une des règles d'un prédicateur de l'Evangile est de se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ; il ne dédaigna pas de se charger

aussi de quelques raretés que le vice-roi des Indes et le gouverneur de Malaca lui avaient données pour faire des présens aux princes japonnais, et dont il avait cru d'abord se passer, aussi bien que des lettres de recommandation que ces deux seigneurs lui avaient encore mises entre les mains. Après quelques jours de repos il partit pour Amanguchi avec ses mêmes compagnons : la manière dont le serviteur de Dieu avait été reçu la première fois dans cette ville, et le peu de disposition qu'il y avait trouvé à l'écouter, ne devait pas ce semble l'engager à y retourner; mais les saints ont des lumières que les autres hommes n'ont pas, et la suite fit voir que c'était l'esprit de Dieu qui conduisait le P. Xavier à Amanguchi.

Oxindono voyant les missionnaires dans un autre équipage qu'ils n'avaient paru d'abord les reçut bien, agréa les présens que le P. Xavier lui fit, témoigna qu'il avait égard à la recommandation du vice-roi des Indes et du gouverneur de Malaca, et le même jour envoya au père une fort grosse somme d'argent : l'homme apostolique la refusa constamment, et le roi, touché d'une vertu si rare, marqua sa surprise en des termes qui ne plurent pas aux bonzes. Dès le lendemain il accorda aux deux prédicateurs la permission de publier la loi du vrai Dieu, et en fit même afficher les patentes à tous les carrefours. Peu de jours après ayant su que les

docteurs étrangers n'avaient point de demeure fixe, et étaient même assez en peine où se retirer, il leur donna une maison de bonzes, qui depuis quelque temps n'était pas occupée : alors tout Amanguchi s'ébranla, et comme si ce peuple fût sorti d'une profonde léthargie ce fut chez les serviteurs de Dieu une affluence qu'on aurait peine à imaginer. Le P. Xavier a écrit au P. Rodriguez et au P. Ignace que du matin au soir son logis ne désemplissait point, et que les missionnaires qui viendraient au Japon devaient s'attendre à de grandes importunités; qu'on ne leur laisserait souvent pas le temps ni de dire la messe, ni de réciter leur bréviaire, encore moins de reposer et de prendre leurs repas. Ce qui faisait la plus grande peine du saint homme c'est que tous voulant à la fois qu'on éclaircît leurs doutes, et qu'on répondît à leurs questions, ce n'était qu'un bruit confus de gens qui parlaient tous ensemble, et qui criaient à pleine tête. Dieu tira son serviteur de cet embarras par un prodige inoui jusque là : le P. Xavier avait dans les Indes renouvelé le miracle qui surprit si fort Jérusalem dans les apôtres le jour de la Pentecôte lorsque prêchant dans leur langue ils se firent entendre à des personnes de tant de différentes nations; ici le saint étant interrogé sur des matières fort opposées entre elles on s'aperçut que d'une seule réponse il satisfaisait à tout. Au commencement la confusion empêcha qu'on ne fît

réflexion à une chose aussi merveilleuse, et bien des gens même, ne songeant qu'à ce qui les regardait, ne s'avisèrent jamais de penser qu'il y eût rien de miraculeux dans la manière prompte et précise dont on leur répondit. De là vint que comme les compagnons et les successeurs du saint mettaient plus de temps à satisfaire ceux qui les interrogeaient on disait qu'ils n'avaient pas tant de savoir ni d'esprit que lui. L'homme apostolique reçut encore à Amanguchi le don des langues, qui lui avait été tant de fois communiqué aux Indes; car outre qu'il parlait le japonnais avec une facilité et une élégance qui surprenait tout le monde il prêchait tous les jours en chinois aux marchands de cette nation qui trafiquaient à Amanguchi, quoique jamais il n'eût étudié leur langue.

Ce n'était plus seulement le peuple qui voulait entendre les docteurs étrangers, les grands les invitaient à venir chez eux. Ce fut en cette occasion que le P. Xavier, s'apercevant qu'on lui parlait avec trop de hauteur, et un certain air méprisant qui lui parut rejaillir sur son ministère, il montra de son côté une grandeur d'âme, et une sainte et noble fierté qui imprima dans l'âme de ses auditeurs un profond respect pour le Dieu qu'il leur annonçait. Il recommanda la même chose à Fernandez, qui marquait un peu trop de timidité : cela lui réussit. On s'accoutuma à regarder les missionnaires comme des

gens qui étaient beaucoup au-dessus du commun, et on les écouta avec une soumission et une docilité qui fit oublier au saint ses fatigues, et sembla lui redonner une nouvelle vigueur : « Je suis tout blanc, écrivit-il alors en Europe; cependant je suis plus robuste que jamais; aussi faut-il convenir que les fatigues qu'on prend pour instruire un peuple raisonnable, qui aime la vérité et qui veut sincèrement son salut, causent une joie bien sensible. » Au bout de quelque temps les missionnaires, se trouvant un peu plus en repos, entreprirent les bonzes, qui malgré l'animosité des sectes s'étaient tous réunis contre l'ennemi commun. Après bien des conférences, où ces prêtres idolâtres furent confondus, cette victoire achevant ce que l'autorité du saint, la force de ses raisonnemens et les miracles qu'il fit en grand nombre avaient commencé, en moins de deux mois plus de cinq cents personnes, la plupart gens de marque, reçurent le baptême.

On voyait surtout ceux qui dans les disputes avaient paru plus animés contre notre sainte religion témoigner plus d'empressement à l'embrasser, et travailler ensuite eux-mêmes avec plus de zèle à la conversion des infidèles. Ce zèle du salut des âmes fut toujours dans la suite la vertu favorite des Japonnais, et l'on aurait dit qu'ils ne se croyaient chrétiens qu'autant qu'ils avaient d'ardeur pour la propagation du christianisme. Le plus grand avantage que le

P. Xavier tira de ces premières saillies de ferveur ce fut d'être instruit à fond des endroits faibles par où l'on pouvait attaquer les bonzes, et il en profita avec un grand succès. Toutefois une chose arrêtait un peu le progrès de l'Evangile : on avait eu de la peine à prouver aux Japonnais que ceux qui pendant leur vie n'auraient pas adoré le vrai Dieu souffriraient éternellement dans les enfers; ils ne pouvaient concilier ce point de foi avec la bonté infinie de Dieu; les nouveaux baptisés même en revenaient toujours là, et quand ils n'avaient plus rien à opposer aux raisons qu'on leur apportait pour les convaincre, « Quoi donc! s'écriaient-ils fondant en pleurs, nos pères, nos enfans, nos amis seront pendant une éternité les malheureuses victimes et l'objet des vengeances d'un Dieu qu'ils auraient sans doute adoré s'ils l'eussent connu! et ce grand Dieu, la bonté et l'équité même, n'aura aucun égard à leur ignorance! » Tout retentissait de leurs sanglots et des cris que cette pensée leur faisait pousser vers le ciel, et les missionnaires ne pouvaient s'empêcher de mêler leurs larmes avec celles de leurs chers néophytes.

Une belle action de Fernandez contribua beaucoup dans ces circonstances à déterminer quantité de gens qui flottaient entre l'erreur et la vérité : ce saint religieux prêchant dans une place publique, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui dire un mot ; le prédi-

cateur, s'étant arrêté, se tourna de son côté, et dans le moment ce malheureux lui couvrit le visage d'un crachat. Il s'éleva aussitôt quelques éclats de rire; néanmoins presque toute l'assemblée fut indignée : mais Fernandez s'étant essuyé sans paraître ému, et continuant son discours comme si de rien n'eût été, la sotte joie des uns et l'indignation des autres se tournèrent en admiration, et, le sermon fini, chacun se retira plus persuadé par l'exemple d'une vertu si héroïque que par toutes les raisons dont le prédicateur avait appuyé sa doctrine. Un jeune docteur, qui passait pour le plus habile homme d'Amanguchi, fut si frappé de cette action que dès le lendemain il demanda le baptême, et sa conversion fut la source d'une infinité d'autres. Entre ces nouveaux prosélytes il y en eut un dont le changement causa bien du chagrin aux bonzes, parmi lesquels il était sur le point de s'engager; c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un génie supérieur et d'une naissance très distinguée : il avait toujours été fort assidu aux instructions du P. Xavier, son esprit était convaincu, la patience de Fernandez l'avait ébranlé; mais la conversion du jeune docteur dont je viens de parler fut ce qui le détermina. Le P. Xavier lui donna au baptême le nom de Laurent, et peu de temps après le reçut dans la compagnie de Jésus. La suite fit voir que le saint avait fait un bon choix.

Laurent ne fut pas le seul qui manqua alors aux bonzes; personne ne prenait plus parti parmi eux, et leurs jeunes gens désertaient par troupes. Les missionnaires, instruits par ces transfuges des mystères d'iniquité que ces imposteurs cachaient sous les dehors de la plus austère vertu, les démasquaient aux yeux du peuple, et, montrant en même temps la corruption de leurs moeurs et la faiblesse de leurs raisonnemens, ils invitaient les fidèles à entrer en dispute avec eux. Cela eut un tel succès qu'on voyait à tout moment des enfans et des femmes faire tomber en contradiction les plus célèbres bonzes, ce qui est parmi les Japonnais le dernier affront. Pour se rétablir dans l'esprit du public ils tentèrent de nouveau la voie de la dispute, et proposèrent d'assez bonnes difficultés; mais on y avait déjà répondu en plusieurs occasions: ils réussirent un peu mieux à la cour par une intrigue qu'ils ménagèrent, et l'on s'aperçut qu'ils avaient gagné le roi. Oxindono ne révoqua point ses édits; mais il dépouilla quelques fidèles de leurs biens, ce qui ne fit qu'augmenter le nombre de ceux qui demandaient le baptême, et exciter la ferveur de ceux qui l'avaient reçu, jusque là que le P. Xavier écrivit en Europe que de trois mille chrétiens qu'on pouvait bien compter dans Amanguchi il n'y en avait aucun qui ne fût dans la disposition sincère de perdre tout pour conserver sa foi. Il arriva même que les bonzes ayant écrit

de tous côtés pour décrier le serviteur de Dieu ces lettres engagèrent les peuples des royaumes circonvoisins à s'informer de ce que c'était que ce docteur étranger qui commençait à faire tant de bruit dans le Naugato, et qu'apprenant par des voies plus sûres que celles des bonzes les grandes choses qu'il y faisait son nom devint très célèbre dans tout l'empire.

Cependant l'homme apostolique, songeant à établir solidement une mission qui prenait un si bon train, résolut de retourner aux Indes pour y chercher des ouvriers tels que le Japon en demandait; car il avait remarqué qu'il y fallait des prédicateurs d'un caractère particulier, laborieux, savans, humbles sans bassesse, souples mais fermes, irréprochables dans leur conduite, maîtres d'eux-mêmes jusqu'à ne laisser entrevoir aucun mouvement de passion, enfin d'un esprit très subtil pour savoir se démêler des sophismes des bonzes. Le saint apprit en même temps qu'un vaisseau portugais, commandé par Edouard de Gama, son ami particulier, venait d'arriver au port de Figen, dans le royaume de Bungo, et qu'il ne tarderait pas à reprendre la route des Indes, où il apprit que sa présence était nécessaire. Sur ces avis il fit venir de Firando le P. de Torrez, l'établit en sa place à Amanguchi, et partit pour Figen accompagné de Matthieu et de Bernard, qui ne le quittaient point : il fit ce voyage à pied quoiqu'il pût le faire presque tout

entier par mer. A une lieue de Figen il se trouva si mal qu'il fut contraint de s'arrêter : ses deux compagnons prirent les devans pour avertir les Portugais de sa venue. Gama à cette nouvelle monte à cheval avec environ trente Portugais, tous officiers ou gros négocians, et va au-devant du saint apôtre. Le père s'était déjà remis en chemin, et les Portugais furent bien surpris de voir un homme si renommé dans tout l'Orient marchant à pied et portant sa chapelle sur son dos. Ils descendirent de cheval dès qu'ils l'aperçurent, et l'ayant joint ils le saluèrent de la manière la plus respectueuse : ensuite on lui présenta un cheval qu'on lui avait amené; mais ils eurent beau le presser de le monter, il ne leur fut jamais possible de l'y faire consentir, ce qui les obligea d'aller aussi à pied et de faire suivre leurs chevaux. Sitôt que l'homme de Dieu parut à la vue du port le navire, orné d'étendards et de banderoles, le salua de quatre décharges de toute son artillerie, l'équipage paraissant en armes sur le bord. Le bruit du canon qu'on entendit à Funai, capitale du Bungo et qui n'est qu'à une lieue de Figen, fit craindre au roi que les Portugais ne fussent attaqués par des corsaires qui couraient la côte, et il leur envoya offrir du secours; mais il fut bien étonné lorsqu'il sut que l'arrivée d'un seul prêtre avait causé tout ce fracas, et que les Portugais s'estimaient plus heureux de le posséder que si leur

navire eût été chargé des plus précieuses marchandises de l'Inde : ce prince a tant de part à l'histoire que j'écris que je crois nécessaire d'en faire ici le portrait.

Civandono, roi de Bungo, était alors âgé de vingt-deux ans, et dans une si grande jeunesse il n'était pas seulement considéré comme un des plus braves et des plus spirituels monarques du Japon, mais il passait encore pour un des plus sages : il possédait presque toutes les vertus morales, une grande équité, beaucoup de modération, une prudence consommée; il était sobre, libéral, bienfaisant; il avait les inclinations nobles, un naturel heureux, l'esprit excellent, le sens droit, mais les passions vives et une très grande faiblesse pour les plaisirs honteux. Toutefois au milieu de ses déréglemens il n'était pas tranquille, et autant que le feu de l'âge et le tempérament l'y portaient, autant sa raison semblait faire effort pour l'en retirer. Dans ses amitiés on remarquait à la fois et le sincère et cordial attachement des particuliers, et cette générosité élevée qui distingue les souverains. Ainsi l'on peut dire que le roi de Bungo avait une belle âme, et une grande âme, une âme vraiment royale et digne d'un trône plus éclatant.

Il y avait long-temps que ce prince connaissait la religion chrétienne, et voici quelle fut l'occasion qui la lui fit connaître : des Portugais avaient pris terre à un port du Bungo; leur na-

vire était richement chargé, et quelques courtisans voulurent engager le roi, père de Civandono, à le confisquer : le roi y était presque résolu lorsque le jeune prince, touché également de compassion pour des étrangers qui n'avaient pas mérité un traitement si injuste, et du déshonneur qu'une action si indigne allait attirer sur la famille royale, parla si fortement au roi qu'il lui inspira des sentimens plus désintéressés. Les Portugais apprenant le danger qu'ils avaient couru, et à qui ils avaient obligation de l'avoir échappé, en témoignèrent leur reconnaissance au jeune prince, qui les reçut bien, leur marqua qu'il les verrait volontiers, et les engagea par ce favorable accueil à lui faire souvent leur cour. Comme ces marchands étaient des gens de bien leurs bons exemples d'abord et ensuite leurs discours édifians touchèrent Civandono : il voulut savoir quelle était la religion que professaient des hommes d'une vertu si singulière, et un nommé Diégo Vaz lui donna quelque teinture du christianisme. Depuis il avait entendu parler du P. Xavier, et sans trop s'arrêter à ce que les bonzes d'Amanguchi en écrivaient de tous côtés il le regardait comme un homme extraordinaire. Il eut d'autant plus de joie d'apprendre que le saint homme était à Figen qu'il désirait passionnément de le voir et de l'entretenir, aussi songea-t-il d'abord à l'engager à venir jusqu'à Funai : il lui écrivit la lettre la plus ai-

mable et la plus honnête, et la fit porter par un jeune prince de sa maison, à qui il donna pour l'accompagner trente jeunes seigneurs, l'élite de la cour, avec un train fort leste et un équipage magnifique. L'homme de Dieu fut surpris d'un honneur si inoui : il reçut la lettre du roi avec un profond respect; mais il fit paraître dans cette rencontre tant de grandeur d'âme que Civandono sur le rapport de son ambassadeur ordonna qu'on n'omît rien pour faire au grand docteur des Portugais la plus magnifique réception.

Edouard de Gama de son côté remontra au saint de quelle importance il était pour la gloire de la religion de rendre cette action la plus célèbre qu'il serait possible; que lui-même avait éprouvé combien les Japonnais méprisent la pauvreté; qu'il était nécessaire de les convaincre une bonne fois que si les ministres de l'Evangile n'étaient pas toujours environnés de ce faste qu'affectaient leurs prêtres leur pauvreté ne venait point d'une indigence forcée, mais qu'elle avait un motif dont ils ne connaissaient pas la grandeur; enfin qu'il fallait détromper la populace et lui faire quitter les idées extravagantes que les bonzes tâchaient partout de donner des religieux d'Europe. Quoi qu'ils pussent dire ils s'aperçurent assez qu'ils n'avaient pas persuadé; mais ils déclarèrent au saint qu'il n'en serait pas le maître, et après avoir concerté entre eux de

quelle manière ils le mèneraient chez le roi ils travaillèrent toute la nuit aux préparatifs.

Dès que le jour parut on partit au bruit du canon sur deux barques et une chaloupe toutes couvertes de tapis de la Chine et ornées de bannières de toutes les couleurs, une très agréable symphonie annonçant de fort loin la venue du serviteur de Dieu : on remonta ainsi une rivière qui baigne les murs de Funai. Le père fut reçu à la descente de sa chaloupe par un officier de marque à la tête d'un corps de troupes : cet officier offrit au père une litière pour se rendre au palais; mais le père la refusa. Alors les Portugais commencèrent leur marche en cet ordre : Edouard de Gama paraissait le premier, tête nue et une canne du Bengale à la main; quatre autres Portugais suivaient, portant tous quelque chose à l'usage du père; le saint homme marchait ensuite, ayant sur une soutane de camelot un surplis et une étole d'un fort grand prix : environ trente Portugais, tous gros marchands ou officiers du navire, venaient après, superbement vêtus, portant des chaînes d'or, ayant une contenance fort noble et chacun son valet derrière soi. On traversa ainsi toute la ville au son des flûtes, des trompettes et des hautbois : tout Funai était accouru à ce spectacle; les rues, les fenêtres et les toits étaient remplis d'une multitude inconcevable de peuple, et l'air retentissait des bénédictions que l'on donnait à l'homme

apostolique, dont la majesté qui brillait sur son visage, et qu'une certaine modestie religieuse relevait encore infiniment, attirait tous les regards.

A l'entrée de la place du palais le père trouva six cents gardes, qui par la richesse de leurs vestes et par la variété et l'éclat de leurs armes faisaient un spectacle charmant. A la vue du saint ces gardes firent plusieurs évolutions en très bel ordre, et après lui avoir rendu tous les honneurs militaires ils se rangèrent en haie pour lui laisser le passage libre au milieu d'eux. Avant qu'on entrât dans la première cour, les cinq premiers Portugais s'étant mis à genoux devant le serviteur de Dieu, Gama lui présenta la canne du Bengale, un autre lui chaussa des mules très précieuses, un troisième étendit sur sa tête un magnifique parasol, et tout cela se fit d'une manière si aisée, si noble et si respectueuse qu'on y applaudit de tous côtés. Il s'éleva en même temps un assez grand bruit de gens qui disaient : « Est-ce donc là ce misérable dont les bonzes d'Amanguchi ont publié que la vermine dont il était couvert semblait avoir horreur de se nourrir d'une chair aussi infecte que la sienne? ont-ils quelqu'un parmi eux qui ait l'air aussi grand et aussi auguste que lui? »

Après avoir passé une longue galerie on entra dans une grande salle, où un enfant de sept ans, qu'un vénérable vieillard tenait par la main,

complimenta l'homme de Dieu, et lui dit avec une grâce toute singulière des choses fort surprenantes. Le père, qui ne douta point que ce compliment n'eût été appris par cœur, répondit à l'enfant selon que le demandait son âge; mais il trouva dans ses répliques une élévation et une solidité qui lui causèrent une très grande surprise, et jetèrent tout le monde dans l'admiration : le saint a toujours cru que cet enfant avait été en ce moment inspiré par l'esprit divin.

De cette première salle l'enfant qui servait au père d'introducteur le fit entrer dans un autre appartement, qui était tout rempli de nobles : dès que le saint parut tous se prosternèrent jusqu'à frapper la terre du front; ce qu'ils recommencèrent jusqu'à trois fois : cette manière de saluer est la plus respectueuse qui soit en usage au Japon; c'est ce qu'on appelle faire *la gromenare*. Ensuite deux jeunes seigneurs s'avançant vers le père lui firent un compliment en vers d'un style extrêmement figuré et métaphorique. On passa de là sur une terrasse toute bordée d'orangers, et de la terrasse on entra dans une troisième salle fort spacieuse, où Facharandono, frère unique du roi, attendait le saint accompagné des principaux officiers de la couronne. Alors l'enfant se retira un peu, et Facharandono fit au père toutes les civilités qu'on a coutume de faire aux grands du Japon : entre plusieurs choses obligeantes qu'il lui dit il l'as-

sura que ce jour était pour le roi et pour toute la cour un jour de réjouissance. Il le conduisit ensuite jusque dans l'antichambre, et lui donna toujours la main.

Enfin la chambre du roi fut ouverte, et tous les yeux furent éblouis par l'éclat de l'or qui y brillait de tous côtés : le monarque était debout et paraissait souffrir impatiemment que sa grandeur l'eût arrêté; il fit trois ou quatre pas dès qu'il vit le serviteur de Dieu; fut frappé de je ne sais quoi de majestueux qui paraissait dans toute sa personne, et, au grand étonnement de tout le monde, il s'inclina par trois fois jusqu'à terre. Le père, tout confus, se jeta aux pieds du roi, et les voulut toucher du front selon l'usage du pays; mais le roi ne le lui permit pas, et l'ayant pris par la main il le fit asseoir auprès de lui sur la même estrade, le prince son frère au-dessous et vis-à-vis les Portugais, mêlés avec les courtisans. Le roi dit d'abord au père tout ce qui se peut dire d'honnête, et jamais il ne l'appela que son ami: le père, après avoir répondu à tant de bontés par toutes les marques de respect qu'il put imaginer, parla de Jésus-Christ, et le fit avec tant de grâce, d'éloquence et de solidité que le roi charmé s'écria : *Nos bonzes ne parlent point comme cela.* Il ajouta quantité de choses à l'avantage du christianisme, et retombant sur les bonzes il parla vivement contre les fables qu'ils débitent avec impudence, et sur les contradictions où on les

voit si souvent tomber pour peu qu'on entre en raisonnement avec eux.

Il y avait parmi les courtisans un de ces prêtres idolâtres, nommé Faxiandono, homme vain et capable des plus grands emportemens : il prit la liberté d'imposer silence au roi, et dit que c'était uniquement aux bonzes à parler lorsqu'il s'agissait de religion. Civandono se prit d'abord à rire; mais cette modération du prince n'ayant fait qu'accroître l'insolence du bonze il n'est point d'absurdités qu'il ne dît : il s'étendit principalement sur la grande sainteté des bonzes, sur la profondeur de leur doctrine, sur les austérités qu'ils pratiquaient, sur les insignes faveurs dont les dieux les honoraient, sur les visites célestes qu'ils recevaient très souvent, enfin sur la prééminence de leur profession, qui les mettait en quelque façon au-dessus des rois et des empereurs même : de là il s'emporta jusqu'à parler au roi fort insolemment. Civandono sans s'émouvoir fit signe au prince son frère de le faire taire, et de lui ôter son siége; ensuite il lui ordonna lui-même de se retirer, ajoutant d'un ton un peu railleur : « Vous avez fort bien prouvé la sainteté des bonzes. » Puis prenant un ton plus sérieux, « Allez, ajouta-t-il; des hommes comme vous ont plus de commerce avec les démons qu'avec les dieux. »

Alors le bonze, tout hors de lui-même, s'emporta comme un furieux jusqu'à ce que le roi,

lassé de l'entendre, le fit chasser. Il se retira, mais écumant de rage et disant de si grandes extravagances que sa folie fit compassion aux plus sages. Civandono fut toujours celui qui fit paraître plus de sang-froid, et le bonze étant sorti il continua jusqu'au dîner de s'entretenir familièrement avec le P. Xavier. Dès qu'on eut servi le roi se leva, et prenant le saint homme par la main il lui dit : « Les souverains du Japon ne peuvent donner une plus grande marque de distinction à ceux qu'ils ont dessein d'honorer qu'en les faisant manger à leur table; mais pour vous, mon cher père, je vous demande en grâce de me faire cet honneur, et je vous conjure de ne me pas refuser. » Le père s'inclina profondément, et dit qu'il priait Dieu de reconnaître pour lui tant de faveurs en éclairant un si grand prince de ses plus vives lumières. « Plaise au maître et au seigneur du ciel et de la terre, reprit Civandono, d'accomplir vos desseins! ce sont aussi les miens. »

Jamais deux personnes ne mangent au Japon à la même table; chacun à la sienne : elles sont fort petites, et on ne les couvre point de nappes; mais le beau vernis qu'on y a répandu ne prend point la graisse; de plus on les lève, et on en change à chaque service. Pendant le repas le père mangea seul avec le roi, qui fit toujours les honneurs de sa table, tandis que les courtisans et les Portugais étaient à genoux, comme c'est la coutume au Japon. Le repas fini le père prit congé

du roi, et s'en retourna au logis des Portugais dans le même ordre qu'il était venu au palais. Dès le lendemain il prêcha en public, et toute la ville accourut pour l'entendre : on ne le regardait qu'avec ravissement, et l'on était à demi convaincu avant qu'il eût parlé. L'homme de Dieu, profitant de cette heureuse disposition, annonça le royaume de Jésus-Christ avec une autorité qu'il n'avait point encore prise : cela lui réussit, et il ne se passait point de jour qu'il ne se fît quelque conversion d'éclat.

Mais il n'y en eut point qui fît plus d'honneur à la religion que celle d'un bonze nommé Sacai Eeran, la meilleure tête et le plus habile homme de sa secte. Il avait entrepris de disputer contre le P. Xavier, et s'était fait un point d'honneur de soutenir la cause des dieux : la dispute était à peine commencée qu'il entrevit la lumière; il ne se rendit pas pour cela, et voulut faire bonne contenance; mais il ne put tenir long-temps contre la grâce qui agissait puissamment dans son cœur ; on le vit tout à coup comme un homme interdit, sans parole et sans mouvement. Un moment après il se jette à genoux, lève les yeux et les mains au ciel, et d'une voix forte s'écrie : « Je me rends à vous, Jésus-Christ, fils unique du père éternel; je confesse que vous êtes le Dieu tout puissant. Mes frères, pardonnez-moi si jusqu'à présent je ne vous ai débité que des mensonges; j'avais été trompé le premier. » Il est

plus aisé d'imaginer que d'exprimer combien une action si surprenante émut toute la ville; plus de cinq cents personnes demandèrent avec instance d'être baptisées sur-le-champ : mais le P. Xavier n'était pas dans un pays où ce fût assez d'un bon moment et d'une légère instruction pour faire des chrétiens; il savait les combats que les bonzes livraient aux néophytes, et pour l'ordinaire hors d'une grande nécessité il ne conférait le baptême à aucun adulte qu'il ne l'eût auparavant bien fortifié contre les chicanes de ces sophistes idolâtres.

Cependant il ne se passait point de jour que le saint n'allât au palais, et il s'appliquait avec soin à profiter des bontés du roi pour la conversion de ce prince : il lui fit aisément concevoir de l'horreur pour ses déréglemens, et s'il ne le rendit pas tout à fait chaste il lui inspira de l'estime pour la chasteté, et lui fit rompre quelques commerces scandaleux qui le déshonoraient. Ensuite il le détrompa de mille fausses opinions que les bonzes suggèrent surtout aux grands : une des plus absurdes, et que l'homme apostolique combattit plus vivement, c'est que la pauvreté rend les hommes criminels, qu'on pèche en faisant du bien aux pauvres, et qu'il y a de la justice à les maltraiter. Le saint fit voir sans peine à Civandono le ridicule de cette doctrine, et le fit changer de conduite à l'égard des misérables, pour lesquels il fut toujours depuis plein d'une com-

passion tendre et efficace. Une suite du principe des bonzes touchant les pauvres était que les femmes qui n'avaient pas assez de bien pour élever de nombreuses familles se croyaient en droit d'égorger leurs propres enfans dès qu'ils étaient nés, ou de se faire avorter. Le père se déclara hautement contre ce désordre, d'où s'ensuivait un étrange libertinage, et il obtint un édit très sévère du roi pour y remédier. Enfin le serviteur de Dieu trouva pour la réforme de la cour et de la ville des facilités qu'on ne trouve pas toujours dans bien des états de la chrétienté. Le roi avouait qu'il se sentait ému jusqu'au fond de l'âme dès qu'il le voyait, et que cette émotion ne manquait jamais de produire un sentiment d'horreur pour toutes les abominations de sa vie.

Les bonzes de leur côté ne s'endormaient pas, et voyant que leur crédit allait être bientôt tout à fait ruiné ils mirent tout en usage pour prévenir ce malheur : ils tâchèrent, mais en vain, de décrier le saint apôtre dans l'esprit du public ; ils ne réussirent pas mieux auprès du roi, qu'ils entreprirent d'intimider. Ils crurent qu'il leur serait plus aisé de faire soulever le peuple, et ils se flattèrent que dans la confusion d'une émeute populaire rien ne les empêcherait d'égorger leur ennemi : mais le roi, averti de leur dessein, mit si bon ordre à tout que personne n'osa remuer.

Ce stratagème, qui fut employé pour les mêmes raisons par les bonzes d'Amanguchi, eut des

suites bien plus funestes. Le P. de Torrez ne donnant pas moins d'alarmes à ces faux prêtres que le P. Xavier en donnait à leurs confrères de Funai, ils tentèrent d'abord pour le confondre ou pour le perdre la voie de la dispute, des calomnies et des remontrances : voyant que tout cela était inutile, et que le roi, qui ne voulait point d'éclat, se contentait de faire mauvais visage aux chrétiens, ils engagèrent un seigneur mécontent de la cour à prendre les armes. Celui-ci, trouvant une belle occasion de colorer sa révolte du prétexte de la religion, lève des troupes, et vient brusquement fondre sur Amanguchi. Le roi, pris au dépourvu et croyant mal à propos tout désespéré, s'enferma dans son palais, ordonna qu'on y mît le feu, poignarda de sa propre main son fils unique, et se fendit lui-même le ventre. Tel fut le déplorable sort d'Oxindono, qui, ayant voulu se ménager entre les chrétiens et les bonzes, s'attira la colère divine, et fut la malheureuse victime de la fureur de ces prêtres séditieux. Cependant les rebelles, ne trouvant nulle part aucune résistance, firent main basse sur tout ce qui se rencontra, et mirent le feu à plusieurs quartiers de la ville : ce qu'il y eut de surprenant, et ce qu'on ne saurait guère attribuer qu'à un miracle, c'est qu'aucun chrétien ne périt dans ce carnage, et que le P. de Torrez et Jean Fernandez, qu'on cherchait partout pour les immoler à la haine des bonzes, trouvèrent un asile

chez leurs ennemis mêmes. Ce fut par la protection d'une princesse que les bonzes avaient un fort grand intérêt à ménager : elle les rendit responsables de ce qui arriverait de fâcheux aux deux missionnaires, qu'elle honorait toute païenne qu'elle était, et obligea ainsi ces religieux idolâtres à être eux-mêmes les gardiens de ceux contre qui ils avaient excité cette sédition.

Enfin l'orage cessa comme il avait commencé : les conjurés disparurent sans qu'on ait bien su ni ce qui les y avait contrains, ni ce qu'ils étaient devenus. Alors les principaux seigneurs s'assemblèrent pour élire un roi, et l'élection tomba sur Facharandono, frère du roi de Bungo, jeune prince en qui l'on admirait une grande douceur et beaucoup de mérite. La cour de Bungo reçut avec joie les députés du Naugato, et célébra l'élection du prince avec toute la magnificence possible. Le P. Xavier ne manqua point d'aller féliciter les deux rois, et Facharandono lui donna parole qu'il ne serait pas moins favorable aux chrétiens que le roi son frère.

Il y avait plus d'un mois que le P. Xavier était à Funai, attendant pour partir que la saison fût favorable; enfin le jour du départ étant fixé le serviteur de Dieu alla en cérémonie prendre congé du roi : toute cette audience, qui fut fort longue, se passa en regrets de la part du roi, lequel témoigna plusieurs fois aux Portugais qu'il leur portait envie d'avoir si long-temps à jouir

de la compagnie d'un homme qu'il s'estimerait infiniment heureux de pouvoir conserver dans sa cour. Le père après avoir donné à ce prince toutes les marques de respect et de reconnaissance que méritaient tant de faveurs lui remit en peu de mots devant les yeux tout ce qu'il lui avait dit dans les différens entretiens qu'il avait eus avec lui ; surtout il insista fort sur la brièveté du temps, et le terme fatal où aboutissent toutes les grandeurs de la terre. Il le pria de penser souvent ce qu'étaient devenus tous les empereurs du Japon qui avaient régné avec le plus d'éclat et de prospérité; que bientôt lui-même ne serait que ce qu'ils étaient, c'est à dire un peu de poussière, avec cette différence qu'ayant été instruit et convaincu des vérités qu'on lui avait annoncées de la part de Dieu il aurait un terrible compte à lui rendre d'une grâce que personne n'avait reçue avant lui au Japon. Le roi, touché jusqu'aux larmes, embrassa tendrement le père, et se retira sans pouvoir répondre.

Le père se rendit dès le même jour à Figen : je ne sais ce qui arrêta l'embarquement; mais il est certain qu'il fut différé, et que ce retardement eut de grandes suites : en effet le P. Xavier étant retourné au palais pour prendre encore une fois congé du roi, à peine était-il entré dans la chambre qu'on vint avertir que Fucharandono demandait une audience en présence du docteur des Portugais. Fucharandono était alors le plus

fameux bonze de tout le pays : après avoir professé trente ans la théologie japonnaise il était parvenu à être regardé comme un oracle, et ses décisions passaient pour des vérités incontestables. Les bonzes de Funai lui avaient mandé les progrès du christianisme et le danger qu'il y avait que cette religion étrangère prît entièrement le dessus; qu'ils ne voyaient point d'autre remède à un si grand mal que sa profonde érudition; qu'il vînt donc au plus tôt au secours des dieux et de leurs autels. Le docteur sans se faire beaucoup prier s'était mis en chemin sur cette lettre, et, se flattant d'une victoire qui lui semblait facile, il se hâta de joindre son adversaire, qu'il apprit être sur le point de s'embarquer.

Le roi au nom de Fucharandono parut un peu déconcerté : il vit bien quel était le dessein de ce bonze, et il a depuis avoué que quelque idée qu'il eût du P. Xavier il avait appréhendé de le commettre avec un homme qu'il croyait invincible. Le serviteur de Dieu s'aperçut de l'embarras du prince, en devina la cause, et fit instance pour qu'on fît entrer le bonze : le roi rassuré par la résolution que faisait paraître le saint consentit à ce qu'il souhaitait, et Fucharandono, introduit dans la chambre du prince, après lui avoir rendu ses devoirs prit sans façon et d'un air fort suffisant la place que le P. Xavier lui céda par modestie; il regarda ensuite fixement son adversaire, et lui demanda

s'il le reconnaissait. Le serviteur de Dieu répondit qu'il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu. Alors Fucharandono faisant l'étonné, « Cela est-il possible! lui dit-il : tu ne te souviens pas qu'il y a mille cinq cents ans nous trafiquions ensemble à Frénoiama? Je vois bien, ajouta-t-il d'un ton moqueur et regardant l'assemblée avec un air triomphant, je vois bien que j'aurai bon marché de cet homme-là. » Le saint s'aperçut aisément que le bonze croyait à la transmigration des âmes : pour le tirer de ses principes d'une manière qui fût à la portée de son auditoire il lui rappela d'abord dans l'esprit ce qui était constant au Japon; c'est à dire qu'on comptait à peine mille ans depuis la fondation de la monarchie, et surtout que Frénoiama il n'y avait que neuf cents ans n'était qu'un désert.

Le bonze ne se tira point de là, et, comme pour cacher son embarras il se fût attaché à prouver que de ne pas se souvenir du passé était une punition des dieux pour avoir mal vécu, il ne s'aperçut pas qu'il mettait contre lui le roi et toute la cour, et donnait au père un grand avantage pour détruire son système; aussi le saint en sut-il bien profiter. Fucharandono, n'avançant donc point de ce côté-là, fit quantité de questions que la pudeur ne permet pas de rapporter : il espérait par là se rendre favorables les courtisans, qu'il savait être pour la plupart plongés dans les plus infâmes débauches; mais ayant

été trompé dans son attente il battit quelque temps la campagne comme un homme qui se perd, et enfin il s'emporta, de sorte que tout le monde en fut choqué. On l'avertit de faire réflexion que l'étranger, sans sortir des bornes de la modération, sans s'échauffer, sans rien dire qui ne fût dans le bon sens, prouvait solidement tout ce qu'il avançait, et donnait à ses objections des réponses qui satisfaisaient : bien loin de profiter d'un avis si sage Fucharandono parla avec tant de hauteur que le roi le fit chasser.

Il n'en fallait pas tant pour faire entrer en fureur tous les bonzes : ils ferment les temples, ils refusent les offrandes, ils publient que les dieux sont irrités; enfin ils viennent à bout d'émouvoir la populace. Les Portugais, voyant les esprits disposés à un soulèvement général, et ne se croyant pas en sûreté dans une ville où l'autorité du souverain ne serait plus respectée, rentrèrent dans leur navire, et s'éloignèrent de terre; mais Gama faisant réflexion que le P. Xavier était resté à Funai, où leur retraite l'exposait à toute la fureur des bonzes, il se mit sans perdre de temps dans la chaloupe, et courut chercher le saint homme; il le trouva dans la maison d'un pauvre catéchumène, où quelques chrétiens s'étaient assemblés : l'apôtre les consolait, les animait au martyre, et, ne doutant point qu'on ne vînt incessamment pour l'égorger, il bénissait le ciel de lui avoir enfin ac-

cordé ce qui faisait depuis si long-temps l'unique objet de ses vœux. Gama n'omit rien pour l'obliger à chercher un asile sur son bord. « Y pensez-vous! lui dit le saint; quoi! j'abandonnerais mon troupeau à la merci des loups! à Dieu ne plaise que je déshonore ainsi mon ministère, et que je donne lieu aux bonzes de se vanter qu'ils m'ont fait céder le champ de bataille! » Gama, touché d'une grandeur d'âme si peu commune, se retira sans dire mot, rentra dans son navire, assembla ses officiers et ses associés, leur déclara la résolution du P. Xavier, leur ajouta qu'il était dans le dessein de suivre jusqu'au bout la fortune du saint homme; que pour eux ils pouvaient prendre leur parti, qu'il leur cédait tout ce qui lui appartenait des effets du navire, et le navire même; qu'ils avaient de bons pilotes, et qu'il ne s'était point engagé à les conduire en personne. Il finit en disant qu'il allait mourir avec l'apôtre, ou lui sauver la vie au péril de la sienne. Ce discours, que Gama accompagna de quelques larmes, attendrit les Portugais : ils eurent honte de leur fuite précipitée; ils rapprochèrent le navire, descendirent à terre, et rentrèrent dans la ville, déterminés à périr pour la conservation du P. Xavier. On fut surpris à Funai de voir que la considération d'un seul homme eût obligé tant de riches marchands à s'exposer à tout plutôt que de l'abandonner : les fidèles en furent édifiés, les mutins intimidés. Le

tumulte cessa, et les bonzes se virent encore une fois réduits à confier leur cause au hasard d'une dispute.

Ils eurent bien de la peine à en avoir l'agrément du roi, qui ne l'accorda après bien des instances qu'à des conditions fort dures : la principale était que ce qui serait une fois décidé à la pluralité des voix serait regardé comme certain, et qu'on n'y reviendrait plus; les autres renfermaient de fort bons règlemens pour éviter le bruit et mettre de l'ordre dans les questions et dans les réponses. Le lendemain de grand matin on vint avertir le roi que Fucharandono paraissait dans la première cour du palais à la tête de tous les bonzes de Funai et des environs : les historiens en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Le roi pour se défaire de gens qui lui semblaient avoir d'autre dessein que de disputer leur fit remontrer qu'il n'était ni raisonnable ni même de leur honneur qu'ils fussent tant de gens contre un seul homme; qu'il voulait bien néanmoins que Fucharandono entrât avec trois ou quatre de ses confrères, mais qu'il n'en souffrirait pas davantage. Il fallut se soumettre, et les bonzes étaient à peine entrés que le P. Xaxier arriva avec encore plus d'appareil qu'au jour de sa première audience, les Portugais le traitant comme s'il eût été leur souverain, et ne lui parlant qu'à genoux. Cette espèce de triomphe du saint fit bien du dépit à ses

ennemis; les discours qu'ils entendirent dans l'assemblée ne les chagrinèrent pas moins; mais ce qui acheva de les déconcerter ce fut l'accueil que le roi fit au serviteur de Dieu: ce prince fit plusieurs pas pour recevoir le père, et l'ayant fait asseoir auprès de lui il l'entretint quelque temps avec beaucoup de familiarité.

Enfin on commença la conférence; elle roula d'abord sur l'existence et l'unité d'un Dieu. Le P. Xavier prouva solidement l'une et l'autre; de là il s'étendit sur les principaux attributs de la divinité, sur les mystères de l'incarnation du verbe et de la rédemption des hommes, et après avoir répondu aux objections qui lui furent faites il insista fort sur le mérite de la foi et sur la nécessité des bonnes œuvres. C'était pour détruire certaines fables dont les bonzes amusaient les peuples en leur faisant accroire que pour être heureux en l'autre vie ils n'avaient qu'à emporter avec eux dans le tombeau des lettres de change, que ces imposteurs vendaient fort cher. Comme un des points de leur morale, qu'ils avaient le plus grand soin de bien établir, était que les femmes naissaient maudites des dieux, on ne saurait dire ce qu'ils en tiraient par le moyen de ces billets, l'unique ressource, disaient-ils, qui restât au sexe pour éviter les tristes effets de la malédiction prononcée contre lui. On en demeura là pour le premier

jour; l'homme apostolique fut souvent interrompu par les applaudissemens de ses auditeurs, et il parut qu'il leur avait ôté comme un bandeau de devant les yeux : ils furent tout surpris d'avoir été si long-temps les dupes de tant d'impostures grossières, et surtout d'avoir regardé et adoré comme des dieux des hommes morts, aussi faibles et plus vicieux que la plupart des autres.

Nous ne savons pas bien ce qui se traita dans la seconde séance, le Portugais dont je suis les mémoires, et qui était présent, avouant que presque tout avait été beaucoup au-dessus de sa portée. Il ajoute seulement que le P. Xavier, surpris de la subtilité des questions qu'on lui fit, dit aux Portugais qu'il avait besoin pour y répondre d'un secours extraordinaire du ciel, et les pria de joindre leurs prières aux siennes. Ce marchand ajoute qu'après que le saint eut parlé les bonzes même furent surpris de la solidité de ses réponses, et se confessèrent vaincus. On passa ensuite à ce qui regardait les pauvres; et les bonzes prétendirent prouver que la conduite de Dieu à leur égard était une démonstration qu'il les avait maudits. Le saint réfuta si aisément et d'une manière si plausible tout ce raisonnement en faisant voir que ce qu'on appelait les biens et les maux de la vie n'étaient ni de véritables biens ni de véritables maux que ses adversaires furent encore

contraints de se rendre. Comme on était près de se retirer ces faux prêtres, ne pouvant s'accorder entre eux sur un point de doctrine, se querellèrent assez vivement, et en allaient venir aux mains si on ne les eût fait sortir.

Sur le soir le roi, qui voulait finir ces conférences, alla prendre le P. Xavier à son logis, et le conduisit au palais parmi les acclamations du peuple après avoir fait avertir Fucharandono de s'y rendre. D'abord tout se passa en excuses et en civilités réciproques : le roi fut charmé de cette conduite des bonzes, et il leur en témoigna de la satisfaction. Dès que chacun eut pris sa place un bonze demanda au père comment il accordait le péché originel et la chute des anges avec la bonté infinie, la suprême sagesse et la toute-puissance de Dieu; « Car enfin, dit-il, ou Dieu prévoyait ces péchés, ou il ne les prévoyait pas : s'il ne les prévoyait pas ses lumières sont bornées; s'il prévoyait pourquoi n'a-t-il pas empêché ce qui devait être la cause de tant de maux? » Un autre, prenant la parole, demanda pourquoi Dieu n'avait pas racheté le monde aussitôt après la désobéissance du premier homme, et ce qu'avaient fait ceux qui étaient morts avant Jésus-Christ pour être frustrés d'une rédemption qui a ouvert le ciel à tous leurs descendans.

Le père fut encore surpris sans être embarrassé de ces objections; il savait ce que disent

sur cela les pères et les théologiens, et ce que l'on trouve si souvent répété dans les apologies des anciens défenseurs du christianisme; c'est à dire qu'il était de la gloire de Dièu qu'il fût servi et adoré par des créatures libres et intelligentes, c'est à dire qui connussent le bien qu'elles devaient pratiquer et le mal qu'elles devaient éviter, et qui pussent prendre leur parti par une détermination libre et nullement forcée; que notre intérêt même demandait que cela fût ainsi, nos mérites ne croissant qu'à mesure que nous usons bien de notre libre arbitre, et notre bonheur éternel étant la récompense de nos mérites, auxquels il faut qu'elle soit proportionnée; que pour convenir de tous ces points il suffisait d'avoir de la raison, et de supposer Dieu équitable; que tous les maux qui ont suivi le péché du premier homme et celui des anges se réduisaient à deux sortes, au péché et aux misères de la vie; que Dieu en permettant l'un, et en nous envoyant les autres, ne faisait rien dont nous eussions droit de nous plaindre, puisqu'il nous donne assez de grâces pour pouvoir éviter le péché, et que les calamités présentes, si nous les souffrons avec patience et avec une résignation parfaite à ses ordres, sont autant de degrés qui nous élèvent à une souveraine félicité; quant au délai de la rédemption qu'il n'avait apporté aucun préjudice à ceux qui avaient précédé le rédempteur, par la raison qu'on pouvait avoir

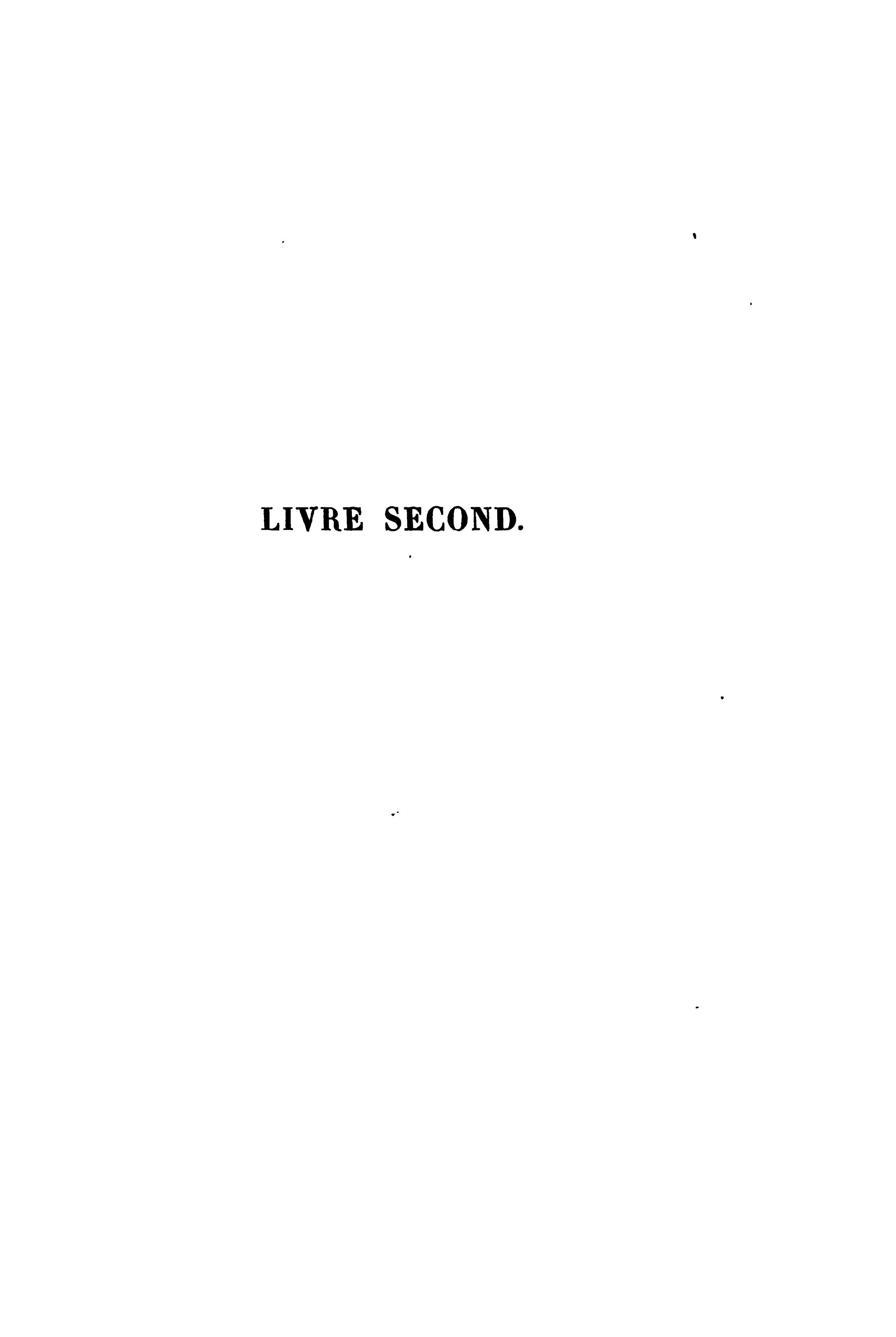
part à cet inestimable bienfait avant que ce grand ouvrage fût consommé. Le saint prit de là occasion de parler des nations auxquelles l'Evangile n'avait pas été prêché d'abord : il montra qu'elles étaient inexcusables de n'avoir pas adoré le vrai Dieu puisqu'elles avaient la loi naturelle, dont l'exacte observation les aurait mises en état d'être éclairés des plus essentielles vérités de la religion. « Je suppose donc, ajouta-t-il, qu'un infidèle, cité au tribunal de Dieu, et obligé de dire pourquoi il n'a pas rendu à son créateur les hommages souverains qu'il lui devait, s'avise de répondre : Seigneur, je ne savais pas ce que c'était que ces hommages que vous exigiez de moi, votre raison, lui dira Dieu, vous apprenait une partie de vos devoirs; si vous les aviez remplis je vous aurais fait connaître les autres. Qu'aura-t-il à répliquer? Voilà où en seront tous ceux qui mourront hors de la véritable religion! » Toute l'assistance se récria dès que le saint eut fini, et on l'admira d'autant plus que d'abord on avait cru sans réponse les difficultés qui lui avaient été proposées.

Personne ne doutait qu'à ce coup les bonzes ne se rendissent; mais leur obstination et l'endurcissement de leur cœur leur tenant lieu de raisons ils passèrent à des excès dont on eut honte pour eux : ils niaient tout jusqu'aux principes, et ils ne s'apercevaient pas que le père, tirant avantage de ce qu'ils avançaient inconsi-

dérément, les faisait tomber en de continuelles contradictions. Enfin le roi se lassa, et leur fit imposer silence. Il s'éleva aussitôt parmi les courtisans un petit sourire accompagné de quelques railleries, dont les bonzes se tinrent étrangement offensés : ils s'en plaignirent au roi. *Quoi, seigneur! lui dirent-ils, vous souffrez qu'on nous insulte en votre présence!* Alors le P. Xavier prit la parole, et par son entremise il se fit une espèce d'accommodement qui engagea tout de nouveau à disputer; mais on ne proposa rien de fort considérable, et le roi ne vit pas plutôt les bonzes sur le point de retomber dans leur premier désordre que, se levant sans dire mot, il prit le P. Xavier par la main, et le ramena chez lui.

Tel fut le succès de ces fameuses disputes de Funai : la véritable religion y triompha d'une manière bien éclatante; mais le saint apôtre n'en recueillit point le fruit, et le roi ne se déclarant point aucun des courtisans ne parla d'embrasser une loi à laquelle ils venaient tous de donner hautement la préférence sur toutes les autres. Le 20 novembre le serviteur de Dieu alla dire le dernier adieu au roi, et fit encore tout ce qu'il put pour engager ce prince dans les voies du salut; mais il n'en put tirer que des larmes et des soupirs. Dès le même jour on leva l'ancre : Matthieu et Bernard, ces deux Cangoximains si attachés au P. Xavier, s'embarquèrent avec lui;

le premier mourut presque en arrivant à Go
Bernard passa en Europe, alla jusqu'à Rom
puis s'étant retiré en Portugal il entra dans
compagnie de Jésus, et finit saintement ses jou
au collége de Coimbre.



LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Ce qui retient le roi de Bungo dans l'idolâtrie. — Mort du P. Xavier. — Arrivée de nouveaux ouvriers au Japon. — Ferveur des néophytes et leur grand nombre. Conversion de deux fameux bonzes. — Troubles dans le Bungo. — Résolution de Fernandez. — Révolution dans le Naugato. Mort du roi de Naugato. — Le P. Melchior Nugnez arrive au Japon avec Fernand Mendez Pinto. Sa réception à la cour du roi de Bungo. Il retourne aux Indes. Aventure de Pinto. — Louis Almeida se fait jésuite, et bâtit deux hôpitaux, auxquels le roi de Bungo donne de bons revenus. — Guérisons miraculeuses. — Le roi de Bungo venge le roi de Naugato son frère, et ajoute quatre royaumes à son domaine. — Conversion d'un prince de la maison royale de Firando. — Mort d'un illustre missionnaire. — Ferveur des chrétiens firandais. — Guérisons miraculeuses. — Persécution des bonzes. — Le P. Viléla obligé de sortir de Firando. — Premier martyr du Japon. — Révolution dans le Chicugen. — Le P. Viléla va à Méaco. — Description de la montagne de Frénoxama. — Un bonze de Frénoxama demande un missionnaire. — Providence de Dieu sur le P. Viléla et sur son compagnon. — Les missionnaires prêchent à Méaco. — Conversion de plusieurs bonzes fameux. — Les bonzes s'élèvent contre les missionnaires sans succès. — Le P. Gago retourne aux Indes. — Changement déplorable de ce missionnaire. — Le P. Viléla à Sacai. Description de cette ville. — Louis Almeida visite les églises de Ximo. — Belle action d'un chrétien de Firando. — Almeida à Cangoxima et chez Ekandono. — Ferveur des chrétiens. — Le prince d'Omura demande des missionnaires. Caractère de ce prince. Il fait de grands avantages aux Portugais et aux missionnaires. — Conduite intéressée du roi de Firando. — Le P. de Torrez à Firando, et chez le prince d'Omura, qu'il instruit de nos mystères. — Almeida visite le roi d'Arima. — Etablissement pour les missionnaires au port de la Cochinotzu. — Le prince de Ximabara et plusieurs de ses sujets embrassent le christianisme. — Baptême du prince d'Omura. Belle action de ce prince après son baptême. Son zèle pour le salut de ses soldats.

LIVRE SECOND.

[1552.] On s'était bien attendu que le roi de Bungo ne se déterminerait pas aisément à embrasser le christianisme; le penchant qu'il avait au plaisir, sa passion pour les sales voluptés de la chair, la crainte d'une révolution, le crédit des bonzes, les préjugés de la naissance, tout cela formait à sa conversion un obstacle qu'on prévoyait devoir long-temps durer : mais personne ne se fût avisé de croire que ce prince, qui avait d'ailleurs un esprit ferme et droit, et de grands principes de religion, fût capable d'une conduite aussi inconséquente que celle qu'il tint après le départ du P. Xavier, fondant des maisons de bonzes, se déclarant pour la plus abominable secte du Japon, en étudiant les principes, en pratiquant les maximes, tandis qu'il appelait et établissait des missionnaires, qu'il se faisait le protecteur des chrétiens, qu'il prenait tous leurs intérêts en main, et qu'il permettait à ses enfans d'embrasser leur religion. Malgré cela Dieu le combla de prospérités; il ne le laissa pas même s'égarer trop loin dans la voie de son cœur, et ce qui est plus surprenant il ne

dédaigna pas de se servir de lui pour l'établissement de son culte dans ces îles.

Cependant le P. Xavier, sur l'estime que les Japonnais lui avaient paru faire de la sagesse des Chinois, s'était persuadé que l'idolâtrie tomberait d'elle-même au Japon s'il pouvait l'exterminer de la Chine : tournant donc toutes ses pensées du côté de ce vaste empire il communiqua son dessein à Jacques Péreyra, son ami, le plus riche marchand qui fût alors dans les Indes, mais qui avait le cœur infiniment au-dessus de sa fortune, et un zèle pour les progrès de la foi qui convenait plus à un apôtre qu'à un homme de sa condition. Le saint trouva Péreyra si disposé à le seconder de tout son pouvoir qu'il le fit nommer ambassadeur du vice-roi à la cour de Nankin : Nankin, la plus grande ville du monde, était alors la capitale de l'empire chinois et le séjour ordinaire des empereurs. Péreyra employa tout son bien aux frais de ce voyage et en magnifiques présens. Les préparatifs d'une expédition sur laquelle le saint apôtre fondait l'espérance qu'il avait conçue de convertir tout l'Orient à la foi se firent avec une diligence incroyable, et rien, ce semble, ne devait faire obstacle à une entreprise si bien concertée, lorsque la jalousie de don Alvare, comte d'Atayde, gouverneur de Malaca, renversa en un moment de si beaux projets, et réduisit Péreyra presque à la mendicité.

Le P Xavier ne se rebuta point d'un contre-temps si imprévu : à la vérité il n'omit rien pour faire prendre au comte d'Atayde des sentimens plus raisonnables ; mais n'ayant pu rien gagner sur un cœur que l'avarice et l'envie possédaient entièrement il excommunia ce malheureux, prédit la terrible vengeance que Dieu tirerait de son crime, et s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile vers Sancian, île déserte, à la vue de la Chine. Il espérait y trouver quelque occasion favorable pour se faire débarquer à Canton ; mais après avoir vu rompre toutes les mesures qu'il avait prises pour l'exécution de son dessein, il mourut d'une fièvre violente, dans une cabane ouverte à tous les vents, et presque sans aucun secours. Ainsi finit ce grand homme, devant qui toute la terre était en silence, pour appliquer à l'apôtre de l'Orient ce que l'Écriture a dit du conquérant de l'Asie, après avoir étendu l'Eglise romaine plus de six mille lieues au-delà de ses anciennes bornes, et fait entrer dans le troupeau de Jésus-Christ plus d'infidèles que tous les sectaires de son siècle, si fécond en ces sortes de monstres, n'en avaient séparé de fidèles. Il semble qu'une mort si obscure ne devait pas terminer une vie aussi éclatante : mais ceux qui jugeront des choses selon les lumières de la foi trouveront bien de l'éclat dans cette obscurité apparente, et avoueront qu'une telle fin était due et convenait au disciple

d'un Dieu naissant dans une étable et mourant sur une croix.

Avant de partir de Malaca pour Sancian le saint apôtre, voulant tenir parole au roi de Bungo, à qui il avait promis des missionnaires, avait fait partir pour le Japon le P. Balthazar Cago, Edouard de Sylva et Pierre d'Alcaceva, qui n'étaient pas prêtres. Ils arrivèrent au mois d'août à Funai : le P. Cago présenta au roi des lettres et des présens du vice-roi des Indes, et Civandono, les regardant comme un effet de la reconnaissance du P. Xavier, y parut très sensible. Quelques jours après les trois nouveaux missionnaires firent le voyage d'Amanguchi à dessein de conférer avec le P. de Torrez, et de prendre tous ensemble des mesures pour agir partout d'une manière uniforme. Dès qu'ils furent arrivés on commença par réunir les plus distingués d'entre les chrétiens, parce qu'on était bien aise d'avoir leur avis sur diverses choses : après plusieurs conférences on régla qu'on s'attacherait à soulager les pauvres de toute la ville, sans en excepter même les infidèles ; qu'on établirait des hôpitaux, qu'on en donnerait la direction, et que l'on confierait la distribution des aumônes à ceux des fidèles que leur vertu et leur naissance faisaient plus considérer dans la ville. Il fallait cela pour ôter aux bonzes un prétexte de publier, comme ils faisaient déjà partout, qu'on n'embrassait le christianisme qu'afin

de s'exempter de leur faire des aumônes. Les pères firent ensuite leurs réglemens particuliers : ils furent toujours depuis inviolablement gardés, et l'on ne peut dire combien l'uniformité qu'ils produisirent dans la manière de prêcher l'Evangile contribua aux progrès de la religion.

[1553] Ces progrès étaient déjà fort considérables, et jamais surprise ne fut pareille à celle des nouveaux ouvriers lorsqu'ayant un peu pratiqué les fidèles d'Amanguchi ils eurent découvert les trésors de grâces dont Dieu avait enrichi cette église naissante; surtout ils ne revenaient point de l'étonnement que leur causait la vue de ces fiers courtisans, qui à peine régénérés dans les eaux du baptême semblaient n'avoir plus d'autre ambition que de s'abaisser au-dessous des plus pauvres. Tous se portaient à des austérités qu'on avait de la peine à modérer : les religieux les plus dégagés de la chair et du sang ne sont pas plus détachés de leurs proches que ces nouveaux chrétiens l'étaient de leurs parens idolâtres. Les biens étaient en quelque façon communs entre eux, et les riches ne se regardaient que comme les économes des pauvres; mais ce qui marquait plus que tout autre chose combien l'esprit de Dieu régnait dans cette chrétienté c'est que l'on y admirait une union, une paix, une charité qui charmait les infidèles même.

[1554] Tout étant réglé comme je l'ai dit le P. de Torrez retint avec lui Edouard de Sylva

et Laurent, ce jeune Japonnais que le P. Xavier avait reçu dans la compagnie. Le P. Cago partit pour Funai avec Fernandez, et Pierre d'Alcaceva fut renvoyé aux Indes pour informer les supérieurs du besoin qu'on avait de missionnaires au Japon. Il est vrai que parmi les fidèles japonnais la plupart étaient catéchistes, et Dieu donnait tant de bénédictions au zèle de ces néophytes qu'en 1554 on comptait jusqu'à quinze cents personnes baptisées dans le royaume d'Arima, où aucun prêtre n'était encore entré; rien n'était plus ordinaire que de voir des familles entières recevoir tout à la fois le baptême. Naytondono, gouverneur d'Amanguchi, s'étant fait chrétien, plus de trois cents personnes, ses alliés ou ses vassaux, suivirent aussitôt son exemple. Mais rien ne contribua davantage à la conversion des infidèles que ce qui arriva à deux bonzes fort célèbres dans tout l'empire.

Ils étaient venus de Méaco à Amanguchi à dessein de voir les docteurs étrangers, dont on parlait déjà dans tout le Japon, et pour s'opposer aux progrès de l'Evangile. Leur réputation attira l'attention de toute la ville, et les premières conférences qu'ils eurent en public avec le P. de Torrez, quoique la vérité y eût triomphé, ne diminuèrent point l'estime qu'on avait pour eux; d'ailleurs la modération qu'ils faisaient paraître en toute occasion, leur douceur et leur honnêteté donnaient un grand relief à leur mérite, et

les missionnaires n'avaient point encore eu d'adversaires qu'ils dussent tant redouter, ni dont ils souhaitassent plus la conversion. Un jour que le P. de Torrez prêchait dans une place de la ville les deux bonzes vinrent à leur ordinaire lui proposer de très bonnes difficultés : le père y répondit de manière qu'ils n'eurent rien à répliquer. Après quoi, continuant son discours et ayant cité un passage de S. Paul, un des deux bonzes lui demanda ce que c'était que ce Paul, sur l'autorité duquel il faisait tant de fonds. Le père avant que de répondre raconta en peu de mots toute l'histoire de l'apôtre des gentils. Il avait à peine fini que le bonze prenant la parole, « Ecoutez, Japonnais, s'écria-t-il; je suis chrétien, et puisque j'ai imité Paul persécuteur je veux l'imiter apôtre. Et vous, mon cher compagnon, dit-il en s'adressant à son confrère, suivez mon exemple, et puisque jusqu'ici nous avons été de société pour combattre cette sainte religion il faut que désormais nous allions ensemble l'annoncer à ceux qui ne la connaissent point. Je prendrai le nom de Paul, prenez vous celui de Barnabé, son associé à la publication de la loi sainte. » Disant ces mots il se jette aux pieds du P. de Torrez; son compagnon en fait de même, et tous deux sont baptisés à l'instant.

Dès qu'ils furent en état de travailler au salut des âmes ils tinrent la parole qu'ils avaient publiquement donnée. Paul surtout s'étudia telle-

ment à se former sur son saint patron qu'on peut dire qu'il était comme une copie vivante du docteur des nations : tout ce que la pénitence a de plus austère n'était pas trop rigoureux pour lui; sans cesse on le voyait avec Barnabé parcourant les bourgs et les villages, et semant le grain de la parole de Dieu avec des fruits inconcevables, auxquels Dieu coopéra souvent par des miracles.

Tandis que ces choses se passaient à Amangu-chi les bonzes de Funai, après bien d'inutiles efforts pour décrier les missionnaires qui travaillaient dans le Bungo, s'avisèrent de répandre partout que la loi des chrétiens ne différait de la religion du pays que par quelques pratiques extérieures et de nulle conséquence; ils tâchèrent surtout de persuader que leur morale ne le cédait en rien à la morale chrétienne : mais le P. Cago, Fernandez et Laurent s'étant appliqués à faire connaître l'extrême différence qui existe entre l'Evangile et les sectes du Japon, ce nouveau stratagème, qui d'abord avait réussi, n'eut point de suites.

Une révolte qui mit le roi en danger de sa vie, et dont on accusa les bonzes d'être les auteurs, fit courir un plus grand péril au christianisme. Le bonheur et la résolution de Civandono le tirèrent de ce mauvais pas : il marcha contre les rebelles avec une fermeté qui les étonna, et leur fit tomber les armes des mains; il se saisit lui-

même des chefs, et, les ayant fait punir selon la rigueur des lois, le calme fut bientôt rendu à l'état. Fernandez fit paraître en cette occasion une intrépidité dont on voit peu d'exemples. Le roi, enfermé et en quelque façon assiégé dans son palais, ne savait sur qui il devait compter; il n'était pas plus sûr pour les missionnaires de se montrer dans une ville, où tout était armé autant contre eux que contre le souverain : Fernandez, persuadé que le plus grand service qu'on pût rendre au roi dans cette occasion était de l'instruire de l'état des choses, et convaincu que le bien de la religion demandait qu'il risquât sa vie pour un prince qui en était l'unique soutien dans le Japon, il passe généreusement au travers des troupes rebelles, entre chez le roi, lui donne avis de tout ce qui se passe, et le met par là en état d'agir contre les séditieux. Cette action et le zèle que les chrétiens firent éclater pour leur prince ne servirent pas peu à confirmer Civandono dans les sentimens d'estime et d'affection où il était à l'égard du christianisme; il assura même après sa victoire qu'il croyait en être uniquement redevable au Dieu que le P. Xavier lui avait annoncé, et que dans le fort du péril il avait mis en lui toute sa confiance, comme Fernandez le lui avait recommandé.

La tranquillité était à peine rétablie dans ce royaume qu'on y apprit des nouvelles bien affli-

geantes du Naugato. Il y avait près de quatre ans que Facharandono, frère puîné de Civandono, gouvernait cet état plutôt en père qu'en roi : Amanguchi sous une domination si paisible avait bientôt réparé ses ruines, et était devenu plus florissant que jamais. Le roi au milieu d'une paix si profonde n'était pourtant pas sans inquiétude ; depuis son avénement à la couronne il n'avait encore pu réconcilier deux seigneurs de sa cour, dont il prévoyait bien que la division ne pouvait manquer de causer tôt ou tard de grands désordres : ce qu'il avait appréhendé arriva; l'orage qui grondait depuis si long-temps creva tout à coup; chacun prit parti, et avant que le roi eût pu pourvoir à la sûreté de la ville il s'y trouva deux armées toutes prêtes à s'entre-égorger. Le pauvre prince se vit donc obligé d'attendre dans son palais quelle serait l'issue de cette guerre : elle fut bien funeste; on en vint aux mains dans toutes les places et dans toutes les rues d'Amanguchi, et, après que de part et d'autre on se fut lassé de répandre du sang, quelques soldats ayant mis le feu à plusieurs quartiers de la ville, en peu de temps plus de dix mille maisons furent réduites en cendres. Un spectacle si triste désarma les plus mutins, et l'on ne songea plus qu'à garantir de l'incendie ce que les flammes n'avaient point encore consumé. Mais Amanguchi n'avait pas expié tous

ses crimes, et la justice divine ne jugea pas à propos de différer plus long-temps la vengeance qu'elle en voulait tirer.

Un mois était à peine écoulé que Morindono, prince voisin de Sacai, jeune et entreprenant, voulant profiter du désordre où se trouvaient les affaires du Naugato, vint camper à une lieue d'Amanguchi, où il reçut bientôt un renfort très considérable, que le roi de Chicugen et quelques autres princes du Ximo lui envoyèrent. Il n'y avait qu'une victoire qui pût préserver le Naugato d'une invasion; car outre l'état où était réduit ce royaume on ne sait ce que c'est au Japon que de faire traîner les guerres en longueur: temporiser, demeurer dans un camp des mois entiers, faire des marches précisément pour s'observer, s'enfermer dans des lignes, faire des tranchées, aller à la sape, tout cela n'est guère du goût des Japonnais. Ils ne l'ignorent pas; mais ils le pratiquent rarement : les querelles entre les souverains se terminent à peu près comme les différens entre les particuliers, et les plus grandes révolutions sont souvent le fruit d'un coup de main; cela vient encore de ce qu'il y a peu de villes fortes dans cet empire, et de ce que les tremblemens de terre, qui y sont fort fréquens, obligent à ne se servir que de bois pour la construction des maisons. Le vernis et les peintures qui rendent les maisons des personnes aisées si riantes et si propres, et qui les conser-

vent contre les injures de l'air, produisent encore un autre inconvénient; c'est que quand le feu a pris à cette gomme il n'est presque pas possible d'en approcher pour l'éteindre, et souvent il ne faut qu'une maison en feu pour brûler toute une ville.

Pour revenir Facharandono comprit bien qu'il ne fallait pas attendre dans une place à demi ruinée un ennemi puissant; il leva donc des troupes, et alla présenter la bataille à Morindono, qui ne la refusa point. Il avait une armée fort leste, et celle du roi, formée à la hâte, n'était ni aguerrie ni disciplinée, aussi fut-elle aisément défaite; et l'infortuné Facharandono perdit dans un seul combat la couronne et la vie. Morindono, profitant de sa victoire, entra dans Amanguchi, qui ne fit point de résistance: en permit le pillage à ses soldats, et passa au fil de l'épée tout ce qu'il trouva les armes à la main. Les chrétiens dans ce massacre furent encore moins épargnés que les autres, et les missionnaires eurent bien de la peine à se sauver dans le Bungo, où une nouvelle révolte les fit bientôt rentrer dans le danger auquel ils venaient d'échapper. Une ligue fort secrètement tramée entre plusieurs grands de la cour éclata tout à coup; mais la précaution que prit le roi de s'enfermer avec tous ses trésors dans une forteresse qu'on croyait inaccessible obligea les rebelles à désarmer pour n'avoir pas sur les bras toutes les

orces du royaume. L'état commença dès lors à ouir d'une paix qui dura long-temps et qui fut rès avantageuse au christianisme.

Cependant Pierre d'Alcaceva, que le P. de Torrez avait renvoyé aux Indes pour solliciter un renfort d'ouvriers apostoliques, était arrivé à Goa avec un gentilhomme du roi de Bungo, qui allait de la part de son maître appuyer auprès du vice-roi la demande du missionnaire. Don Alphonse de Norogna, qui gouvernait alors les Indes, ayant reçu les lettres que Civandono lui avait écrites, fut surpris des avances que ce prince y faisait en faveur de la religion; et dans le moment le P. Melchior Nugnez, provincial des jésuites, étant entré dans sa chambre, « Que faites-vous aux Indes, mon père? lui dit-il : suivant ce que me mande le roi de Bungo quand vous iriez tous au Japon vous ne seriez pas encore assez pour recueillir l'abondante moisson qui s'y prépare. » Rien ne pouvait être plus agréable au P. Nugnez que ce discours du vice-roi. « Monseigneur, répondit-il, je venais pour consulter votre excellence sur ce voyage, que je me sens fort porté à entreprendre. » Or voici ce qui avait fait naître cette pensée au P. Nugnez :

Fernand Mendez Pinto, Portugais, un des plus fameux négocians de toute l'Asie, qui avait été fort lié avec le P. Xavier, et qui s'était trouvé avec le saint à la cour du roi de Bungo, las de mener une vie errante et toujours agitée,

songeait à repasser en Portugal pour jouir tranquillement dans sa famille des biens qu'il avait amassés dans l'Orient : avant que de s'embarquer il voulut mettre sa conscience en repos, et fit une confession générale au P. Nugnez. Ce père après l'avoir entendu s'entretint quelque temps avec lui des grandes vertus, des prophéties et des miracles du P. Xavier : tout en retentissait alors parce qu'on avait reçu la nouvelle que le corps du saint, demeuré incorruptible malgré la chaux vive où on l'avait enterré par deux fois, devait arriver incessamment à Goa; il y arriva en effet, conduit par Pierre d'Alcaceva, un autre jésuite, le gentilhomme du roi de Bungo et Jacques Péreyra, et il fut reçu dans cette capitale de l'empire portugais dans les Indes avec une pompe digne d'un apôtre que le ciel semblait prendre plaisir à illustrer tous les jours par les plus étonnans prodiges.

Pinto, après avoir raconté au P. Nugnez tout ce qu'il avait vu faire de plus merveilleux au serviteur de Dieu, fit tomber la conversation sur l'éminente sainteté des fidèles japonnais, et sur les dispositions admirables qu'avait toute cette nation à embrasser le christianisme : voyant que ce discours faisait impression sur l'esprit de son confesseur, et se sentant lui-même extraordinairement ému, « Ah, mon père! s'écria-t-il comme s'il eût été inspiré, seriez-vous homme à aller au Japon? Je vous y accompagnerais volontiers,

et je serais heureux si Dieu me faisait la grâce d'y répandre mon sang pour la gloire de son saint nom. » Le père, surpris de ce qu'il entendait, douta quelque temps si Pinto parlait sérieusement : pour s'en éclaircir il lui proposa les difficultés d'une telle entreprise, et les exagéra le plus qu'il lui fut possible. Pinto après y avoir un peu pensé répondit que rien ne l'arrêterait; qu'il prévoyait tout; que son intention était d'envoyer deux mille écus en Portugal à quelques parens pauvres qu'il y avait, de fonder un séminaire à Amanguchi, d'où la foi pourrait se répandre dans tout le Japon, et d'employer le reste de son bien en aumônes, aux frais du voyage, et en de magnifiques présens qu'il avait dessein de faire aux princes japonnais qui lui paraîtraient les mieux disposés à favoriser les chrétiens.

Le provincial, après avoir donné à son pénitent le temps de réfléchir encore sur ce qu'il proposait, et pris les avis de tout ce qu'il y avait à Goa de personnes zélées et prudentes, crut que Dieu l'appelait au Japon : le discours du vice-roi le confirma plus que toute autre chose dans cette pensée, et dès le jour même il commença à prendre des mesures pour son départ. Il nomma un vice-provincial en sa place, régla toutes choses dans les missions des Indes, prit pour l'accompagner le P. Gaspard Viléla et quelques jeunes religieux qui n'étaient pas prêtres,

et s'embarqua avec Pinto, que don Alphonse de Norogna avait nommé son ambassadeur vers le roi de Bungo. [1555—1556] Ils arrivèrent à Malaca le cinquième de juin 1554, et ils ne purent en partir pour le Japon qu'au mois d'avril de l'année suivante. Leur navigation fut longue et périlleuse; plusieurs tempêtes les assaillirent coup sur coup, et mirent leur vaisseau en si mauvais état qu'ils furent contrains de relâcher à la Chine. Le P. Nugnez y reçut des lettres de Goa, par lesquelles on lui mandait que sa présence était nécessaire aux Indes. On lui en rendit aussi une de S. Ignace, dans laquelle le saint fondateur témoignait qu'il n'était pas à propos que les provinciaux des Indes entreprissent de ces longs voyages qui les empêchaient de veiller aux affaires dont ils étaient chargés. Sans doute que la mort des PP. Xavier et de Barzée, arrivée presque en même temps, avait fait juger à Rome que les missions des Indes, ayant fait tout d'un coup deux pertes aussi considérables, avaient besoin de la présence d'un supérieur général, et surtout d'un homme du mérite du P. Nugnez; quoi qu'il en soit ces nouvelles et les traverses que le provincial avait eues à essuyer depuis son départ de Goa le faisaient songer à reprendre la route des Indes lorsque Edouard de Gama, étant venu mouiller dans le port où il était arrêté, lui rendit une lettre du roi de Firando.

Ce prince avait appris que le P. Nugnez était

en chemin, et savait le crédit que sa naissance, son mérite et son emploi lui donnaient parmi les Portugais : il crut que pour attirer dans ses ports les marchands de cette nation il fallait engager ce missionnaire à faire un établissement dans son royaume. Rien n'était plus obligeant que la lettre dont il avait chargé Gama; il laissait même entrevoir qu'il n'était pas éloigné de se faire chrétien, et il représentait de quelle conséquence il était pour l'établissement de la religion des Européens qu'on ne négligeât point les offres avantageuses qu'il faisait. Ces avis déterminèrent le provincial à passer outre malgré les lettres de Goa et celle de son général; il prit donc la route de Firando; mais les vents contraires le forcèrent de tourner du côté du Bungo; il débarqua à un port qui n'est pas loin de Figen, et se rendit par terre à Funai.

Le roi de Bungo n'était pas encore rentré dans sa capitale depuis la dernière conspiration dont j'ai parlé; mais il ne tarda pas à s'y rendre dès qu'il sut que le successeur du P. Xavier y était arrivé. On dit que le P. Nugnez fit son entrée avec autant de magnificence, et fut reçu chez le roi avec autant d'appareil que le P. Xavier au jour de sa première réception dans Funai. Cicandono dit au missionnaire en l'embrassant tendrement quil lui semblait voir le P. François, qu'il avait aimé comme un autre lui-même, et dont il venait d'apprendre la mort avec bien

du chagrin. Ensuite prenant le P. Nugnez par la main il le fit entrer dans son cabinet avec Fernandez : ils y furent au moins deux heures, et l'on ne parla que de religion; il ne se peut rien de plus fort que ce que le père dit au roi par la bouche de Fernandez pour l'engager à se déclarer ouvertement, puisqu'il était convaincu des vérités qu'on lui avait prêchées; et il parut bien par les fréquens soupirs qui échappèrent à ce prince qu'il était touché; mais il tâcha de convaincre le père qu'il n'était ni de la prudence ni de l'intérêt de la religion qu'il fît sitôt cette démarche; qu'il la ferait quand il en serait temps, et qu'il se tenait bien assuré que Dieu, qui connaissait la droiture et la sincérité de ses intentions, disposerait les choses de telle manière qu'elles tourneraient à sa gloire.

Après cet entretien le P. Nugnez, ne voyant rien qui demandât sa présence à Funai, se mit en devoir d'aller trouver le roi de Firando; mais comme il se disposait à ce voyage il tomba dans une langueur qui, l'obligeant à retourner aux Indes sans avoir converti un seul idolâtre, lui fit comprendre qu'il aurait fait plus sagement de se rendre aux ordres de son supérieur que d'écouter un zèle qu'il devait soumettre à l'obéissance. Il a depuis fait de grandes choses aux Indes; mais Dieu ne le voulait pas au Japon, et il ne permit pas même que rien réussît de ce qu'il avait projeté; car toutes ces grandes espérances que Pinto

lui avait données de fonder un séminaire et de se consacrer lui-même au salut des Japonnais s'en allèrent en fumée. Il y a autre chose à dire de Pinto; mais pour achever le récit de ce qui regarde ce famenx aventurier il est bon de reprendre la chose de plus haut.

La nuit qui précéda son départ de Goa le P. Nugnez et ceux qui devaient l'accompagner au Japon s'étant retirés dans une chapelle consacrée à la sainte Vierge y renouvelèrent leurs vœux, comme il se pratique tous les six mois chez les jésuites. Au milieu de la cérémonie Pinto, qui ne quittait point les missionnaires, se trouva saisi d'un sentiment de dévotion assez extraordinaire, et, sans se donner la peine d'examiner à quoi il allait s'engager, dès que tous les religieux eurent récité la formule de leurs vœux il se mit à la réciter aussi à haute voix. Quelqu'un voulut l'arrêter; mais, le provincial ayant fait signe de la main qu'on le laissât achever, il la prononça jusqu'au bout, et y ajouta un quatrième vœu par lequel il consacrait sa personne et ses biens à la mission du Japon. Quand il eut fini le provincial déclara qu'il recevait sa profession; toutefois comme Pinto était ambassadeur du vice-roi il fut résolu qu'il ne changerait point son habit qu'après qu'il se serait acquitté de son ambassade.

Quelques heures après la cérémonie, chacun s'étant retiré pour prendre un peu de repos, on

s'aperçut que Pinto n'était point avec les autres: on le chercha, et on le trouva dans la chapelle, à genoux devant une statue de la Vierge, tirant les bagues dont il avait tous les doigts garnis, et les mettant dans ceux de l'enfant Jésus, que la Vierge tenait entre ses bras. Cette ferveur dura tout le voyage : Pinto ne bougeait point des hôpitaux, et l'on voyait avec étonnement un des plus opulens particuliers de l'Asie, devenu en un moment pauvre pour Jésus-Christ, s'appliquer avec charité et avec humilité à rendre aux malades les services les plus bas. Il n'y avait pas jusqu'aux infidèles qui ne fissent sur une conduite si édifiante des réflexions très avantageuses à la véritable religion.

Mais Pinto, ainsi qu'il arrive à ceux qui, commençant à goûter Dieu, veulent marcher sans guide dans la voie de la perfection, avait pris un mouvement de dévotion sensible pour une inspiration céleste, et, sans consulter ni ses forces ni son courage, s'était engagé à plus qu'il ne pouvait tenir. Il soupira bientôt après la liberté dont il avait fait à Dieu un sacrifice si généreux; et comme il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentimens il fallut enfin le dispenser de ses vœux. Il retourna aux Indes avec le P. Nugnez, et quelque temps après il repassa en Portugal : il y fit imprimer une relation de ses voyages très intéressante, et qui a été traduite en plusieurs langues; mais il s'est bien

donné de garde d'y apprendre au public l'aventure dont je viens de parler.

Le P. Nugnez ne laissa point avant son départ de rendre un service fort considérable au Japon en recevant dans la compagnie et en laissant sous la conduite du P. de Torrez trois jeunes Portugais qui l'avaient suivi au Japon, et qui ne s'attendaient peut-être pas en y venant trafiquer d'y être *des négocians du royaume des cieux*. Il y avait parmi eux un gentilhomme nommé Louis Almeida, qui, ayant de bonne heure quitté ses études, était passé aux Indes pour réparer par le négoce ce qui lui manquait du côté de la fortune. Il savait la chirurgie en perfection, et il parut bien dans la suite que ce n'était pas sans un dessein caché de la Providence qu'il avait cultivé cet art : en effet la réputation où il était d'y exceller lui donna moyen de faire de grandes conversions, et quoiqu'il eût assez peu de lettres il fut toujours regardé avec justice comme un des plus illustres ouvriers de l'église du Japon. Avant que d'entrer en religion il employa cinq mille écus qu'il avait apportés des Indes à bâtir dans Funai deux hôpitaux, l'un pour les lépreux, et l'autre pour les enfans que leurs parens ne pouvaient pas nourrir, et cette affection de charité plut tant au roi de Bungo qu'il fonda ces mêmes hôpitaux avec une libéralité digne de lui.

On peut juger si avec tant de secours le chris-

tianisme était florissant dans ce royaume; il est vrai qu'il ne se pouvait rien ajouter à la ferveur des nouveaux fidèles, aussi méritèrent-ils que Dieu confirmât leur foi par des miracles : je n'en rapporterai que deux. Un chrétien voyant sa fille attaquée d'une maladie qui venait de lui enlever son fils fut inspiré de s'adresser à Dieu pour obtenir de sa seule bonté ce qu'il n'espérait plus des remèdes : il dit à sa fille de mettre toute sa confiance en la divine miséricorde; il fit ensuite sa prière, mais avec une foi si vive qu'il mérita d'être exaucé : dès le lendemain la malade fut parfaitement guérie. L'autre miracle a quelque chose de plus singulier : parmi les catéchumènes il y en avait un qui était né aveugle; le sacrement de la régénération en lui dessillant les yeux de l'âme lui ouvrit ceux du corps.

Cependant le roi de Bungo, se trouvant paisible dans son royaume, songea à venger la mort du roi de Naugato, son frère; il fit ses préparatifs si secrètement qu'il parut en campagne avec une armée de soixante mille hommes avant que Morindono sût qu'il armait. L'usurpateur, surpris, n'eut pas assez bonne opinion de lui-même pour croire qu'il pût tenir tête à un prince de la réputation de Civandono; il se retira dans les montagnes, où on l'aurait bientôt affamé si le dairi n'eût offert sa médiation pour un accommodement. La paix se fit au grand avantage du roi de Bungo : Morindono demeura roi de Naugato;

mais ce fut en cédant à son ennemi quatre royaumes, dont une partie était à lui, et l'autre avait armé en sa faveur, et qui, étant tous aux environs du Bungo, augmentaient considérablement les états de Civandono. La religion profita de ces succès de son protecteur, car elle ne tarda pas à s'établir dans toutes ces nouvelles conquêtes.

[1557] D'un autre côté le roi de Firando ne cessait point de demander des prédicateurs de l'Evangile, et faisait toujours espérer sa conversion : enfin le P. Gago lui fut envoyé avec Fernandez et cet illustre Paul qui de bonze était devenu un zélé missionnaire. Il s'en fallut bien que le roi leur parût dans les dispositions où ils croyaient le trouver : ce prince intéressé avait ses vues; mais ses sujets ne demandaient qu'à être instruits, et en très peu de temps la chrétienté du Firando fut une des plus ferventes et des plus nombreuses du Japon. Ce qui contribua le plus à cet heureux succès fut la conversion d'un prince de la maison royale, qui le premier de tous embrassa le christianisme avec la princesse sa femme et le prince son frère : il prit au baptême le nom d'Antoine, et les relations de ce temps-là nous le représentent comme un apôtre toujours rempli d'un zèle fervent pour la propagation de la foi, qu'il prêchait lui-même avec une ardeur que rien ne fut jamais capable de ralentir. Il possédait deux îles, Tacuxima et Iquizeuqui : il y mena les

missionnaires, et il les seconda si bien en instruisant lui-même ses vassaux qu'en moins de deux mois on comptait dans ces îles jusqu'à quatorze cents chrétiens, pour lesquels le prince fit bâtir plusieurs églises à ses frais. Sur ces entrefaites Paul tomba malade, et, jugeant aussitôt que Dieu voulait l'appeler à lui, il manifesta le désir de mourir entre les bras du P. de Torrez : il n'y avait pas encore de danger à lui faire entreprendre le voyage, et il y aurait eu de la dureté à lui refuser cette consolation; on le mit sur un bâtiment qui allait à Funai, où à peine fut-il rendu qu'ayant reçu tous les sacremens de l'Église il alla jouir dans le ciel de la récompense due à ses travaux et à son éminente vertu, que Dieu avait autorisée par plus d'un événement merveilleux.

Le P. Viléla fut aussitôt envoyé à Firando pour remplacer ce zélé missionnaire, et le P. Gago, qui dans le même temps était allé à Facata : il trouva dans cette nouvelle église une ferveur qu'il n'avait encore vue nulle part; tous ces néophytes étaient catéchistes, et l'on ne pouvait suffire à baptiser ceux qu'ils gagnaient à tous momens à Jésus-Christ. Un jour le P. Viléla, passant dans une rue, aperçut un enfant qui accourait pour lui parler : il l'attendit, et l'enfant, étant proche, lui demanda le baptême. Le père lui répondit qu'il le baptiserait dès qu'il serait suffisamment instruit. *Ce sera donc tout à l'heure*, reprit l'enfant, *car je sais tout ce qu'il faut savoir*. Le père

l'interrogea, et trouva qu'il disait vrai. Il le voulait pourtant remettre au lendemain; mais l'enfant ayant protesté qu'il ne s'en irait pas qu'il n'eût été baptisé il fallut le satisfaire. Quelques jours après le P. Viléla fut fort étonné de voir son petit néophyte qui lui amenait son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, qu'il avait convertis et parfaitement instruits de nos mystères.

Dieu donna encore dans cette chrétienté naissante des marques surnaturelles de sa puissance et de sa bonté. Un idolâtre des premiers du pays était malade depuis long-temps, et ne tirait aucun secours des médecins : un chrétien qui l'alla voir lui conseilla de renoncer au culte des dieux du pays, de se faire conduire au lieu où s'assemblaient les fidèles et d'y boire de l'eau bénite : le malade fit tout ce qu'on lui avait suggéré, et fut guéri dans le moment. Fernandez, qui rapporte ce miracle dans ses lettres, ajoute que ces sortes de guérisons par la vertu de l'eau bénite étaient fort communes à Firando. Ce même missionnaire fut appelé chez un chrétien qu'il trouva à l'extrémité : le marchand le pria de réciter sur lui les psaumes de la pénitence : il le fit, et le néophyte recouvra en un moment sa santé et toutes ses forces.

[1558] Les bonzes de Firando, voyant ces progrès de la religion, et la prévention des peuples en faveur des missionnaires, crurent, comme avaient fait ceux de Funai et d'Amanguchi, qu'il

fallait une bonne fois les convaincre dans des disputes réglées; mais, ne s'étant pas tirés avec honneur des premières conférences, ils jugèrent que le plus court était de décrier les moeurs de ceux dont ils se voyaient contraints de publier eux-mêmes le savoir. Ce second expédient n'ayant point encore eu l'effet qu'ils prétendaient ils entrèrent en fureur; ils la déchargèrent d'abord sur une croix où les fidèles avaient coutume d'aller faire leurs prières, et ils la firent abattre pendant la nuit; mais les auteurs d'une telle impiété ressentirent sur-le-champ tout le poids de la vengeance divine : de trois qu'ils étaient deux, s'étant querellés sur la place, s'entre-égorgèrent l'un l'autre; le troisième ne parut plus; et quelque temps après un jeune homme ayant été tout à coup possédé du démon l'esprit malin qui le tourmentait déclara que c'était lui qui avait abattu la croix, et qu'en punition de ce sacrilége attentat il souffrait dans l'enfer des peines inexprimables.

Les fidèles cependant, voyant le lendemain leur croix abattue, firent grand bruit, et quelques-uns, suivant le premier mouvement qui les saisit, allèrent mettre le feu à une maison de bonzes, tirèrent les idoles d'un temple qui était proche, en brûlèrent une partie et jetèrent l'autre à la mer. Les bonzes, qui sans doute ne s'étaient pas attendus que les choses iraient si loin, se promirent pourtant de tirer un grand avan-

tage de ce malheur : après avoir délibéré entre eux ils vont trouver le roi, lui font une peinture très vive de l'entreprise des chrétiens contre les dieux et leurs ministres, demandent que le P. Viléla soit banni du royaume, et menacent si on refuse de les écouter de se faire eux-mêmes justice. Le roi, appréhendant quelque trouble, après avoir assuré les bonzes qu'il les satisferait, fit prier le P. Viléla de se retirer, et lui fit dire qu'il n'en usait ainsi que dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident, et qu'il pourrait revenir dès que les esprits des bonzes ne seraient plus si aigris. Le pere, qui connaissait le roi, et qui savait bien que ce prince n'était pas d'humeur à faire un coup d'autorité en sa faveur, songeait à partir de Firando; mais le prince Antoine ne put souffrir cette espèce de triomphe de ceux qui avaient le premier tort : il va trouver le roi, lui demande s'il y a bien pensé de faire sortir de ses états un homme de mérite, que lui-même y a appelé, et cela pour satisfaire le ressentiment de quelques séditieux qui ont contrevenu aux ordres de leur souverain; « Car enfin, seigneur, ajouta-t-il d'un ton un peu ému, n'avez-vous pas défendu de troubler ces docteurs étrangers dans leurs fonctions? C'est pourtant ce que jusqu'ici les bonzes n'ont cessé de faire, et ce qu'ils font même jusqu'à l'outrage : malgré cela on a vu ces religieux souffrir sans se plaindre, et parce qu'aujourd'hui quel-

ques chrétiens sans aveu se sont crus en droit de repousser l'injure par l'injure il faut que leur prêtre soit indignement chassé d'un royaume où il n'est venu qu'à la prière du roi même. » Le prince dit encore bien des choses que lui fournit son indignation; il tâcha surtout de piquer le roi d'honneur; mais il ne savait pas que la cour se trouvait dans des circonstances où il lui était important de ménager les bonzes. Un seigneur parent ou allié du roi, ayant fait la guerre au roi de Bungo, s'était vu contraint de subir la loi du vainqueur. Civandono, informé que le Firandais avait sous main donné du secours à son ennemi, se préparait à entrer en armes dans le Firando : le roi avait besoin de toutes ses forces, et il crut que c'était une assez bonne raison pour ne pas mécontenter des gens aussi puissans et aussi séditieux que les bonzes.

Dans le même temps le P. Viléla reçut une lettre du roi de Bungo par laquelle ce prince lui mandait de sortir incessamment de Firando : il n'en disait pas la raison; mais le missionnaire l'apprit peu de jours après du P. de Torrez. Il fut donc obligé d'abandonner son église, qu'il confia à Jean Fernandez. Il y a apparence que ce missionnaire était dans les terres du prince Antoine, ou qu'il se tenait caché à Firando : quoi qu'il en soit il parut bien dans la suite aux traitemens que le roi fit aux chrétiens qu'il n'avait jamais sincèrement aimé leur religion; mais ils demeu-

nt inébranlables dans la foi, et leur cons-
e leur mérita la gloire de donner à l'Eglise le
nier martyr qui ait arrosé le Japon de son
.

s fidèles n'ayant point d'église allaient faire
prières en commun au pied d'une croix
n avait dressée hors de la ville : une femme,
ve d'un païen, y allait comme les autres;
maître s'en étant aperçu le lui défendit, et
jouta qu'il lui en coûterait la vie si elle y
rnait. L'esclave répondit généreusement que
ort ne faisait point de peur aux chrétiens,
s le lendemain elle se rendit avec les autres
croix. L'idolâtre l'ayant appris sortit en fu-
de sa maison pour aller chercher son es-
e, et l'ayant vue de loin qui s'en revenait
urut à elle le sabre à la main : la coura-
e chrétienne sans s'émouvoir se mit à ge-
x au milieu de la rue, et le barbare lui
cha la tête.

e P. Viléla s'étant retiré à Funai y trouva le
ago, qui avait été obligé de quitter Facata
les raisons que je vais dire. Ce père, assisté
uillaume Péreyra, l'un de ces jeunes Portu-
que le P. Nugnez avait admis dans la compa-
, faisait dans le Chicugen, dont Facata est la
tale, les mêmes fruits qu'on faisait ailleurs, et
sans la protection du roi de Bungo, à qui
yaume avait été cédé par le traité d'Aman-
ñ. Lorsqu'on s'y attendait le moins l'ancien

roi de Chicugen, assisté de Morindono, dont l'alliance lui avait attiré la perte de ses états, leva fort secrètement des troupes, et vint brusquement insulter Facata : le commandant, bien que surpris, fit si bonne contenance, et sut ménager si adroitement les esprits des habitans que l'ennemi, ayant tenté une escalade, fut repoussé partout. La place eût été conservée au roi de Bungo si le gouverneur avait su se défier des traîtres; mais la nuit étant venue les bonzes, qui ne pouvaient souffrir un roi protecteur déclaré du christianisme, ouvrirent les portes de Facata, et y introduisirent le roi de Chicugen : il y entra comme dans une ville prise d'assaut, et ce fut une désolation qui ne se peut exprimer. Le P. Gago et son compagnon y souffrirent tout ce qu'on doit attendre d'une soldatesque abandonnée à elle-même et dans la fureur d'un pillage; l'on regarda même comme un miracle qu'il ne leur en eût pas coûté la vie.

Cependant la révolution du Chicugen, et ce qui était arrivé à Firando ayant réuni à Funai presque tout ce qu'il y avait au Japon d'ouvriers évangéliques, le P. de Torrez songea à exécuter un dessein qu'il avait fort à cœur. Voici de quoi il s'agissait : assez près de Méaco il y a une montagne appelée Frénoxama, qu'on peut regarder comme le sanctuaire de la religion japonnaise; elle a huit lieues de long, et je trouve qu'on y comptait autrefois jusqu'à trois mille

maisons de bonzes; apparemment qu'on y comprenait celles des environs : quoi qu'il en soit dans le temps dont je parle il n'y en avait plus que six cents. Au reste Frénoxama est un lieu délicieux; ce ne sont que vallées entrecoupées de ruisseaux et de fontaines, qui vont se perdre dans de petits bois très agréables; le tout est une espèce d'île que forme un lac appelé Domi, qui fait comme une couronne à la montagne.

Parmi le nombre infini de bonzes qui habitaient ce beau pays il y eut un *tunde* qui, ayant entendu parler de la religion des Européens, désira en être instruit : il écrivit pour cet effet au P. de Torrez, et lui manda que sans son grand âge il eût été le trouver; mais que ne le pouvant pas il le suppliait de se transporter à Frénoxama, ou d'y envoyer quelqu'un des siens. « Vous avez passé bien des pays, lui disait-il en finissant sa lettre, et traversé bien des mers pour la gloire de votre Dieu; ferez-vous difficulté de venir sur cette montagne, où vous avez tant d'intérêt d'établir votre religion? » Les occupations du P. de Torrez ne lui permettant pas de satisfaire le bonze il lui répondit qu'il lui enverrait le premier de ses religieux dont il pourrait disposer, et qu'en attendant il le priait de lire attentivement un petit écrit qu'on lui présenterait de sa part; c'était un abrégé de la doctrine et des principaux devoirs du christianisme que le père avait composé avec tout le soin possible.

[1559] Peu de temps après le P. Viléla et le P. Gago vinrent à Funai pour les raisons que j'ai dites : aussitôt le P. de Torrez tint parole au bonze, et lui envoya le P. Viléla avec le jeune Laurent, dont nous avons souvent parlé.

Les deux missionnaires s'embarquèrent au mois de septembre sur un petit bâtiment qui les porta heureusement jusqu'auprès de Sacai; mais si la mer et les vents leur furent favorables ils eurent assez d'ailleurs de quoi exercer leur patience : tout l'équipage du navire était idolâtre, et il n'y eut sorte de mauvais traitemens qu'on ne fît souffrir aux serviteurs de Dieu ; on les accablait d'injures et d'outrages; on les frappait comme des esclaves; quelquefois on les laissait plusieurs jours sans leur donner à manger, et on fut sur le point de les jeter à la mer. Une vision qu'eut le P. Viléla, et dans laquelle l'apôtre des Indes l'anima et lui promit de l'assister, le fortifia beaucoup, et il eut soin d'animer et de consoler son compagnon. Enfin on les abandonna dans un port où l'on avait pris terre, et l'on avertit tous les patrons des navires qui s'y trouvèrent que ces étrangers étaient les ennemis des dieux, et que sans crime on ne pouvait avoir aucun commerce avec eux. Ils se virent ainsi réduits à une petite barque sur laquelle on voulut bien leur donner passage; mais le ciel ne tarda pas à les venger, et récompensa d'une manière bien éclatante la charité de celui qui les avait re-

çus : tous les navires qui avaient refusé de les prendre et celui qui les avait amenés jusque là ou périrent par la tempête, ou furent la proie des corsaires, tandis que la seule barque où ils étaient continua sa route sans aucun accident fâcheux.

De Sácai, où la barque s'arrêta, les missionnaires prirent leur chemin par terre, et gagnèrent Sacomoto, bourgade située au pied de Frénoxama. Le P. Viléla s'y arrêta, et envoya Laurent au bonze pour lequel ils avaient entrepris ce voyage. Le bonze était mort il y avait peu de jours; mais le supérieur qui lui avait succédé, nommé Daïzembo, consola le missionnaire affligé de cette mort en l'assurant que le vieillard avait protesté qu'il mourait dans la croyance de tous les articles que le P. de Torrez lui avait marqués. Il ajouta que lui-même et dix de ses subordonnés souhaitaient entendre un docteur européen, et qu'ils n'étaient pas éloignés des sentimens dans lesquels ils avaient vu mourir leur supérieur. Laurent fit son rapport au P. Viléla, qui sur-le-champ se transporta chez les bonzes. Daïzembo et les autres furent merveilleusement satisfaits de la doctrine du père; mais personne n'osa se déclarer : ils dirent tous qu'ils ne pouvaient faire cette démarche que lorsque le xaco aurait approuvé la nouvelle loi, et qu'ils conseillaient au père d'aller voir ce chef de la religion dans tout l'empire. Le père eût bien souhaité d'avoir en effet un entre-

tien avec le xaco, mais il ne fut pas possible d'en venir à bout. Ne voyant donc plus aucune apparence de rien faire à Frénoxama il résolut d'aller à Méaco, dont il n'était éloigné que de quatre lieues : il se mit aussitôt en chemin, et arriva dans cette grande ville le dernier jour de novembre. Il se retira d'abord dans une maison qui tombait en ruine; il y demeura plusieurs jours avec son compagnon, et tous deux se préparèrent par la prière et par la pénitence à la grande œuvre qu'ils allaient entreprendre.

Leur retraite finie, et le P. Viléla ayant trouvé moyen de saluer l'empereur, qui lui fit un favorable accueil, il se montra dans la ville le crucifix à la main. La nouveauté de cette action assembla autour du prédicateur toutes sortes de personnes, à qui il annonça le royaume de Dieu. Dès qu'il se vit écouté avec plaisir il loua une maison commode, et bientôt il y fut visité par les principaux de la ville : les uns y venaient par curiosité, les autres pour s'instruire, les bonzes pour embarrasser le docteur étranger; mais l'homme apostolique répondit à tout d'une manière qui charma les uns, satisfit les autres, confondit les bonzes, et lui attira l'estime et l'admiration de tous. Bientôt dans toute la ville on ne parla plus que de lui, et on en parlait comme d'un homme rare : les courtisans voulurent le connaître, et quelques-uns, qui ne jugeaient pas à propos de se déclarer encore, le visitèrent

pendant la nuit; mais personne ne demandait le baptême. Enfin un gentilhomme d'Amanguchi, nommé Alquimexa, fut le premier qui donna l'exemple aux autres; il se fit baptiser avec dix de ses amis qu'il avait gagnés à Jésus-Christ : ils furent bientôt suivis de plusieurs autres, et déjà toute la ville commençait à s'émouvoir lorsque les bonzes parlèrent si haut et décrièrent tellement les missionnaires qu'ils vinrent à bout d'arrêter ce progrès, et qu'en un moment tout Méaco fut changé à l'égard des prédicateurs. On en vint même jusqu'à les chasser de leur maison, et on le fit d'une manière indigne : on les insulta dans toutes les occasions; ils ne pouvaient paraître en public sans être traités d'anthropophages, les bonzes ayant assuré qu'on avait trouvé chez eux des restes de chair humaine dont ils faisaient leur nourriture ordinaire.

Enfin la tempête cessa comme par miracle, et quantité de personnes, même de considération, furent baptisées. La faveur de Mioxindono contribua beaucoup à cet heureux changement : ce seigneur, dont nous parlerons souvent dans la suite de cette histoire, était favori de l'empereur : on ne sait pas bien comment le P. Viléla était entré dans ses bonnes grâces; ce qui est certain c'est que par son crédit le père obtint de la cour des patentes très favorables à la religion. Elles furent affichées à tous les carrefours, et firent taire les bonzes, dont les plus considérables, ce qu'on

n'avait point encore vu ailleurs, se déclarèrent eux-mêmes chrétiens comme à l'envi.

[1560] Celui qui fit le plus de bruit fut Quenxu, nom fameux dans les relations de ce temps-là : de la manière dont on en parle c'était encore tout autre chose que le célèbre Fucharandono; il était regardé comme un prodige de science, passait pour connaître la nature autant qu'un homme la peut connaître; et quant à la religion il était parvenu jusqu'à être cru infaillible. Au fond Quenxu était un de ces sages païens qui connaissent Dieu sans l'adorer. Sa chambre était parée d'emblèmes qui tous disaient quelque chose de moral; il y en avait un qui parlait clairement d'un Dieu sans commencement et sans fin, et un autre faisait voir la dépendance où est le cœur humain à l'égard d'un être supérieur qui règle ses mouvemens. Le docte bonze dès qu'il entendit parler du P. Viléla eut envie de le voir, moins par curiosité que par vanité; il l'alla donc trouver, et, d'un air de suffisance accompagnée de mépris, lui dit en l'abordant qu'il ne venait pas pour apprendre de lui quelque chose de nouveau, mais qu'il ne serait pas fâché de l'entendre parler de sa religion. Le père, avec cette modestie qu'inspire la vérité, fit ce que le bonze souhaitait : à peine eut-il commencé son discours que le saint Esprit toucha le cœur du religieux idolâtre, et lui éclaira l'esprit.

Le missionnaire s'aperçut que Quenxu pâlissait

de temps en temps, que son attention devenait plus sérieuse, et qu'il paraissait frappé des grandes vérités de notre religion : encouragé par ce changement, dont il augurait bien, il s'étendit fort sur la conformité qu'ont les principes du christianisme avec les lumières de la raison, et fit voir combien au contraire les sectes du Japon sont opposées au bon sens. Le bonze pendant tout ce discours était immobile comme un homme interdit; seulement il poussait de momens à autres de profonds soupirs. Enfin le saint Esprit prenant possession de son âme il fallut qu'il se rendît : *Je suis chrétien,* s'écria-t-il tout à coup, *je suis chrétien; baptisez-moi.* Le P. Viléla, qui avait examiné Quenxu, et qui connaissait son caractère d'esprit, apercevait trop bien l'opération du saint Esprit dans son cœur pour balancer un moment à le croire véritablement converti; il le baptisa sur-le-champ, et le bruit d'un événement si singulier s'étant bientôt répandu il y eut jusqu'à quinze bonzes des plus distingués qui se firent chrétiens.

Parmi ces illustres prosélytes il y en eut un en qui l'innocence et l'austérité de sa vie avaient sans doute préparé les voies à la grâce de sa conversion; il est vrai qu'il n'y avait rien de si dur que la manière dont il vivait : le désir qu'il avait d'aller au ciel lui avait fait faire vœu d'enseigner toute sa vie le *Foquequium* gratuitement. Huit ans avant que le P. Viléla parût à Méaco le bonze

songea une nuit que des prêtres venus d'occident lui montraient le chemin du ciel, et le lendemain il apprit qu'il en était arrivé deux à Amanguchi.

De si grands succès semblaient répondre d'une abondante récolte lorsque les bonzes excitèrent un nouvel orage d'autant plus dangereux que le xaco se mit à leur tête : la trame fut ourdie avec tant de secret qu'avant que les missionnaires fussent informés de rien les mesures étaient prises pour les perdre. Le gouverneur de Méaco, gagné par une grosse somme d'argent, se préparait à les chasser de la ville, et il ne s'agissait plus que de trouver un prétexte lorsque Mioxindono fit avertir le P. Viléla de se retirer dans une de ses forteresses jusqu'à ce qu'il pût parer le coup qu'on se préparait à lui porter. Le père déféra à cet avis : mais il s'en repentit bientôt; il apprit que sa retraite passait pour une fuite, et que les ennemis de la religion en triomphaient ; il prit le parti de retourner sur-le-champ à Méaco, et, résolu à tout événement, il parut dans cette capitale avec plus d'intrépidité que jamais. Dieu bénit son courage; les bonzes furent étonnés : Mioxindono parla à l'empereur, et ce prince par un nouvel édit défendit de troubler les prêtres européens dans leurs fonctions.

Cet avantage remporté sur les ministres de l'infidélité, et la protection du souverain disposèrent admirablement les esprits en faveur du

christianisme, et les deux ouvriers évangéliques commencèrent enfin à recueillir le fruit de leurs travaux; on venait de tous côtés leur demander le baptême, et dans peu leur plus grand embarras fut de trouver du temps pour satisfaire tous ceux qui demandaient à être instruits. La ferveur des fidèles s'accrut avec leur nombre, et comme ils brûlaient du désir de faire partout connaître le Dieu qu'ils adoraient les principaux d'entre eux composèrent un petit traité en forme de lettre adressé aux chrétiens de Funai, où l'on opposait la véritable religion aux différentes sectes du Japon, et l'on faisait voir combien elle leur était supérieure. Ce petit ouvrage fut l'occasion ou l'instrument d'un nombre incroyable de conversions.

[1561] De la manière dont les esprits paraissaient partout préparés à recevoir l'Evangile il est constant qu'il ne manquait que des ouvriers pour seconder de si favorables dispositions : on en demandait de toutes parts au P. de Torrez; cependant il n'en venait point des Indes. Pour comble de chagrin le supérieur fut encore obligé de se priver du seul prêtre qu'il eût avec lui dans le Ximo; mais ce fut beaucoup moins cette perte qui le toucha que le principe qui la causa, et les circonstances dont elle fut accompagnée. Un des premiers missionnaires sur qui S. François-Xavier avait jeté les yeux pour les missions de la Chine et du Japon après qu'il eut reconnu

que ces deux empires demandaient des prédicateurs d'un mérite et d'une vertu beaucoup au-dessus du commun était le P. Balthazar Gago; et rien ne fait concevoir une plus grande idée de ce religieux que la préférence qu'un aussi bon juge lui donna en une occasion de cette importance sur tant de saints et de grands hommes qui firent alors changer de face à toute l'Asie, et parmi lesquels il y eut tant de martyrs.

Le P. Gago fit d'abord honneur au choix de son supérieur; il apprit si aisément la langue japonnaise qu'en très peu de temps il fut en état de la parler comme ceux du pays qui la parlaient le mieux. Il fit dans le Bungo, dans le Firando et dans le Chicugen des conversions innombrables; sa vertu et la douceur de ses manières lui avaient tellement gagné tous ses néophytes que leur attachement pour sa personne allait à une véritable tendresse : les miracles que Dieu opéra plus d'une fois par son ministère, et surtout le pouvoir qu'il avait reçu de chasser les démons, répandirent fort loin sa réputation, et ce qu'il souffrit dans la prise de Facata l'avait rendu infiniment cher et précieux à toute cette église naissante. Mais ce géant s'arrêta malheureusement au milieu de sa course, et par un secret jugement de Dieu, qui voulut sans doute apprendre à tant d'hommes apostoliques que quoi qu'ils eussent fait et souffert pour son nom ils ne pouvaient avoir trop de défiance d'eux-mêmes, un des plus zélés et des plus

infatigables ouvriers qui fussent alors dans l'orient fut du nombre de ceux qui après avoir mis la main à la charrue regardent lâchement derrière eux.

Il n'y avait pas long-temps que le P. Gago était revenu de Facata qu'on aperçut en lui un grand changement; lui à qui jusque là rien n'avait paru difficile trouvait alors tout impossible; enfin il déclara que ses infirmités ne lui permettaient pas de demeurer davantage au Japon. Le P. de Torrez, voyant bien que le P. Gago n'était plus ce qu'il avait été, et jugeant qu'un homme dans cette disposition ne serait pas fort utile à la mission du Japon, fut obligé de consentir à son départ. La nouvelle s'en étant répandue ce fut parmi les fidèles une extrême désolation; mais ni la douleur des missionnaires ni les larmes des néophytes ne purent changer le cœur du P. Gago. Pour cacher au public sa lâcheté, et pour donner quelque consolation aux chrétiens, ou plutôt pour se tirer de leurs mains, il fit courir le bruit qu'il allait chercher aux Indes un renfort de prédicateurs, et il s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile vers Malaca.

Il n'alla pas bien loin sans reconnaître que Dieu le poursuivait comme un autre Jonas; car après quelques jours d'une navigation assez tranquille le vaisseau fut assailli de la plus furieuse tempête qu'on eût encore vue dans ces mers. Alors le missionnaire fugitif sentit tout le poids

de la colère du ciel : il se reprocha cent fois son infidélité, et s'offrit en sacrifice pour le salut d'un équipage sur lequel il crut avoir attiré l'indignation divine. Il refusa constamment une place qu'on lui présenta dans l'esquif où plusieurs s'étaient déjà sauvés, et pendant quinze jours que dura la tourmente il fit tout ce qu'on eût pu attendre de lui dans le temps de sa plus grande ferveur. Enfin le navire alla se briser dans un port de l'île d'Haïnan, où par un double miracle il aborda presque sans agrès, et donna à tout le monde le temps de mettre pied à terre.

Le danger cessé le P. Gago retomba dans sa langueur, et l'on fut assez surpris à Goa de le voir demander du secours pour le Japon, exagérer les besoins de cette église, et ne point parler d'y retourner, quoiqu'il ne parût en lui aucune incommodité notable. On l'envoya aux îles Salsettes, qui ne sont pas éloignées de Goa : il y courut de grands risques ; il fut même emmené en captivité. Ayant été délivré par le crédit du vice-roi il ne fit plus rien, et le reste de sa vie parut si peu conforme à ce qu'on devait attendre d'un homme de sa profession que si l'on n'eût eu quelque égard aux services qu'il avait rendus à la religion on en eût apparemment déchargé la compagnie : c'est ce que manda au P. François de Borgia un visiteur que ce saint, qui était alors général de son ordre, avait envoyé aux Indes. Ce n'est pas que le P. Gago fût

tombé dans quelque désordre; mais on regardait comme un grand dérèglement qu'un homme à la vue de ses frères qui se consumaient tous les jours pour le salut des âmes demeurât dans l'inaction, et l'on avait devant les yeux cette terrible condamnation que Jésus-Christ a portée contre ceux qui étant le sel de la terre et la lumière du monde ont laissé périr en eux cette force et cette vertu qu'ils avaient uniquement reçue pour le bien de l'Église et pour le salut des âmes.

Le P. Gago sur la fin de ses jours se reconnut un peu, et l'on vit renaître quelques étincelles de ce feu divin qui avait si long-temps embrasé son cœur; mais il s'en fallut bien qu'il atteignît jamais au degré de sainteté d'où il était déchu. Je ne crois pas au reste qu'on me sache mauvais gré de m'être un peu étendu sur un endroit aussi instructif pour les ouvriers de l'Évangile : si quelqu'un y trouvait à redire je lui répondrais avec Bartoli par ces paroles de S. Jérôme : *j'écris une histoire et non pas un panégyrique*. Le saint docteur s'exprime ainsi au sujet de sainte Paule, dont il rapportait quelques faiblesses, et je me persuade que l'exemple d'un si grand homme m'autorise ici suffisamment; la raison même veut, ce semble, qu'un historien dise également le bien et le mal de ceux dont il parle, surtout quand ce qu'il dit peut être de quelque utilité pour l'édification et pour l'instruction de ses lecteurs. Je reviens à mon sujet.



La réputation du P. Viléla s'étant répandue dans les royaumes voisins de Méaco ce missionnaire fut appelé à Sacai par un des principaux de la ville. Sacai, ville capitale du royaume d'Izumi, était au temps dont je parle la plus opulente et la plus forte ville du Japon : d'un côté la mer l'environne, et lui forme un des plus beaux ports qui se puisse voir; de l'autre elle est ceinte de fossés d'une profondeur extraordinaire et d'une largeur proportionnée. Cette ville n'avait point de roi; le gouvernement y était républicain, et ne différait en rien, dit-on, de celui de Venise: on ne peut croire jusqu'où y allait la police; chaque rue était fermée, chaque quartier avait son commissaire, les moindres fautes contre le bon ordre y étaient sévèrement punies, et il n'arrivait aucun différend qui pût tant soit peu troubler la tranquillité publique qu'on n'y remédiât sur-le-champ.

Mais Sacai, riche, puissante, plongée dans les délices qu'attirent toujours l'abondance, et superbe de tant d'avantages, n'était pas disposée à recevoir l'Evangile, et la foi n'y fit jamais de grands progrès. Parmi tant d'endurcis il y avait une famille prédestinée. Le P. Viléla fut reçu comme un ange du ciel par le gentilhomme qui l'avait fait venir, et il baptisa toute sa maison: ce père a écrit des choses admirables de la ferveur de cette vertueuse famille, surtout d'un enfant de quatorze ans qui ne respirait que le mar-

tyre, et qui avait été rempli au baptême d'une si grande abondance de grâces qu'il semblait un séraphin tout enflammé de l'amour de Dieu. Cet enfant avait une sœur, laquelle quelques années après donna aux fidèles du Japon un grand exemple qui fut dans la suite imité de quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe : elle renonça publiquement au monde sans sortir de la maison paternelle, où elle se bâtit un oratoire qu'elle ne quittait presque point; elle fut la première de sa nation qui se consacra à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle.

Tandis que ces choses se passaient dans le centre de l'empire Louis Almeida visitait les églises du Ximo qui manquaient de pasteurs, guérissant en même temps les corps et les âmes, et trouvant dans tous les lieux de son passage de nouveaux sujets d'adorer la bonté de Dieu sur les Japonnais : c'était partout une si grande ferveur qu'elle le remplissait de consolation, et lui faisait trouver de la joie dans les fatigues d'un si long et si pénible voyage. Deux choses le frappaient plus que tout le reste, ainsi qu'il le manda aux pères de sa compagnie qui étaient aux Indes; la première était l'esprit de pénitence qui régnait parmi ces nouveaux fidèles à un point qu'on avait de la peine à les empêcher de se laisser aller à des excès capables de ruiner leur santé : cela venait en partie d'une délicatesse de conscience si grande qu'il n'était presque pas

possible de les rassurer. La seconde chose qui étonna le missionnaire c'est qu'aussitôt qu'un infidèle avait reçu le baptême, quelque grossier et quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs, il devenait formidable aux bonzes. Almeida en rapporte plusieurs exemples, et il assure qu'on voyait tous les jours des artisans, des femmes, des enfans même faire aux plus fameux docteurs des questions qui les jetaient dans un embarras d'où ils ne se tiraient point.

Ce qui contribuait le plus à conserver et à augmenter la ferveur des fidèles japonnais c'est l'union étroite qu'on avait trouvé le moyen d'établir et qu'on entretenait soigneusement entre les chrétiens non seulement d'une même ville ou d'un même royaume, mais encore de tout l'empire. Toutes ces petites églises s'écrivaient les unes aux autres pour se consoler dans leurs afflictions, s'animer à la sainteté, s'exciter à la persévérance, et se faire mutuellement part de ce qui se passait d'édifiant dans chacune : ainsi l'on pouvait dire de ces fidèles ce que l'Ecriture rapporte des premiers chrétiens, qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Il arrivait de ce petit commerce de piété que les exemples de vertus que donnaient les particuliers devenaient publics, et que le fruit n'en était pas renfermé dans l'enceinte d'une ville ou d'une bourgade : un secrétaire du roi de Firando en donna un dans le temps de la visite d'Almeida qui fit de

merveilleux effets, et qui mérite d'être rapporté.

Ce secrétaire, qui était un homme de soixante ans, menait avec sa femme une vie véritablement chrétienne au milieu d'une cour idolâtre. La pensée de la mort l'ayant un jour extraordinairement frappé il crut que désormais son unique soin devait être de se préparer à ce terrible passage, et sur-le-champ il prit son parti et résolut d'aller chercher une retraite dans le Bungo, où la présence du supérieur des missions, qui y faisait son séjour ordinaire, rendait plus aisé le fréquent usage des sacremens : sa femme, à qui il communiqua sa pensée, bien loin de le détourner de ce dessein, l'exhorta fort à suivre l'inspiration du ciel; il mit donc ordre à ses affaires, et s'embarqua secrètement pendant la nuit.

Le lendemain le roi de Firando qui aimait son secrétaire ne le voyant point paraître à l'ordinaire l'envoya chercher; et apprenant qu'il n'était point dans la ville il fit armer une barque et courir après lui : on le joignit; mais comme il n'était plus sur les terres de Firando on n'osa le saisir; on pria seulement le seigneur du lieu de le faire mettre en prison, ce qui fut exécuté. La femme de ce généreux chrétien, sachant qu'il était prisonnier, lui manda de représenter au tono, par l'ordre duquel on l'avait arrêté, qu'il violait le droit d'asile; mais que quoi qu'il arrivât il tînt bon; que le royaume de Jésus-Christ valait mieux que tous les empires du monde; qu'elle

le suivrait dans peu, et qu'ils devaient préférer l'exil aux plus grands établissemens et à la faveur du prince.

Cependant le P. de Torrez apprit ce qui se passait, et par le crédit du roi de Bungo obtint que le prisonnier fût délivré. Ce fervent chrétien vint aussitôt à Funai, où, renonçant à toute autre affaire qu'à celles qui regardaient la gloire de Dieu et sa propre sanctification, il demeura jusqu'à sa mort avec les missionnaires : toute son occupation était d'enseigner à lire et à écrire aux enfans des chrétiens, et de traduire en japonnais quelques écrits que les pères avaient apportés des Indes, ou qu'ils composaient au Japon plus aisément en leur langue naturelle, que le secrétaire avait apprise. Par là il procura un nouvel ouvrier à la mission, un jeune jésuite japonnais, nommé Damien, étant occupé à ces petits exercices avant que ce fervent secrétaire s'en chargeât : au reste Dieu lui rendit au centuple dès cette vie tout ce qu'il avait quitté, le gratifiant du don des larmes et l'élevant à une très sublime contemplation.

De Firando Almeida passa par la forteresse d'Ekandono pour aller à Saxuma, où il avait ordre de se rendre incessamment : il souffrit extraordinairement dans ce voyage; c'était au cœur de l'hiver, qui cette année-là fut extrêmement rude. Le missionnaire a laissé par écrit une partie des incommodités qu'il eut alors à essuyer; mais

rien ne surprend davantage que ce qu'il dit que pour se faire un chemin dans les campagnes, et même quelquefois dans les villes, il fallait abattre la neige avec des pics, comme on fait en quelques endroits des Alpes. Almeida trouva la maison d'Ekandono presque toute chrétienne : on eût bien voulu l'y retenir quelque temps; mais il était pressé, et il promit de retourner le plus tôt qu'il lui serait possible. Il alla ensuite saluer le roi de Saxuma, qui avait demandé des prédicateurs : il eut toute liberté de traiter avec les fidèles de Cangoxima, dont la vertu, la fidélité et le zèle pour le service de leur souverain étaient ce qui avait fait souhaiter à ce prince que tous ses sujets embrassassent une religion si sainte. Le missionnaire fut surpris de voir ces néophytes, qui depuis S. François-Xavier étaient demeurés sans pasteurs, si bien instruits néanmoins, et malgré les persécutions continuelles des bonzes si fort multipliés : il eut la consolation d'accroître encore leur nombre, et rien ne l'y aida davantage qu'une cure qu'il fit sur le supérieur d'une maison de bonzes; car cet important service lui gagna entièrement tous ces prêtres idolâtres. Ensuite comme rien ne l'arrêtait plus à Cangoxima il retourna à la forteresse d'Ekandono, ainsi qu'il s'y était engagé : en arrivant il trouva que le vieillard que le P. Xavier avait chargé du soin de cette petite chrétienté était mort depuis

quelques jours, et qu'il fallait lui donner un successeur.

Ce fut alors qu'après avoir examiné de plus près ces fervens chrétiens il entra dans un étonnement qui ne se peut décrire : il voyait des femmes, des enfans, des soldats, des domestiques, qui n'avaient jamais vu de prêtre qu'une seule fois en passant, pratiquer avec ardeur les plus sublimes vertus, s'adonner à l'oraison et à la pénitence, se retirer le plus souvent qu'il leur était possible dans une forêt voisine pour ne vaquer pendant plusieurs jours qu'à Dieu et à eux-mêmes. L'admiration d'une si grande sainteté avait fait presque autant de catéchumènes qu'il était resté d'infidèles dans le château. Almeida les baptisa tous; il nomma ensuite pour avoir la conduite de ce petit troupeau le fils aîné du tono, et il lui associa un jeune homme en qui il avait remarqué un grand esprit et beaucoup plus encore de ferveur. Ce néophyte avait composé un fort bel ouvrage, et qui fut d'une grande utilité à toute cette église; c'était une histoire sainte depuis la création du monde jusqu'à la résurrection du Sauveur. Les souffrances et les opprobres de la passion de l'Homme-Dieu y étaient exprimés d'une manière fort touchante. Au reste les sentimens dont il avait rempli son livre n'étaient qu'une faible expression de ceux de son cœur et l'on ne pouvait l'entendre parler de Dieu qu'on

ne se sentît embrasé de l'amour divin. Un jour Almeida lui demanda ce qu'il ferait supposé que le prince lui ordonnât d'abjurer le christianisme : « Voici, dit-il, ce que je lui répondrais : seigneur, voulez-vous que je vous sois fidèle et que j'aie pour vous toute la soumission qui convient à un sujet? voulez-vous que je fasse paraître du zèle pour votre service et qu'aucun intérêt particulier ne me fasse jamais manquer à mon devoir? voulez-vous que je sois doux, modéré, complaisant, que je souffre avec patience tous les mauvais traitemens que l'on me fera? ordonnez-moi de demeurer chrétien; il n'y a que d'un chrétien qu'on doive attendre tout cela. »

Parmi tant de sujets de consolation qui se présentaient de tous côtés au missionnaire une chose l'affligeait sensiblement : Ekandono ne voulait point consentir à recevoir le baptême; il ne laissait pas de trouver bon qu'on lui parlât de la religion, mais un jour qu'Almeida le pressait plus qu'à l'ordinaire de se déclarer il lui fit cette réponse : « Dieu m'est témoin que votre loi me plaît, et sans cela croyez-vous que j'eusse permis à ma famille et à ma garnison de l'embrasser? Mais vous ne savez pas les mesures qu'il faut que je garde avec la cour de Saxuma : vous vous imaginez parce que le roi vous fait bon visage qu'il est ravi qu'on embrasse votre religion : vous vous trompez; cela est bon pour le peuple; son changement ne porte pas à consé-

quence, et peut attirer les Portugais dans nos ports; mais il s'en faut bien que le prince soit dans les mêmes sentimens par rapport à sa noblesse. J'espère toutefois, ajouta-t-il, de la bonté divine qu'elle fera naître le moment favorable où je pourrai sans aucun risque ne rien déguiser de ma croyance. » Almeida vit bien qu'il serait inutile de faire de nouvelles instances, et d'ailleurs il reçut ordre du P. de Torrez de se rendre incessamment à Omura pour des raisons que je vais expliquer.

La principauté d'Omura est située à la pointe occidentale du Ximo : les géographes et la plupart des historiens la mettent parmi les royaumes parce qu'elle était au temps dont je parle aussi indépendante que les autres provinces plus considérables dont les souverains portaient la qualité de rois; mais c'est si peu de chose qu'Omura et ses dépendances qu'on ne peut lui donner le nom de royaume sans abuser des termes et avilir la dignité royale; aussi les seigneurs d'Omura, quoiqu'ils se regardassent avec raison au-dessus des tonos, qui sont tous vassaux de quelque roi particulier, n'ont jamais pris dans leurs lettres que la qualité de princes. [1562] Sumitanda, qui gouvernait alors ce petit état, était fils puîné de Xengandono, ancien roi d'Arima, et avait reçu de la nature toutes les qualités qui inspirent le respect et l'amour. Comme il n'avait pas été élevé dans l'espérance de régner il n'avait d'a-

bord paru en lui qu'un sujet soumis non seulement à l'égard du roi son père, mais encore à l'égard de son frère aîné, après que Xengandono l'eut mis à sa place sur le trône, suivant ce qui se pratique assez ordinairement au Japon. La valeur de Sumitanda faisait le soutien de la couronne, et ne donnait point d'ombrage; sa bonne mine, une certaine popularité noble, son humeur douce et bienfaisante, ses manières affables le rendaient les délices du peuple, et ne causaient point de jalousie au souverain : un prince de ce caractère méritait de ne pas toujours obéir. Le prince d'Omura, voisin et proche parent du roi d'Arima, mourut et ne laissa qu'un fils bâtard qu'on jugea incapable de lui succéder. La princesse veuve adopta Sumitanda, et au grand contentement de tous ses sujets le déclara prince d'Omura : Sumitanda soutint dans sa nouvelle dignité l'opinion qu'on avait conçue de son mérite; d'ailleurs il gouverna avec tant de bonté que difficilement aurait-on pu trouver un prince qui aimât plus ses sujets, ni des sujets qui fussent plus affectionnés à leur prince.

Il y avait environ douze ans que Sumitanda avait pris possession de la souveraine puissance lorsqu'il lui tomba par hasard entre les mains un livre composé par le P. Viléla, où la vérité de la religion chrétienne était nettement et solidement prouvée : il le lut avec attention, et il se sentit porté à se faire chrétien. Pour ne point

agir avec précipitation il souhaita conférer avec quelques-uns des missionnaires, et, ne voulant pas découvrir son dessein, il proposa à son conseil d'attirer dans ses ports les vaisseaux portugais; il exagéra l'utilité de ce commerce, et dit que le meilleur moyen pour engager les Européens à préférer ses ports aux autres était de leur offrir de plus grands avantages qu'on ne leur en faisait ailleurs, et surtout d'avoir dans ses états quelques prêtres de leur religion. Chacun approuva ce projet, et le prince fit avertir de tout le P. de Torrez; l'assura que le port de Vocoxiura serait ouvert aux Portugais, exempt de tous droits; qu'on leur en céderait toutes les terres à deux lieues à la ronde; qu'il y aurait une maison pour les missionnaires, et qu'aucun païen ne pourrait s'y établir de nouveau sans leur consentement. Le P. de Torrez n'eut pas plus tôt reçu cette lettre qu'il écrivit à Almeida de se transporter à Omura, et qu'il lui envoya toutes les instructions dont il avait besoin; et c'est ce qui obligea ce père à quitter plus tôt qu'il n'eût souhaité le royaume de Saxuma.

D'un autre côté le roi de Firando, ayant su les offres avantageuses que Sumitanda faisait aux Portugais, fit prier le P. de Torrez de lui envoyer des missionnaires; mais, un vaisseau du Portugal étant venu peu de jours après mouiller à Firando, le roi se repentit de ses avances, et dit tout haut qu'il n'était point en peine d'avoir les

Européens dans ses ports; qu'ils étaient les plus commodes du Japon, et qu'ils seraient toujours choisis préférablement aux autres de quelque manière qu'il en usât envers les chrétiens; que ce n'était point à cela que regardaient les marchands d'Europe, puisque s'ils y avaient eu égard on ne les eût vus jusqu'alors que dans les ports du Bungo. Ces discours, qui furent rapportés au P. de Torrez et même à la cour de Funai, firent juger que pour l'honneur de la religion et pour celui des Portugais il fallait engager le capitaine du vaisseau qui était à la rade de Firando à se retirer ailleurs, et le P. de Torrez partit sur-le-champ pour faire exécuter lui-même cette résolution. Le roi de Firando fut surpris des honneurs qu'on fit au missionnaire à son arrivée; mais il le fut bien plus encore quand il apprit que le vaisseau avait levé l'ancre, et que le capitaine en partant avait déclaré qu'il ne pouvait demeurer dans un pays où l'on maltraitait ceux qui professaient la même religion que lui : il prit en effet la route de Vocoxiura, où il arriva en peu de jours.

Almeida était déjà dans ce port; mais le P. de Torrez, qui avait amené avec lui Fernandez, jugeant bien que le prince d'Omura l'arrêterait long-temps, renvoya Almeida à Funai. Quelques jours après l'arrivée du navire à Vocoxiura Sumitanda y vint avec peu de suite. Les missionnaires lui allèrent présenter leurs respects,

et furent reçus d'une manière qui les persuada que ce prince était chrétien dans le cœur : il leur témoigna d'abord qu'il ne voulait point le céder au roi de Bungo en amitié pour eux, et parce que Civandono avait accoutumé de manger chez les pères une fois tous les ans Sumitanda leur dit que dès le lendemain il voulait leur faire le même plaisir. Il y vint effectivement, et avec une familiarité dont on n'avait point encore cru capables les souverains du Japon : il entretint les missionnaires et les officiers portugais comme il eût fait avec ses plus intimes favoris. Au sortir de table le prince voulut voir la chapelle qu'on avait dressée en attendant que l'église fût bâtie; il y demeura jusqu'au soir à s'instruire des principaux mystères de notre religion, et à proposer ses doutes. La nuit approchant il se retira; mais il revint au bout d'une heure sans autre suite qu'un seigneur chrétien : il voulut qu'on le reçût dans la chapelle parce qu'il avait été fort touché de la vue d'un tableau de la Vierge qui tenait son fils entre ses bras. Ils demeurèrent enfermés jusque bien avant dans la nuit, et le prince pour se rafraîchir de temps en temps la mémoire de ce qu'on avait traité dans cette conversation en fit sur-le-champ un abrégé de sa main.

Le lendemain il envoya au P. de Torrez ce même seigneur qui l'avait accompagné la veille pour lui dire de sa part qu'il était chrétien, et qu'il ne tarderait pas à en faire une profession

publique : en effet il commença par porter sur ses habits une croix en broderie; il alla en cet équipage rendre une visite au roi d'Arima, son frère, et lui persuada d'ouvrir aux Portugais le port de Cochinotzu aux mêmes conditions qu'il leur avait faites à Vocoxiura. Le roi d'Arima, qui était d'une humeur fort douce et d'un naturel extrêmement facile, consentit à tout, et le prince d'Omura le fit aussitôt savoir au P. de Torrez; et Almeida, qui était revenu de Funai pour quelque affaire, fut envoyé à Arima : il n'y trouva point le roi, qui faisait la guerre à un de ses voisins, et qui était allé se mettre à la tête de ses troupes. On conseilla au missionnaire de pousser jusqu'au camp; il le fit : le roi le reçut de la manière la plus obligeante, lui fit expédier tout ce qui était nécessaire pour le nouvel établissement, et lui donna pour l'accompagner un gentilhomme, qu'il chargea de tenir la main à l'exécution de ses ordres.

En allant du camp à Cochinotzu le missionnaire passa par Ximabara, où il trouva une église toute formée. Le seigneur de Ximabara, qui avait épousé la sœur du roi d'Arima et du prince d'Oruma, était lui-même chrétien; c'était Damien, ce jeune religieux dont j'ai parlé il n'y a pas long-temps, qui le premier avait prêché la foi en ces quartiers-là, et il l'avait fait avec beaucoup de succès. Depuis Almeida dans une de ses courses apostoliques avait annoncé Jésus-

Christ au tono lui-même, et d'abord ce seigneur lui avait permis de baptiser sa fille, qui à l'âge de quatre ans était un prodige d'esprit et de sagesse : cette enfant fut la première personne du sang des rois d'Arima, qui a produit tant de saints, qui ait reçu le baptême. Aussitôt le peuple et la noblesse suivirent comme à l'envi l'exemple de la jeune princesse; enfin le tono et son épouse se procurèrent à eux-mêmes le bonheur qu'ils avaient procuré à leur fille et à un si grand nombre de leurs sujets. Nous n'avons point les lettres qui nous auraient appris le détail de toutes ces conversions, et je suis bien aise d'avertir ici que si dans la suite de cette histoire on rencontre quelques faits assez considérables peu circonstanciés, et d'autres dont les suites ne soient point marquées, c'est que les mémoires qui nous auraient donné des connaissances plus amples et plus suivies ne sont pas venus jusqu'à nous, mais ont été perdus sur mer dans les fréquens naufrages que faisaient en ce temps-là les vaisseaux portugais qui trafiquaient à la Chine et au Japon.

Quelque pressé que fût Almeida de se rendre à Cochinotzu il ne put refuser au prince et à la princesse de Ximabara de faire quelque séjour chez eux : il fut charmé de la piété de ces néophytes; il baptisa plusieurs idolâtres qu'il trouva très bien instruits, et laissa en partant cette église dans un état de solidité à se pouvoir

passer pour quelque temps de missionnaires. Effectivement quoique les bonzes missent tout en œuvre pour la détruire, et qu'ils eussent fait périr par le poison un chrétien des plus distingués par sa naissance et ses emplois, ils ne firent qu'augmenter de plus en plus l'amour des souffrances dans le cœur des autres, et y allumer le désir du martyre. Almeida était sur le point de partir lorsqu'on lui apporta une petite fille de trois ou quatre mois qui allait expirer : on le pria de la baptiser; il le fit : aussitôt l'enfant, levant au ciel ses petites mains, s'écria d'une voix distincte : *Je m'en vais jouir de Dieu.* Et en disant ces mots elle rendit l'esprit.

[1563] Le missionnaire fut reçu à Cochinotzu chez le gouverneur, qui était de sa connaissance, et qui peu de jours après se fit baptiser avec toute sa famille. La suite répondit à de si heureux commencemens, et en moins de quinze jours trois cents personnes reçurent le baptême. Tout étant ainsi disposé dans ce port en faveur du christianisme on ne trouva aucune difficulté à régler toutes les choses selon les intentions du roi, et un si bel établissement, qui fut dans la suite un des plus utiles à la religion, ne coûta au missionnaire que la peine du voyage.

D'un autre côté le prince d'Omura, de retour d'une guerre où il avait acquis beaucoup de gloire, et dont il attribuait l'heureuse issue à la vertu de la croix, était plus résolu que jamais à

se déclarer chrétien lorsque la princesse Camisama, sa femme, qui jusque là n'avait point eu d'enfans, parut grosse. Sumitanda crut être encore redevable de ce bonheur inespéré au Dieu des chrétiens, et dans le transport de sa reconnaissance il partit pour Vocoxiura avec trente seigneurs que son exemple et ses discours avaient gagnés à Jésus-Christ. Dès qu'il fut arrivé il envoya dire au P. de Torrez qu'il venait lui demander le baptême pour lui et pour toute sa suite. Le vertueux vieillard était dans sa chapelle : il pleura de joie à cette nouvelle, et fut long-temps sans mouvement et sans parole; étant revenu à lui il se jeta à genoux au pied de l'autel, et fit au ciel mille vœux pour la prospérité du prince. De là il se rendit au logis de Sumitanda, et eut avec lui un entretien qui dura depuis le soir jusqu'au lendemain matin : ils parlèrent des moyens d'extirper l'idolâtrie du pays, et ils convinrent que le plus sûr était de prendre les voies de la douceur, sur ce raisonnement que les esprits irrités par des éclats hors de saison ne se convertissent jamais sincèrement.

Le père s'étant retiré pour préparer toutes les choses le prince le suivit de près, et se rendit à la chapelle avec ses trente prosélytes, dont il rendit publiquement ce témoignage qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fût prêt à attester de son sang la vérité qu'ils avaient tous reconnue en effet ils firent paraître dans la cérémonie d

leur baptême une piété qui répondit de leur constance : le prince fut nommé Barthélemy, et il n'est guère connu que sous ce nom dans les relations espagnoles et portugaises.

Dès le lendemain Sumitanda fut obligé de partir pour aller joindre l'armée du roi d'Arima, son frère, et malgré les résolutions qu'il avait prises de se ménager avec ses peuples il éprouva bientôt qu'un coeur possédé de l'esprit de Dieu n'écoute plus rien lorsqu'il s'agit des intérêts du ciel. C'est une coutume au Japon de consulter avant de se mettre en campagne l'idole Maristen ou Mantisten, qui est parmi les Japonnais le dieu de la guerre : quand les troupes sont assemblées elles vont au temple, où cette divinité est adorée sous la figure d'un géant armé, le casque en tête, et pour cimier un coq déployé, qui couvre presque tout le casque de ses ailes ; en arrivant dans ce temple on met bas les armes, on baisse les étendards et l'on pratique beaucoup d'autres cérémonies militaires, mêlées de superstitions. Sumitanda s'étant mis en marche prit le chemin de la pagode : on en fut surpris, car on savait qu'il était chrétien ; mais l'étonnement des troupes changea bientôt d'objet. Ce prince fut à peine arrivé à la porte du temple qu'il mit le cimeterre à la main ; en même temps il fait signe qu'on s'arrête : il entre avec ses gardes, commande qu'on jette l'idole par terre, et qu'on la tire dehors la corde au cou. Il sort lui-même,

et à la vue de toute l'armée, à grands coups de sabre, il met la statue en pièces et fait brûler le temple. Ce fut un spectacle bien nouveau et sans doute bien étonnant de voir un prince néophyte à la tête d'une armée toute païenne, portant le saint nom de Jésus et le signe adorable de notre rédemption sur ses armes et sur ses habits, plus semblable au chef d'une religion militaire qu'au souverain d'un peuple infidèle, brûler les temples et abattre les statues de ces mêmes dieux qu'il avait si long-temps adorés.

Sumitanda ne borna point son zèle à ce coup d'éclat; il entreprit la conversion de toute son armée, et l'on voyait avec admiration ce prince au milieu du tumulte d'un camp tout occupé à instruire lui-même ses officiers et jusqu'au moindre soldat des vérités de notre religion; mais tandis qu'il faisait l'office de missionnaire il ne négligeait point le devoir de général, et, le dieu des armées combattant pour lui et secondant son zèle, il triompha pour le ciel de ses sujets, et le ciel le fit triompher de ses ennemis.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Arrivée de trois nouveaux ouvriers au Japon. — Révolte contre le prince d'Omura, et quelle en fut l'occasion. — Le P. de Torrez préservé d'un très grand danger. — Le roi d'Arima et le prince d'Omura réduits à de fort grandes extrémités. — Xengandono, père de ces princes, marche à leur secours. — Le ciel combat pour le prince d'Omura. — Le port de Vocoxiura ruiné. — Constance des chrétiens. — Le roi de Naugato assiége Méaco. — Victoire des bonzes négores. Ils sont défaits. — Victoire de l'empereur. — Nouvelles persécutions des bonzes contre le P. Viléla. — Le christianisme est en danger d'être proscrit dans l'empire. — Conversion de deux fameux bonzes et de deux grands seigneurs. — Commencement d'Ucondono. — Ferveur des chrétiens de Firando. — Le père Froez à Méaco. — Magnificence de l'empereur, et de quelle manière ce prince reçoit les missionnaires. — Mioxiudono, favori de l'empereur, conspire contre son maître. L'empereur conçoit quelque soupçon. Fausse démarche de ce prince. — Les rebelles assiégent le palais impérial. — Mort de l'empereur. — Bravoure et fidélité d'un page. Mort de l'impératrice. — Les missionnaires sont exilés de Méaco. — — Mort d'Edouard de Sylva. Ferveur de ce zélé missionnaire. — Le frère du feu empereur se sauve chez Vatadono; portrait de ce tono. — Portrait de Nobunanga. — Ce prince et Vatadono arment en faveur du frère de l'empereur. — Vatadono marche contre les rebelles. — Belle action des soldats chrétiens des deux armées. — Victoire de Vatadono. — Nobunanga rebâtit le palais impérial, et traite fort mal les bonzes. — Sévérité de Nobunanga. — Vatadono obtient le rappel des missionnaires. — Nobunanga se déclare protecteur des missionnaires et des chrétiens. — Le P. Froez dispute en présence de ce prince contre un fameux bonze. — Nobunanga comble les missionnaires de caresses. — Le bonze Nichioxines persécute les missionnaires pendant l'absence de Nobunanga. — Le P. Froez va trouver Nobunanga, et en est bien reçu. — Vatadono disgracié par l'intrigue du bonze Nichioxines. — Sa constance dans sa disgrâce. Il est rappelé, et le bonze puni.

LIVRE TROISIÈME.

La conversion du prince d'Omura et celle du seigneur de Ximabara, jointes à la protection que donnait ouvertement au christianisme le roi d'Arima, faisaient concevoir au P. de Torrez de grandes espérances; pour comble de joie il lui arriva fort à propos trois nouveaux ouvriers; ce furent le P. Jean-Baptiste Démonté, le P. Louis Froez, et Jacques Gonzalez, qui n'était pas prêtre. Le supérieur fit aussitôt partir le P. Démonté avec Almeida pour Funai, où les fidèles étaient sans pasteurs depuis plus d'un an. Le nouveau missionnaire fut très bien reçu du roi de Bungo, à qui il fit le récit des progrès de la foi dans toute la côte occidentale du Ximo : il ajouta que sans une fâcheuse guerre que le roi d'Arima et le prince d'Omura avaient continuellement avec un puissant voisin nommé Riozogi, leur parent, toute cette contrée serait bientôt chrétienne, et qu'il était de la gloire d'un grand prince comme lui de terminer cette querelle par un accommodement. Civandono entra avec joie dans les sentimens du P. Démonté : il écrivit aux trois princes pour leur offrir sa médiation; ils l'accep-

tèrent : on conclut une suspension d'armes, qui fut bientôt suivie d'une bonne paix à la satisfaction des deux partis; et le prince d'Omura, de retour chez lui, ne songea plus qu'à faire la guerre à l'idolâtrie. L'abolition d'une fête pleine de folie et de superstition qui se célébrait en l'honneur des morts fut le premier effet de son zèle; il tourna ensuite toutes ses pensées à la conversion de la princesse Camisama, sa femme. Camisama avait entrepris de ramener son époux au culte des idoles; mais Dieu donna tant de force aux discours et aux exhortations de Sumitanda que la princesse se rendit, et se disposa sérieusement à recevoir le baptême.

La joie de cette conquête ne fut pas longtemps sans être troublée, et la vertu du prince d'Omura était déjà assez solidement établie pour être mise aux plus rudes épreuves. Le conseil de Sumitanda était composé de douze seigneurs, dont, ni par caresses, ni par raison, il n'avait encore pu engager aucun à suivre son exemple : ces conseillers trouvaient même fort mauvais que le prince travaillât avec tant d'ardeur à la destruction de l'ancienne religion de l'empire; et après avoir inutilement tenté la voie de la représentation pour lui faire prendre au moins une conduite plus modérée ils résolurent enfin de pousser les choses aux dernières extrémités : pour mieux cacher leur dessein et pour s'assurer en même temps du port de Vocoxiura ils feignirent d'être gagnés

par les persuasions du prince, et demandèrent la permission d'aller à Vocoxiura se faire instruire par le P. de Torrez. Une résolution si subite et tellement concertée parut au prince un piége qu'on lui tendait : il accorda ce qu'on lui demandait; mais il avertit le P. de Torrez de ne se point trop fier aux catéchumènes qui allaient le trouver; il eût encore fait plus sagement s'il se fût un peu tenu sur ses gardes dans cette circonstance : quoi qu'il en soit le P. de Torrez n'eut pas la peine d'examiner les conseillers du prince; ils n'allèrent point à Vocoxiura, ayant trouvé plus tôt qu'ils ne pensaient une occasion d'éclater et de se saisir Omura.

C'était une loi ou une coutume inviolable dans le pays que tous les ans à certain jour le prince se rendait en cérémonie dans un temple où était la statue de son prédécesseur, lui offrait de l'encens comme à un dieu, et pratiquait quantité d'autres superstitions semblables. Le jour marqué étant venu Sumitanda, qui ne ménageait plus rien, alla en grand appareil à la pagode, en fit tirer la statue du prince, et, ne la regardant plus que comme une idole qui avait reçu les honneurs divins, il se crut dans l'obligation de venger sur elle la majesté de Dieu, et la fit réduire en cendres. Il n'en fallait pas tant pour réveiller tout ce qu'il y avait à Omura de zélés idolâtres; traiter de la sorte son prédécesseur, son parent, faire cet affront à sa bienfaitrice en déshonorant

et en flétrissant la mémoire de son époux, ce ne fut rien moins dans l'esprit des séditieux qu'un attentat qui rendait indigne de l'autorité suprême le prince qui l'avait commis. Sa perte est aussitôt jurée; on prend des mesures pour faire soulever la ville au premier signal. On fait avertir de tout le fils illégitime du feu prince : ce seigneur possédait sans ambition quelques terres dans le royaume de Gotto; on l'invite à venir au plus tôt venger l'injure faite à son père, et à se montrer digne d'un rang dont on l'avait injustement exclu. Ce premier pas fait pour n'avoir rien à craindre du dehors les conseillers d'état persuadent à Riozogi de recommencer la guerre contre le roi d'Arima, qui, pris au dépourvu, ne pouvait pas être fort difficile à vaincre.

Les rebelles, ainsi assurés du dedans et du dehors, songèrent d'abord à faire venir à la capitale le P. de Torrez, qui devait être la première victime immolée à leurs ressentimens : pour l'attirer sans que Sumitanda se doutât de rien quelques-uns des moins suspects représentèrent à ce prince qu'il différait trop le baptême de la princesse, et qu'il était de sa dignité que la cérémonie s'en fît dans Omura même à la vue de tout le peuple; qu'un tel exemple disposerait plus que toute autre chose à embrasser le christianisme.

Le prince fut charmé de ce discours, et il lui faisait trop de plaisir pour qu'il ne le crût pas sincère : il commença à se persuader que ceux

qui lui parlaient de la sorte n'étaient pas eux-mêmes fort éloignés du royaume de Dieu, et sur-le-champ il envoya chercher le P. de Torrez par un gentilhomme chrétien nommé Louis, frère du gouverneur d'Omura. Le père ayant reçu l'ordre du prince se disposait à partir lorsque le P. Froez tomba tout à coup dans une maladie qui en peu d'heures devint extrême. Le supérieur ne crut pas devoir abandonner le malade dans cet état; il écrivit au prince pour le prier d'excuser son retardement, et l'assura qu'il se rendrait à Omura dès que son compagnon pourrait se passer de lui. Le lendemain Louis, qui selon les apparences n'avait parlé qu'à quelques officiers de la cour engagés dans la conspiration, retourna à Vocoxiura, pressa le père de partir sur l'heure, et pour l'y obliger lui dit que le prince voulait avant que d'entreprendre un assez long voyage voir la princesse baptisée. Le P. Froez était un peu mieux. Le P. de Torrez dit la messe pour partir : comme il faisait son action de grâces il se sentit fortement inspiré d'écrire encore au prince et d'attendre sa réponse. Louis, fort surpris de cette résolution, qu'il ne savait à quoi attribuer, reprit avec un peu de chagrin la route d'Omura : il n'avait pas fait beaucoup de chemin que Fariba, un des chefs de la révolte, tombe sur lui avec un détachement de soldats, lui demande où il a laissé le missionnaire, et le taille en pièces avec ses domestiques; puis il s'en va

rejoindre les rebelles : ceux-ci avaient déjà mis le feu au palais et à la ville, et avaient proclamé prince le bâtard d'Omura.

Sumitanda dans une si grande extrémité, se voyant environné de flammes et assailli par tant d'ennemis, ne perdit point courage ; il arma tout ce qu'il trouva autour de lui, se mit avec le gouverneur d'Omura à la tête de ce petit corps d'officiers et de domestiques du palais, et gagna un petit bois, où un Chinois lui fournit des vivres pendant quelques jours ; ensuite, sa troupe s'étant un peu grossie, il alla s'enfermer dans une forteresse qui se trouva très bien munie et en état de défense. Les rebelles l'ayant ainsi manqué se divisèrent en deux bandes : le bâtard d'Omura avec la première s'assura de Vocoxiura, où il se comporta d'abord en homme qui voulait gagner les peuples ; la seconde suivit le prince, et le tint assiégé.

Pendant que ces choses se passaient à Omura Riozogi était entré dans le royaume d'Arima, et tenait la campagne, le roi, qui avait été surpris, s'étant vu obligé de s'enfermer dans une de ses meilleures places. D'un autre côté les rebelles d'Omura reçurent tous les secours sur lesquels ils avaient compté, et Sumitanda se vit assiégé par une armée de terre toute composée de ses sujets, et par une flotte de trois cent trente voiles, où étaient en personne les rois de Firando et de Gotto. Jusque là le prince d'Omura se doutai

bien que son changement de religion était la cause d'une si prompte et si universelle révolution; il en eut bientôt la certitude, qu'il souhaitait pour sa consolation, car ses sujets lui firent dire qu'ils mettraient bas les armes s'il voulait abjurer le christianisme. Il n'eût pas accepté cette offre quand il l'eût crue sincère, de sorte que sans les écouter il ne songea qu'à se bien défendre, et il le fit avec une vigueur qui étonna ses ennemis.

Cependant Xengandono, ancien roi d'Arima, ne put voir tranquillement ses deux fils à la veille d'être dépouillés de leurs états; il assembla donc les vassaux de sa maison, entra dans le royaume d'Arima, et, son armée grossissant à mesure qu'il avançait, il obligea bientôt Riozogi à se retirer. Il fit savoir ensuite à Sumitanda qu'il marchait à son secours, et lui marqua le jour qu'il attaquerait les assiégeans afin qu'il le secondât par une sortie. La chose s'exécuta comme elle avait été concertée; dès que Xengandono parut sur les hauteurs qui bordaient la campagne le prince d'Omura ordonna à ses gens de se tenir prêts, leur montra le secours, et comme ils étaient tous chrétiens il les avertit de mettre toute leur confiance au Dieu des armées. Enfin, Xengandono commençant à donner, les assiégés sortirent en criant *vive Sumitanda*, ce qui fut en même temps le signal du combat et le cri de la victoire. Il n'y en eut jamais de si facile ni de si complète; à peine les

rebelles firent-ils quelque résistance, et il n'en serait échappé aucun si le prince n'eût arrêté l'ardeur des soldats : il est vrai que Dieu combattit visiblement pour les siens. Les vaincus qui échappèrent du carnage assurèrent que les croix dont les habits des soldats chrétiens étaient couverts jetaient un éclat qui les avait éblouis et effrayés; ils ajoutèrent même qu'ils en avaient vu une en l'air très brillante, et toute semblable à celle qui était dans le grand étendard du prince. Enfin il sembla que tout, jusqu'aux élémens, fût armé pour les fidèles, car tandis qu'on se battait sur terre une horrible tempête dissipa la flotte du roi de Firando et de Gotto. Le roi de Firando avait coutume de dire depuis que le prince d'Omura était sorti de ce mauvais pas parce qu'il était bon chrétien.

La joie d'un succès si peu attendu fut pourtant mêlée de quelque amertume; le pays était dans un état déplorable, et Xengandono, ennemi mortel de notre sainte loi, à laquelle il attribuait le malheur de sa famille, ne pouvait souffrir la moindre marque du christianisme. Les princes ses fils n'étaient pas dans une situation à prendre la défense de la religion contre un père qui venait de les rétablir sur le trône, et il fallut de nécessité qu'ils souffrissent en patience ce qu'ils ne pouvaient empêcher. La constance de Sumitanda et celle de tous les autres néophytes parmi tant d'épreuves fut pour les missionnaires

un grand sujet de consolation : ces pères avaient eux-mêmes couru de grands dangers; le bâtard d'Omura n'avait épargné Vocoxiura que tant qu'il avait cru être vainqueur; le dépit de voir ses affaires ruinées l'avait mis dans une colère qu'il avait déchargée sur tout ce qui s'était rencontré, et sans un chrétien d'Arima, qui vint par mer pour sauver les deux religieux, ils n'auraient pas échappé à la fureur des vaincus.

Almeida dit qu'après la victoire du prince et la fuite des rebelles il débarqua à Vocoxiura, où il apprit qu'il y avait de rigoureuses défenses portées de la part de Xengandono de recevoir aucun religieux d'Europe; mais il ajoute que les chrétiens l'allaient trouver pendant la nuit, et lui faisaient, les larmes aux yeux, mille excuses et mille protestations de ne jamais chanceler dans la foi. « Eh! quelle religion embrasserions-nous, disaient-ils, si nous renoncions à celle que vous nous avez prêchée? A qui dans nos peines et dans nos dangers aurions-nous recours si nous étions assez malheureux pour abandonner notre Dieu? Ah! quelques rigueurs qu'il semble exercer contre ses enfans c'est le meilleur de tous les pères, et il a lui-même gravé son amour dans nos âmes; on ne nous l'arrachera pas. » Les choses demeurèrent en cet état près d'une année, au bout de laquelle Xengandono mourut, et les princes ses enfans se virent en liberté de faire pour la religion tout ce qu'ils voulurent. Le roi d'Arima

n'était pas encore chrétien; mais il se disposait sincèrement à le devenir : dès qu'il vit son père mort il manda au P. de Torrez qu'il le priait de le venir trouver à Cochinotzu afin qu'il pût recevoir de lui les instructions nécessaires avant d'être baptisé.

Tandis que la foi s'étendait ainsi dans le Xímo elle s'établissait solidement dans la capitale de l'empire et jusque dans la cour de l'empereur; mais ce n'était pas sans de grandes traverses. À peine le P. Viléla était-il arrivé à Sacai qu'on y apprit des nouvelles bien étranges de Méaco : Morindono, roi de Naugato, et quelques autres des plus puissans princes du Japon, mécontens de l'empereur pour quelque sujet que l'histoire ne dit point, mirent en campagne quarante mille hommes, que le roi de Naugato mena dans la Tense. Les bonzes négores, à qui la cour impériale avait aussi donné quelque sujet de mécontentement, n'eurent pas plus tôt appris cette nouvelle qu'ils armèrent de leur côté, et agirent de concert avec Morindono : par là ce prince se trouva en état d'entreprendre le siége de la capitale; il y marcha donc, et se présenta devant la ville, qui n'avait ni garnison, ni provisions, ni rien de ce qui est nécessaire pour soutenir un siége; aussi s'attendait-on à tout moment à voir encore une fois Méaco la proie du soldat victorieux lorsqu'un oncle de l'empereur s'approcha avec des forces suffisantes pour faire lever le siége

Le roi de Naugato l'eût effectivement levé sans les Négores, qui eurent l'adresse d'attirer l'oncle de l'empereur du côté de Sacai, où ils lui taillèrent en pièces la meilleure partie de ces troupes. Cette victoire releva le courage abattu de Morindono : ce prince donna un assaut à Méaco, qu'il força, et dont il donna le pillage à ses troupes. C'en était fait de l'empereur, qui s'était réfugié dans la citadelle, si ses ennemis ne se fussent point séparés ; mais les Négores, ne songeant qu'à poursuivre leur ennemi qui s'était retiré dans un château très fortifié et très bien muni, ne firent pas réflexion qu'ils se mettaient hors d'état de secourir le roi de Naugato, ou d'en être eux-mêmes secourus en cas qu'ils fussent attaqués séparément : ils le furent en effet les uns et les autres presque en même temps; car le beau-frère du cubo-sama assembla vingt mille hommes, et sut si bien cacher son armement et sa marche qu'avant qu'ils eussent aucune nouvelle de lui il tomba pendant la nuit sur les Négores, en tua la plus grande partie, et dissipa de telle sorte le reste qu'ils ne parurent plus. L'empereur, informé de ce succès, se prépara à en profiter; il commença par faire quelques sorties sur les troupes de Morindono : elles lui réussirent, et les troupes de son oncle et de son beau-frère ne l'eurent pas plus tôt joint que le roi de Naugato se trouva investi de tous côtés. Il ne laissa pas de faire quelque résistance, mais elle ne fut pas

longue; il perdit toute son armée, et il eut bien de la peine à regagner ses états.

Méaco ayant ainsi recouvré sa première tranquillité le P. Viléla y retourna au mois de septembre de l'année 1662, et il n'eut pas plus tôt recommencé ses fonctions apostoliques qu'on vint en foule lui demander le baptême. Plusieurs princes du sang ou alliés de l'empereur, de grands officiers de la couronne, quantité de nobles firent bientôt profession publique du christianisme, et ne se distinguèrent pas moins par leur innocence et leur vertu que par l'éclat du rang et de la naissance. Ce succès obligea les bonzes, toujours appuyés du crédit de leur grand-prêtre, à faire un dernier effort pour chasser les missionnaires : ils s'adressèrent à Daxandono, qui commandait dans la ville, et qui y rendait la justice au nom de l'empereur, et ils mirent tout en œuvre pour l'engager à faire publier un édit contre la nouvelle religion. Daxandono répondit à ceux qui lui furent députés qu'avant de faire consentir la cour à ce qu'ils souhaitaient il fallait examiner si la religion chrétienne était aussi mauvaise qu'ils le disaient, et que ce qu'il pouvait faire en leur faveur était de nommer des personnes capables d'en juger.

Rien n'était plus à désirer pour la bonne cause que cet examen, supposé que les examinateurs fussent bien choisis, mais ils le furent très mal : on mit cette affaire entre les mains de deux bonzes,

dont l'un se nommait Ximaxidono, et l'autre Cicondono, tous deux adonnés à la magie, ennemis déclarés des chrétiens, et fort estimés à la cour, où ils avaient toujours eu des emplois considérables; car le premier était tout le conseil de Mioxindono, le plus puissant particulier de l'empire, et le second avait été le précepteur de l'empereur. Ce choix persuada tout le monde que c'était fait des missionnaires, et tous furent d'avis qu'ils se retirassent : ils le firent et partirent pour Sacai. La suite fit voir qu'ils avaient eu raison de céder au temps : leur absence ralentit un peu la violence avec laquelle on les poussait, et par un de ces miracles de la grâce que Dieu tire de temps en temps du sein de sa miséricorde les loups devinrent agneaux, et le salut vint d'où l'on avait plus sujet de craindre.

Un pauvre chrétien de la campagne, nommé Jacques, était allé demander justice à Daxandono pour une somme d'argent qu'il avait prêtée à un païen, et que celui-ci refusait de lui rendre. Ximaxidono, un des deux commissaires dans l'affaire des chrétiens, entra dans le moment que ce bonhomme plaidait lui-même sa cause, et le reconnaissant pour chrétien à un chapelet qu'il portait sur lui, «Tu es donc, lui dit-il, de la religion des Européens. Oui, grâce au ciel, répondit le paysan, j'en suis! Qu'enseigne de bon votre loi? reprend le bonze. Je ne suis pas assez savant pour vous le dire, réplique le bonhomme;

tout ce que je puis vous assurer c'est qu'elle n'enseigne rien que de bon. » Xamaxidono ne laissa point de le questionner sur bien des articles, et le Seigneur, qui dénoue quand il lui plaît la langue des enfans pour en tirer sa gloire, éclaira tellement en cette occasion ce paysan qu'il parla sur l'existence et les attributs de Dieu, sur le culte qu'il exige des hommes, et sur l'immortalité de nos âmes d'une manière qui ravit tout le monde en admiration. Le bonze surtout l'écouta avec une attention extraordinaire et sans l'interrompre : il fut ensuite quelque temps sans rien dire ; puis, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil, « Allez, dit-il au chrétien ; faites-moi venir votre docteur ; si les disciples sont si habiles que sera-ce du maître ? » Jacques ne différa point à porter cette nouvelle au P. Viléla, et racontant la chose comme il l'avait conçue il fit entendre que le bonze était converti. Il eut beau dire, les chrétiens de Sacai s'accordèrent tous à soutenir qu'il ne serait pas prudent au père de s'exposer sur cet avis, où il leur paraissait quelque chose de trop singulier pour y ajouter foi si aisément.

Le P. Viléla voulait toutefois partir dans la pensée que s'il était trompé il aurait du moins le bonheur de donner son sang pour Jésus-Christ : mais on l'arrêta par force ; tout ce qu'il put obtenir ce fut que Laurent allât voir de quoi il s'agissait. Laurent se mit aussitôt en chemin, et les fidèles commencèrent à faire des prières pour

l'heureux succès de son voyage. A son retour il combla tout le monde de joie; car non seulement il confirma tout ce que Jacques avait dit, mais il assura de plus que Cicondono, le second commissaire, avait été converti par son collègue, et que tous deux voulaient recevoir le baptême de la main du P. Viléla. A cette nouvelle le père se rendit en toute hâte à Méaco, où il trouva ses deux prosélytes, qui avaient encore gagné à la religion un seigneur nommé Xicaidono, gouverneur d'une place à huit lieues de la capitale. Ils étaient tous trois si bien instruits qu'ils furent baptisés sur-le-champ : dès le lendemain Xicaidono mena Laurent dans sa place, et eut la consolation de voir dès les premières instructions du missionnaire son exemple suivi par beaucoup de personnes de distinction. Le zèle des deux bonzes ne fut ni moins vif, ni moins efficace : ils composèrent ensemble un traité de la religion chrétienne, qui produisit partout des fruits merveilleux.

Mais le plus grand avantage que tira le christianisme de cet heureux événement fut la conversion d'un tono, appelé Tacaima, un des capitaines les plus habiles et les plus renommés qu'il y eût dans l'empire : ce seigneur était d'une probité peu commune, parfaitement instruit de tous les secrets de sa religion, et fort attaché au culte de ses dieux. Le baptême des deux bonzes ayant éclaté, et jetant tout le monde dans l'étonnement,

Tacaima dit un jour qu'il était d'autant plus surpris de ce changement qu'il ne croyait pas fort difficile d'obliger le prédicateur européen à confesser lui-même la fausseté de sa secte, et pour montrer qu'il n'avançait rien qu'il n'eût en main de quoi le prouver, sachant que le P. Viléla prêchait dans une place de Méaco, il va l'entendre, et le sermon fini il entreprend de réfuter tout ce que le missionnaire avait exposé. Le P. Viléla comprit d'abord qu'il avait affaire à un homme d'esprit et qui savait beaucoup plus que ne sait communément un homme de guerre : il répondit toutefois sans peine à ses objections, et parla d'une manière si sensée et si solide que le tono n'eut rien à répliquer, et fut surpris de voir en un moment non seulement son esprit convaincu, mais son cœur changé de telle sorte qu'il ne se reconnaissait plus. Il se rendit donc sur l'heure, et avec cette franchise et cette bonne foi dont il n'y a que les plus grands génies qui soient bien capables; il avoua ses erreurs et son ignorance. Il ne donna ensuite aucun repos au P. Viléla qu'il ne l'eût amené dans ses terres, où l'homme apostolique eut la consolation de baptiser le tono, sa femme et son fils : le père fut nommé Darie, la mère Marie, et le fils, qui n'avait alors que quatorze ans, reçut le nom de Juste. C'est ce fameux Juste Ucondono si célèbre dans l'histoire ecclésiastique du dernier siècle, illustre par ses grandes actions, qui lui ont donné un rang dis-

tingué parmi les héros chrétiens, plus illustre encore par ses vertus et par ses souffrances pour la cause de Dieu, et qui eût fait l'ornement de sa nation si l'ingratitude de sa patrie n'eût pas forcé d'aller mourir dans une terre étrangère un homme qu'elle eût dû envier à ses voisins si le ciel l'eût fait naître parmi eux.

Cependant la révolte d'Omura avait dispersé les missionnaires qui étaient dans cette contrée, et le P. Louis Froez et Jean Fernandez étaient allés à Firando, où bien qu'ils n'eussent pas la cour favorable ils ne laissaient point de travailler fort utilement, Dieu donnant à leurs travaux des bénédictions dont ils étaient eux-mêmes étonnés. Le prince Antoine était toujours l'ornement et le soutien de cette chrétienté : on y pratiquait des vertus qui auraient fait honneur à la primitive Eglise, et tous ceux qui en furent les témoins convinrent que les religieux les plus austères et les plus fervens n'allaient pas plus loin. Il n'arrivait point de disgrâce à un particulier qu'elle ne fût aussitôt réparée aux frais du public, et l'on en rapporte un exemple qui montre combien était grande la charité de ces néophytes : le feu ayant pris à la sacristie dans l'île de Ţacuxima, l'église, la maison des missionnaires et environ quinze autres furent réduites en cendres; c'était vers les fêtes de Noël, et les maisons brûlées appartenaient à de pauvres gens, qui par là se trouvèrent sans ressource, exposés à toute la rigueur

d'une saison très froide; mais à peine le bruit de cet accident se fut-il répandu aux environs que les fidèles accoururent de toutes parts au secours de leurs frères : les maisons furent rebâties et meublées avec une diligence incroyable, et sans qu'il en coûtât rien à ceux à qui le malheur était arrivé; on pourvut même à tous leurs besoins avec profusion, de sorte qu'ils se trouvèrent plus à leur aise qu'ils n'étaient avant cette disgrâce.

Sur ces entrefaites le P. Froez eut avis que deux navires portugais paraissaient à la hauteur de Firando, et en même temps il reçut des assurances de ceux qui les commandaient qu'ils n'entreraient point dans le port sans son agrément. Le roi, instruit de cette démarche des capitaines, envoya sur-le-champ faire des excuses au père de ce qu'il ne l'avait pas encore rétabli dans ce qui avait appartenu aux missionnaires avant les troubles dont nous avons parlé, et il lui donna sa parole qu'il allait y travailler incessamment. Le père sur cette promesse écrivit aux Portugais qu'ils pouvaient mouiller à Firando ; mais, s'étant aperçu que le roi ne se pressait pas beaucoup d'exécuter ce qu'il lui avait promis, il prit une chaloupe, alla au-devant d'un troisième navire nommé la Sainte-Croix, qui suivait de près les deux autres, et persuada sans peine à Pierre Almeida, qui en était le capitaine, de se tenir au large jusqu'à ce que le roi eût tenu sa parole. Enfin

ce prince fit d'assez mauvaise grâce tout ce qu'on souhaitait de lui.

La Sainte-Croix amenait au Japon trois nouveaux ouvriers, ce qui réjouit fort le P. de Torrez: il écrivit sur-le-champ au P. Balthazar d'Acosta, un des trois, de rester dans le Firando avec Fernandez, et au P. Froez d'aller avec Louis Almeida au secours du P. Viléla, qui travaillait à Méaco au-dessus de ses forces. Almeida fut retenu à Sacai par une maladie, et ensuite rappelé dans le Ximo : le P. Froez continua sa route par Ozaca; ce n'était pas son chemin, et je ne sais ce qui l'obligea à se détourner de la sorte; mais il n'y eut sorte d'accidens fâcheux qui ne lui arrivât dans ce voyage, ni de dangers qu'il ne courût avant que de se rendre à Méaco : sans doute que Dieu qui le destinait à de grandes choses l'y voulut disposer par ces traverses, qu'on a toujours regardées dans les hommes apostoliques comme des assurances infaillibles de grands succès.

Tout prévenu qu'était ce missionnaire que la religion avait fait à Méaco de fort grands progrès, il trouva que la renommée ne lui en avait pas encore assez appris. Mioxindono, que l'empereur venait de faire roi d'Imori, et Daxandono, à qui sa majesté avait donné la principauté de Nara, s'étaient ouvertement déclarés protecteurs des chrétiens. Naytondono, roi de Tamba, jeune prince estimé à la cour impériale, venait

de recevoir le baptême; [1565] et depuis l'arrivée du P. Froez le cubo-sama voulut bien que les missionnaires le saluassent au commencement de l'année avec tous les grands de l'empire. C'est une cérémonie qui a quelque chose de bien auguste de la manière qu'elle se pratique au Japon: l'empereur, sur un trône fort élevé et très spacieux, où l'or massif est aussi peu épargné que le marbre l'est dans nos plus superbes palais, voit devant lui d'un coup d'œil prosternés contre terre tous ses grands vassaux, rois, princes, tonos et grands officiers de sa couronne, les uns plus près de sa personne, les autres plus éloignés, chacun selon son rang : un petit geste, baisser son éventail (car les hommes en portent tous au Japon) baisser, dis-je, son éventail en regardant quelqu'un est une grande faveur. Le monarque ne laisse pas quand la cérémonie est achevée de s'entretenir familièrement avec ceux qui ont entrée dans ses plus intimes confidences. Les deux missionnaires furent cette année de ce nombre, et l'on vit avec surprise deux pauvres religieux, très simplement vêtus, honorés de la conversation du prince à la vue d'un assez grand nombre de têtes couronnées, sur lesquelles il daignait à peine jeter quelques regards; mais ce qui acheva de mettre tout le monde dans l'étonnement c'est que l'empereur leur fit prendre du thé. Ce jour fut pour l'église du Japon le plus beau qui eût encore paru, et aucun nuage né

semblait en devoir si tôt troubler la sérénité ; mais tant de belles espérances s'évanouirent en un instant, et la chrétienté de Méaco, sauvée de tant de dangers et cultivée avec tant de soins, se trouva presque ensevelie sous les ruines de l'état par la plus étrange révolution qui se lise dans l'histoire.

Mioxindono était parvenu au plus haut point de gloire et de grandeur où un sujet puisse jamais espérer de monter : son mérite, sa réputation, ses victoires le faisaient regarder de l'empereur, dont il était la créature, comme l'ornement de sa cour et le soutien de son trône; mais Mioxindono était né le plus ambitieux des hommes, et il est rare de voir un ambitieux assez reconnaissant pour ne pas sacrifier son devoir à sa passion : la couronne royale ne put contenter un prince qui se trouvait trop près du trône impérial pour n'y pas aspirer; la main libérale qui l'avait comblé de tant de bienfaits, et s'était presque épuisée en sa faveur, portait encore le sceptre, et l'ingrat ne pouvant le lui arracher que par un parricide il s'y résolut. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour se mettre en état d'exécuter son dessein, parce qu'il avait toutes les troupes à sa discrétion; mais comme il savait bien que Daxandono, s'il demeurait fidèle à son prince, pouvait rendre au moins douteux le succès de sa trahison, il lui en fit confidence, et l'engagea dans son parti par l'espérance de

partager l'empire avec lui : assuré de ce côté-là il assembla toutes les troupes autour de la ville, et avertit tous ceux qui lui étaient attachés au-dedans de se tenir prêts.

Tant de mesures ne pouvaient être prises avec bien du secret, et il fallait du moins les couvrir d'un prétexte; le roi d'Imori fit courir le bruit que c'était pour une fête qu'il voulait donner à l'empereur : en effet quelques jours après il entra dans la capitale avec un nombreux cortége, alla droit au palais, remercia le prince de quelques nouvelles faveurs qu'il en avait reçues, et l'invita à un souper qu'il lui faisait préparer hors les murs de la ville. Un tel remerciement et une telle invitation donnèrent à penser au cubo-sama : il ne lui parut pas dans l'ordre qu'un sujet vînt à la tête d'une armée lui donner un repas. Quelques avis secrets qu'il reçut en même temps changèrent ses soupçons en une juste défiance; il crut que le plus sûr était de sortir de Méaco, et dès la nuit suivante il partit accompagné de quelques seigneurs sans rien dire de son dessein, pas même à ceux à qui il confiait sa personne. Après avoir fait environ une demi-lieue il leur découvrit la cause de sa sortie; mais ils lui représentèrent si vivement la honte d'une fuite si précipitée et le zèle qu'avaient tous ses sujets pour sa conservation qu'ils l'obligèrent à rentrer dans son palais.

On n'a pu savoir si ces courtisans n'avaient

point été gagnés par les conjurés; mais il est certain que Mioxindono fut instruit dès la pointe du jour de tout ce qui s'était passé : alors, jugeant bien qu'il fallait se hâter, il donna avis à Daxandono de ce qu'il venait d'apprendre, et tous deux sans perdre de temps s'approchèrent de la ville avec toutes leurs troupes, et en allèrent eux-mêmes placer l'élite à toutes les avenues du palais; cela ne se put faire sans que le bruit en vînt aux oreilles de l'empereur, qui envoya son beau-père reconnaître ce qui se passait. Dès que ce seigneur parut sur le pont les deux chefs de la révolte s'approchèrent de lui, lui mirent en main un billet, et lui dirent avec assez de hauteur de le porter au cubo-sama : il l'ouvrit, et, voyant qu'on y demandait sa tête et celle de l'impératrice sa fille, il entra dans une colère qui ne se peut exprimer; il éclata en reproches les plus amers, mit le billet en pièces, rentra chez l'empereur, lui déclara que tout était perdu, et pour montrer qu'il en était convaincu il se fendit le ventre et tomba mort aux pieds de sa majesté. Il y a lieu de croire que le grand crédit de ce seigneur, l'élévation de sa famille, et peut-être l'abus vrai ou imaginaire qu'on lui reprochait qu'il faisait de sa faveur avaient causé dans cette cour des haines et des brouilleries qui furent en partie l'occasion de cette révolte.

Quoi qu'il en soit tandis qu'on délibérait dans le palais sur ce qu'il y avait à faire les rebelles y

mirent le feu, et il fallut songer à se sauver. L'empereur, à la tête de deux cents de ses gardes, entreprit de se faire un passage, et d'abord il renversa tout ce qui se rencontra devant lui; mais enfin après avoir long-temps combattu il se trouva seul au milieu des siens, qui en mourant lui avaient fait un rempart de leurs corps, et ayant en tête une armée ennemie qui croissait à chaque instant. Il résistait encore lorsqu'il reçut un coup de demi-pique dans le ventre : il fut ensuite blessé d'une flèche à la tête, et de deux coups de sabre qui lui coupèrent le visage; enfin nageant dans son sang il tomba mort sur les corps de ses fidèles serviteurs. Un page de quatorze ans se fit admirer après la mort de l'empereur: comme il combattait en désespéré les rebelles, charmés de sa bravoure, voulurent le prendre vif : il s'aperçut bientôt qu'on ne cherchait qu'à le lasser; il crut qu'il y aurait pour lui de l'infamie à survivre à son maître; il s'approche aussitôt des chefs comme pour leur parler, leur reproche leur ingratitude, se fend le ventre et va expirer sur le corps de l'empereur.

Pendant ce carnage une partie des conjurés était entrée dans le palais, et tout ce que le feu avait épargné avait passé par le fil de l'épée. On chercha avec empressement l'impératrice, qui s'était sauvée hors de la ville dans une maison de bonzes; enfin au bout de quelques jours elle fut découverte, et l'on envoya des soldats qui lui

tranchèrent la tête. Il ne restait plus de cette déplorable famille qu'un frère du cubo-sama; sa jeunesse et sa profession de bonze le firent apparemment oublier ou mépriser, et l'on se contenta de le mettre en lieu sûr.

Mais la fureur des rebelles ne s'en tint pas à l'extinction de la famille impériale; tout ce qui avait fait paraître de l'attachement au souverain fut mis à mort ou chassé de la ville. Les missionnaires furent du nombre de ces derniers, et dans la douleur d'abandonner leurs néophytes en un temps où leur présence était si nécessaire ce ne leur fut pas une légère consolation de voir qu'ils n'avaient perdu que par leur fidélité envers le prince les bonnes grâces des traîtres jusque là, leurs protecteurs; mais dont la faveur n'eût pu continuer sans les rendre criminels aux yeux du public. [1566] Le P. Frocz etLaurent se retirèrent à Sacai, et le P. Vilela partit pour le Bungo, où le roi faisait toujours paraître pour la propagation de la foi un zèle qu'on ne pouvait se lasser d'admirer dans un prince idolâtre. Comme assez souvent on lui marquait sur cela de l'étonnement, et que les bonzes ne cessaient point de mettre tout en usage pour lui faire changer de sentimens et de conduite, « Que voulez-vous, répondait-il; cette religion attire sur moi la bénédiction du ciel; mes coffres se remplissent, et mon domaine s'étend à vue d'œil depuis que je protège les docteurs de cette nouvelle loi. »

Après la prise de Vocoxiura par le bâtard d'Omura le P. de Torrez était rentré dans les états de ce prince, et s'était arrêté dans l'île de Tacaxi, où il eut la consolation de baptiser plusieurs idolâtres; mais cette joie fut bien tempérée par la douleur qu'il eut de perdre un des meilleurs ouvriers de cette chrétienté. Depuis la révolution du Naugato et la bataille d'Amanguchi Edouard de Sylva cultivait une fort belle église, qu'il avait fondée dans ces cantons du royaume de Bungo, assez éloignés de la capitale: son zèle croissant avec ses succès, et n'ayant personne qui en pût modérer l'ardeur, il en fut la victime; l'excès de ses travaux lui fit contracter une langueur qui le consuma peu à peu, et on ne le sut malade que lorsqu'il fut à l'extrémité. Almeida courut aussitôt à son secours; mais c'était un fruit mûr pour le ciel; le saint jeune homme était mourant lorsque Almeida arriva. Il lui demanda en grâce de le mener à Tacaxi afin qu'il eût la consolation d'expirer entre les bras du P. de Torrez : on ne put résister à une demande si juste, et le missionnaire, muni des sacremens de l'Eglise, alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus.

Cependant Mioxindono et Daxandono, voyant peu de dispositions dans la capitale de l'empire à les reconnaître pour souverains, firent courir le bruit qu'ils n'avaient jamais eu dessein d'usurper la souveraine puissance, mais de délivrer les

peuples de la domination tyrannique de quelques gens qui gouvernaient sous le nom de l'empereur ; que n'ayant pu sauver ce prince ils étaient résolus de mettre sur le trône le bonze Caradono Voyacata, son frere, dont l'humeur douce et bienfaisante faisait espérer un regne plus heureux. Quoi qu'ils pussent dire ils ne persuadèrent personne, pas même le jeune prince, qui se voyant leur prisonnier ne songea qu'à s'échapper. Il y réussit enfin, et les rebelles furent étrangement surpris d'apprendre qu'il était dans la forteresse de Doca. Elle appartenait à Vatadono, frere aîné de Tacayama ; c'était le seigneur du Japon le plus brave, le plus fidele à son prince, et dont il suffit de dire pour faire un éloge accompli que se trouvant le chef d'une maison puissante et qui était en possession de ne produire que des héros, ne manquant d'aucune des qualités qui font réussir les plus difficiles entreprises, et se voyant entre les mains l'héritier de la couronne, il aima mieux se faire le subalterne d'un autre plus puissant que lui que de risquer son souverain en hasardant de le rétablir avec ses seules forces ; il pensa donc à lui procurer une protection qui fût capable de contrebalancer la puissance des assassins du feu empereur, et il fit un choix digne de lui en s'arrêtant au roi de Boari.

Nobunanga, roi de Boari et de Mino, était un de ces génies supérieurs et un de ces hommes

qu'un mérite éminent et universel distingue d'abord des autres, et met au-dessus des éloges : ce qui paraissait le plus en lui c'était une grandeur d'âme, une vivacité et une pénétration d'esprit, une intrépidité qui ne sauraient aller plus loin, et qui, jointes à la science de toutes les parties de la guerre, qu'il possédait parfaitement, à son adresse à découvrir les plus secrètes pensées de ceux qui l'approchaient sans se laisser jamais pénétrer, et à son caractère droit et sincère, en ont fait le héros du Japon et sans contredit le plus grand prince qui ait régné en Orient dans le seizième siècle. Sa taille était des plus avantageuses, mais un peu trop mince; sa complexion fut toujours très délicate; toutefois il sut si bien la ménager que jamais il ne succomba sous les fatigues de la guerre. On lui reproche d'avoir été trop défiant, et que cette défiance le porta jusqu'à tuer de sa main son propre frère en trahison; mais où trouvera-t-on hors du christianisme un mérite qui ne soit obscurci par aucun vice?

Nous ne savons pas le détail des conquêtes que ce prince avait faites jusqu'au temps de la révolution dont je parle, et dans laquelle il eut tant de part; il est certain qu'alors, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-sept ans, il passait pour le général du Japon le plus consommé dans l'art militaire, et que ses états, qu'il avait fort étendus et qui étaient situés au centre de l'empire, le

rendaient le plus puissant roi de ces îles. Tel fut le prince que Vatadono opposa au roi d'Imori et au prince de Nara. Au premier bruit qui se répandit que Nobunanga armait pour mettre Cavadono sur le trône de l'empire, et que Vatadono servirait sous lui, tant de gens se rangèrent auprès de l'un et de l'autre qu'au bout de quelques jours ils se trouvèrent avec une armée de quinze mille hommes. Vatadono eut ordre de la mener sur-le-champ dans le royaume d'Izumi, où les ennemis étaient avec un corps de douze mille hommes, et le roi de Boari alla lever des troupes dans ses états, et faire monter à cheval tous ses vassaux.

Vatadono usa de diligence, et se posta avantageusement dans une grande plaine à la vue de Sacai, où les rebelles s'avancèrent promptement pour le combattre avant que son armée fût grossie des secours qu'il attendait de toutes parts. Une petite suspension d'armes, qu'il y eut quelques jours avant la bataille, donna lieu à un spectacle qui causa de l'étonnement, et fut d'une grande édification : il y avait dans les deux armées grand nombre de chrétiens qui se faisaient moins remarquer par les croix qu'ils portaient sur eux et dans leurs drapeaux que par l'innocence et la sainteté de leurs moeurs; le P. Froez les ayant fait avertir que la fête de Noël approchait, et qu'ils pouvaient profiter de la trève pour la célébrer tous ensemble, on les vit entrer aussitôt dans la ville,

et se traiter avec tant de cordialité qu'on ne distinguait plus de quel parti ils étaient. Après s'être rassasiés du pain qui fait les forts chacun se retira dans son quartier, bien résolu de combattre jusqu'à la mort pour la sûreté du souverain, car tous se flattaient également d'être armés pour les intérêts du monarque.

Enfin le combat se donna et fut très sanglant; mais Vatadono, après avoir soutenu deux charges très vigoureuses du roi d'Imori, le rompit, passa au fil de l'épée tout ce qui lui fit résistance, et ne pardonna qu'à ceux qui prirent parti dans ses troupes. Nobunanga apprit cette victoire lorsqu'il était en marche pour joindre Vatadono avec cinquante mille hommes : cette nouvelle le fit changer de dessein; il tourna du côté de la capitale, et y mena Cavadono. Tout plia sous une si grande puissance, et la Tense reconnut son légitime seigneur, qui prit le nom de Cubo-Sama. J'ai dit que la Tense comprenait cinq royaumes qui faisaient le domaine impérial.

Nobunanga, étant arrivé à Méaco, et voyant le palais ruiné, logea l'empereur dans la plus belle maison de bonzes qu'il y eût dans la ville, et distribua son armée dans les autres. Ce prince était fort persuadé de la fausseté de sa religion, et regardait comme des fables tout ce qu'on débitait des dieux du Japon; ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il eût si peu de déférence pour leurs ministres; peut-être aussi savait-il que les bonzes

foquexus avaient fort congratulé Daxandono, qui était de leur secte, d'avoir fait périr son souverain : quoi qu'il en soit ces prêtres idolâtres eurent beau représenter et se plaindre ils ne gagnèrent rien. Mais ils n'étaient encore qu'au commencement de leurs malheurs : le roi de Boari voulut bâtir un nouveau palais; l'emplacement du premier ne lui parut pas assez grand : il y avait proche de là quelques maisons de bonzes; il les fit abattre, et la manière absolue dont tout cela fut exécuté fit concevoir à tout le monde que désormais les représentations seraient inutiles.

A voir comment ce prince présidait à la bâtisse de ce palais, le cimeterre à la main, couvert en guise de cuirasse d'une peau de tigre, et cinquante mille hommes sous les armes, on eût dit qu'il fortifiait un camp, ou qu'il assurait sa domination dans une ville prise d'assaut. Ce qui étonnait c'est que dans un si grand nombre de gens de guerre on n'entendait parler d'aucun désordre; la sévérité et l'œil vigilant du général retenaient tout le monde dans le devoir, et l'on était persuadé que la moindre faute ne demeurerait pas impunie, surtout depuis qu'un soldat ayant levé le voile d'une femme pour la regarder au visage le roi qui l'aperçut courut à lui, et d'un revers de sabre lui coupa la tête.

Cependant l'ouvrage n'avançait point assez vite parce que les pierres ne se trouvaient pas aisément : le roi, que ce retardement incommo-

dait, donna ordre qu'on lui apportât toutes les statues des dieux qui se trouveraient à Méaco et aux environs; et comme on lui représenta que la dépense des charrois pour le transport de tout cela irait fort loin il fit traîner la corde au cou ces fameuses divinités, que l'on regardait depuis tant de siècles comme les protectrices de l'empire. Ce spectacle toutefois ne fut pas ce qui alarma davantage les bonzes; ils eussent volontiers passé à Nobunanga le traitement qu'il faisait à leurs dieux s'il eût voulu les épargner eux-mêmes: mais le palais de l'empereur étant bâti il en fallait un pour son libérateur, et le roi de Boari, qui ne voulait point perdre de temps, fit enlever la menuiserie et le lambris des plus beaux temples et des plus riches monastères de la ville pour les placer dans son palais.

Sur ces entrefaites Vatadono, qui venait de poursuivre les rebelles, dont il avait purgé toutes les provinces voisines, arriva à la cour, où il fut reçu comme le méritaient des services si importans. Le premier usage qu'il voulut faire de sa faveur et de son crédit fut d'employer l'un et l'autre au rétablissement des missionnaires. Son frère Tacayama les lui avait fait connaître à Sacai, et il avait été touché de leurs discours jusqu'à prendre la résolution d'embrasser le christianisme. Il exposa donc à l'empereur et au roi de Boari de quelle manière on avait chassé les prêtres européens pour avoir été fidèles au feu empereur; qu'il n'avait

pas tenu aux bonzes foquexus qu'on ne les eût mis à mort, et qu'ils auraient été sacrifiés à la rage de ces séditieux si Daxandono n'avait appréhendé que tous les chrétiens qui étaient à son service, et auxquels il avait su déguiser ses mauvais desseins sous le spécieux prétexte du bien public, ne l'abandonnassent. Une représentation si juste, faite à deux princes par un homme à qui ils devaient en partie l'un sa gloire et l'autre sa couronne, ne pouvait manquer d'être favorablement écoutée; le rappel des missionnaires fut signé: Vatadono le fit savoir au P. Froez, et lui envoya même son frère pour l'amener à Méaco. Dès que le père fut arrivé Vatadono le conduisit à l'audience des deux princes, qui le reçurent avec beaucoup de distinction, lui accordèrent la permission de s'établir dans la ville, exemption de tous droits et impôts, liberté entière de prêcher partout, et à tant de faveurs fut ajoutée une défense à qui que ce fût, sous de très grièves peines, de les molester, ou d'empêcher qu'on n'allât les entendre.

Le roi de Boari n'avait pas attendu à rendre justice aux missionnaires que Vatadono les lui eût recommandés; il les connaissait par lui-même et les estimait. Dans la première audience qu'il donna au P. Froez, quelqu'un s'étant avisé de dire assez haut que ces étrangers étaient la cause de tous les malheurs de l'empire, non seulement le prince prit leur défense, mais il parla d'un ton

qui ôta pour long-temps à ceux qui l'entendirent l'envie de les décrier en sa présence. La seconde visite que le père rendit au roi eut encore des suites plus avantageuses : ce prince, qui savait que toutes les persécutions qu'on suscitait aux chrétiens et aux missionnaires venaient des bonzes, se déchaîna fort contre ces faux prêtres. Cette disposition du roi donna au père le courage de lui faire une proposition qui le surprit : « Que votre majesté, dit le missionnaire, fasse assembler tout ce qu'il y a dans l'empire de bonzes et de docteurs en réputation ; je m'offre à disputer contre tous à cette condition que si je suis vaincu je serai chassé du Japon ; mais que si je démontre la fausseté de toutes les sectes qui composent la religion japonnaise votre majesté m'accordera et à tous les chrétiens sa protection royale. »

Nobunanga admira la résolution du missionnaire ; mais il lui dit que les bonzes n'accepteraient jamais ce défi ; qu'ils se battaient beaucoup mieux de la main que de la langue ; qu'il voulait néanmoins avoir un jour le plaisir de ces disputes quand il aurait un peu plus de loisir. Quelque temps après le père alla souhaiter un heureux voyage au roi, qui partait pour ses états : il trouva ce prince avec un bonze, nommé Nichioxines, qui sollicitait fortement l'exil des missionnaires. Nichioxines avait été député vers le roi par le dairi pour quelques affaires, et par la beauté de son esprit il était devenu son favori, et même en

quelque façon un de ses ministres; dans un besoin il eût pu être son général d'armée, car la guerre était ce qu'il entendait le mieux. Il avait tellement compté sur son crédit pour abolir la religion chrétienne que, soit qu'il se fût vanté qu'il ferait chasser les pères, ou que les bonzes, ne doutant point qu'il n'en vînt à bout, l'eussent publié par avance, le roi de Boari était encore à Méaco que le bruit du bannissement des docteurs étrangers commençait à s'y répandre.

Quoi qu'il en soit Nobunanga n'eut pas plus tôt aperçu le P. Froez qu'il lui demanda pourquoi les bonzes le haïssaient si fort. « Seigneur, répondit le père, c'est que nous découvrons au peuple les erreurs de leur doctrine et la corruption de leurs mœurs. » Quelques autres questions que fit le roi engagèrent insensiblement une espèce de conférence. Après quelques propositions qui ne firent pas grande difficulté le bonze au lieu de répondre aux instances qu'on lui fit jura et s'emporta d'abord, puis avança mille extravagances, d'où il conclut que sa religion était la véritable. Son discours choqua l'assemblée; mais la conclusion fit rire, ce qui acheva de déconcerter le docteur. Laurent, qui accompagnait le P. Froez, lui demanda pour renouer la dispute qui était l'auteur de la vie. Il répondit brusquement qu'il n'en savait rien. Ensuite Nobunanga fit lui-même au missionnaire quelques questions sur la récompense des bons et la punition des méchans : tandis

que Laurent répondait le bonze éclata en des risées qui lui attirèrent également le mépris et l'indignation de l'assemblée. Enfin, comme il entendit le P. Froez qui parlait de l'immortalité de l'âme, il se leva, courut au bout de la chambre, prit un sabre qui y était attaché, et s'approchant de Laurent, « Je vais éprouver tout à l'heure, dit-il au P. Froez, si tu dis vrai; quand j'aurai tranché la tête à ton compagnon nous verrons si son âme survivra à son corps. » Vatadono et un officier, qui fut depuis le célèbre Taïco-Sama, arrêtèrent ce furieux, et lui saisirent son sabre : alors le roi, choqué du peu de respect de ce prêtre insolent, le chassa de sa présence. Ce prince continua encore quelque temps à s'entretenir avec les deux religieux sur les grands principes du christianisme : il fut très satisfait de tout ce que lui dit le P. Froez de la spiritualité et de l'incorruptibilité de nos âmes, de la nature de nos pensées et de la vaste étendue de nos désirs. « Cette doctrine me paraît très bonne, dit le roi; mais quand j'oppose votre conduite à celle des bonzes cela fait encore sur moi plus d'effet que tout le reste. »

Le père, qui se voyait écouté avec attention, ajouta quelques considérations, qui satisfirent infiniment Nobunanga. Il fit remarquer que si tout l'homme périssait avec le corps nous serions de pire condition que les bêtes, puisque nous ressentons des maux que les bêtes ne ressentent point, et que nous ne jouissons jamais comme

elles d'un plaisir pur et tranquille. Il dit encore que nous avons au-dedans de nous-mêmes un désir de la félicité éternelle qui bien approfondi nous est une démonstration que nous y sommes destinés. De là il commençait à remonter à l'existence de Dieu lorsqu'on vint parler au roi de quelques affaires. Ce prince fit aux deux religieux beaucoup de caresses, et les renvoya fort contens.

A peine le roi était-il parti de Méaco que Nichioxines obtint du dairi des lettres de prescription contre les missionnaires. Vatadono s'en plaignit à l'empereur, qui trouva fort mauvais que le dairi eût sous ses yeux fait ce coup d'autorité, et lui fit dire que les étrangers étaient sous sa protection, et que désormais personne ne s'avisât de les inquiéter. Nichioxines, n'ayant pu réussir par cette voie-là, demanda au dairi la permission de tuer le P. Froez, et fit courir le bruit qu'il l'avait obtenue. Vatadono, qui venait d'être fait vice-roi de Méaco, ne l'eut pas plus tôt appris qu'il envoya signifier à tous ceux du quartier où demeurait le père qu'ils lui répondraient de ce qui arriverait à ce missionnaire.

[1569] L'année suivante Nichioxines revint en grâce auprès du roi de Boari, et presque en même temps Vatadono fut obligé d'aller dans ses terres. Le bonze crut pouvoir se servir de sa nouvelle faveur et profiter de l'absence de son rival pour obtenir du cubo-sama ce qu'il avait tant à

cœur. Vatadono, qui en fut averti, voulut voir s'il ne gagnerait rien par ses honnêtetés, et il écrivit au bonze une lettre très civile. Le favori y fit réponse avec d'autant plus de hauteur qu'il croyait qu'on le craignait. Le vice-roi en fut irrité, et jura qu'il ne mourrait point content qu'il n'eût tué cet orgueilleux prêtre. Cependant il conseilla au P. Froez d'aller trouver Nobunanga pour lui demander sa protection, et il le recommanda à Xibatadono, un des lieutenans-généraux du roi de Boari.

Le père sans différer se mit en chemin : dès qu'il fut arrivé à Mino, où était le roi, il fut présenté par Xibatadono, et reçu du prince avec un accueil qu'il n'eût jamais osé se promettre. Le roi commença par lui donner sa parole qu'il ne permettrait jamais qu'on lui fît aucun tort; ensuite il le conduisit lui-même avec son compagnon dans tous ses appartemens, et leur fit servir la collation. Enfin il leur donna des lettres de recommandation pour le dairi et le cubo-sama, et leur ajouta qu'ils ne craignissent point tant ces deux puissances; que rien ne se ferait sans sa participation. Le jour suivant les deux religieux allèrent prendre congé de sa majesté, qui les retint tout le jour, leur donna mille nouvelles marques de distinction, et, prenant du thé avec eux, fit présenter la première tasse au P. Froez.

Le bruit d'une telle réception faite à des étrangers par un roi devant qui tout tremblait, jus-

qu'aux empereurs, alarma, mais ne découragea point les bonzes. Nichioxines s'avisa pour perdre les missionnaires d'un stratagème qui lui réussit d'abord; il forma une accusation contre Vatadono, la concerta si bien, sut faire entrer dans son intrigue tant de personnes en apparence désintéressées, chargea son ennemi de tant de crimes que Nobunanga ne put s'empêcher d'y ajouter foi, priva le vice-roi de toutes ses charges, et lui fit défense de paraître devant lui. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les fidèles, qui se trouvèrent par là sans protecteur dans une cour où leur plus mortel ennemi n'avait plus de concurrent. Mais Dieu fit bien voir en cette rencontre qu'il tient le cœur des rois entre ses mains, et que tous les efforts des hommes sont inutiles contre lui; jamais Nichioxines ne put changer l'esprit de Nobunanga, ni celui de l'empereur à l'égard des chrétiens. Vatadono de son côté n'aidait pas peu à consoler les fidèles de son malheur par la manière héroïque dont il le soutenait; il cessa de poursuivre son ennemi dès qu'il ne put le faire sans qu'il y parût de la vengeance, et il disait à ceux qui le plaignaient qu'il mettait au nombre de ses plus heureux jours celui auquel il avait perdu sa fortune pour la cause du vrai Dieu. Enfin le ciel se laissa toucher aux prières qu'on faisait pour que son innocence fût reconnue; Nobunanga ne put oublier un homme à qui il avait tant d'obligations. Un jour qu'en

présence du roi on déplorait le sort de Vatadono ce prince témoigna qu'il le verrait volontiers. Vatadono en fut averti; il vint à la cour, et le roi ne l'eut pas plus tôt vu humilié à ses pieds que les larmes lui coulèrent des yeux. Vatadono profita de ces heureuses dispositions du prince pour se justifier; il persuada : ses charges lui furent rendues et ses revenus augmentés. Quant à l'imposteur il n'avait pas porté si loin la peine de sa calomnie, ayant été chassé de la cour pour des causes que je ne trouve nulle part. La nouvelle faveur du vice-roi lui fit embrasser avec encore plus d'ardeur les intérêts de la religion; on aurait de la peine à imaginer ce que sa piété lui faisait tous les jours entreprendre pour l'établissement du christianisme, qu'il était résolu d'embrasser au plus tôt. Sa charité était aussi tendre que son zèle était actif; il entrait dans les besoins de tous les particuliers, et il n'y avait aucun fidèle qui ne le regardât avec justice comme son père. Il est assez difficile de dire ce qui empêchait ce seigneur de recevoir le baptême, car il est certain que depuis long-temps il était catéchumène; sa longue disgrâce lui avait donné le loisir et les moyens de se faire instruire: il pratiquait des vertus qui auraient fait honneur aux chrétiens les plus parfaits, et la manière dont il se déclarait en toute occasion pour le christianisme montre assez que ce n'était pas la politique, ni aucune raison d'état qui le retenait. Quoi qu'il en soit

il ne se démentit jamais, et il fut jusqu'à la fin le protecteur des missionnaires et l'appui de la religion non seulement dans ses états, mais à la cour de l'empereur et à celle du roi de Boari.



LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Mort de Jean Fernandez et son éloge. — Sa vocation à la compagnie de Jésus éprouvée d'une manière extraordinaire. — Idée qu'avait S. François-Xavier de sa sainteté. — Les services qu'il a rendus à l'Eglise du Japon. — Sainteté des chrétiens de Firando. — Zèle du prince Antoine. — La cour de Firando peu favorable à la religion; on chagrine en toute occasion le prince Antoine. — Impiété du prince de Firando et de quelques courtisans. — Mort du prince Antoine. — Le roi de Gotto demande des missionnaires. — On lui envoie Louis Almeida. — Progrès de la foi dans le Gotto. — Le roi de Gotto redevable d'une victoire à un soldat chrétien. — Baptême du prince de Gotto. — Action de vigueur du prince d'Omura. — Empressement des fidèles d'Omura pour entendre la parole de Dieu. Leur attachement pour les missionnaires. — Le P. Viléla prêche l'Evangile dans Nangazaqui. Origine de cette ville. — Baptême de la princesse d'Omura. — Mort du P. de Torrez; son éloge. Attachement que les fidèles du Japon avaient pour lui. Estime dont il jouissait parmi les infidèles. Ses vertus, ses travaux, ses obsèques. — Le seigneur de Xequi apostat et persécuteur. — L'île d'Amacusa reçoit l'Evangile. — Le tono est baptisé. Ferveur de ce prince. Son fils et sa belle-fille sont baptisés; il ne laisse en mourant aucun idolâtre dans ses terres. — Ferveur du prince de Gotto. — Les bonzes se soulèvent. — Résolution du P. Valégnan. — Le prince Louis de Gotto monte sur le trône. Sa piété et son humilité. — Nobunanga et Vatadono sont inopinément attaqués par le roi d'Imori et le prince de Nara. — Bravoure de Vatadono. Il se dispose à recevoir le baptême. Mort funeste de ce seigneur. — Victoire de Nobunanga. — Massacre des bonzes de Frénoxama. — Etat florissant du christianisme sous la protection de Nobunanga. — Le P. Cabral est bien reçu de l'empereur et du roi de Boari. — L'empereur se brouille avec le roi de Boari. — Pernicieux conseils donnés à l'empereur. — Modération de Nobunanga. — L'empereur lui déclare la guerre. — Nobunanga se met en campagne, et dissipe deux grandes armées par le seul bruit de sa marche. — Nobunanga devant Méaco. — Nobunanga empereur. — Omura pris et pillé. — Le prince d'Omura met toute sa confiance en Dieu. Il remporte une victoire complète. — Les anges combattent visiblement pour lui. — Suites de sa victoire. — Il entreprend la conversion de tous ses sujets. — L'ennemi de notre salut obligé de contribuer à la conversion des infidèles. — La ville de Cory après beaucoup de résistance se soumet à l'Evangile. — Zèle et piété de Darie Tacayama, père d'Ucondono et frère de Vatadono. — Le supérieur des missions visite les églises destituées de pasteurs. — Particularités fort curieuses d'une académie d'aveugles savans. — Zèle efficace de l'un de ces aveugles. — Les bonzes ne pouvant tenir contre lui dans la dispute évoquent les démons, et sont eux-mêmes maltraités par ces esprits malins. — Sainte mort du P. Gaspard Coéglio.

LIVRE QUATRIÈME.

Tandis que la capitale de l'empire était dans les mouvemens que j'ai rapportés dans le livre précédent le christianisme faisait de grands progrès dans les royaumes du midi : Jean Fernandez était mort à Firando d'une langueur que lui avait causée l'excès de ses travaux ; mais cette mort, bien loin d'alarmer les fidèles, était pour eux un nouveau motif de travailler à leur sanctification dans la pensée qu'ils avaient un protecteur dans le ciel. En effet il serait difficile de trouver un caractère de sainteté plus héroïque et mieux marqué que celui qu'on découvrit jusqu'à la fin dans ce missionnaire : il était de Cordoue, capitale de l'Andalousie; il s'était établi à Lisbonne, où il faisait un fort gros commerce de soie. Un exercice de pénitence que des congréganistes pratiquaient à certains jours chez les jésuites dans une chapelle secrète, et dont il fut une fois témoin par hasard, lui inspira un si grand désir de se donner à Dieu et de renoncer à tout ce qui doit périr que sur-le-champ il alla trouver le provincial des jésuites, et lui demanda instamment d'être admis en leur compagnie.

Le P. Simon Rodriguez, un des dix premiers compagnons de S. Ignace, gouvernait alors les jésuites de Portugal. Il fut surpris de voir un riche négociant qui à l'âge de vingt-deux ans s'offrait à passer le reste de ses jours dans les offices domestiques; car Fernandez ne pouvait se destiner qu'à cela, n'ayant point d'études. Aussi plus une telle proposition avait de quoi étonner, plus le provincial jugea qu'il devait éprouver son prosélyte: avant de le recevoir il exigea de lui une chose qui passera pour une extravagance dans l'esprit de ceux qui se règlent sur les maximes de la prudence du siècle; mais ceux qui savent découvrir la haute sagesse que renferme la sainte folie de la croix en jugeront autrement, et ne s'étonneront pas qu'un homme qui avait guéri un lépreux en le faisant coucher avec lui se soit un peu écarté de la conduite ordinaire pour en suivre une que plusieurs exemples assez semblables des saints ont suffisamment autorisée. Le P. Rodriguez dit donc à Fernandez que pour avoir une assurance de sa vocation il souhaitait qu'il se montrât dans la ville monté sur un âne et le visage tourné du côté de la queue de l'animal. Fernandez, tout couvert de soie qu'il était, s'en va sans balancer chercher un âne, monte dessus comme on lui avait marqué, traverse Lisbonne d'un bout à l'autre en cet équipage, et retourne avec un air triomphant à la maison des jésuites, où le provincial ne fit aucune diffi-

culté de l'admettre au nombre de ses inférieurs.

On ne devait attendre que de grandes choses d'un si beau commencement : on ne se trompa point; Fernandez, fidèle à la grâce, après avoir creusé des fondemens si profonds éleva si haut et en si peu de temps l'édifice de sa perfection qu'étant parti pour les Indes après neuf mois de noviciat S. François-Xavier, qui n'avait pas de la sainteté une idée commune, fut frappé de celle qui reluisait en ce jeune religieux. Le saint s'aperçut encore avec étonnement après avoir un peu pratiqué Fernandez que quoiqu'il fût illettré le Saint-Esprit lui en avait déjà plus appris dans l'oraison que l'on n'en apprend en bien des années dans les écoles, et, lui trouvant avec cela un bon sens rare et beaucoup de facilité pour les langues, il le destina d'abord à la mission du Japon, et lui confia en partie le soin des trois Japonnais dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Cela donna lieu à Fernandez de s'instruire de la langue japonnaise; il l'entendait assez bien lorsqu'il partit des Indes, et il ne fut pas long-temps au Japon sans la parler avec une facilité et une élégance où parviennent peu des naturels mêmes du pays, de sorte qu'on l'allait entendre par curiosité.

J'ai dit ailleurs la part que cet excellent ouvrier eut aux miracles et aux grandes conversions que l'apôtre de l'Orient fit dans le Japon : ce saint avait pour son compagnon une estime

qui allait jusqu'à la vénération, et à son retour aux Indes il ne fit point de difficulté de dire au P. Gaspard Barzée : « Mon cher père, soyez convaincu qu'il vous reste encore bien du chemin à faire pour atteindre Jean Fernandez. » Il parlait toutefois à un homme qui, après avoir rempli les principales contrées des Indes de l'odeur de ses vertus et de l'éclat de ses miracles, passait parmi les infidèles pour un dieu, et chez les mahométans d'Ormuz pour Jean-Baptiste ressuscité.

Fernandez travailla quelque temps dans les royaumes de Naugato, de Bungo, de Firando et dans la principauté d'Omura avec des succès qui firent dire au P. de Torrez que si le Japon était redevable au P. Xavier d'avoir reçu la foi il avait obligation à Fernandez de ne l'avoir pas perdue après le départ du saint. Enfin quelques années avant sa mort il fut renvoyé dans le Firando, où, le roi étant toujours peu favorable au christianisme, il fallait un homme comme lui pour encourager les fidèles, et gagner les idolâtres autant par l'éminence de sa sainteté que par la sublimité de ses lumières : il y fut secondé en tout par le prince Antoine, et ils vinrent à bout d'extirper entièrement l'idolâtrie des îles de Tacuxima et d'Iquizeuqui.

Les chrétiens, instruits, animés et fortifiés par deux hommes d'un zèle aussi admirable, et qui n'avaient appris ce qu'ils enseignaient qu'à l'école du Saint-Esprit, devinrent en peu de temps

utant de saints. Les Portugais qui avaient fait le oyage du Japon ne parlaient que de la ferveur le ces néophytes dans tous les lieux où ils passaient, et il y en eut un qui, étant à Firando, écrivit qu'à la vue des fidèles firandais il lui semblait qu'il n'était pas lui-même chrétien; qu'à voir ces néophytes en oraison on les prendrait pour les contemplatifs les plus unis à Dieu; qu'il n'y avait point dans l'Eglise de religieux qu'ils ne surpassassent en jeûnes et en austérités; en un mot que tout ce qu'il pouvait dire de ce royaume, et surtout des îles de Tacuxima et d'Iquizeuqui, c'est que le Saint-Esprit paraissait en avoir pris possession.

Au reste si l'église de Firando se distinguait par sa ferveur elle mérita d'être la première persécutée, et l'on peut dire même qu'elle commença de l'être dès sa naissance, et qu'elle le fut sans interruption jusqu'à la fin : nous l'avons vue illustrée d'un glorieux martyre lorsqu'à peine le troupeau commençait à se former; les bonzes, qui se sentaient appuyés, faisaient à ces fidèles tout le mal qu'ils pouvaient, surtout depuis que Fernandez eut convaincu dans une célèbre dispute, et converti un fameux docteur, qui ne fut pas plus tôt baptisé qu'il renversa et brisa toutes les idoles d'un temple dont il avait la garde, y dressa une croix et en fit un lieu de dévotion. D'un autre côté le fils aîné du roi, et quelques-uns des principaux seigneurs de la cour, qui

entraient dans les sentimens du souverain, et qui n'avaient pas les mêmes intérêts que lui à les cacher, se déclaraient en toutes rencontres ouvertement contre le christianisme : tout cela tenait continuellement les chrétiens dans l'attente d'une persécution déclarée, et l'espérance du martyre.leur en avait fait naître un désir très ardent.

On faisait tomber autant que l'on pouvait sur le prince Antoine les effets du chagrin que l'on avait conçu contre les fidèles : ce prince était par sa naissance, son crédit, son mérite, ses richesses et ses emplois le plus puissant particulier du royaume; il avait toujours commandé les troupes, qui lui étaient extrêmement attachées, et l'on n'osait l'inquiéter directement sur sa religion, mais on ne manquait aucune occasion de lui faire de la peine. Il s'en présenta une alors dont on profita avec plaisir : la conformité d'inclinations et un même zèle pour la propagation de la foi avaient établi entre ce prince et Sumitanda une amitié très étroite, qui ne recevait aucune atteinte des guerres fréquentes que se faisaient le roi de Firando et le prince d'Omura, mais qui n'empêchait pas aussi le général firandais de faire son devoir dans l'occasion. On en était bien persuadé à la cour de Firando, et jamais on n'avait fait un crime au prince Antoine de ses liaisons avec Sumitanda; enfin on se lassa de lui rendre justice, et peut-être de chercher

inutilement de quoi le rendre criminel. Le roi de Firando apprit qu'un Portugais, accompagné de quatre Japonnais, sujets du prince d'Omura, était venu saluer le général de la part de ce prince, et lui avait rendu des lettres : il entra tout à coup dans une fort grande colère, cria que le prince Antoine était un traître, et sur-le-champ donna ordre qu'on fît mourir les quatre chrétiens d'Omura. Le prince fit paraître en cette rencontre une modération qui surprit; mais on n'admira pas moins la joie que les quatre chrétiens firent paraître lorsqu'on leur signifia cet injuste arrêt; car comme ils savaient bien que la haine du roi contre la religion qu'ils professaient était le véritable motif de cette cruauté qu'on exerçait sur eux dans un temps de paix ils remercièrent Dieu de la grâce qu'il leur faisait de mourir martyrs.

Quelque temps après il arriva encore une chose qui fit bien connaître jusqu'où allait la fureur des infidèles du Firando contre notre sainte loi, et combien ils étaient autorisés. Les chrétiens de ce royaume avaient envoyé un vaisseau aux Indes pour acheter tout ce qui était nécessaire à la décoration d'une église : les idolâtres en furent avertis, et détachèrent plusieurs petits bâtimens qui enlevèrent le navire à son retour. Parmi les ornemens dont il était chargé il se trouva un tableau qui représentait la mère de Dieu montant au ciel; on le porta à un sei-

entraient dans les sentimens du souverain, et qui n'avaient pas les mêmes intérêts que lui à les cacher, se déclaraient en toutes rencontres ouvertement contre le christianisme : tout cela tenait continuellement les chrétiens dans l'attente d'une persécution déclarée, et l'espérance du martyre leur en avait fait naître un désir très ardent.

On faisait tomber autant que l'on pouvait sur le prince Antoine les effets du chagrin que l'on avait conçu contre les fidèles : ce prince était par sa naissance, son crédit, son mérite, ses richesses et ses emplois le plus puissant particulier du royaume; il avait toujours commandé les troupes, qui lui étaient extrêmement attachées, et l'on n'osait l'inquiéter directement sur sa religion, mais on ne manquait aucune occasion de lui faire de la peine. Il s'en présenta une alors dont on profita avec plaisir : la conformité d'inclinations et un même zèle pour la propagation de la foi avaient établi entre ce prince et Sumitanda une amitié très étroite, qui ne recevait aucune atteinte des guerres fréquentes que se faisaient le roi de Firando et le prince d'Omura, mais qui n'empêchait pas aussi le général firandais de faire son devoir dans l'occasion. On en était bien persuadé à la cour de Firando, et jamais on n'avait fait un crime au prince Antoine de ses liaisons avec Sumitanda; enfin on se lassa de lui rendre justice, et peut-être de chercher

inutilement de quoi le rendre criminel. Le roi de Firando apprit qu'un Portugais, accompagné de quatre Japonnais, sujets du prince d'Omura, était venu saluer le général de la part de ce prince, et lui avait rendu des lettres : il entra tout à coup dans une fort grande colère, cria que le prince Antoine était un traître, et sur-le-champ donna ordre qu'on fît mourir les quatre chrétiens d'Omura. Le prince fit paraître en cette rencontre une modération qui surprit; mais on n'admira pas moins la joie que les quatre chrétiens firent paraître lorsqu'on leur signifia cet injuste arrêt; car comme ils savaient bien que la haine du roi contre la religion qu'ils professaient était le véritable motif de cette cruauté qu'on exerçait sur eux dans un temps de paix ils remercièrent Dieu de la grâce qu'il leur faisait de mourir martyrs.

Quelque temps après il arriva encore une chose qui fit bien connaître jusqu'où allait la fureur des infidèles du Firando contre notre sainte loi, et combien ils étaient autorisés. Les chrétiens de ce royaume avaient envoyé un vaisseau aux Indes pour acheter tout ce qui était nécessaire à la décoration d'une église : les idolâtres en furent avertis, et détachèrent plusieurs petits bâtimens qui enlevèrent le navire à son retour. Parmi les ornemens dont il était chargé il se trouva un tableau qui représentait la mère de Dieu montant au ciel; on le porta à un sei-

gneur de la cour nommé Catondono, l'ennemi le plus irréconciliable et le plus emporté qu'eût la religion dans le royaume. Catondono n'eut pas plus tôt cette image entre les mains qu'il la montra au prince héritier, et tous deux la traitèrent avec une impiété qu'on ne pourrait rapporter sans frémir. Ils firent plus, car après avoir indignement défiguré le visage de la Vierge ils exposèrent le tableau dans une salle du palais à la risée des infidèles. Les missionnaires se plaignirent au roi de cette insulte qu'on faisait à leur religion. Ce prince les amusa quelque temps par l'espérance d'une satisfaction; mais comme il n'exécutait rien le P. d'Acosta, qui gouvernait alors cette église, crut qu'il fallait prendre le roi par son faible; il engagea tous les Portugais qui arrivaient incessamment à Firando de passer au port de Vocoxiura. Déjà plusieurs en avaient pris la route lorsque le roi de Firando, mécontent de voir que son ennemi allait profiter d'un commerce dont il serait lui-même privé, arme secrètement tout ce qu'il y avait de bâtimens dans ses ports, fait avertir ses vassaux, et envoie Catondono attaquer les Portugais jusque dans la rade de Vocoxiura. Ceux-ci, quoique surpris assez mal armés en guerre, et en bien plus petit nombre que leurs ennemis, reçurent Catondono avec une telle vigueur qu'après lui avoir tué bien du monde, et même plusieurs de ses meilleurs officiers, ils l'obligèrent à se retirer fort en désordre.

Depuis ce temps-là il n'est plus parlé du prince Antoine, ni du prince son frère, qui fut toujours l'imitateur de ses vertus. Je ne doute point que les lettres qui nous auraient instruits du reste de leurs actions n'aient été perdues; car il n'y a guère d'apparence qu'on ait négligé de nous apprendre tout ce qui pouvait regarder des princes auxquels toute ladite chrétienté du Japon avait de si essentielles obligations. Je trouve seulement que le prince Antoine mourut en 1581, aussi saintement qu'il avait vécu, et qu'il fut jusqu'à la fin la gloire et le soutien de cette église. Nous le verrons ailleurs revivre dans ses enfans et dans le reste de la famille, qui se montra tout entière digne d'avoir eu un tel chef.

Cependant la foi était entrée dans le Gotto : j'ai dit que ce royaume est à une des extrémités du Ximo, et fait un état séparé qui n'est point compris dans la division générale que l'on fait du Japon; ce sont de petites îles assez stériles et assez sauvages, excepté celle où est la capitale du royaume. Cette ville, que les uns nomment Oquiquoa, et les autres Ocica, est fort jolie, et a un très beau port. Les habitans du Gotto sont superstitieux à l'excès; chez eux les astres règlent tout; ils ont comme avaient les anciens Romains leurs augures, dont l'unique emploi est d'observer et de prédire les jours heureux et malheureux. En 1565 le Gotto était gouverné par un prince que sa douceur faisait extrêmement aimer de ses su-

jets : il eut la curiosité de savoir ce que c'était que le christianisme, et il fit prier le P. d'Acosta, qui demeurait à Firando, de lui envoyer quelqu'un qui pût l'instruire de ce qu'il souhaitait. Le missionnaire envoya la lettre du roi au P. de Torrez, qui faisait sa résidence à Cochinotzu. Par bonheur Louis Almeida, qu'une maladie avait retenu à Sacai lorsqu'il était en chemin pour Méaco, comme je l'ai dit ailleurs, et que le supérieur avait rappelé dans le Ximo, venait d'arriver à Cochinotzu. Il eut ordre de se rendre incessamment auprès du roi de Gotto : il ne perdit point de temps, s'embarqua pour les îles de Gotto, et alla aborder à Ocica. Le roi le reçut parfaitement bien, et l'engagea à faire en présence de toute la cour des conférences qui contentèrent tout le monde.

Le missionnaire était sur le point de recueillir le fruit de ses instructions lorsque le roi, qui de sa vie n'avait été malade, fut tout à coup saisi d'une grosse fièvre et d'une violente oppression de poitrine. Les bonzes ne manquèrent pas de publier aussitôt que les dieux punissaient ce prince d'avoir introduit dans ses états une religion étrangère : ils persuadèrent aisément un peuple accoutumé à ne reconnaître aucune cause naturelle des événemens fâcheux, et la foi était peut-être bannie pour jamais de cet état si les bonzes n'eussent pas entrepris de guérir le roi. On ne peut dire les extravagances et les sorti-

léges qu'ils employèrent pour obtenir de leurs dieux la guérison du prince; mais le mal ayant empiré considérablement après toutes leurs folles superstitions on permit enfin à Almeida de donner des remèdes au malade : ils furent efficaces, et l'effet en fut même si prompt qu'en quatre jours le roi fut parfaitement guéri. Alors ce prince, plus persuadé que jamais de la fausseté de sa religion, obligea son médecin à reprendre ses conférences. A peine quelques jours s'étaient écoulés que de nouveaux accidens causèrent à Almeida de nouvelles craintes : un jour que toute la cour était allée l'entendre le feu prit à une maison de la ville, et, poussé par un fort grand vent, réduisit en cendres une bonne partie d'Ocica. Au même temps le roi se sentit attaqué d'une douleur très violente causée par une tumeur qui lui parut tout à coup à un doigt de la main. Almeida guérit encore le roi; mais il eut de la peine à ôter de l'esprit du peuple que sa religion était la cause de tous ces malheurs. Le roi, qui avait l'esprit ferme et solide, ne laissa pas de protéger toujours le missionnaire, dont Dieu bénit enfin les travaux par un fort grand nombre de conversions : il gagna à Jésus-Christ la plus considérable partie d'une petite ville nommée Ocura, qui n'est qu'à une lieue et demie d'Ocica. Le seigneur du lieu, trois frères qu'il avait et sa mère donnèrent l'exemple à leurs vassaux, et

Almeida eut la consolation d'y voir en peu de temps une église bâtie au vrai Dieu.

Une guerre qui survint alors au roi de Gotto fit concevoir à ce prince que rien au monde n'était capable d'obliger des fidèles à faire quoi que ce soit contre la loi du Dieu qu'ils adoraient. La coutume était dans ce royaume qu'avant que de marcher en campagne les principaux officiers s'assemblaient dans le palais pour y prêter au roi un nouveau serment de fidélité : entre autres superstitions dont cette cérémonie était accompagnée il fallait boire d'un vin qui avait été auparavant consacré et offert aux dieux du pays. Tous ceux qui avaient dans l'armée quelque commandement s'étant rendus chez le roi au jour marqué le gouverneur d'Ocica, qui était chrétien, fut un peu embarrassé de ce qu'il avait à faire : après y avoir bien pensé il crut que pour mettre sa conscience en sûreté il suffirait de protester en buvant le vin qu'il le buvait comme un vin ordinaire, et qu'il n'y reconnaissait aucune vertu. Effectivement lorsqu'on lui présenta la la coupe il fit sa protestation, et il commençait à boire lorsqu'un autre chrétien des plus braves et des plus considérables de l'armée par sa naissance et ses exploits lui cria qu'il se donnât bien de garde de commettre une telle infidélité. Puis s'approchant du roi avec une respectueuse assurance, « Seigneur, lui dit-il, vous reconnaîtrez bientôt que vous n'avez point de plus fidèles su-

jets que les chrétiens; tant qu'il restera une goutte de sang dans nos veines nous ne quitterons point le combat. Mais voulez-vous que le serment que vous exigez ici de nous soit inviolable, souffrez que nous jurions par le seul Dieu vivant que nous adorons et qui a créé ce vaste univers. »

Le roi, qui connaissait cet officier, et qui était prévenu en faveur de sa religion, consentit à tout, et il ne tarda pas à être convaincu qu'il ne devait désormais compter sur personne plus que sur les chrétiens. Les troupes s'assemblèrent; on marcha à l'ennemi, qui avait fait la moitié du chemin, et on en vint bientôt à une bataille. Comme la mêlée commençait un jeune néophyte, qui se nommait Xyste, aperçut le général ennemi, dont la valeur et la bonne conduite inspiraient à ses soldats beaucoup de confiance et de courage : il courut à lui, et l'attaqua avec tant de bonheur et de bravoure qu'après un assez long combat, qui tint les deux armées comme en suspens, il le prit au défaut de son armure, et le renversa à ses pieds. La mort du chef étonna toutes ses troupes, et la victoire du roi de Gotto fut complète. Ce prince fit ressentir à tous les chrétiens combien l'action de Xyste l'avait persuadé du zèle qu'ils avaient tous pour son service, et ce surcroît de faveur augmenta considérablement le nombre des fidèles.

Deux ans après le Gotto se trouvant sans mis-

sionnaires parce qu'Almeida avait été contraint d'en sortir pour sa santé, le prince héritier, qui songeait à embrasser le christianisme, fit prier le P. de Torrez de lui envoyer un prédicateur. Le supérieur lui envoya le P. Démonté, qui trouva le jeune prince fort instruit : il lui dit qu'avant de recevoir le baptême il serait bon qu'il eût le consentement du roi son père, et le prince le demanda avec beaucoup d'empressement. Le roi ne s'opposait point absolument à la demande de son fils; mais il temporisait, voulant voir comment cette conversion serait reçue de ses sujets. Le prince se lassa d'attendre, et voulut recevoir le baptême. Le missionnaire ne crut pas devoir résister à la volonté du prince; il le baptisa en secret, et lui donna le nom de Louis. Le roi s'aperçut bientôt que son fils était chrétien, et ne le trouva pas mauvais. Cette conversion mit le christianisme en grand crédit dans ce royaume, et la foi y fit en peu de temps des progrès fort considérables.

La principauté d'Omura s'ouvrait aussi toujours de plus en plus à l'Evangile par le zèle et la fermeté de Sumitanda : il est vrai que parmi ses sujets il y en avait qui n'étaient attentifs qu'à profiter des occasions qui se présenteraient de le faire périr avec tous les chrétiens, et tout autre que lui aurait enfin succombé aux efforts qu'on fit plusieurs fois pour le perdre. Mais les vertus chrétiennes n'avaient rien ôté à ce prince des

vertus guerrières et politiques ; il n'y avait point au Japon de souverain dont le gouvernement fût plus ferme, et pour la bravoure peu en approchaient. Les relations de 1565 rapportent un fait qui montre avec quelle vigueur il agissait dans les occasions les plus périlleuses. Il apprit un jour qu'une troupe de mutins s'étaient emparés d'un château assez proche de la capitale, et qui la commandait même en quelque sorte ; aussitôt il fait assembler ses troupes, et va lui-même investir ce fort. Sur le soir il choisit dans toute son armée trente braves, tous chrétiens ; leur demande s'ils sont prêts à le suivre quelque part qu'il les mène, et tous lui ayant répondu que rien ne les arrêtera dès qu'ils l'auront à leur tête il donne ordre à toutes les troupes de charger à la pointe du jour ceux qui venaient incessamment pour secourir les révoltés. Pour lui dès qu'il vit la nuit tout à fait obscure il se met à grimper avec ses trente chevaliers par divers sentiers fort secrets jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle la forteresse était bâtie. Les séditieux, qui n'avaient point prévu cette ruse, ne faisaient point la garde avec assez de précaution, et il fut aisé à Sumitanda de se glisser dans le fort avec tous ses gens : il occupa donc sans peine toutes les avenues, saisit les postes les plus importans, et dans le moment que son armée donna sur les troupes auxiliaires il chargea lui-même les rebelles si brusquement qu'avant

qu'ils se fussent reconnus ils furent tous passés au fil de l'épée, ou jetés par les fenêtres sur ceux qui venaient les secourir.

Après cette action la chrétienté d'Omura alla toujours croissant en nombre et en ferveur. Pour faire connaître la vertu de ces fidèles, la soif qu'ils avaient de la parole de Dieu, et le tendre attachement qu'ils témoignaient pour leurs pasteurs, je rapporterai une lettre du P. Alexandre Valégnan, qui arriva en 1568 à un port de la dépendance du prince d'Omura : « Nous n'avions pas encore mouillé l'ancre, dit-il, lorsqu'un nombre infini de chaloupes remplies de chrétiens environnèrent notre vaisseau : toutes ces chaloupes avaient une flamme ou une espèce de pavillon où l'on voyait briller le signe adorable de notre rédemption. Nous entrâmes ainsi comme en triomphe dans le port au bruit des acclamations des fidèles. A la descente du navire je fus assailli d'une si prodigieuse affluence de peuples qu'il semblait que personne n'était resté dans les villes. Les uns me baisaient la soutane, d'autres les mains, d'autres les pieds. Enfin ils me portèrent plutôt qu'ils ne me conduisirent à la chapelle. Ce qui me charmait davantage c'était de voir des troupes fort nombreuses de petits enfans, les garçons séparés des filles, tous marchant devant nous en bel ordre avec une modestie angélique, et chantant le *Te Deum*.

« A peine eus-je fait quelque chemin qu'on

me vint complimenter de la part du prince, et quelques momens après j'aperçus le P. de Torrez, qui venait au-devant de moi avec Louis Almeida et Michel Vaz : ils étaient précédés et suivis d'autres troupes d'enfans qui chantaient à deux chœurs le cantique *Benedictus*, avec des hymnes et des psaumes. J'arrivai à la chapelle tout hors de moi, et je remerciai Dieu de m'avoir rendu témoin d'une ferveur que je n'avais pu croire sur ce qu'on m'en avait dit en Italie; aussi faut-il l'avoir vue pour y ajouter foi, et si j'entreprenais de faire le détail de tout ce qui se passa tous les jours à nos yeux je ne trouverais personne qui me crût sincère. La fête se termina par un repas fort semblable à ceux des anciens anachorètes, où l'esprit était bien plus rassasié par les saints discours qu'on tint pendant la table, et les bénédictions qu'on y donna au Seigneur, que le corps par les mets qu'on y présenta. Les Portugais y furent invités, et l'on n'y servit que du riz fort noir et quelques poissons salés; mais la joie intérieure dont nous étions pénétrés nous aurait fait trouver délicieuse une nourriture encore plus insipide. »

Ce fut cette même année que la religion s'établit à Nangazaqui : cette ville, que les Japonnais nomment aujourd'hui Tchang-ki, est située dans la pointe de terre du Ximo qui avance le plus vers la Chine, dont elle n'est éloignée que de soixante lieues. Lorsque la foi entra dans le

pays d'Omura Nangazaqui était moins qu'un village : sa situation, la bonté du mouillage, la proximité de Méaco et de la Chine y attirèrent les Portugais ; quelques-uns s'y établirent ; les Japonnais en firent de même : par là Nangazaqui devint une des plus grandes villes et la plus commerçante du Japon ; il fut un temps qu'on y compta jusqu'à soixante mille âmes ; mais dès lors elle avait été démembrée de la principauté d'Omura, et était devenue ville impériale. Aujourd'hui, qu'il n'est permis à aucun étranger de s'y établir, on n'y compte pas plus de huit mille âmes : elle ne fut jamais fermée de murailles ; une chaîne de collines qui l'environnent lui fait une enceinte naturelle, et une belle rivière qui se jette dans la mer à une lieue de là forme son port.

Ce fut le P. Viléla qui le premier prêcha la foi dans Nangazaqui : il y fit tant de conversions qu'en peu de temps la ville parut toute chrétienne. Le prince d'Omura voulut être témoin d'un succès si prompt ; il vint à Nangazaqui, et y trouva le P. François Cabral, sur qui le P. de Torrez s'était tout récemment déchargé du soin de la mission : il le mena avec lui à Omura, et le nouveau supérieur eut la consolation de commencer l'exercice de sa charge par le baptême de la princesse Camisama, de tous ses enfans et de cent personnes au moins des plus distinguées de la cour. Dès le même jour le père donna la

bénédiction nuptiale au prince et à la princesse; il renvoya ensuite aux Indes le P. Viléla, que l'excès de ses travaux avait mis entièrement hors de combat, et qui mourut peu de temps après fort saintement à Malaca, et il partit pour visiter les églises qui n'avaient point de missionnaires.

A peine s'était-il mis en chemin qu'il apprit la mort du P. Côme de Torrez, arrivée dans l'île de Kéqui, le 2 octobre 1570 : il le fit aussitôt savoir au prince d'Omura, qui en fut extraordinairement touché; car Sumitanda honorait ce saint homme comme son père. Le P. de Torrez fut universellement regretté, et chaque église donna à l'envi des marques publiques de sa douleur : aussi était-il le plus aimable des hommes; sa douceur et sa complaisance lui avaient fait autant d'amis qu'il avait connu de personnes, même parmi les infidèles. Bien des gens qui ne l'avaient jamais vu, mais qui sur ce que la renommée en publiait se sentaient de l'inclination pour lui, le prévenaient par lettres, et entretenaient avec lui un commerce réglé; on assure même que dans l'université de Bandoue, d'où il avait toujours été éloigné au moins de deux cents lieues, il y avait plusieurs bonzes et plusieurs savans qui cultivaient soigneusement son amitié. Lorsqu'il était obligé de se transporter d'un lieu à un autre il lui fallait nécessairement partir la nuit pour éviter d'être arrêté ; tous ceux qu'il bapti-

sait voulaient porter son nom; il avait un tel ascendant sur l'esprit de tous les fidèles non seulement des églises qu'il avait cultivées par lui-même, mais encore de toutes les autres, que la moindre marque de sa volonté suffisait pour les faire passer par où il souhaitait.

Il n'était pas moins en vénération parmi les idolâtres que parmi les chrétiens; les uns et les autres étaient également charmés de son zèle infatigable et surpris de son extrême austérité. L'amour qu'il avait des souffrances lui faisait souvent dire qu'Amanguchi avait été un paradis pour lui parce qu'il n'y avait jamais été un moment sans souffrir : il ne savait ce que c'était que de s'épargner lorsqu'il s'agissait du salut des âmes ou du soulagement de ses inférieurs; alors rien ne l'arrêtait, ni la longueur, ni la difficulté des chemins, ni les dangers auxquels il lui fallait s'exposer dans un pays où il savait par plus d'une expérience qu'on cherchait de tous côtés les moyens de le perdre. Cette attention aux besoins de ses frères était d'autant plus admirable en ce saint homme qu'il ne s'accordait rien à lui-même, et qu'étant un peu atrabilaire il eût été extrêmement dur si la grâce n'eût adouci en lui le naturel; mais Dieu, qui se communique aux âmes en proportion de la violence qu'elles se font, avait récompensé son serviteur d'un don de larmes très particulier et d'une contemplation fort élevée. Enfin pour comprendre en deux mots

l'éloge du second fondateur de l'église du Japon jamais homme ne pratiqua plus à la lettre ce précepte que Jésus-Christ donne à ses apôtres de se faire petit comme des enfans. Dès qu'il entra en religion il sembla avoir oublié les grandes qualités qui l'avaient si fort distingué dans le siècle : fervent disciple, humble religieux, zélé missionnaire, vigilant supérieur, ouvrier infatigable, il avait soixante et quatorze ans, et pouvait à peine se soutenir qu'il fondait encore des églises, et il mourut en travaillant.

Les peuples qui pendant sa vie l'avaient regardé comme un saint furent bien confirmés dans cette opinion à la vue de son visage, qui parut après sa mort d'une beauté extraordinaire, et qui semblait rendre un témoignage assuré de la félicité dont son âme jouissait. Ses obsèques furent célébrées avec ces acclamations des fidèles qui dans les premiers siècles de l'Eglise canonisaient les saints. Les PP. Balthazar Lopez, Alexandre Valégnan et Gaspard Viléla s'y trouvèrent, et le dernier, qui attendait de jour en jour l'occasion de s'embarquer, fit l'éloge du défunt. Enfin il n'y eut pas un chrétien qui ne voulût avoir quelque chose qui eût été à son usage. L'île de Xéqui, où le P. de Torrez finit sa course, était presque toute convertie ; le tono même était du nombre des fidèles : mais comme il n'avait reçu le baptême que pour attirer les Portugais dans son port il abandonna bientôt par légèreté

ce que l'intérêt lui avait fait embrasser; il commença même à persécuter ses sujets chrétiens, qui, plus constans que lui, préférèrent la mort et l'exil aux avantages qu'il leur proposa pour les rendre complices de son infidélité. Cette persécution, qui donna à l'église plusieurs martyrs, n'eut point de suite, et nous ne sommes pas fort instruits de ces circonstances.

L'île d'Amacusa, voisine de Xéqui, fut plus heureuse: il y avait deux ans que Louis Almeida y avait baptisé plusieurs personnes de marque; les bonzes songèrent d'abord à arrêter ce progrès, et soulevèrent la populace contre le tono. Mais le roi de Bungo, de qui le seigneur d'Amacusa était alors vassal, apprenant ce qui se passait, envoya des ordres si précis que le tono, qui de son côté avait beaucoup d'inclination pour la loi chrétienne, se trouva en état de mettre à la raison les factieux, à la tête desquels étaient deux de ses frères; il fut ensuite des premiers à recevoir le baptême avec son fils: il en avait cependant coûté au gouverneur d'Amacusa, nommé Léon, son gouvernement. Ce gentilhomme était le premier de ce petit état qui s'était fait baptiser, et avant que le roi de Bungo se fût mêlé de pacifier les troubles dont j'ai parlé le tono avait été contraint de sacrifier aux bonzes et à ses frères ce fervent chrétien, qui était son favori : il l'avait exilé, et je ne trouve point que, même après sa conversion, il l'ait rappelé.

Quoi qu'il en soit ce prince, qui avait pris au baptême le nom de Michel, eut bientôt une occasion de signaler la pureté de sa foi, et il ne la laissa point échapper. Almeida, que les besoins des autres églises obligeaient à faire souvent des courses, avait confié le soin du troupeau qu'il venait d'assembler dans cette île à un néophyte qui lui avait paru fort propre à cet emploi; mais à peine fut-il hors du pays que le catéchiste s'avisa de dogmatiser, et de prêcher une doctrine à sa mode: il commençait déjà à séduire les plus simples, et il avait lieu d'appréhender que ce schisme n'eût de fâcheuses suites; mais le tono seconda si bien le missionnaire, qui accourut au secours de son église dès qu'il sut ce qui s'y passait, que la tranquillité et l'unité y furent parfaitement rétablies.

Le prince Michel avait une belle-fille, qui passait pour le plus bel esprit et la plus profonde théologienne du Japon; il n'y avait point de bonze qui se crût déshonoré en la consultant, et tous avouaient qu'elle résolvait leurs doutes et éclaircissait leurs difficultés avec une facilité qui les charmait. La conversion d'une si rare princesse n'était pas une conquête aisée; le prince son beau-père ne laissa point de l'entreprendre : la princesse résista pendant plusieurs années; enfin elle se rendit, fut nommée Grâce au baptême, et répara par sa ferveur le temps qu'elle avait perdu par sa résistance aux inspirations du ciel.

Elle mourut en 1582, presque en même temps que son beau-père, qui eut en mourant la consolation de ne laisser aucun idolâtre dans ses terres. Sur la fin de sa vie il ne soupirait plus qu'après la céleste patrie, où il alla enfin, dans sa soixante-unième année, recevoir la récompense de son zèle. Le prince Jean son fils lui succéda, et ne fut pas moins l'héritier de ses vertus que de ses états.

D'un autre côté le prince de Gotto travaillait en apôtre à l'établissement du christianisme. Le P. Alexandre Valégnan, qui avait été envoyé pour le seconder, avait déjà baptisé la princesse son épouse et presque toutes les dames de sa suite: il s'attendait à pousser plus loin ses conquêtes spirituelles lorsque les bonzes osèrent inviter avec menaces le jeune prince à changer de religion. Comme ils le trouvèrent inflexible ils s'adressèrent au roi, qui, craignant quelque trouble, voulut engager son fils à dissimuler pour un temps sa foi : il n'y réussit pas, et il en parut choqué. Il publia des édits contre les chrétiens; mais il rencontra partout la même fermeté. Il se résolut à faire un coup d'éclat, et l'on vit toutes les apparences d'une sanglante persécution. Alors le prince Louis déclara qu'avant que de toucher à aucun chrétien il faudrait qu'on vînt à lui, et que si l'on faisait des martyrs il serait le premier. Le roi était embarrassé : il aimait son fils, il estimait les chrétiens, les bonzes fortifiés de la

protection de ses frères parlaient fort haut; quelque parti qu'il prît il ne voyait que des malheurs.

Enfin le P. Valégnan l'alla trouver, et lui dit qu'il savait un moyen de le tirer de peine, et de contenter tout le monde: « Ce moyen, seigneur, ajouta-t-il, c'est d'abandonner ma tête aux ennemis du vrai Dieu : les bonzes seront satisfaits; votre royaume recouvrera sa première tranquillité; vous vous épargnez bien des violences, et moi, qui aurai l'honneur de verser mon sang pour le Dieu que j'annonce, je prétends bien gagner à cela plus que personne. » Le roi avait l'âme grande; une générosité poussée si loin le charma; il s'éleva au-dessus de ses craintes, parla en maître, rappela son fils, qui s'était retiré du palais, rassura les chrétiens; et les ennemis de la foi, persuadés qu'ils ne gagneraient rien par la voie qu'ils avaient prise, attendirent en paix une occasion plus favorable.

Elle ne vint pas aussitôt qu'ils l'espéraient: le roi mourut, le prince Louis monta sur le trône, et le christianisme, devenu la religion du souverain, prit aisément le dessus. Le P. Valégnan, qui peu de temps après fut envoyé à Rome, ne se lassait point de parler des vertus héroïques qu'il avait vu pratiquer à ce religieux prince : ce qui le charmait davantage, et ce qui dans un roi du Japon doit être compté pour beaucoup, c'est qu'on ne put jamais engager le roi de Gotto

à souffrir la moindre distinction dans les églises. « Où le créateur habite d'une manière sensible, disait-il, il ne doit point y avoir d'inégalité entre les créatures. Je sais qu'il est de l'ordre établi de Dieu même que la subordination soit gardée parmi les hommes; mais il me paraît qu'on doit excepter les temples lorsqu'il s'agit des égards que cette subordination exige. Enfin partout ailleurs je suis roi, et je sais fort bien me faire rendre ce qu'on me doit; mais devant Jésus-Christ je ne suis que chrétien, et tous mes sujets sont mes frères et mes égaux. » Le roi de Gotto n'était pas le premier qui se fût comporté de la sorte; le prince d'Omura avait le premier donné cet exemple aux grands du Japon, et jamais on ne put l'engager à accepter une place distinguée lorsqu'il assistait au service divin.

Cependant Mioxindono et Daxandono, qui n'avaient point paru depuis la journée de Sacai, firent sourdement de nouvelles levées, et cherchèrent l'occasion de surprendre Nobunanga : ils crurent enfin l'avoir trouvée un jour que ce prince était sorti de Méaco, fort peu accompagné, pour se rendre à Mino, où il faisait son séjour le plus ordinaire. Après avoir observé sa marche ils jetèrent des troupes dans tous les endroits ouverts qui se trouvaient sur son passage, lui coupèrent la retraite de toutes parts, et tombèrent sur lui à l'improviste. Comme ils ne doutaient point du succès de leur entreprise ils firent leur attaque avec peu

d'ordre; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que si Nobunanga pouvait être surpris il ne pouvait être vaincu. Vatadono accompagnait le roi : l'un et l'autre sans s'étonner du nombre de leurs ennemis firent paraître une admirable présence d'esprit, mirent avec une promptitude incroyable leur escorte en bataille, et reçurent les rebelles de si bonne grâce qu'à peine la victoire balança. Le roi avait la droite, et de son côté tout plia. Vatadono trouva plus de résistance à la gauche; mais elle ne servit qu'à rehausser sa gloire : il fit des actions de valeur qu'on aurait peine à croire; et Nobunanga, lui donnant son sabre au sortir du combat, déclara que le succès de cette journée lui était uniquement dû : aussi était-il tout couvert de blessures, ce qui l'obligea de se faire transporter dans la forteresse de Tacaçuqui, dont il était seigneur.

Ses blessures, quoique considérables et en grand nombre, ne se trouvèrent cependant pas dangereuses; mais comme rien ne le rappelait à la cour il résolut de profiter du loisir que lui donna sa convalescence pour mettre ordre à ses affaires domestiques et plus encore pour assurer son salut éternel : il fit avertir le P. Froez de son dessein, et le pria de venir pour achever de l'instruire de nos saints mystères, et pour le disposer à recevoir le baptême. Le missionnaire partit dès qu'il eut reçu la lettre du vice-roi, et il s'attendait à le baptiser au premier jour lorsque par

un de ces coups du ciel qu'il faut adorer sans vouloir en approfondir la cause Vatadono fut enlevé de ce monde d'une manière bien tragique.

Le seigneur d'Iquenda, voisin de Vatadono, lui avait donné de justes sujets de défiance; quelques-uns même assurent qu'il avait fait des courses sur lui : quoi qu'il en soit Vatadono, pour prévenir ou pour arrêter l'effet des mauvais desseins du tono, avait fait bâtir sur la frontière deux forts, où il tenait toujours de bonnes garnisons. Le seigneur d'Iquenda prit cette précaution pour une insulte, fit secrètement ses préparatifs, et, se persuadant avoir trouvé une occasion favorable de surprendre son ennemi, il alla mettre le siége devant le plus avancé des deux forts. Le brave Tacayma qui y commandait se défendit vigoureusement, et tua bien du monde aux assiégeans : à la fin cependant il fit avertir son frère qu'à moins d'un prompt secours il serait obligé de se rendre. Vatadono y courut sur-le-champ avec le peu de soldats qu'il trouva sous sa main, et donna ses ordres pour qu'on fît monter à cheval ses vassaux. Le tono, le sachant en marche si mal accompagné, va au-devant de lui, met une partie de ses troupes en embuscade dans un fond, et avec le reste se saisit d'un poste fort avantageux : le vice-roi méprisa trop un ennemi dont il ne connaissait point toutes les forces, jusque là que dans l'impatience d'en venir aux mains il laissa son fils derrière avec les troupes qui l'a-

vaient joint dans sa route, et prit les devants avec deux cents hommes seulement. Il n'eut pas plus tôt engagé l'action que, ceux des ennemis qui étaient cachés se montrant tout à coup, il se trouva pris de tous côtés : il fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvait attendre de lui; mais enfin, las de tuer, percé de coups, perdant tout son sang et réduit à lui seul, il tomba sur des monceaux d'ennemis, sur lesquels il avait par avance vengé sa mort.

La surprise et la douleur où fut toute l'Eglise du Japon à cette nouvelle ne se peut exprimer; l'irréparable perte que faisaient les fidèles, et le danger où ils se trouvaient, n'ayant plus d'appui contre tant de persécuteurs, ne fut pas ce qui fit couler les premières larmes : on ne pleura d'abord que cet illustre défunt; le zèle, l'amour, la piété, la reconnaissance empêchèrent qu'on ne songeât aux suites que pourrait avoir un si triste événement. Le P. Froez surtout était inconsolable de ce que le vice-roi n'avait pas reçu le baptême; il se persuada toutefois que Dieu, qui connaissait la sincérité du cœur de ce fervent prosélyte, lui aurait fait miséricorde, et n'aurait pas laissé sans récompense tant de vertus et tant de services rendus à la religion, et il entra d'autant plus aisément dans les sentimens d'un grand docteur de l'Eglise à l'occasion d'une mort assez semblable d'un empereur catéchumène qu'il trouvait dans Vatadono tout ce qui rassurait S. Am-

broise dans Valentinien II; mais la Providence divine parut admirable en ce que, privant l'Eglise du Japon de son plus ferme appui, il la délivra de ses plus dangereux ennemis par le massacre des bonzes de Frénoxama. Voici quelle en fut l'occasion.

Le roi d'Imory et le prince de Nara, apprenant que Nobunanga après sa victoire retournait à Méaco encore plus mal escorté qu'il n'en était parti, et surtout que Vatadono s'était retiré dans ses terres, ramassèrent les débris de leur armée, et prirent, en côtoyant toujours le roi de Boari, le chemin de la capitale. Ils espéraient trouver bientôt le moyen d'avoir leur revanche; mais Nobunanga, que le danger qu'il venait de courir avait rendu plus vigilant, découvrit leur dessein par ses espions, résolut de les surprendre eux-mêmes, et pour le faire plus sûrement il se mit à marcher lentement, et en apparence avec cette sécurité que donne la victoire. Cette confiance feinte fit croire aux rebelles qu'ils viendraient aisément à bout d'un homme qui leur paraissait si peu sur ses gardes; ils commencèrent à y être moins eux-mêmes, et à camper sans prendre aucune précaution. Dès que le roi de Boari s'en aperçut il attaqua de nuit leur camp, et y fit un grand carnage : peu échappèrent, et Nobunanga sachant que les fuyards s'étaient réfugiés dans les grottes souterraines de Frénoxama les y alla sur-le-champ investir.

Il est vrai que le froid excessif qui survint l'obligea de se retirer; mais dès que le printemps fut venu il retourna à Méaco, y assembla des troupes, et après avoir tenu pendant tout l'été les esprits en suspens sur le sujet qui le faisait armer il prit sa route vers Mino : étant arrivé assez près de Frénoxama il fit brusquement investir toute la montagne, brûla Sacomoto, petite bourgade dont j'ai parlé, qui était au pied de Frénoxama, et serra de fort près les bonzes. Ils virent bien qu'ils étaient perdus s'ils ne venaient à bout de gagner le roi, et il n'est rien qu'ils n'y employassent; ils firent les offres les plus avantageuses, et ils engagèrent même l'empereur et le dairi à lui écrire en leur faveur. Mais tout fut inutile; prières, soumissions, rançons, présens, intercessions, rien ne put apaiser un homme qui haïssait les bonzes par passion, et qui savait bien qu'il en était haï. Après quelques légères résistances les soldats du roi entrèrent dans les cavernes les plus profondes, et y firent un carnage des bonzes si général qu'il ne s'en sauva pas un seul. Quelqu'un s'étant avisé de représenter à Nobunanga que ces prêtres étaient les amis des dieux, « Si vous dites vrai, répondit le prince, le ciel les défendra; mais s'ils ne sont que des hypocrites et d'infidèles ministres je viens venger les dieux. »

Le P. Froez reprend plus haut l'histoire de cet événement, et change quelques circonstances

au récit que je viens de faire sur d'autres mémoires, quoique absolument on puisse peut-être concilier les deux relations. Le missionnaire dit que les bonzes de Frénoxama, dans une guerre que Nobunanga avait eu contre un de ses voisins, avaient refusé passage sur leurs terres au roi de Boari, et même avaient fourni des vivres à son ennemi; que ce prince outré de colère fit mettre en croix tout ce qu'il rencontra de ces religieux, et que la guerre finie il tourna ses armes contre Frénoxama; que les bonzes, lui ayant inutilement offert une grosse somme d'argent pour l'apaiser, se préparèrent à une vigoureuse résistance, et qu'en effet ils se défendirent long-temps dans leurs temples et sur leurs rochers; mais qu'enfin ils furent forcés, et que tous furent passés au fil de l'épée.

Après cette expédition Nobunanga, plus puissant que jamais et ayant persuadé à tout l'empire qu'il était invincible, donna de grandes marques de modération jusque là qu'il laissa ses ennemis jouir tranquillement d'une partie de leurs états. Pour les missionnaires il prit à tâche de garder avec eux une conduite qui fût le contrepied de celle qu'il tenait à l'égard des bonzes. A l'ombre d'une telle protection la chrétienté de Méaco et des royaumes voisins devint très florissante, et le P. Froez, qui en fit alors la visite, trouvait à chaque pas des exemples de vertus et des signes d'une providence toute particulière de Dieu qui lui

tiraient des yeux des larmes de consolation; mais rien ne le toucha davantage que ce qu'on lui raconta d'une jeune fille de qualité. Elle avait été baptisée dans sa plus tendre enfance par le P. Viléla; à peine parut-il en elle quelque lueur de raison qu'on découvrit que Dieu l'avait douée de grands trésors de grâces. Comme la nature ne lui avait rien épargné elle fut bientôt recherchée par tous ceux que leur naissance ou leurs richesses mettaient en droit d'aspirer à l'avoir pour épouse. Ses parens, quoique chrétiens et fort vertueux, la voyant en âge d'être mariée, commencèrent à la produire dans le monde, et lui destinèrent même un parti très avantageux. Cependant la vertueuse fille passait sa vie en œuvres de piété et de charité, faisant régulièrement six ou sept heures d'oraison par jour, jeûnant, veillant, pratiquant des austérités, et surtout se dépouillant en faveur des pauvres de tout ce qui était à son usage, jusqu'à changer ses habits précieux contre leurs méchans haillons : « Mon Seigneur a vécu pauvre, disait-elle, et il est mort tout nu ; quel honneur pour moi de pouvoir lui ressembler ! » Enfin elle sut que les articles de son mariage étaient dressés : alors comme elle était résolue à n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ elle s'adressa à ce divin sauveur pour le prier de détourner le malheur dont on la menaçait, et de l'attirer plutôt à lui que de permettre que son cœur fût partagé. Sa prière fut exau-

cée; elle tomba malade, et trois jours après elle mourut de la mort des saints, dans des sentimens dignes de sa vertu.

D'un autre côté le supérieur des missions, après avoir parcouru toutes les églises du Ximo, passa dans le Niphon, vint à Méaco, où l'empereur lui donna toutes les marques de considération que les plus grands seigneurs eussent pu attendre; il alla ensuite au royaume de Mino, où le roi de Boari lui fit toutes sortes de caresses. Ce qu'il y eut de plus avantageux pour la religion c'est que, ce prince se déclarant si ouvertement en sa faveur, un des plus puissans ennemis des chrétiens fut toujours depuis un de leurs plus fidèles amis. Le roi dit un jour que s'il restait un seul bonze au Japon avant qu'il mourût ce ne serait pas sa faute; et certainement il ne les épargna jamais dans les occasions qu'il eut de leur faire sentir les effets de sa haine. Tandis que le nombre des ministres de l'idolâtrie diminuait tous les jours celui des ouvriers évangéliques augmentait, et il n'y avait pas jusqu'à des princes infidèles qui donnassent aux missionnaires des établissemens dans leurs états.

Les affaires de l'état et du christianisme en étaient à ce point lorsqu'une nouvelle révolution donna un nouveau maître à l'empire. La bonne intelligence n'avait duré entre l'empereur et Nobunanga qu'autant que le premier avait cru le second nécessaire pour l'affermissement de son

trône. Tandis que le roi d'Imory et le prince de Nara avaient les armes à la main le cubo-sama avait regardé le roi de Boari comme un homme dont il ne pouvait se passer. Les défaites réitérées de ces deux rebelles l'ayant mis en repos de ce côté-là il ne vit plus le restaurateur de sa famille que comme un ambitieux qui se frayait un chemin à la tyrannie, et qui n'avait chassé les usurpateurs que pour n'avoir point de concurrens. Par malheur pour le jeune prince son conseil n'était guère plus prudent que lui, et il s'y livra avec un aveuglement que rien ne put guérir; il prit même si mal son temps pour rompre avec Nobunanga, il le fit avec si peu de conduite, et il se mit toujours tellement dans son tort que si en périssant il ne laissa point à son vainqueur la gloire d'avoir acheté un empire par de grandes actions, du moins il le déchargea d'une bonne partie de la haine qui est toujours attachée à la mémoire des tyrans les plus habiles et les plus heureux: effectivement on peut dire qu'il mit son libérateur dans la nécessité de le perdre ou de périr lui-même.

Nobunanga vivait assez tranquille dans son château d'Anzuquiama, qu'il se plaisait à embellir, et dont il fit en effet la plus belle chose qu'on ait jamais vue au Japon lorsqu'il eut quelque raison de soupçonner que des esprits brouillons cherchaient à le mettre mal avec l'empereur; enfin à la mort de Vatadono il fut con-

vaincu que le cubo-sama était changé à son égard; c'était le roi qui avait fait donner à Vatadono la vice-royauté de Méaco, et si la bienséance ne demandait pas qu'on ne pourvût personne de cette charge sans en parler à ce prince la prudence au moins le voulait; c'est à quoi l'on n'eut aucun égard. On ne douta point que le roi de Boari ne fît paraître beaucoup de ressentiment de cette démarche : on se trompa; Nobunanga fit ses plaintes, mais avec une modération qui ne se sentait ni de son caractère d'esprit, ni de la situation de ses affaires : cependant la cour, supposant qu'il n'en demeurerait pas là, donna ses ordres pour lever des troupes. Il ne parut pas qu'un procédé si choquant eût encore fait grande impression sur l'esprit de Nobunanga ; il se contenta d'écrire à l'empereur une lettre très soumise et très touchante, où, après lui avoir modestement représenté les services qu'il lui avait rendus, il demandait quel crime il avait commis pour être traité en ennemi de l'état. Il fit plus, car pour détruire entièrement les soupçons qu'on avait inspirés au cubo-sama de sa conduite et de ses desseins il envoya à la cour un de ses enfans en otage.

Le conseil fut d'avis qu'il fallait renvoyer le jeune prince à son père, et prendre ouvertement les armes : « Nobunanga se sent faible, dirent ces inconsidérés conseillers à l'empereur; il est temps de secouer un joug que la nécessité

vous avait imposé. » Le malheureux prince fit tout ce que son conseil voulut, et déclara la guerre à celui qui seul la pouvait faire pour lui. Il ne fallait plus pour porter l'imprudence à son comble que traiter avec Mioxindono et son collègue : on n'y manqua pas; on donna aux deux rebelles des forces capables de les relever, et on les mit en état de se venger sans faire réflexion qu'il ne tiendrait qu'à eux d'opprimer l'empereur après qu'on les aurait aidés à se défaire de celui qui seul les en avait empêchés jusque là. Le roi de Jamba, baptisé depuis peu, et Jean Naytondono, roi de Tamba, tous deux engagés dans les intérêts du cubo-sama, s'enfermèrent avec de fort belles troupes dans la capitale, résolus d'y périr avec le souverain. Tous les vassaux de la maison impériale et ceux qui craignaient la puissance du roi de Boari, ou à qui sa gloire faisait ombre, se remuèrent, et jamais on ne vit tant d'apparence d'une longue et sanglante guerre.

Toutefois Méaco, tout plein qu'il était de gens armés pour la défense de ses murs et de son monarque, n'était rassuré qu'à demi lorsqu'on apprit que Nobunanga était en marche avec cinquante mille hommes; mais que le roi d'Imori et le prince de Nara l'attendaient au passage avec des forces qui n'étaient en rien inférieures aux siennes, et que Xinguen, roi de Sanoqui, battait la campagne avec une armée de Négores.

Le massacre des bonzes de Frénoxama avait sans doute attiré sur les bras au roi de Boari ces religieux guerriers : le prince qu'ils avaient choisi pour leur général, et qui avait été de leur corps, se croyant invincible à leur tête, envoya un cartel où il se qualifiait de souverain des rois et des bonzes du Japon, armé pour venger les dieux; mais il soutint mal sa fierté. Nobunanga ayant répondu qu'il acceptait le cartel, et qu'il était le marteau domptant les diables et détruisant les sectes extravagantes du Japon, Xinguen ne l'attendit pas et disparut. Mioxindono et Daxandono ne l'eurent pas plus tôt appris qu'ils en firent de même, et le roi, victorieux sans avoir tiré l'épée, parut à la vue de Méaco lorsqu'on le croyait encore dans ses états.

Avant de rien entreprendre il envoya faire à l'empereur des propositions de paix qui furent rejetées : on assure que Nobunanga en versa des larmes; on eût dit que c'était un père qui forcé de punir un fils ingrat cherche tous les moyens de lui pardonner et craint d'appesantir trop son bras en le frappant. En effet le roi, qui ne pouvait encore se résoudre à détruire son ouvrage, se mit à faire du dégât dans la campagne : il crut que si sa présence à la tête d'une formidable armée, devant laquelle cent mille hommes n'avaient osé tenir, ne faisait aucun effet sur l'esprit de l'empereur, du moins en lui montrant tous les environs de sa capitale en feu il l'obligerait à

prendre des sentimens plus raisonnables. Il fut encore trompé dans son attente; le cubo-sama vit cette désolation sans en être ému : il est à croire que ce prince n'était pas bien persuadé que les Négores et ses autres alliés eussent absolument mis les armes bas, et qu'il comptait toujours sur une puissante diversion. Enfin Nobunanga, poussé à bout, rassembla ses troupes dispersées, les mit en bataille, et le 4 mai entra dans Méaco, dont les portes lui furent ouvertes : il traversa sans causer le moindre désordre toute la basse ville, qui avait imploré sa clémence, força la haute l'épée à la main, la fit piller et brûler, et se présenta devant la citadelle.

L'empereur alors voulut parler de paix, mais il n'était plus temps; la consternation était extrême parmi ses troupes, et la manière dont le haut Méaco, malgré tous ses retranchemens et toute sa garnison, venait d'être emporté avait glacé les plus grands courages : il fallut donc se soumettre et recevoir la loi, et l'infortuné cubo-sama fut bien heureux que Nobunanga avec la vie lui laissât une ombre de ce qu'il avait été : cependant de peur que ce prince faible et inconstant ne fût tenté de remuer encore le nouvel empereur avant de partir de Méaco y fit bâtir une seconde forteresse, où il laissa aussi bien que dans la première une garnison capable de contenir tout dans le devoir. J'avoue qu'il y a dans cet événement des choses qui ne me paraissent pas

tout à fait vraisemblables, et pour dire en un mot ce qui m'est venu à l'esprit en lisant dans les mémoires d'où je l'ai tiré j'ai un peu soupçonné Nobunanga de s'être entendu avec le conseil du cubo-sama; car enfin autrement comment accorder dans ce prince une fort grande ambition qu'il affecta dans toute cette guerre, et ne paraît-il pas plus naturel d'attribuer à une trahison toute la suite d'une si étrange conduite que de croire qu'un empereur avec tout son conseil soit tombé dans un aveuglement qu'on ne peut concevoir? mais ce ne sont que des conjectures; on jugera si elles sont bien fondées.

Au reste cette révolution bien loin d'apporter aucun changement aux affaires de la religion la mit plus que jamais en état de s'étendre par tout l'empire; mais ce qui arriva vers ce même temps dans le Ximo faillit faire perdre au christianisme un de ses plus fermes appuis. Le seigneur d'Isafay, prince voisin d'Omura et beau-frère de Sumitanda, après avoir fait bien d'inutiles efforts pour engager ce prince à retourner au culte des idoles, se ligua secrètement avec le roi de Firando et quelques autres ennemis de la religion pour l'y obliger par la force. Le P. Bartoli met parmi les alliés le roi d'Arima; mais il ne paraît guère vraisemblable qu'un prince si bien disposé de tout temps en faveur des chrétiens, toujours en si bonne intelligence avec son frère, et qui reçut le baptême si peu de temps après, fût entré

dans une ligue qui n'allait à rien moins qu'à abolir la foi dans toutes ces contrées, et à ruiner une partie de sa famille : quoi qu'il en soit les confédérés, ne se croyant pas encore assez forts malgré leur union contre un prince accoutumé à marcher sur le ventre aux plus grosses armées avec une troupe de soldats, s'assurèrent de quelques seigneurs de la cour d'Omura, qui tenaient de fort bonnes citadelles, dont ils mirent les ennemis en possession, et tout cela fut si secrètement tramé que Sumitanda n'en eut pas le moindre soupçon. Le seigneur d'Isafay alla de nuit insulter Omura, qui fut aisément forcé. Le prince n'y était pas, et il faisait alors sa résidence dans un château fortifié sur le bord de la mer : l'ennemi, sans s'amuser à piller la capitale, dont le roi de Firando s'était assuré avec sa flotte, et croyant surprendre le prince d'Omura, marcha avec toutes ses troupes pour l'enlever.

Sumitanda n'apprit ce qui se passait que lorsqu'il vit approcher les troupes ennemies; il n'avait avec lui que quinze hommes : pour cacher à son beau-frère l'extrémité où il était réduit il fit armer toutes les femmes et les filles de la princesse. Un moment après trente cavaliers chrétiens forcèrent un quartier de l'armée des alliés, et vinrent augmenter sa troupe. Il sut en même temps que les églises d'Omura avaient été profanées : alors, plein de confiance, *Nous les vaincrons*, s'écria-t-il d'un ton qui rassura les plus

timides; *ils font la guerre à Dieu.* Effectivement la justice divine avait déjà commencé à se faire sentir d'une manière qui avait également frappé les fidèles et les infidèles. Un bonze entra dans une église, et y trouva un surplis : il s'en revêtit en dérision de nos cérémonies, et parut à la porte de l'église pour inviter les infidèles à imiter son impiété; c'était dans le premier tumulte qu'avait excité dans la ville l'arrivée des ennemis. Un soldat d'Isafay aperçut le bonze de loin, le prit pour un missionnaire, tira dessus et le tua.

Cependant le seigneur d'Isafay se disposait à donner l'assaut au fort que le prince d'Omura était résolu de bien défendre. Dès que les troupes commencèrent à se ranger pour l'attaque Sumitanda s'approcha de la porte du château, garnit la muraille, comme il avait fait d'abord, de femmes et même d'enfans, à qui il avait donné de grandes piques, se mit à la tête de sa petite troupe, et se tint prêt pour donner sitôt qu'il en verrait le moment favorable. La forteresse était bâtie sur une éminence assez escarpée, et l'on n'y pouvait monter que par un chemin fort étroit et bordé de précipices : le prince s'attendait bien que son beau-frère viendrait s'engager dans cette avenue, et celui-ci n'y manqua pas; Sumitanda l'y laissa avancer le plus qu'il put, puis tout d'un coup il fait ouvrir la porte, et tandis que les femmes et les enfans invoquent à haute voix

les saints noms de Jésus et de Marie il se jette si brusquement, le cimeterre en main, sur les premiers rangs qu'après avoir de sa main renversé à ses pieds celui qui y commandait il met en un moment toute l'armée en déroute.

Le général ennemi ne laissait pas de se rallier, le prince n'étant pas en état de l'en empêcher, lorsque les habitans d'Omura l'ayant pris en queue il se trouva dans un désordre dont il ne lui fut pas possible de se tirer. Sumitanda, que deux mille des siens joignirent fort à propos dans ce moment, profita si bien de ce renfort et de l'embarras où se trouvait son ennemi qu'après plusieurs charges réitérées il écrasa enfin toute cette armée, qui paraissait comme frappée d'aveuglement, et rentra triomphant dans sa capitale. Pour comble de joie il apprit que la flotte firandaise avait été fort maltraitée par la tempête et ne paraissait plus. Enfin le peu qui resta des soldats d'Isafay assurèrent que ce qui avait le plus contribué à leur entière déroute c'est que dans le même temps que la petite troupe du prince les attaquait une prodigieuse multitude de cavaliers était tombée sur eux, et avait taillé en pièces tout ce qui s'était rencontré sur son passage : on eut beau leur demander quelle était cette cavalerie, et d'où ils croyaient qu'elle pouvait venir, ni eux, ni les gens du prince n'en purent jamais rendre aucune raison, ce qui persuada les uns et les autres que c'étaient des légions

d'anges que le Dieu des armées avait envoyées au secours des chrétiens.

Quant au seigneur d'Isafay il fut long-temps sans paraître : il avait eu bien de la peine à se sauver, et l'on assure qu'il fut quelques jours à courir de côté et d'autre, la peur l'ayant saisi à un point qu'il en était hors de lui-même. Enfin il se déguisa et gagna ses châteaux, où il ne se crut pas encore trop en sûreté : en effet Sumitanda, après avoir recouvré tout son état, mis les rebelles à la raison et dissipé le reste de l'armée confédérée, porta la guerre chez ses ennemis, leur enleva plusieurs places très considérables, fit partout un incroyable butin, et retourna chez lui ayant considérablement accru son domaine, et étendu fort loin la réputation de ses armes.

Un succès si peu attendu et tant de marques sensibles d'une protection particulière du ciel enflammèrent tellement le zèle de ce grand prince que dès lors il entreprit de bannir entièrement l'idolâtrie des terres de son obéissance. Il le déclara au commencement de l'année lorsque tous les grands de sa cour et les plus considérables d'entre les bonzes allèrent suivant la coutume lui rendre leurs hommages. Il leur parla en cette occasion d'une manière si pathétique et si touchante, leur remit si vivement devant les yeux de quelle manière le Dieu des chrétiens l'avait fait tant de fois triompher de ses ennemis, et leur témoigna un si grand zèle pour le salut de leurs

âmes que tous promirent de se faire instruire, et ils tinrent parole. Le prince fit venir les PP. Gaspard Coëglio et Melchior de Figuérédo, tous deux accompagnés d'une troupe de catéchistes: ces pères trouvèrent les peuples parfaitement disposés, et en moins de deux ans ils baptisèrent soixante mille personnes, bâtirent quarante églises, renversèrent tous les temples, brisèrent toutes les idoles, et eurent bientôt après la consolation de ne laisser aucun idolâtre dans tout le pays, les bonzes même, à la réserve de quelques-uns qui se retirèrent ailleurs, ayant pris le parti de se rendre à la vérité, que Dieu leur fit connaître d'une manière qui a quelque chose de fort singulier. Voici comment on raconte la chose.

Quelques missionnaires travaillaient dans un canton de ce pays sans retirer aucun fruit de leurs sueurs; les infidèles leur avaient même déclaré qu'on les mettrait plutôt en pièces que de leur faire embrasser le christianisme, et comme s'ils se fussent tous en particulier défiés de leur constance dans un si déplorable endurcissement ils s'excitaient continuellement les uns les autres à tenir ferme contre les discours des prédicateurs et les ordres de la cour: mais Dieu, à qui il ne faut jamais demander compte de sa conduite, semble quelquefois mettre sa gloire à faire triompher sa bonté de ceux qui par leur opiniâtre résistance à ses grâces se sont le plus rendus dignes de ressentir les effets de sa juste colère.

Une petite fille fut tout à coup possédée d'un démon qui l'agitait d'une manière épouvantable. On appela les bonzes pour la conjurer : ils vinrent, commencèrent leurs prétendus exorcismes, qui se font non pas au nom des dieux, mais au nom d'un démon plus puissant que celui qu'on veut chasser. D'abord l'esprit malin, plus furieux que jamais, réduisit l'enfant qu'il tourmentait à un état pitoyable; ensuite, calmant un peu sa fureur, il prit un ton fort doux, et même comme d'une personne extrêmement affligée, se plaignant et parlant tout seul, ainsi que font quelquefois ceux qui souffrent beaucoup; puis il se mit à dire assez haut : « Où voulez-vous que j'aille si vous me chassez d'ici? Je n'avais dans tout cet état que ce petit canton où je fusse le maître; où me retirer s'il faut que j'en sorte? Cette fatale eau du baptême qui nous tourmente plus que les feux où nous sommes brûlés ne nous a point encore fait perdre le droit que nous avons ici; pourquoi nous en dépouiller? Ah! que les pères des chrétiens nous fassent la guerre; nous n'en sommes point surpris; mais que vous, nos fidèles ministres, vous par qui nous avons jusqu'à présent régné, vous vous joigniez à nos plus cruels ennemis pour nous exterminer! c'est à quoi nous ne nous étions jamais attendus, et ce qui nous est un supplice intolérable. »

On peut juger quelle fut la surprise des bonzes et de tous les spectateurs à ce discours : il fit sur

les esprits une impression si vive que tous, et les bonzes les premiers, coururent sur-le-champ demander le baptême, instruits et convertis par le prince des ténèbres, Dieu voulant pour la gloire de son nom que ce que n'avaient pu faire les plus touchantes exhortations des missionnaires les ennemis de sa gloire le fissent, et que ceux qui avaient aveuglé ce peuple lui ouvrissent eux-mêmes les yeux.

Il ne restait plus de retranchement à l'idolâtrie dans toute l'étendue du domaine de Sumitanda que la ville de Cory, une des plus grandes et des plus peuplées de tout le pays; mais les bonzes en étaient seigneurs, et le prince n'y avait qu'une souveraineté dont les droits étaient fort bornés. Le P. Coëglio avait grande envie d'ôter cette unique ressource aux infidèles d'Omura; mais il ne pouvait obtenir l'agrément du prince pour y aller prêcher la foi. Ce qui portait Sumitanda à s'opposer ainsi au dessein du missionnaire était une forte persuasion que les bonzes ne manqueraient pas d'emprisonner le premier prédicateur qui mettrait le pied chez eux. Enfin le père, ayant promis de ne rien manger ni boire qu'il ne l'eût fait venir d'ailleurs, obtint ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. Pour plus grande sûreté Sumitanda donna au missionnaire un de ses domestiques, en qui il se confiait le plus, et à qui il déclara qu'il lui répondrait de tout ce qui arriverait au serviteur de Dieu.

Le P. Coëglio entra donc dans Cory, où il ne fut pas long-temps sans reconnaître que les appréhensions du prince d'Omura n'étaient pas mal fondées. On ne saurait imaginer tout ce qui fut mis en œuvre pour le faire périr; mais au milieu de tant de dangers dont il était continuellement environné il sentait au-dedans de lui-même une certaine confiance que la foi triompherait de ces endurcis : enfin quelques bonzes furent curieux de savoir ce que c'était que cette religion dont on parlait tant, et qu'on venait leur annoncer d'un autre monde; ils furent surpris de voir une doctrine si conforme aux lumières du bon sens, et qui élevait la raison si fort au-dessus de l'humanité. Puis la curiosité faisant place au véritable désir de s'instruire ils revinrent plusieurs fois : d'autres bonzes, à qui les premiers n'avaient pu cacher leurs sentimens, se joignirent à eux, et bientôt toute la ville courut chez le docteur étranger, en sorte que le père ne pouvait plus trouver un moment ni pour dire son bréviaire, ni pour prendre un peu de repos : il est vrai qu'il fut bien dédommagé de tant de fatigues par la bénédiction que Dieu donna à ses discours, car il eut la consolation de baptiser en deux mois dix mille personnes à Cory, et avant la fin de l'année soixante-quinze. Il n'y avait plus ni dans cette ville, ni dans toute la principauté d'Omura aucun idolâtre, ni aucun vestige de paganisme.

Tandis que la foi faisait ces progrès à l'extré-

mité du Ximo Tacayama, frère de Vatadono, et qui par la mort de son neveu, lequel ne survécut pas beaucoup à son père, était devenu héritier de tous les biens de sa maison, travaillait infatigablement à étendre et affermir le royaume de Dieu non seulement parmi ses sujets et ses vassaux, mais encore dans la capitale de l'empire, où son mérite personnel et celui de Vatadono lui avaient acquis un grand crédit. Le premier jour de l'année 1575 on compta jusqu'à soixante-dix gentilshommes qu'il amena au missionnaire tout instruits pour être baptisés; peu de jours après il en amena encore trente-cinq, et il continua d'en user toujours de même dans la suite. Faisant bâtir une église dans une de ses forteresses il porta ses soins et sa piété jusqu'à prendre garde qu'on n'y employât aucuns matériaux qui eussent servi à d'autres usages, disant que tout ce que l'on consacrait au Seigneur devait être neuf. Quand cet édifice fut achevé, et qu'il eut terminé quelques autres affaires qui demandaient sa présence, il remit le soin de ses états à son fils Juste Ucondono, et il se retira auprès de l'église dont je viens de parler pour y vaquer uniquement à sa perfection et au salut de ses sujets.

Quand il n'avait point chez lui de missionnaire il faisait lui-même autant qu'il pouvait toutes leurs fonctions: il présidait aux prières et aux exercices de pénitence, qui se faisaient toujours en commun; et les fêtes et les dimanches il y

ajoutait ou une exhortation ou une lecture. Tous les ans il choisissait parmi les principaux chrétiens quatre des plus sages et des plus accrédités: leur emploi était de veiller à ce que les infidèles fussent instruits, les pauvres secourus, les malades visités et soulagés dans leurs besoins spirituels et temporels, les morts ensevelis; qu'on exerçât l'hospitalité envers les étrangers; en un mot qu'on n'omît rien des bonnes œuvres qui se présenteraient à faire : lui-même était de tout, et par son affabilité il s'était tellement attaché tous les cœurs qu'il n'y avait personne qui ne le regardât comme son père. Son attention allait jusqu'à subvenir à toutes les nécessités des particuliers, et il ne cessait de dire à la princesse Marie sa femme, pour l'animer à entrer toujours, comme elle faisait, dans ses vues, que la vraie vertu était inséparable d'une tendre charité pour le prochain; mais ses soins les plus empressés étaient pour les veuves et les enfans de ceux qui étaient morts à son service, et il est vrai de dire qu'ils retrouvaient en lui toute la tendresse d'un père et d'un époux: enfin il n'y avait rien dont il ne s'avisât pour mettre en honneur et en crédit la religion , surtout pour gagner les bonzes à Jésus-Christ, et l'on peut dire que toutes les petites églises qu'on avait formées autour de la capitale de l'empire devaient au zèle de cet admirable tono la meilleure partie de leur ferveur et de leur accroissement.

Cependant le P. Cabral parcourait toutes les provinces du Japon où le christianisme avait pénétré. Quoique depuis dix ans aucun missionnaire n'eût été à Facata le supérieur eut la consolation d'y voir une fort belle église, et des chrétiens en grand nombre et très fervens : de là étant passé à Amanguchi il trouva cette chrétienté, qui avait été comme la mère de toutes les autres, dans un état bien déplorable ; depuis vingt ans que Morindono avait usurpé la couronne de Naugato aucun ouvrier évangélique n'avait pu s'établir dans ce royaume; d'ailleurs ce prince, qui ne connaissait point d'autre Dieu que son épée, était continuellement occupé à porter la guerre chez ses voisins, d'où il arrivait que ses états ne jouissaient presque jamais de ce calme et de cette tranquillité qui disposent les esprits à la connaissance de la vérité. Enfin très peu de fidèles étaient restés du carnage que le tyran avait fait en prenant possession d'Amanguchi ; il ne laissait pourtant pas d'y avoir encore un petit nombre de chrétiens qui s'assemblaient assez régulièrement chez un des plus considérables d'entre eux.

Les instrumens dont Dieu s'était servi pour entretenir dans la ferveur et même pour augmenter ce petit troupeau font bien voir qu'il n'a besoin de personne pour l'exécution de ses plus grands desseins. Il y avait dans ce royaume un aveugle que S. François-Xavier avait baptisé et nommé Tobie : le Saint-Esprit, qui avait trouvé

dans cet homme des dispositions admirables pour la sainteté, l'avait comblé de ses dons, et lui avait surtout inspiré un zèle admirable pour la propagation de la foi. Ce zèle, dont Tobie était sans cesse consumé, lui faisait souvent dire que quand il ne tiendrait qu'à lui de recouvrer la vue il n'y consentirait jamais, son infirmité étant pour lui un moyen de gagner des âmes à Jésus-Christ. Ceci paraîtra fort étrange; mais il faut savoir qu'il y a au Japon des aveugles, du nombre desquels était celui-ci, qui font un corps de savans, et qui sont dans une estime extraordinaire; il n'est point de grand seigneur ni de souverain qui ne se fasse un plaisir de les avoir auprès d'eux, non en qualité de plaisans pour s'en divertir, mais en qualité de beaux esprits pour s'instruire. Effectivement les annales de l'empire, les histoires des grands hommes, les antiquités des familles sont des titres moins sûrs que la mémoire de ces gens-là: ils font une étude particulière de toutes ces choses, ils se communiquent de vive voix les uns aux autres ce qu'ils savent, et il se forme par là une succession de tradition qu'on ne s'avise point de révoquer en doute. Ces aveugles ont des académies, où ils prennent des grades, et où l'émulation est fort grande; ils s'y exercent non seulement à cultiver leur mémoire, mais encore à raconter ce qu'ils ont appris, à le mettre en chant, et à lui donner tous les ornemens de la poésie; enfin ils parviennent à ré-

pandre sur ce qu'ils racontent et sur ce qu'ils chantent un agrément tout particulier.

Tobie s'était fait parmi ces aveugles si éclairés une réputation qui n'était point renfermée dans les limites du Naugato; son nom était célèbre dans tous les royaumes d'alentour, dans le Ximo, dans le Xicoco, et jusque dans la capitale de l'empire. Personne ne savait mieux que lui les beaux faits d'armes des anciens héros, et surtout des premiers Camis; mais après que par les charmes de sa narration il s'était concilié les esprits il parlait de Jésus-Christ et des plus sublimes mystères de notre religion d'une manière qui enchantait. On prenait souvent plaisir à le faire entrer en lice avec les bonzes; mais ceux-ci, ne sortant jamais à leur honneur de ces combats, cherchaient de tous côtés les occasions de s'en venger. Après bien d'inutiles tentatives ils crurent que le meilleur moyen de se défaire d'un si dangereux ennemi était de lui faire entrer un démon dans le corps: quelques bonzes sorciers l'entreprirent, et pour empêcher qu'il ne se doutât de rien ils le défièrent à une dispute réglée. Tobie accepta avec joie le défi, et se trouva au rendez-vous : tandis que quelques bonzes, cherchant à l'amuser, lui font quantité de questions et lui proposent plusieurs difficultés, les magiciens font leurs enchantemens. L'aveugle s'en aperçut, et ne s'en étonna pas beaucoup : les sorciers voyant que les diables ne venaient point se mirent à

crier et à se débattre comme s'ils eussent été eux-mêmes possédés. Alors le chrétien avec un ris moqueur les avertit de parler plus haut; que le diable ne les entendait pas; mais qu'ils avaient beau faire, que quand ils évoqueraient toutes les puissances infernales il ne lui fallait pour se garantir de leur fureur que se munir du signe de la croix; qu'un chrétien dans un besoin avait pour sa garde plus d'anges qu'ils ne pouvaient lui opposer de démons.

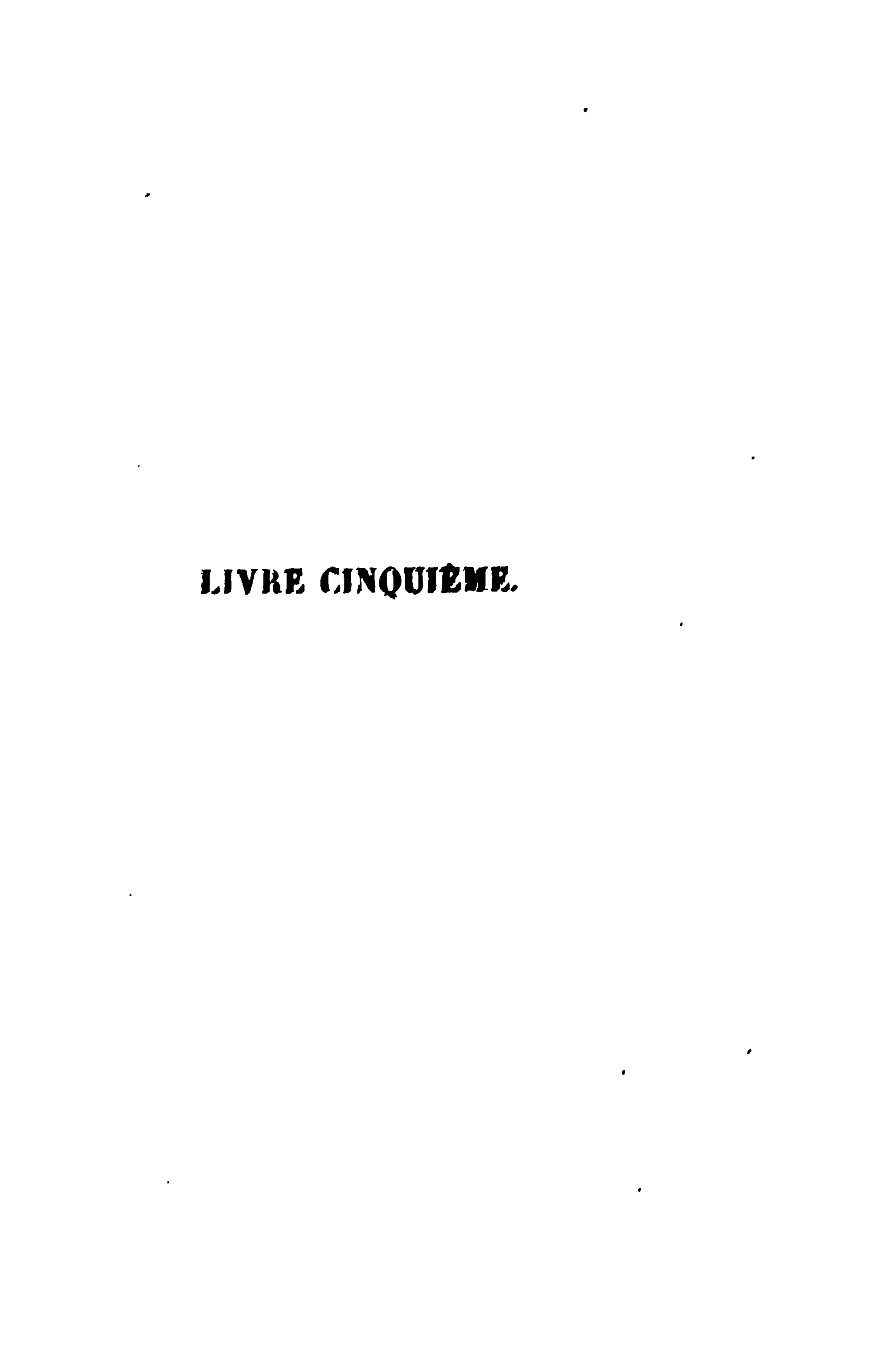
Les bonzes sans se rebuter redoublèrent leurs imprécations : enfin les diables parurent, mais laissant là Tobie, qui les attendait de pied ferme, ils se tournèrent contre les enchanteurs avec des visages si terribles, et se mirent en devoir de les maltraiter d'une manière si épouvantable que les pauvres bonzes, tout tremblans de peur et à demi morts, se jetèrent aux pieds de Tobie, lui embrassèrent les genoux, et le conjurèrent de faire sur eux le signe de la croix. « Ce n'est pas assez, dit alors le chrétien, de reconnaître la vertu de la croix et de vous soumettre; il faut changer de conduite et de profession. » Les bonzes le promirent; et Tobie sans faire autre chose que de menacer les démons les fit disparaître dans le moment.

Une autre personne, qui ne contribuait guère moins à faire connaître et estimer la religion chrétienne dans ce royaume, était une femme fort âgée, appelée Marie, qui avait aussi reçu le bap-

tême de la main de l'apôtre des Indes. Cette femme voyant que le saint et ses compagnons ne vivaient que d'aumônes, étaient habillés pauvrement et paraissaient faire grand cas des pauvres, elle conçut, malgré les préjugés de sa nation, qu'il y a quelque chose de grand dans la pauvreté évangélique; se sentit inspirée de l'embrasser, vendit tous ses biens, en distribua l'argent aux pauvres, et se réduisit à la plus extrême indigence. Dieu n'avait point laissé sans récompense un si grand détachement, et la vertueuse chrétienne convenait qu'elle avait déjà reçu le centuple de ce qu'elle avait donné à Dieu. Dès qu'elle sut que le P. Cabral était arrivé à Amanguchi elle fit onze lieues à pied pour entendre prêcher un jeune jésuite japonnais nommé Jean, qui accompagnait le supérieur, et qui avait beaucoup d'éloquence. Elle fut si transportée des discours du prédicateur qu'étant retournée chez elle on était surpris de l'entendre parler elle-même des vérités éternelles : quelques bonzes se transportèrent à son logis pour l'entretenir de sa religion; ils furent charmés de ce qu'elle leur dit, et avant que le P. Cabral partît d'Amanguchi il en baptisa quatre qu'elle avait convertis.

Parmi tant de sujets de consolation le missionnaire reçut une nouvelle qui l'affligea sensiblement; ce fut celle de la mort du P. Gaspard Coëglio. Les succès que Dieu avait donnés à cet excellent ouvrier dans le pays d'Omura lui firent

un peu trop oublier le soin de sa propre conservation, car, travaillant sans relâche le jour et la nuit, ne prenant aucun repos, se nourrissant fort mal, il succomba enfin, et contracta une maladie qui l'emporta en assez peu de temps. Sumitanda ne fut pas moins sensible à cette perte que le supérieur, et il admira la Providence divine, qui avait permis qu'un homme pour qui il avait appréhendé la haine de ses sujets et leur extrême aversion du christianisme eût perdu la vie pour avoir voulu sans ménagement contenter l'empressement avec lequel ils demandaient tous à se faire chrétiens quelque temps auparavant. Ce prince avait vu mourir un de ses frères, plus jeune que lui et qui ne faisait que d'être baptisé: ce jeune prince était seigneur de Nangoya, un des plus beaux ports du Japon sur la mer de Corée, et comme il relevait de la principauté d'Omura il était entré dans les desseins de Sumitanda, et il avait embrassé la foi avec tous ses sujets. Mais la perte du missionnaire fut bientôt réparée par de nouveaux ouvriers qui abordèrent peu de temps après au Japon, et Dieu ne tarda pas à consoler le prince d'Omura de la mort du seigneur de Nangoya par la conversion du roi d'Arima, son aîné, dont je vais parler après que j'aurai dit ce qui fut l'occasion de cet heureux événement et de beaucoup d'autres, qui donnèrent un grand relief à la religion chrétienne.



LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Baptême d'un prince de Bungo. — Le roi d'Arima est baptisé et meurt peu de temps après son baptême. — Conversion du roi de Tosa. — Un nevéu de la reine de Bungo, nommé Cicatora, se fait chrétien malgré cette princesse et malgré son père. — Quelle fut l'occasion de cette conversion. — On met tout en usage pour le pervertir. — Menaces faites au P. Cabral. — Violences exercées contre le jeune seigneur et contre les chrétiens. — Tous les fidèles se disposent au martyre. — Calomnie inventée contre eux, mais sans effet. — La reine de Bungo possédée du démon et répudiée. — Le roi de Bungo se remarie. — La nouvelle reine reçoit le baptême. Son exemple est bientôt suivi du roi. — Ferveur de ce prince après son baptême. — Il bâtit une ville toute peuplée de chrétiens, et s'y retire pour ne vaquer plus qu'à Dieu. — Sa foi est mise à de rudes épreuves. — Mort de Cicatora. — Progrès de la foi dans le Gotto. — Zèle admirable du roi de Gotto. — Baptême du jeune roi d'Arima. — Mauvaise conduite du jeune roi de Bungo. — Le roi son père en tombe malade de chagrin. — Beaux sentimens de ce prince. — Vœux héroïques par le moyen desquels il s'engage à mener une vie très parfaite. — Il rétablit le Dungo dans son ancien lustre, et fonde un collége et un séminaire. — Exil de Tacayama; ferveur et zèle de ce prince. — Nobunanga protége les missionnaires, et détruit toute une secte de bonzes. — Accueil qu'il fait aux missionnaires. Il fait un présent magnifique au P. Valégnan. — Projet d'une ambassade d'obédience au pape de la part du vieux roi de qungo, du roi d'Arima et du prince d'Omura. — Choix des ambassadeurs; ils s'embarquent à Nangazaqui; leur voyage jusqu'en Europe. — Honneurs qu'on leur rendit en Portugal, en Espagne, à Florence; ils arrivent à Rome. — Leur entree publique. — Le pape Grégoire XIII leur donne audience en plein consistoire. — Mort du pape Sixte-Quint. — Son successeur les comble de caresses et d'honneurs, et répond à leurs lettres. — Ils partent de Rome. — De quelle manière ils sont reçus dans tout l'état ecclésiastique, à Ferrare, à Venise, à Mantoue, à Milan, à Monçon par les rois catholiques. — Ils s'embarquent à Lisbonne.

LIVRE CINQUIÈME.

[1575] Deux choses empêchaient depuis longtemps le roi d'Arima de se faire chrétien; la première était ce qu'il en avait coûté au prince d'Omura, son frère, pour avoir embrassé le christianisme, et le danger où lui-même avait été de perdre ses états pour avoir donné entrée aux missionnaires, et protégé les fidèles dans son royaume; la seconde était la conduite du roi de Bungo, qui depuis tant d'années se déclarait en toute rencontre le père plutôt que le protecteur des chrétiens, sans pourtant parler d'embrasser une loi pour laquelle il faisait paraître tant d'estime, et sans permettre à ses enfans de l'embrasser. Le premier de ces obstacles avait été suffisamment levé par les dernières victoires de Sumitanda, et surtout par le secours qu'il avait visiblement reçu du ciel à l'attaque de sa citadelle; car dans tout le Ximo on ne doutait point que le Dieu des chrétiens n'eût envoyé ses anges pour exterminer les ennemis du prince d'Omura.

Quant à la cour de Bungo il commença à s'y faire des changemens dont on prévit que les

suites iraient fort loin. Civandono, roi de Bungo, avait trois fils; celui de ces princes qui approchait le plus des vertus de leur père était le second, et il avait surtout une réputation de sagesse qui le faisait regarder comme très digne de porter une couronne; mais selon l'usage du Japon ce jeune prince était destiné à être bonze aussi bien que son cadet; car il n'y a qu'une adoption ou une succession qui puisse en garantir les enfans des grands seigneurs et des souverains même qui ne doivent pas succéder au trône ou aux états de leurs pères. Le prince dont je parle eut à peine atteint l'âge de quatorze ans qu'on lui parla de se conformer à la coutume du pays et de prendre l'habit de bonze; mais il témoigna une si grande horreur pour ce genre de vie, et déclara au roi son père une si grande ardeur pour se faire chrétien que Civandono, après quelques difficultés qui vinrent bien moins de lui que de la reine, y consentit : « Nous n'obligeons nos cadets, dit-il, à se faire bonzes que pour les empêcher d'exciter des troubles dans l'état; or je suis bien assuré que si mon fils est chrétien il n'aura pas même la pensée de se révolter contre son frère, au lieu que s'il est bonze je ne suis pas persuadé que l'envie ne lui en prendra point, et qui peut même répondre que l'occasion ne s'en présentera jamais! »

Le jeune prince fut donc baptisé au mois de décembre de l'année 1575, et prit le nom de Sé-

bastien. La nouvelle s'en étant répandue le roi d'Arima écrivit sur-le-champ à Louis Almeida de le venir trouver : Almeida se rendit promptement à Arima ; dès qu'il fut arrivé le roi lui dit qu'il sentait bien que le temps était venu de se rendre à la grâce qui le sollicitait plus fortement que jamais, que depuis qu'il avait appris la conversion du jeune prince de Bungo tout ce qui l'avait empêché de suivre l'inspiration du ciel s'était évanoui, et qu'il le priait de le mettre incessamment au nombre des véritables adorateurs d'un Dieu qui seul sait sonder les cœurs et en triompher. Almeida fut agréablement surpris d'entendre le roi parler de la sorte ; il bénit le ciel qui lui donnait encore cette consolation avant sa mort, qu'il croyait n'être pas fort éloignée : il acheva d'instruire le prince sur quelques articles dont il était bien aise d'avoir l'éclaircissement, le baptisa et lui donna le nom d'André.

La première chose à laquelle pensa le roi après son baptême fut de faire convertir en église le principal temple de sa capitale, et d'en assigner les revenus à l'entretien de la fabrique et aux besoins des missionnaires : il se préparait à donner de plus grandes marques de son zèle lorsque Dieu, content de ses désirs, l'appela à lui pour le récompenser de ce qu'il avait déjà fait pour sa gloire, et de ce qu'il avait dessein de faire dans la suite pour l'établissement de son culte.

Le roi d'Arima ne fut pas le seul que l'exemple du prince de Bungo porta à embrasser le christianisme; la cour de Civandono semblait être la règle sur laquelle les autres faisaient gloire de se former; l'estime qu'on y faisait de la religion des Européens en avait inspiré à plusieurs princes; mais ils n'allaient pas plus loin, et quelque déraisonnable que fût cette conduite il semblait qu'on eût honte d'avoir ou plus de sagesse ou plus de résolution que Civandono et ses enfans. Parmi ceux qui étaient dans la disposition dont je parle le roi de Tosa ou Tossa tenait le premier rang : Tosa est le plus considérable des quatre royaumes qui partagent l'île de Xicoco. Le prince dont il s'agit ici avait été obligé pour se soustraire à la fureur de ses peuples, continuellement révoltés contre lui, de se réfugier chez le roi de Bungo, dont il avait épousé une fille. Il vivait en souverain à Vosuqui, où depuis quelque temps la cour faisait son séjour ordinaire; et Civandono avait pour son gendre tous les égards qui sont dus aux princes en quelque situation qu'ils se trouvent : or comme les missionnaires étaient en grand crédit à la cour de Vosuqui, où le roi leur avait même fait bâtir une maison proche son palais, le roi de Tosa eut souvent occasion de les entretenir : il les goûta fort; il leur avoua même que leur religion lui paraissait la seule véritable; mais lorsqu'on le pressait de se rendre à la vérité qu'il reconnaissait il ne répon-

dait aux raisons convaincantes qu'on lui apportait qu'en y opposant l'exemple du roi et des princes de Bungo.

Mais quand il vit que la maison royale commençait à se déclarer alors il prit lui-même son parti, et après quelques entretiens qu'il eut avec le P. Cabral il fut solennellement baptisé à Vosuqui par le P. Démonté, qui lui donna le nom de Paul. Peu de jours après il fut rappelé dans ses états; mais à peine y était-il entré que ses sujets, apprenant qu'il était chrétien, l'obligèrent de nouveau de se sauver dans une place forte à l'extrémité de son royaume. Il avait regardé son rétablissement sur le trône comme un effet de la protection de Dieu sur ceux qui le servent : une si prompte révolution ébranla véritablement sa foi; il eut néanmoins encore assez de force d'esprit pour demander au P. Cabral quelqu'un qui pût le consoler et le fortifier. Le père, qui n'avait aucun missionnaire à sa disposition, lui écrivit une fort belle lettre sur la situation où il se trouvait: il lui faisait concevoir le prix des adversités, et lui prouvait par plusieurs exemples que des épreuves comme celle que la Providence venait de lui ménager avaient toujours été regardées comme des témoignages infaillibles d'une bonté particulière de Dieu. Cette lettre et les discours fervens de l'aveugle Tobie, qui accourut pour animer le roi de Tosa à la patience dès qu'il sut la disgrâce de ce prince, eurent tout l'effet qu'on

en pouvait souhaiter. Le vertueux roi entra avec une résignation parfaite dans les desseins de Dieu sur lui, et fut convaincu que le royaume des cieux méritait bien d'être acheté par le sacrifice de tous les sceptres de la terre. Nous ne savons pas qu'il soit depuis remonté sur le trône, et il faut bien se donner de garde de lui attribuer ce que nous dirons bientôt d'un roi de Tosa, qui fut apparemment l'usurpateur de sa couronne.

Cependant le prince Sébastien aussitôt après avoir été baptisé déclara à ses officiers et aux gentilshommes de sa suite qu'il ne voulait plus personne à son service qui ne fût chrétien; il fit plus; le lendemain de son baptême il se rendit à Funai, y assembla une troupe de jeunes chrétiens, se mit à leur tête et parcourut les principales rues de la ville, abattant et mettant en pièces toutes les idoles qu'il trouva sur son passage. On ne douta point que les bonzes ne fissent grand bruit de cet outrage fait à leurs dieux; il est vrai qu'ils s'en plaignirent violemment. La reine, que toutes les relations du Japon nous représentent comme la plus méchante femme de son siècle, et qui semblait avoir une horreur naturelle du christianisme, fut celle qui éclata davantage, et il n'y eut personne qui ne fût convaincu que les fidèles avaient tout à craindre de son ressentiment; mais le jeune prince alla toujours son chemin, et le roi son père le soutint

d'une manière qui fit juger que lui-même n'était pas fort éloigné de l'imiter. On avait été fort surpris de voir ce prince pendant toute la cérémonie du baptême de son fils à genoux et dans la posture la plus respectueuse; enfin une chose qui survint alors dans cette cour, et qui tint tout le monde en suspens près de deux années entières, fit connaître qu'on n'avait pas mal jugé des sentimens et du dessein de Civandono. Voici de quoi il s'agissait :

La reine de Bungo avait un frère qui se nommait Cicatondono, le plus riche seigneur non seulement du royaume, mais presque de tout l'empire : il avait au moins trente mille vassaux; ses revenus étaient immenses; il commandait avec un pouvoir absolu toutes les armées du roi son beau-frère, qui lui avait encore donné le gouvernement de trois de ses royaumes. Une chose essentielle manquait à son bonheur; il n'avait point de fils, et il était sans espérance d'en avoir jamais : pour réparer en quelque façon ce malheur il adopta le fils d'un cunis; (on appelle ainsi les conseillers d'état du dairi) et cet enfant, qui n'avait alors que sept ans, l'aurait rendu heureux si les mauvais conseils et la conduite violente de la reine n'eussent engagé ce seigneur, naturellement assez modéré, à s'opposer lui-même à son bonheur. Cicatora, c'était le nom du fils adoptif de Cicatondono, n'eut pas plus tôt paru à Vosuqui qu'il attira sur lui les yeux de tout le monde; sa

beauté, sa bonne grâce, ses manières nobles et aisées, son adresse dans les petits exercices auxquels on commença de l'appliquer, sa facilité à apprendre tout ce qu'on lui enseigna charmèrent toute la cour. Le roi et la reine en particulier le trouvèrent tellement à leur gré qu'ils le destinèrent à épouser une de leurs filles, et dans cette vue ils prirent un très grand soin de son éducation.

Il arriva que comme les missionnaires étaient bien venus à la cour, et que le roi leur rendait de fréquentes visites, Cicatora prit l'habitude de les voir familièrement. Cicatondono non seulement ne le trouvait pas mauvais, mais lui-même le menait quelquefois chez les pères, et leur recommandait toujours de donner à cet enfant de bons principes de religion et de lui apprendre à pratiquer la vertu. Ces pères, qui trouvèrent dans ce jeune seigneur un naturel heureux et de grandes inclinations à la piété, n'eurent pas beaucoup de peine à lui faire goûter notre sainte loi : tout ce qu'il entendait dire de nos mystères le touchait; mais rien ne fit plus d'effet sur son esprit qu'un miracle dont il fut le témoin. Une dame de qualité fort obstinée, païenne, parut tout à coup possédée du démon : des bonzes sorciers furent appelés pour la délivrer; ils vinrent, et comme ils avaient publié qu'ils pouvaient pour le moins aussi sûrement que les chrétiens chasser les démons, il se fit chez la dame énergumène

n concours extraordinaire de gens de toutes
nditions. Enfin un bonze s'approcha, et, d'un
n de maître, commanda à l'esprit malin de sor-
r; il accompagna ce commandement d'une in-
nité de contorsions et de grimaces, qui le fati-
uèrent extrêmement; mais il eut beau faire le
émon n'obéit point. Le bonze était fort décon-
erté lorsque le diable, parlant par la bouche de
a possédée, lui dit d'une voix menaçante et qui
eta la terreur dans toute l'assemblée : « As-tu
ientôt fini? qui t'a rendu si hardi que d'oser
ne commander de sortir d'ici? » Puis jetant un
ri mêlé de rage, de douleur et de fierté, « C'est
e vieillard, ajouta-t-il en montrant du doigt un
ertueux chrétien nommé Jean Gotoboro, qui a
roit de me commander, et s'il m'ordonne de
uitter la place il faudra bien que je lui obéisse :
l ne dit mot, il se tient dans un coin, mais il
orte sur la poitrine je ne sais quoi qui me tour-
nente plus que tout ce que toi et tes semblables
ouvez me faire. »

A ces mots toute l'assemblée se tourna du côté que le démon avait marqué, et dans le même moment Gotoboro s'avança armé d'une sainte confiance : quand il fut près de la malade il tira de son sein une médaille bénite, et la mit sur la tête de la possédée en faisant le signe de la croix : aussitôt un tremblement de tout le corps saisit la dame; elle se mit à faire des contorsions épouvantables et à pousser des hurlemens terribles.

Le vieillard cependant se retira à sa place derrière la porte, et commença à dire le *Pater noster* et l'*Ave, Maria :* alors le démon, agitant l'énergumène d'une manière étonnante, cria de toute sa force : « Je ne puis plus rester; mais avant que je m'en aille il faut que le chrétien se retire; tant qu'il sera à la porte je ne puis sortir. Ah! qu'un chrétien est quelque chose de terrible pour nous! » On pria Gotoboro de s'éloigner un peu; il le fit, et sur-le-champ la dame fut parfaitement délivrée.

Tout le monde fit sur cet événement des réflexions qui furent efficaces pour plusieurs, et en particulier pour le bonze exorciste; mais Cicatora fut celui qui parut le plus frappé : il forma dès ce moment la résolution d'embrasser une religion qui rendait les hommes les plus simples et les plus ignorans formidables aux puissances infernales, et il s'appliqua sérieusement à s'instruire des vérités chrétiennes. D'abord on y fit à la cour peu d'attention, ou si la reine s'en apercut elle se flatta apparemment qu'elle avait toujours assez d'empire sur l'esprit de son neveu pour l'empêcher de rien faire contre ses intentions. Quelques années s'écoulèrent de la sorte. Enfin la princesse de Bungo et Cicatora se trouvant en âge d'être mariés on examina de plus près les démarches de celui-ci. Le P. Cabral avait confié l'instruction de Cicatora à ce jeune religieux japonnais nommé Jean qui l'avait accom-

pagné dans ses dernières courses apostoliques. Les domestiques de Cicatondono, qui avaient ordre de veiller à ce qui se passait chez Cicatora, avertirent leur maître que son fils était presque toujours enfermé dans son cabinet avec Jean. Cicatondono, fort inquiet, n'omit rien pour découvrir à quel dessein ce jeune religieux venait si souvent chez lui, et fut bien surpris de voir que Cicatora était sur le point de se faire baptiser.

La reine, instruite de tout, en conçut un dépit qui ne se peut exprimer; toutefois elle dissimula d'abord une partie de son chagrin, et tenta toutes les voies de la douceur pour ramener son neveu au culte des idoles: rien ne fut épargné de ce qui peut faire impression sur l'esprit d'un jeune homme; mais Dieu fit à Cicatora la grâce de triompher de cette première attaque. Aux caresses succédèrent les froideurs, aux froideurs les menaces, et les menaces furent bientôt suivies des plus mauvais traitemens: tout cela ayant été inutile on envoya Cicatora sous bonne garde dans le royaume de Figen, dont Cicatondono était gouverneur, et on le tint enfermé avec défense de le laisser parler à aucun chrétien. Le P. Cabral trouva pourtant le moyen de lui écrire par un jésuite japonnais: celui-ci s'étant déguisé rendit à Cicatora la lettre du père, qui eut le plaisir d'apprendre par les réponses de ce fervent prosélyte que l'esprit consolateur le fortifiait d'en haut.

Au bout de quelques mois la reine et le prince son frère, persuadés qu'à l'âge qu'avait Cicatora on n'est pas capable d'une grande constance, ni à l'épreuve d'une longue persécution, lui envoyèrent une magnifique escorte pour le ramener à Vosuqui; et dès qu'on sut qu'il approchait toute la cour alla en cavalcade au-devant de lui: on ne lui parlait de rien; on supposait qu'il était changé; et on voulait presque lui faire accroire qu'il était effectivement dans d'autres sentimens; mais il eut grand soin de faire voir le contraire.

Ce fut véritablement alors que la reine entra en fureur: on renferma le jeune homme dans une chambre du palais; ensuite on l'élargit, et l'on eut encore recours aux caresses, qu'on accompagna de tout ce que les cours des rois ont de plus séduisant: enfin il n'est rien dont on ne s'avisât pour le surprendre, pour le corrompre ou pour l'intimider : on s'adressa aux magiciens; mais bien loin de rien gagner par là Cicatora, qui s'aperçut que l'enfer se mettait de la partie, se hâta de recevoir le baptême. Ainsi quoiqu'il fût extrêmement observé il trouva le moyen de s'échapper et de se rendre à l'église, où le P. Cabral lui conféra le sacrement, et le nomma Simon.

Cicatora n'eut pas plus tôt reçu le caractère d'enfant de Dieu que l'esprit malin, qui depuis quelques jours le tourmentait fort, et tâchait de l'effrayer par mille représentations nocturnes, cessa de le molester, et ne parut plus. Mais Cica-

tondono et la reine furent au désespoir lorsqu'ils apprirent que Cicatora était chrétien : la première chose qu'ils firent ce fut de l'enfermer de nouveau, et d'ôter d'auprès de lui tous ses pages et ses domestiques; ensuite Cicatondono écrivit au P. Cabral que depuis que son fils s'était mis en tête d'embrasser la religion des Européens il ne trouvait plus en lui qu'une rebellion continuelle à ses ordres au lieu de cette douceur et de cette soumission qui auparavant le lui avaient rendu si aimable : il le priait aussi de faire réflexion à la qualité de son fils, lequel s'avilissait par mille petites pratiques de religion qui ne sont bonnes que pour le peuple; qu'il faisait beau voir un jeune homme destiné aux premiers emplois de l'état se trouver tous les jours avec une vile populace dans une église. La lettre finissait par conjurer le père d'engager Cicatora à condescendre aux volontés de ceux qui avaient droit de lui commander; et parce que Cicatondono avait bien senti l'extravagance d'une telle proposition pour la rendre efficace il faisait entrevoir au missionnaire ce qu'il avait à espérer de sa reconnaissance, ou à craindre de son ressentiment.

Le P. Cabral répondit au prince, premièrement, que la religion chrétienne bien loin de révolter les enfans contre leurs pères les rendait au contraire plus soumis à tous leurs ordres, et qu'il était bien assuré que Cicatora lui obéirait plus

promptement et plus aveuglément que jamais en tout ce qui ne serait pas contre la loi de Dieu. Il répondit en second lieu que de se déclarer ouvertement adorateur du seul vrai Dieu, et d'aller dans ses temples lui rendre les hommages qui lui sont dus ne déshonorait personne; que Cicatora ne faisait rien en cela que ne fissent tous les jours le prince Sébastien, les rois de Tosa, de Tamba, de Jamba, de Gotto, le grand Sumitanda, le brave Tacayama et quantité des premiers officiers de la cour impériale, et dans l'Europe un très grand nombre de souverains, plus puissans de beaucoup pour la plupart que tous les rois et que l'empereur même du Japon. Enfin il déclarait qu'ils s'estimeraient heureux lui et tous les siens de donner leur sang pour conserver à Cicatora les sentimens qu'ils avaient tâché de lui inspirer.

Cicatondono fut choqué de cette réponse; mais avant que d'en rien témoigner il fit dire à son fils par un homme qui jusque là avait assez fidèlement servi le jeune prince que le P. Cabral, voyant le danger où allait se trouver la religion si la reine et son frère ne s'apaisaient, lui conseillait de dissimuler pour quelque temps sa foi, et l'assurait que sa conscience n'y serait pas intéressée. Il ne fut pas difficile à Cicatora de découvrir un artifice si grossier; il pria celui qui lui parlait de la sorte de dire à son père qu'il était chrétien: qu'il pouvait ou le faire mourir ou le

chasser de chez lui; mais que pour sa foi il ne la lui ôterait jamais. Cicatondono, qui vit par là sa dernière ressource manquée, éclata de manière à faire croire que tout ce qu'il y avait de chrétiens dans le royaume allait être la victime de sa fureur : effectivement il fit dire aux missionnaires qu'ils songeassent qu'ils avaient encouru son indignation et celle de la reine, et que dans peu ils en ressentiraient les effets. Le P. Cabral lui fit réponse que tous tant qu'ils étaient de religieux à Vòsuqui ils n'avaient qu'un regret; c'était de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour une si belle cause : qu'au reste quand il lui prendrait envie d'en venir à l'exécution de ses menaces il les trouverait sans défense, et tout prêts à souffrir telle mort qu'il lui plairait.

Le roi de Bungo était témoin de toutes ces violences, et les souffrait avec une indolence extrême; il alla même jusqu'à faire assez mauvais visage à Cicatora, et à l'exhorter d'obéir à son père. On s'en étonnait; mais Civandono était un peu idolâtre de sa femme, et croyait devoir ménager son beau-frère : à la vérité quand on lui apprit le danger que couraient les missionnaires il dit assez haut qu'il ne croyait pas que Cicatondono en vînt à cette extrémité, et que s'il entreprenait quelque chose, soit contre la maison des pères ou contre leur église, il l'y trouverait les armes à la main avec les princes ses enfans.

Mais comme on se défiait un peu de la fermeté

du roi quand il s'agissait de résister à la reine, et que d'ailleurs ce prince s'absentait souvent de Vosuqui, et demeurait les mois entiers assez loin de là, prenant le divertissement de la chasse avec le prince Joscimon, son fils aîné, on ne croyait pas les missionnaires fort en sûreté. Ce fut ce qui obligea un jour, le roi étant absent, quelques seigneurs chrétiens à s'aller enfermer dans la maison des pères, résolus de les défendre au péril de leur vie. Le P. Cabral fit tout ce qu'il put pour les engager à s'en retourner chez eux: il leur représenta que la cause de Dieu ne se défendait pas par les armes; que d'une querelle qui leur était personnelle ils en allaient faire une guerre civile, et que pour vouloir sauver quelques pauvres religieux qui seraient bientôt remplacés ils exposaient toute une chrétienté aux derniers malheurs.

A cela les chrétiens répondirent qu'il s'agissait d'empêcher que la religion ne reçût un affront en la personne de ses ministres; qu'ils étaient gentilshommes aussi bien que Cicatondono; qu'ils croiraient manquer également à ce qu'ils devaient à Dieu, et à ce que l'honneur exigeait d'eux s'ils souffraient qu'un particulier fît à leurs yeux une insulte à ceux qu'ils regardaient comme leurs pères; enfin que s'il fallait perdre la vie pour la défense des autels ils en feraient volontiers le sacrifice. Le supérieur les voyant déterminés à rester, et ne doutant point que Cicatondono ne

poussât toujours sa pointe, fit un paquet des vases sacrés et des ornemens de l'église, et voulut les envoyer par un chrétien au P. Démonté, qui était à Funai; mais il ne trouva personne qui voulût s'en charger, chacun craignant de perdre la couronne du martyre s'il s'absentait de Vosuqui. Il les fit porter chez une dame de qualité: elle répondit qu'elle les mettrait volontiers chez elle, mais qu'elle n'en répondrait pas; qu'elle était résolue de s'en aller à l'église, et d'y attendre qu'on vînt l'égorger pour sa religion. Elle appela néanmoins ses filles de chambre, et leur commanda d'avoir soin de ce dépôt: aucune n'y voulut consentir, et toutes protestèrent qu'elles ne quitteraient point leur maîtresse.

Sur le soir on ferma l'église: le P. Cabral, le P. Froez, quelques jeunes religieux qu'ils avaient avec eux et les gentilshommes dont j'ai parlé se mirent en prières, persuadés qu'ils ne seraient pas long-temps sans apprendre des nouvelles de Cicatondono. Au bout de quelque temps on entendit un grand bruit à la porte: chacun se lève; les chevaliers prennent leurs armes: on ouvre, et l'on est bien surpris de voir une troupe de femmes de qualité avec leurs filles et leurs suivantes, qui venaient, disaient-elles, mourir avec les pères. Il y en avait une qui, appréhendant que ses parens ne l'arrêtassent s'ils la voyaient sortir à une heure indue, avait fait abattre une muraille pour se rendre avec les autres par des

quartiers détournés. Pour concevoir quel était le désir du martyre dans ces femmes il faut se rappeler ce que j'ai dit au commencement de cette histoire qu'il est très rare de voir les dames du Japon sortir de chez elles, et que quand elles paraissent dans les rues ce n'est qu'en grand équipage; qu'elles sont portées dans de superbes litières, et toujours suivies d'un magnifique cortége.

Les femmes chrétiennes ayant donné cet exemple il fut bientôt suivi de tous les fidèles non seulement de Vosuqui, mais même dans tout le pays d'alentour. On les voyait arriver par troupes des extrémités du royaume, et lorsqu'on leur demandait ce qui les amenait à Vosuqui ils faisaient réponse qu'ils venaient mourir pour la foi. Mais ce qui fit plus de bruit que tout le reste c'est que le prince Sébastien déclara qu'avant de faire la moindre insulte aux missionnaires il fallait qu'on vînt à lui, et parce que Cicatondono avait menacé de tuer quiconque irait parler à Cicatora de la part de son neveu, ce jeune prince fit dire à son oncle qu'il pensât bien à ce qu'il voulait faire, et que s'il faisait le moindre outrage au dernier de ses domestiques cette insolence ne demeurerait pas impunie; ensuite pour faire voir qu'il ne reculait pas il commença par aller tous les soirs coucher au logis des pères. L'église ni la maison ne désemplissaient point ni le jour ni la nuit: les dames, qui n'y pouvaient rester avec

bienséance parmi tant de monde, furent fort long-temps sans pouvoir se résoudre à retourner chez elles; mais elles demeuraient assemblées à quelques pas du collége chez une nièce de la reine, jeune princesse qui dans cette troupe d'héroïnes se distinguait autant par sa ferveur et le désir qu'elle avait du martyre qu'elle était au-dessus des autres par sa naissance.

Un si grand mouvement donna beaucoup à penser à la reine et au prince son frère: ils craignirent ou feignirent de craindre une sédition, et comme ils profitaient de tout pour perdre les fidèles ils s'avisèrent de mander au roi qu'il y avait une conspiration formée contre sa vie par les chrétiens, qui ne pouvaient plus souffrir un souverain d'une autre religion que de la leur; que le prince Sébastien et Cicatora étaient à leur tête, et qu'il y avait une résolution prise de mettre l'un des deux sur le trône. Cette intrigue ne put être si secrète que le P. Cabral n'en eût avis, et ne fût assez à temps pour prendre ses mesures: il écrivit au roi pour l'instruire de tout. Le prince Sébastien prit la poste pour appuyer la lettre du père, et le roi, informé des emportemens de Cicatondono et de la reine, gagna enfin sur soi d'écrire à l'un et à l'autre que depuis vingt-sept ans les docteurs étrangers et les chrétiens étaient sous sa protection; qu'il ne les avait jamais reconnus ni brouillons, ni rebelles; qu'il était bien assuré qu'ils seraient toujours ce qu'ils avaient été jusque

là à son égard, pleins de zèle et de fidélité, et que de son côté il ne changerait point non plus de sentimens pour eux.

Quelque temps après le roi revint à Vosuqui, et l'on ne parla plus de rien. Cicatora eut liberté d'aller où bon lui semblerait, et l'on fut fort étonné de le voir sortir de sa retraite dans un état qui faisait juger qu'on lui avait souvent refusé le nécessaire. Mais Dieu le vengea d'une manière bien marquée : la reine fut tout à coup possédée d'un démon qui la fit extraordinairement souffrir. Les bonzes, pour cacher un accident dont ils craignaient que les chrétiens ne triomphassent, firent d'abord courir le bruit que ce qui était arrivé à cette princesse était une maladie purement naturelle. On appela les médecins, qui démentirent les bonzes, et déclarèrent qu'il n'y avait point de remèdes humains contre le mal de la reine : on fit du moins ce qu'on put pour la tenir enfermée; mais le diable était plus fort que les gardes, et bientôt toute la ville fut imbue de la possession de cette irréconciliable ennemie du nom chrétien. La reine de Bungo avait une sœur qui entrait parfaitement dans toutes ses idées, et n'avait pas moins de haine qu'elle contre notre sainte loi : Dieu lui fit aussi sentir la pesanteur de son bras; le feu prit à son palais sans qu'on ait jamais pu découvrir comment cela s'était fait; et quoique tout Vosuqui accourût pour l'éteindre il fut réduit en cendres. Il n'y

eut personne qui ne reconnût que c'était une punition du ciel sur une princesse qui avait conseillé avec chaleur de mettre le feu à l'église des chrétiens; et ce qui confirma tout le monde dans cette pensée c'est que les appartemens de la princesse ayant été entièrement consumés les flammes s'arrêtèrent tout à coup à celui du prince Sébastien, qui logeait alors chez sa tante.

Tant de marques de l'indignation du ciel touchèrent enfin la reine de Bungo : le roi son mari ne contribua pas peu par ses continuelles exhortations à la rendre plus favorable aux chrétiens; elle promit de ne les plus molester de sa vie, et fut enfin délivrée du malin esprit qui la tourmentait. Mais elle ne garda pas long-temps sa parole, et Dieu, qui est jaloux de sa gloire, et dont il est dangereux de vouloir se moquer, ne tarda pas long-temps à punir cette ingrate princesse par l'endroit qui lui devait être le plus sensible. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le retour du roi à Vosuqui lorsque ce prince, qui ne soupirait plus qu'après le repos d'une vie tranquille, se démit du gouvernement de ses états entre les mains du prince Joscimon, son fils aîné. Avant de faire cette démarche il souhaitait de voir accomplir le mariage de sa fille avec Cicatora : il en fit la proposition à la reine; mais cette princesse, qui sentit renaître dans ce moment toute sa haine contre les chrétiens, déclara qu'elle n'y donnerait jamais son

consentement. Le roi, qui commençait à se lasser des hauteurs de cette impérieuse femme, et qui avait son dessein, ne dit mot, et son silence ayant fait croire à la reine que Givandono entrait dans ses vues elle engagea Cicatondono à pousser à bout son fils s'il ne changeait de religion. La chose fut exécutée comme la reine le souhaitait : Cicatora fut sommé d'abjurer le christianisme, et comme on le trouva plus ferme et plus inflexible que jamais après qu'on lui eut inutilement fait souffrir tout ce que la rage de la reine put imaginer pour le vaincre on le chassa du palais de son père. Le saint jeune homme, ravi d'avoir perdu sa fortune pour la cause de Dieu, se retira chez les missionnaires, et leur dit avec un contentement qui était peint sur son visage que n'ayant plus de père il venait se réfugier entre les bras de l'Eglise sa mère.

Le roi ne fit pas paraître qu'une telle conduite l'eût choqué, et comme il venait de donner à son fils l'investiture de ses royaumes on ne crut pas avoir rien à appréhender de son ressentiment; mais on eut bientôt sujet de se repentir de n'avoir pas assez étudié ses sentimens et ses inclinations. Les rois du Japon qui se sont déchargés du poids de la royauté en conservent toujours l'éclat et les honneurs; leurs enfans qu'ils ont placés sur le trône sont même dans l'obligation de se conduire en tout par leurs avis, et lorsque ces jeunes rois se trouvent dans des

conjonctures où, faute soit d'expérience, soit de génie, ils ne peuvent porter le sceptre avec honneur, ils descendent sans difficulté du trône qu'ils occupaient mal, et leurs pères y remontent : c'est ce qui arriva dans le royaume de Bungo presque aussitôt que Civandono eut mis sa couronne sur la tête de son fils. Voici quel en fut le sujet :

Le roi de Fiunga, gendre du roi de Bungo, étant mort le roi de Saxuma, qui vit le sceptre entre les mains d'un enfant de dix ans, entra en armes dans le royaume, le conquit avec d'autant plus de facilité qu'il le trouva sans troupes et sans chef, et la reine veuve fut contrainte de chercher un asile pour elle et pour ses enfans chez le roi son père. Civandono, touché de l'état où se trouvaient réduits sa fille et ses petits-fils, prit le dessein de les venger, et comme il ne crut pas son fils assez habile dans l'art de la guerre pour tenir tête au roi de Saxuma il reprit le maniement des affaires, et se mit lui-même en campagne. Le Saxuman fut sans peine chassé d'un pays où il n'avait pas le temps de se fortifier, et le roi de Bungo se voyant à la tête d'une armée victorieuse profita de cette occasion pour faire sentir à Cicatondono et à la reine les effets d'un ressentiment qu'il avait jugé à propos de dissimuler jusqu'alors. Il fit appeler une dame de qualité, qui était veuve depuis quelque temps, et dont le prince Sébastien avait épousé la fille; il lui déclara qu'il la prenait pour sa femme, et le

jour qu'il fit son entrée à Vosuqui il envoya dire à la reine qu'elle eût à se retirer chez son frère, et que sa place était occupée par une autre qui n'abuserait pas de son rang comme elle avait fait. Presque dans le même moment que cet ordre fut intimé à la reine Civandono entra triomphant dans Vosuqui parmi le bruit des instrumens et des acclamations du peuple, menant avec lui sa nouvelle épouse, qui prit dès lors la qualité de reine, et reçut les hommages de tous les ordres du royaume.

Ce coup d'éclat surprit bien du monde; mais ce qui donna encore plus à penser c'est que la nouvelle reine et la princesse sa fille étaient toutes deux catéchumènes, et que le roi voulut que les instructions qu'on leur donnait tous les jours se fissent en public dans le palais; on remarqua même qu'il n'en perdit aucune, qu'il y apportait une attention étonnante, et qu'il paraissait tout rêveur et comme un homme qui médite un grand dessein. Un jour qu'on expliquait aux princesses la passion de notre Seigneur le roi s'approchant de la reine lui dit assez haut : « Madame, voilà ce que je trouve de plus grand et de plus incompréhensible dans cette religion; mais il faut captiver son esprit et soumettre son jugement. » Les princesses furent enfin baptisées, et l'on s'aperçut en même temps que le roi jeûnait les vendredis et les samedis; que chaque jour il récitait le rosaire; qu'étant un jour entré dans son cabinet il

en avait tiré deux pagodes très précieuses, et qu'il conservait chèrement ; qu'il les avait quelque temps envisagées avec attention, puis tout à coup les avait fait jeter à la mer.

On ne douta plus alors que ce prince ne fût chrétien, et son baptême qui suivit de près ne surprit personne : ce fut le 28 août, jour consacré dans l'Eglise en l'honneur de S. Augustin, que Civandono fut enfin solennellement mis au rang des chrétiens, dans la quarante-neuvième ou la cinquantième année de son âge, vingt-sept ans après qu'il eut commencé d'être éclairé de la lumière de l'Evangile ; et en l'honneur du bienheureux P. Xavier il choisit le nom de François. Le même jour le P. Cabral donna au roi et à la reine la bénédiction nuptiale, ce qui, rendant leur mariage indissoluble, mit au désespoir la princesse répudiée.

Au reste on peut dire de Civandono ce qui a été dit de S. Augustin, sous les auspices de qui il reçut le sacrement de la régénération, qu'en faisant profession du christianisme il l'avait fait de la perfection chrétienne : en effet ce prince prit dès lors une si forte résolution de regagner par sa ferveur le temps qu'il avait perdu par ses irrésolutions qu'il parut tout à coup changé en un autre homme, et qu'il tint la parole qu'il avait donnée à un des missionnaires peu de jours après le baptême de la reine; car ayant pris ce religieux en particulier il lui parla confi-

demment de la sorte : « Je ne sais pas trop ce que vous autres chrétiens et prédicateurs pensez de de moi. Vous me croyez sans doute bien léger et bien inconstant : vous vous trompez ; il n'y a nulle inconséquence dans ma conduite. Dès que j'ai eu connaissance de votre religion j'ai conçu pour elle une estime que je n'ai jamais perdue, et si j'ai différé si long-temps à l'embrasser c'est que j'étais bien aise de ne me déclarer qu'après m'être procuré du repos, et avoir remis à mon fils le gouvernement de mes états : d'ailleurs j'ai voulu voir jusqu'où les sectes du Japon portaient la perfection de leur morale ; c'est pour cela que j'ai bâti tant de monastères de bonzes, et que je les ai remplis des plus habiles docteurs de l'empire. Mais plus j'ai approfondi leurs mystères, moins j'y ai trouvé de quoi m'assurer ; je n'y ai découvert que ténèbres, qu'incertitude, qu'extravagance : votre loi seule dissipe mes doutes, me rassure, me contente, me tranquillise ; enfin je suis résolu de l'embrasser : faites-moi venir le P. Cabral ; je veux recevoir le baptême de sa main, et vous verrez que plus j'ai eu de peine à prendre mon parti, plus je serai ferme quand une fois je me serai déclaré. »

La grâce du sacrement ayant trouvé un cœur si bien disposé y produisit des fruits surprenans : ce prince, qui pendant vingt-sept ans n'avait pu se déterminer entre la vérité, dont il avait été tant de fois convaincu, et l'erreur qui de jour en jour

lui paraissait plus visible, ne concevait pas comment on pouvait connaître Dieu sans l'adorer, et au sortir de la cérémonie de son baptême, retournant à son palais, la vue des infidèles qu'il rencontrait sur son passage lui tirait des yeux des larmes de compassion. Au reste il n'est pas possible d'exprimer l'effet que fit cette conversion dans tout l'empire; car outre qu'il y avait au Japon peu de souverains aussi puissans que Civandono ce prince était d'ailleurs dans une si grande réputation de sagesse et de doctrine que les païens apprenant qu'il avait été baptisé disaient que ce changement était le plus bel éloge qu'on pût faire de la religion chrétienne.

Cependant le roi de Bungo, qui ne voulait plus vaquer qu'à son salut, et qui ne pouvait plus goûter que Dieu seul, forma un dessein bien digne d'un grand prince; il abdiqua une seconde fois la souveraine puissance entre les mains du prince Joscimon, et résolut de se retirer dans le Fiunga avec l'élite des chrétiens du Bungo; il choisit sur la frontière des deux royaumes un endroit un peu écarté, et là, dans la plus charmante situation du monde, il traça lui-même le plan d'une nouvelle ville qu'il voulait habiter, et qui devait être gouvernée sur les plus pures maximes de l'Evangile. On ne peut croire avec quelle promptitude on travailla à la construction de cette ville, qui fut nommée Cuchimochi; et le roi, voulant par sa présence hâter les ouvrages, s'embarqua

le 4 octobre sur une petite flotte, dont tous les vaisseaux, magnifiquement ornés, avaient de grands pavillons d'un beau damas blanc, semé de croix rouges, et relevés d'une très riche broderie d'or. La nouvelle reine, le prince Sébastien, Cicatora, le P. Cabral, Louis Almeida et un autre jésuite japonnais s'embarquèrent avec le roi, et furent accompagnés d'un fort grand nombre de chrétiens de tout état et de tout âge. Mais ce n'était pas sur la terre que le roi de Bungo devait goûter dans une vie tranquille la douceur des consolations célestes, et Dieu, qui avait dessein d'en faire un prince selon son cœur, le voulut sanctifier par la voie des tribulations et de l'adversité : à peine la nouvelle république était formée qu'une seconde irruption des Saxumans dans le Fiunga ruina les projets de Civandono.

Il manquait autre chose au jeune roi de Bungo que de l'expérience; il n'était pas capable, et il ne le fut jamais d'en acquérir ou d'en profiter : le roi de Saxuma crut l'occasion favorable pour recouvrer le Fiunga; il y rentra dès qu'il eut appris la retraite de Civandono : il trouva ce royaume dégarni comme la première fois, et il en avait déjà conquis la meilleure partie qu'on ne savait encore rien à Vosuqui de son armement. Sur le premier avis de cette invasion Cicatondono fut envoyé avec de bonnes troupes pour arrêter ce progrès; et Civandono trouva bon que Cicatora allât servir sous son père, qui l'avait enfin reçu

en grâce de bonne foi. Cicatondono reprit en fort peu de temps tout ce qui avait été perdu; mais une place qui l'arrêta contre son attente, et qu'il s'opiniâtra à vouloir emporter, donna au roi de Saxuma le temps de se reconnaître, et ce prince, ayant reçu un renfort considérable, marcha au secours de la place, dont la conservation lui était d'une conséquence infinie.

Cicatondono sans attendre Civandono, qui venait avec de belles troupes pour le soutenir, et qui avait de son côté repris plusieurs forteresses sur les Saxumans, sortit de ses lignes dès qu'il aperçut l'ennemi, et avec cette confiance qu'inspirent de grands succès qu'on n'avait osé espérer il courut en assez mauvais ordre présenter la bataille au roi, qui l'accepta avec joie. L'issue en fut telle que naturellement elle devait être: les Bungois se battirent bien, leur général et son fils y firent des prodiges de valeur, qui arrêtèrent quelque temps la victoire; mais les Saxumans, qui n'étaient pas moins braves que leurs ennemis, et qui étaient commandés par un des plus grands hommes de guerre qui fût au Japon, avaient encore le double avantage d'être tout frais et de combattre régulièrement. Enfin Cicatondono fut environné d'un gros de Saxumans, contre lesquels il se défendait seul avec une bravoure étonnante: on en avertit Cicatora, lequel accourut aussitôt au secours de son père, et le dégagea; mais la retraite lui ayant été coupée il fut quelque temps

par sa valeur l'admiration des deux armées jusqu'à ce que, las de tuer, perdant tout son sang, et ne pouvant plus tenir ses armes ni se soutenir lui-même, il tomba mort, presque également regretté de ses ennemis et de ses propres soldats.

Ainsi mourut Simon Cicatora, dont on peut dire que la ferveur et la constance furent pour toute l'église du Japon un grand exemple, et pour le Bungo une des principales sources des bénédictions que Dieu y répandit : Cicatondono le perdit dans le temps qu'il commençait à connaître le trésor qu'il possédait en lui, et ce saint jeune homme, sacrifiant sa vie pour la conserver à celui qui avait été plus son persécuteur que son père, fit voir que le christianisme bien loin de détruire les vertus morales les perfectionne, et leur communique une force que la nature seule ne saurait leur donner. Les Bungois se trouvant sans chef après la mort de Cicatora et la retraite de Cicatondono, qu'on avait enlevé à demi mort, ce ne fut plus qu'un massacree, et quarante mille hommes périrent dans ce combat. Cette défaite fut suivie de la réduction de tout le Fiunga : mais le vainqueur ne s'en tint pas là ; il se ligua avec deux de ses voisins, et comme le roi de Bungo venait de perdre ses meilleures troupes on lui enleva d'abord toutes les conquêtes et les acquisitions de son père, lequel pour conserver le reste fut encore obligé de reprendre en main les rênes du gouvernement.

Le P. Alexandre Valégnan, qui était de retour de Rome avec la qualité de supérieur général et de visiteur des missions du Japon, apprit en débarquant ces tristes nouvelles; mais ce qui lui fut en même temps mandé des îles de Gotto le consola beaucoup : le P. Melchior de Figuérédo et un jeune jésuite japonnais avaient converti presque tout ce royaume; quatre villes entières avaient reçu le baptême sans compter les gens de la campagne, dont le nombre était infini. Le roi Louis allait aussi de son côté par les bourgades, et jusque sur les montagnes, baptisant lui-même les enfans, instruisant les paysans et ensevelissant les morts de ses propres mains. Ces peuples, accoutumés à regarder leurs souverains comme des divinités bien plus inaccessibles que les dieux même qu'ils adoraient, voyaient avec étonnement ce prince entrer dans les cabanes des bergers, et ne trouver rien au-dessous de lui lorsqu'il s'agissait de gagner à Dieu le moindre de ses sujets. Un roi de ce caractère ne devait ce semble jamais mourir; mais le règne de Louis fut bien court; au bout de trois ans Dieu l'appela au ciel pour lui faire porter une couronne plus précieuse que celle qu'il portait sur la terre. Il laissa en mourant un fils en bas âge du même nom que lui : un de ses frères, zélé idolâtre, prit la tutelle du jeune prince et la régence du royaume pendant la minorité. Les choses alors changèrent de face dans ces îles; il ne fut pas

bien difficile au régent d'usurper une couronne sur un enfant qui n'avait point d'appui; mais comme le jeune roi ne manqua point à la fidélité qu'il devait à Dieu, Dieu le fit dans la suite remonter sur le trône qu'on lui avait ravi; il est vrai que ceci n'arriva que plusieurs années après le temps dont je parle, et que la chrétienté du Gotto, persécutée pendant tout le règne de l'usurpateur, se trouva à la fin extrêmement diminuée.

Cependant les pertes qu'avait faites l'église du Japon par les malheurs arrivés au roi de Bungo, et celles qu'elle fit peu de temps après dans le Gotto, furent bien réparées par ce qui arriva dans le royaume d'Arima avant la fin de cette même année. Le feu roi André avait laissé pour lui succéder à la couronne un fils assez jeune avec un conseil entièrement déclaré contre le christianisme; aussi le roi avait à peine eu les yeux fermés qu'on avait vu paraître un édit qui ordonnait sous peine de mort à tous les chrétiens de retourner au culte des dieux du pays. Le prince d'Omura ne put souffrir qu'on abusât ainsi de la jeunesse de son neveu pour persécuter une religion dans laquelle le feu roi était mort; il engagea le jeune roi à voir le P. Valégnan, et ce missionnaire, qui fut appelé à la cour, n'eut pas beaucoup de peine à faire connaître la vérité à un prince dont la raison avait devancé les années, et se trouva au-dessus des préjugés : le jeune

roi fut baptisé à Cochinotzu et nommé Protais. Avant son baptême il fit paraître une constance de laquelle on crut se devoir tout promettre pour la religion : comme il était sur le point de se rendre à Cochinotzu, où il avait donné ordre au P. Valégnan de se trouver, il tomba dans un évanouissement qui dura fort longtemps, et qui fit appréhender pour sa vie : les bonzes publièrent que c'était une punition des dieux que ce prince avait abandonnés; mais il ne fut pas plus tôt revenu à lui que sans s'arrêter à tout ce qu'on voulut lui dire pour lui faire changer de pensée il partit sur l'heure, et alla trouver le P. Valégnan, qui le baptisa. Dieu ne différa pas à lui faire sentir qu'on ne perd jamais rien à se déclarer pour son nom : à peine ce prince eut-il rendu la paix à l'église par sa conversion que le ciel la lui donna à lui-même; il était engagé dans une fâcheuse guerre contre Riozogi son vassal, l'ancien ennemi de sa maison, et que de grandes conquêtes avaient rendu formidable à tous les rois du Ximo. Le P. Valégnan, qui conçut quel dommage apporterait au christianisme la continuation d'une guerre qui menaçait tous les états chrétiens d'une entière désolation, se sentit inspiré d'aller trouver Riozogi; il suivit l'inspiration, et sut si bien manier l'esprit de ce fier conquérant qu'il lui fit conclure un accommodement dans lequel tous les partis trouvèrent leur avantage; en sorte que le mission-

naire fut regardé des païens même comme le père du roi d'Arima et le restaurateur du royaume; aussi le prince, pour marquer à Dieu sa reconnaissance d'un succès si peu espéré, se porta dès lors avec une ardeur incroyable à étendre la foi dans ses états : il commença par fonder dans sa capitale un collége et un séminaire, et de ces deux écoles sont sortis un très grand nombre de saints missionnaires et de martyrs qui ont illustré l'église du Japon.

Les affaires du royaume d'Arima étant terminées aussi heureusement que je viens de le dire le P. Valégnan reçut une lettre de Civandono, roi de Bungo, par laquelle ce prince lui mandait de le venir trouver à Vosuqui, où il avait des affaires de la dernière conséquence à lui communiquer; il s'agissait du baptême de Joscimon, lequel depuis que le roi son père avait fait profession ouverte du christianisme s'était rangé avec la reine son épouse parmi les catéchumènes, et faisait paraître dans toutes les occasions une ferveur qui étonne les chrétiens même. Il n'avait tenu plusieurs fois qu'au P. Froez de le baptiser; mais ce père, connaissant le peu de fond qu'on pouvait faire sur le petit génie de ce prince, avait fort sagement jugé à propos de différer : enfin Civandono, qui regardait comme son souverain bonheur en ce monde de voir toute sa famille chrétienne, crut s'être assez assuré de la persévérance de Joscimon, et envoya le père visiteur pour con-

férer le baptême à ce prince; mais il vit bientôt qu'il s'était encore trop pressé, et qu'il n'avait pas assez bien connu son fils. Le roi de Saxuma d'un côté et Riozogi de l'autre, après avoir envahi tout ce qui avait appartenu à Civandono hors du Bungo, menaçaient ce royaume : quelques seigneurs bungois, fort attachés à l'idolâtrie, jugèrent cette occasion favorable pour faire revivre le culte des idoles; sentant donc que le jeune roi avait besoin d'eux pour conserver l'héritage de ses pères ils lui déclarent qu'ils ne lui donneront aucun secours qu'auparavant il n'ait juré de rendre aux bonzes tout ce qu'on leur avait ôté, et de rétablir les solennités païennes qu'on avait abolies. Le jeune prince, dont le fond n'était pas mauvais, eut bien de la peine à en venir là; mais comme il se croyait perdu sans ressource s'il ne donnait la main à tout ce qu'on exigeait de lui, il promit et jura tout ce qu'on voulut.

La nouvelle en ayant été portée à Civandono ce fut pour ce religieux prince un coup de foudre qui l'atterra : il avait perdu quatre royaumes, et en quelque façon toute la gloire de trente ans du plus beau règne qu'on eût encore vu au Japon sans que de si grands revers eussent fait sur son esprit la moindre impression. Une si rare vertu avait été pour la religion un véritable triomphe parmi tant de disgrâces, et pour le roi de Bungo un nouveau lustre aux grandes actions de sa vie : mais il fut si sensible à l'infidélité de son fils qu'il

en tomba malade de douleur, et qu'en peu de jours il fut à l'extrémité. Dès que le jeune roi sut l'état où était son père il accourut pour le voir; mais le malade ne voulut jamais permettre qu'il entrât dans sa chambre, et Dieu lui ayant contre toute espérance rendu la santé il protesta en présence de toute sa cour que quiconque serait assez hardi pour rien entreprendre contre le culte et contre les intérêts du vrai Dieu aurait affaire à lui. Il songea ensuite à fléchir le ciel en faveur du malheureux prince qui lui causait tant de chagrin, et ce fut alors qu'après avoir promis à Dieu de mourir plutôt que de transgresser aucun précepte de la foi, et fait vœu de suivre tous les avis que ses confesseurs lui donneraient pour le salut de son âme, et son avancement dans la perfection, il ajouta dans le transport de sa ferveur ces belles paroles qui font voir une foi bien vive et bien pure : « De plus je déclare et je le jure en votre présence, Dieu tout puissant, que quand tous les pères de la compagnie de Jésus, par le ministère desquels vous m'avez attiré à la foi, renonceraient eux-mêmes à ce qu'ils m'ont enseigné; quand je serais assuré, ce que je regarde comme absolument impossible, que le saint-père, qui est à Rome, et que tous les chrétiens de l'Europe auraient renié votre saint nom et quitté votre service, je vous confesserais, reconnaîtrais et adorerais, m'en dût-il coûter la vie, comme je vous reconnais, confesse et adore

pour le seul vrai et tout puissant Dieu de l'univers, sans douter d'aucun des articles dont vous m'avez donné la connaissance par votre infinie miséricorde.»

Cependant les infidèles ne cessaient de reprocher à ce prince que son changement de religion avait causé la perte de ses royaumes et la ruine de sa maison; mais il fit bientôt cesser ces discours. Il reprit une troisième fois le timon de l'état, assembla une assez belle armée, se mit en campagne, et rangea à la raison quantité de seigneurs de sa cour, qui, profitant de l'épuisement où se trouvait le royaume, s'érigeaient insensiblement en petits tyrans. Cicatondono, dont l'imprudence avait attiré tant de maux à sa patrie, était celui qui faisait le plus de peine au roi, et qui parlait le plus haut contre la religion de ce prince. Civandono après l'avoir réduit à rentrer dans son devoir confisqua tous ses biens; ensuite pour ne laisser aucune source de rebellion dans un état en le remettant à un prince qu'il savait bien n'être pas fort capable de se soutenir dans un temps de trouble il pardonna à tous ces seigneurs humiliés; seulement il substitua à Cicamoro, son troisième fils, qui avait depuis peu reçu le baptême, tous les biens de Cicatondono, lequel fut obligé de reconnaître son neveu pour son successeur et son héritier nécessaire.

Le Bungo étant ainsi rétabli dans sa première tranquillité on s'attendait que Civandono n'en

demeurerait pas là, et qu'il entreprendrait de reconquérir les états qu'on lui avait enlevés; mais il n'était plus d'âge ni d'humeur à faire des conquêtes pour lui, et il croyait fort inutile d'en faire pour un successeur qui ne les garderait pas: il ne songea donc qu'à rétablir son royaume, que les guerres passées avaient fort épuisé, afin de le rendre à son fils tel qu'il l'avait reçu de ses prédécesseurs. En travaillant à remettre le bon ordre dans ses affaires il n'oubliait pas les intérêts du christianisme; il s'appliquait même à la conversion de ses courtisans, et il eut le bonheur de convertir le chef de tous les bonzes du royaume; mais ce qu'il fit de plus utile pour la religion ce fut l'établissement d'un collége à Funai et d'un noviciat à Vosuqui. Le P. Valégnan prit possession de ces deux maisons, qui furent bientôt remplies d'un bon nombre de novices et d'excellens ouvriers qui arrivaient tous les jours des Indes, ou que l'on formait dans le pays.

Le père visiteur ayant ainsi réglé toutes choses dans le Bungo, et ne croyant pas qu'il fût de la prudence de conférer le baptême au jeune roi quoique ce prince fût rentré dans ses premiers sentimens de ferveur, partit pour Méaco, où la foi ne faisait pas de moindres progrès sous la conduite du P. Organtin, jésuite vénitien, qui avait pris la place du P. Froez. Nobunanga se déclarait en toute occasion le protecteur des missionnaires et des chrétiens; mais il arriva alors

une chose qui fit craindre qu'il ne changeât d'inclination, et dont néanmoins les suites furent heureuses : quelques rois et quelques seigneurs, jaloux de la puissance de l'empereur, se liguèrent contre lui; les chefs de cette confédération étaient Araqui, roi de Bomi ou Vomi, vassal de Nobunanga; Morindono, roi de Naugato, et un bonze qui s'était fait souverain d'Ozaca : l'empereur vit bien que s'il n'usait de diligence tout le Japon pourrait s'unir pour mettre des bornes à ses conquêtes; il résolut donc de prévenir les alliés, et il commença par Araqui. Les états de ce prince avaient pour barrière contre l'empereur la forteresse de Tacaçuqui, place forte, et dont Juste Ucondono avait hérité après la mort de Vatadono, son oncle : elle relevait du roi de Bomi, lequel pour s'assurer qu'Ucondono ne donnerait point passage à l'empereur sur ses terres l'avait obligé de lui livrer son fils unique et sa sœur en otage. Cependant Nobunanga alla brusquement se présenter devant cette forteresse, persuadé qu'elle ne l'arrêterait pas long-temps : il s'apercut bien dès les premières approches qu'il s'était trompé; que Vatadono revivait dans son neveu, et que ce siége serait long; mais comme il importait extrêmement à ses affaires qu'il ne le fût pas il eut recours à la négociation.

Ce prince connaissait assez Ucondono pour être persuadé qu'il n'était pas capable d'une trahison; et d'ailleurs il savait les engagemens que

ce tono avait avec le roi de Bomi, son seigneur: l'expédient dont il s'avisa fut d'envoyer avertir Ucondono que s'il ne lui livrait sa place il allait immoler tous les chrétiens à son ressentiment, et il eut grand soin de divulguer cette menace dans la pensée que les chrétiens feraient un effort sur l'esprit du commandant pour l'engager à se rendre : ce qu'il avait prévu arriva; on représenta à Ucondono qu'Araqui, étant vassal de l'empereur, n'avait pu sans se rendre coupable de félonie prendre les armes contre sa majesté impériale; que lui-même en servant dans une guerre manifestement injuste allait directement contre la loi de Dieu; enfin que sa forteresse était un arrière-fief de l'empire, et qu'il ne pouvait pas en conscience refuser d'y recevoir l'empereur.

Ucondono fut surpris de se voir armé contre son souverain; mais la pensée de ce que deviendraient son fils et sa sœur l'empêchait de se résoudre : le moyen qu'il employa pour contenter tout à la fois le roi et l'empereur fut d'assembler les officiers de sa garnison, de leur représenter les raisons qu'il avait de se retirer, et de leur remontrer que c'était à eux de considérer ce que l'honneur et le devoir exigeaient d'eux dans une conjoncture si délicate : il sortit aussitôt, s'alla jeter aux pieds de l'empereur, qui le reçut bien. La place se rendit dans le moment, et Nobunanga la remit à Ucondono, qu'il prit à son service. Il s'en fallut bien que les choses s'accommodassent

aussi aisément de la part du roi de Bomi; ce prince conçut contre son vassal une indignation qui pensa le porter à de grandes extrémités; il ne s'agissait de rien moins que de la vie des deux otages, et leur mort était conclue lorsque Tacayama accourut fort à propos au secours de sa fille et de son petit-fils. D'abord Araqui traita fort mal ce seigneur; à la fin cependant la vue de ce grand homme dans un état de suppliant le toucha, et les murmures des officiers l'intimidèrent; il s'adoucit et rendit les otages.

Tacayama fut à peine sorti de ce danger qu'il rentra dans un autre : sa reconnaissance et apparemment la nécessité de ses affaires l'engagèrent à rester dans Ozaca, qu'on prévoyait devoir être incessamment assiégé par l'empereur; effectivement Nobunanga ne tarda pas à se présenter devant cette place, qui après une assez vigoureuse résistance fut forcée l'épée à la main. Tacayama fut fait prisonnier, et sur-le-champ condamné à avoir la tête tranchée, ce qui jeta tous les fidèles dans la consternation. Aussitôt on ordonna des prières publiques : les églises, les chapelles ne désemplissaient point; on voyait le jour et la nuit Ucondono et les missionnaires prosternés au pied des autels, et il n'est rien qu'on ne mît en œuvre pour obtenir du ciel la conservation d'un homme qui était regardé avec justice comme la principale colonne de la plus illustre chrétienté du Japon.

L'empereur apprit cette affliction des chrétiens et en fut touché : il manda les pères et Ucondono; leur dit qu'à leur considération il accordait la vie au prisonnier, et qu'il se contenterait de l'exiler. En effet quelques jours après Tacayama eut ordre de se transporter dans le royaume de Jécigen, où il demeura jusqu'à la mort de Nobunanga. Ce fut une perte pour les églises de la Tense; mais Ucondono était en état de la réparer comme il le fit, et d'un autre côté Tacayama devint l'apôtre du Jécigen, où Jésus-Christ n'avait point encore été prêché. Il y fit des conversions sans nombre par lui-même et par les missionnaires qui l'y suivirent : ces religieux ont laissé par écrit que le tono leur amenait jusqu'à huit cents cathécumènes à la fois, et qu'ils les trouvaient si bien instruits qu'il ne leur restait plus qu'à les baptiser; aussi le nom de ce prince devint-il très célèbre dans toute l'étendue du Japon et jusqu'aux extrémités de l'Inde; on n'en parlait que comme d'un homme dont la mémoire était en bénédiction dans toutes les églises.

Cependant Nobunanga ne put douter que l'éloignement de Tacayama ne fût très sensible aux chrétiens, et il sembla que pour les consoler il prenait à tâche de redoubler les faveurs dont il honorait les missionnaires; en effet peu de temps après, ayant achevé de bâtir la superbe ville d'Anzuquiama, qu'il voulait laisser aux siècles futurs comme un monument de sa grandeur et de

sa puissance, il y donna un collége aux jésuites, et il accompagna cette grâce d'une marque de distinction qui valait encore plus que le bienfait même; car il assigna pour le collége un emplacement qu'il avait refusé aux plus considérables de sa cour. Il faut convenir que jamais la religion chrétienne n'avait été au Japon sur un plus beau pied. L'empereur, qui s'agrandissait tous les jours, ne semblait faire la guerre que pour établir le christianisme dans les royaumes qu'il subjuguait; il prévenait souvent les souhaits des fidèles, et il leur accordait toujours plus qu'ils ne lui demandaient; enfin il s'était fait comme un point d'honneur d'exterminer les bonzes, et il se présenta alors une occasion qu'il ne manqua pas d'éteindre toute une secte de ces religieux infidèles, et la plus opiniâtre ennemie du nom chrétien.

Les xodoxins et les foquexus étaient depuis quelque temps aux prises sur un point de religion : leur animosité mutuelle les aveugla, de sorte qu'ils prirent Nobunanga pour arbitre de leur différend, et ils allèrent jusqu'à accepter une condition sans laquelle ce prince ne voulut point les écouter : cette condition était que ceux qui auraient du dessous seraient punis de mort le jour marqué. Les plus habiles des deux sectes se rendirent au lieu assigné avec un appareil et une pompe qui témoignait de part et d'autre une grande assurance : on disputa long-temps et on

le fit avec un acharnement qui convenait mieux à des soldats dans une mêlée qu'à des docteurs dans une conférence; enfin les foquexus furent poussés si vivement par leurs adversaires que, n'ayant plus rien à répliquer, ils allèrent se jeter aux pieds de l'empereur pour le supplier de ne point faire exécuter la sentence qu'il avait portée de leur consentement. Ils ne gagnèrent rien; Nobunanga les fit sur l'heure dépouiller tous nus et fouetter publiquement; ensuite il les obligea à signer de leur sang qu'ils avaient été vaincus et qu'ils méritaient la mort, après quoi ils furent décapités. L'empereur ne s'en tint pas là; il fit transporter dans une île déserte tout ce qu'il y avait parmi les foquexus de gens de mérite et en réputation, et condamna les autres à une amende si excessive que malgré tout leur crédit et leurs immenses richesses ils ne se trouvèrent pas en état d'y satisfaire, et prirent le parti de s'exiler eux-mêmes, et d'abandonner tous leurs biens.

Mais si la conduite de Nobunanga à l'égard des bonzes avançait si fort les affaires de la religion son aveuglement par rapport à son salut coûtait bien des larmes à toute l'église du Japon : l'accueil extraordinaire que ce prince faisait aux missionnaires, le plaisir qu'il paraissait prendre à les entretenir en particulier de leur religion, la joie qu'il témoignait du succès de leurs travaux, tout cela fit quelque temps croire qu'il n'était pas éloigné du royaume des cieux; mais cette opinion dura

peu, et l'on fut enfin convaincu que Nobunanga n'avait point et n'aurait jamais de religion. Un jour que la cour était fort nombreuse on vint dire à l'empereur que le P. Organtin et Laurent demandaient à saluer sa majesté : ce prince, montrant un visage fort gai, fit ouvrir les deux battans de sa chambre, et adressant la parole aux courtisans, « Seigneurs, leur dit-il, si vous ne vous mettez de mon côté je serai obligé de me rendre et d'embrasser le christianisme; ces docteurs étrangers me poussent à bout, et je ne sais plus que leur répondre. » Sur cela les deux missionnaires entrèrent et présentèrent leurs respects à l'empereur, qui les reçut avec une distinction qu'il ne marquait pas aux plus grands seigneurs de sa cour; il leur dit ensuite : «Voici, mes pères, une belle occasion de faire d'un seul coup bien des conquêtes; redites-nous ce que vous m'exposâtes dernièrement de l'unité de Dieu, de ses perfections infinies, de sa providence, et surtout de sa justice à récompenser les bons et à punir les méchans, et je vous réponds que vous allez faire autant de chrétiens qu'il y a ici de personnes sensées. »

Comme Laurent, ainsi que je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, parlait le japonnais avec une grâce toute particulière le P. Organtin le chargea de faire ce que souhaitait l'empereur : il obéit, parla fort long-temps et fut écouté avec une attention merveilleuse. Quand il eut fini

chacun se regarda et parut charmé : on avoua que rien n'était plus solide, ni mieux prouvé; on donna de grandes louanges au missionnaire; mais ce fut tout le fruit qu'il remporta de son discours. Un moment après l'empereur prenant en particulier le P. Organtin et son compagnon, « Il faut, leur dit-il, que vous juriez que vous me parlerez avec toute la sincérité dont vous êtes capables. » Quoique le P. Organtin ne vît pas encore où tendait une telle proposition il n'eut pas de peine à donner au prince l'assurance qu'il exigeait : alors Nobunanga reprenant la parole, « De bonne foi, dit-il, croyez-vous tout ce que vous nous enseignez? car je vous dirai qu'après avoir promis le secret à des bonzes, comme je vous le promets, ils m'ont avoué que tous leurs mystères étaient de pures fables inventées pour amuser et contenir la multitude. » Le P. Organtin, qui ne s'attendait à rien moins qu'à ce discours, prit sans dire mot un globe terrestre qu'il trouva sous sa main, et montrant à l'empereur les pays immenses qu'il avait traversés pour se rendre au Japon, « Sire, lui dit-il, votre majesté paraît avoir quelque estime pour nous; mais si pour vous débiter des fables nous avions entrepris de si longs voyages, essuyé tant de travaux, couru tant de dangers, traversé les mers les plus orageuses, abandonné nos parens, nos amis, notre patrie, y aurait-il folie pareille à la nôtre? Que les bonzes parlent contre leur pensée quand ils

vous disent des choses qu'ils n'entendent pas et dont ils connaissent même la fausseté il n'y a pas lieu de s'en étonner; qui ne voit que leur fortune est attachée à faire passer leurs chimères pour des vérités constantes? Mais que nous revient-il à nous de notre pénible ministère et de notre constante exactitude à nous abstenir de toutes les douceurs de la vie? En un mot la manière dont nous vivons ici ne suffit-elle pas pour convaincre les plus incrédules qu'il faut que nous ayons des preuves bien incontestables des vérités que nous prêchons?»

Tandis qu'il parlait l'empereur avait les yeux baissés et fixes comme un homme qui pense profondément; après quoi, reprenant tout à coup son air gai, il combla les deux religieux de mille nouveaux témoignages d'estime et de bonté, et marqua en les congédiant beaucoup de regret de ne les pouvoir entretenir plus souvent. A l'exemple du maître les courtisans paraissaient se disputer à qui ferait plus d'amitié aux docteurs étrangers, et les trois fils de l'empereur leur donnaient en toutes rencontres tant de marques d'une singulière bienveillance qu'il n'y avait rien qu'on ne pût se promettre de ces princes lorsqu'un jour ils occuperaient les premiers trônes du Japon, auxquels ils avaient droit d'aspirer. Mais Nobunanga était toujours celui qui portait plus loin l'affection pour les missionnaires, et il en

donna alors une preuve à laquelle on ne s'attendait pas.

Le P. Valégnan étant arrivé à la cour dans le temps qu'on faisait les préparatifs pour une fête magnifique que Nobunanga voulait donner à tous les rois ses vassaux ou ses alliés, il trouva ce prince environné de presque tout ce qu'il y avait de grands dans l'empire; il se présenta cependant pour avoir audience, et non seulement il l'obtint sans délai, mais il fut reçu de l'empereur et des rois ses fils avec des marques d'estime et de considération qui étonnèrent tout le monde. La surprise redoubla lorsqu'on sut que le père à son retour chez lui y avait trouvé huit beaux canards qu'on avait envoyés de fort loin au roi de Bandoue, et dont ce prince avait fait présent à l'empereur comme d'une chose infiniment rare. Pour connaître combien cette manière d'agir de Nobunanga avec un simple religieux avait de quoi surprendre il faut se souvenir que les monarques de l'Asie mettent toute leur gloire à recevoir des présens et à n'en faire à personne. Le P. Valégnan, encouragé par ce succès de sa première visite, se hasarda de prier l'empereur de trouver bon qu'outre le collége qu'il avait donné aux missionnaires à Anzuquiama on y bâtît un séminaire où la jeune noblesse chrétienne fût élevée dans tous les exercices convenables à sa condition sous les yeux du plus grand de tous les souverains de l'Asie. Nobunanga n'était pas

vain, mais il était sensible aux moindres louanges que lui donnaient les missionnaires, qu'il croyait incapables de cette basse flatterie dont les courtisans ne se défont presque jamais : non seulement il accorda ce qu'on lui demandait, mais il déclara qu'il voulait fonder le séminaire, et il tint parole.

Il est vrai que si ce prince ne gardait point de mesure quand il s'agissait soit de l'honneur et des intérêts du christianisme les chrétiens qui étaient à son service n'épargnaient rien de leur côté pour lui faire tout le plaisir dont ils se pouvaient aviser : on savait qu'il aimait la magnificence, et que ses grands vassaux et les principaux officiers de sa maison ne pouvaient lui causer une plus sensible joie qu'en paraissant dans les actions d'éclat avec une pompe qui effaçât les rois qu'il n'avait pas encore rendus ses feudataires ; Ucondono connaissait sur cela son maître plus que personne; il vint au carrousel (c'était la fête dont je viens de parler) avec un équipage qui ne le cédait qu'à celui de l'empereur et des rois ses enfans; et ce qui étonna extrêmement tout le monde c'est que le premier jour de la fête, qui dura une semaine entière, ayant une livrée dont la richesse attirait tous les yeux, le lendemain il en prit une autre pour le moins aussi belle que la première, ce qu'il continua tous les jours. L'empereur en eut un contentement auquel on attribua en partie la manière dont il reçut le

père visiteur lorsqu'il lui donna son audience de congé; car après avoir conduit lui-même ce religieux dans tous les appartemens de son palais, lequel véritablement, au rapport du père, était digne du prince qui l'habitait, il lui fit présent d'une tenture de tapisserie où le plan et toutes les beautés d'Anzuquiama étaient représentés au petit point; le fond en était si riche, et tout y était d'une si grande délicatesse que, le père ayant envoyé cette tapisserie au pape Grégoire XIII, on convint à Rome qu'il ne se pouvait rien voir en ce genre de plus beau ni de plus fini.

D'Anzuquiama le père visiteur fut rappelé dans le Bungo, où le saint roi Civandono et la princesse qu'il avait répudiée, mais qu'il laissait vivre dans un état conforme à son ancienne grandeur, faisaient tous leurs efforts, l'un pour avancer, l'autre pour arrêter le progrès de l'Evangile. Le roi, qui avait pour lui le ciel, dont les intérêts étaient l'unique objet de son zèle, voyait avec une incroyable consolation de son âme presque tous ses projets réussir : il fit entrer dans le sein de l'Eglise la reine de Fiunga, sa fille et les deux princes ses petits-fils; et ce grand exemple, joint à plusieurs guérisons miraculeuses qu'opéra vers ce même temps la grâce du sacrement de la régénération, attirèrent à la foi un grand nombre d'infidèles.

Voilà quelle était dans toutes les parties de l'empire la situation du christianisme; plus de

cinquante jésuites européens et japonnais, sans compter les catéchistes, dont le nombre était considérable, ne suffisaient pas pour administrer les sacremens aux fidèles, et pour instruire les idolâtres, dont plusieurs ne mouraient dans leur infidélité que faute d'avoir quelqu'un qui leur en enseignât le remède, et qui les aidât à descendre dans la piscine mystérieuse du baptême. Ce fut en partie à dessein de remédier à un si grand mal que le P. Valégnan se hâta de terminer une affaire très importante qu'il avait déjà concertée avec les rois de Bungo et d'Arima et le prince d'Omura; il s'agissait d'une ambassade d'obédience au pape de la part de ces trois princes : comme tous concouraient au même dessein avec un zèle égal la chose fut bientôt conclue, et il ne fut plus question que du choix des ambassadeurs. Le roi de Bungo nomma d'abord pour le sien le plus jeune des fils du feu roi de Fiunga; mais ce prince étant au séminaire d'Anzuquiama, et ne pouvant être assez à temps pour l'embarquement qui pressait, on lui substitua Mancie Ito, son cousin germain, de la même maison que lui et petit-fils d'une sœur du roi de Bungo : ce jeune prince n'avait que quinze à seize ans, mais il était plus sage et plus judicieux qu'on ne l'est d'ordinaire à trente. L'ambassadeur du roi d'Arima et du prince d'Omura fut Michel Cingina ou Cingiva, neveu du prince et cousin germain du roi : il n'y avait point au Japon de cavalier

qui eût plus de grâce ni plus de majesté dans le visage que ce jeune prince. Deux seigneurs alliés à la maison d'Arima, et de même âge que les deux ambassadeurs, leur furent associés : l'un se nommait Martin Farami, et l'autre Julien Nacaura ou Nicara; ils avaient tous deux beaucoup de mérite, et ils firent honneur aux princes qui les avaient envoyés.

Outre l'obéissance que les ambassadeurs devaient au vicaire de Jésus-Christ de la part de leurs maîtres ils étaient encore chargés de quelques instructions particulières pour le souverain pontife, pour le roi d'Espagne et pour quelques princes d'Italie, auxquels l'église du Japon devait une bonne partie des secours spirituels et temporels qu'elle recevait tous les jours, et dont elle en attendait encore de plus considérables dans la suite. Mais ce que Civandono avait le plus à cœur était la béatification du P. François-Xavier : son ambassadeur avait des ordres bien positifs de faire sur cela les plus grandes instances; elles ne furent pas sans effet, et les historiens du saint conviennent qu'encore que toute la chrétienté de l'ancien et du nouveau monde s'intéressât à cette béatification personne n'agit dans cette affaire ni plus vivement ni plus efficacement que le roi de Bungo.

Les ambassadeurs s'embarquèrent à Nangazaqui le 22 février 1582 : don Ignace de Lima se chargea de les conduire jusqu'à Méaco, et ils y

trouvèrent un navire tout prêt qui les porta à Malaca. On ne peut guère souffrir davantage ni courir plus de risques qu'ils firent dans tout le cours de ces deux navigations : de Malaca à Cochin ils n'eurent ni la mer plus calme, ni les vents plus favorables ; il semblait que Dieu prît plaisir à les mettre à deux doigts du naufrage pour éprouver et pour fortifier leur confiance en les préservant de la mort dans le moment que tout paraissait désespéré. Enfin ils arrivèrent à Goa au commencement de l'année suivante : ils y furent reçus magnifiquement par le vice-roi don François Mascarégnas, et ils y séjournèrent plusieurs mois ; ensuite ils retournèrent s'embarquer à Cochin. Le P. Valégnan, qui les avait accompagnés jusque là, ayant reçu ordre de son général de prendre le gouvernement des missions de tout l'Orient, confia les ambassadeurs aux PP. Diégo de Mesquita et Nugno Rodriguez, qui ne les abandonnèrent point jusqu'à leur arrivée à Rome : ils mirent à la voile au mois de février 1584 ; cette troisième navigation fut assez heureuse et ne fut pas longue, et ils mouillèrent à Lisbonne le 10 août. Le cardinal-infant, vice-roi de Portugal, leur fit tout l'accueil possible, et les obligea de séjourner un mois chez lui : ils se rendirent ensuite à Ebora, où ils étaient invités par l'archevêque dom Théoton de Bragance ; de là ils passèrent à Villa Viciosa, séjour des ducs de Bragance. Les amitiés qu'on leur fit dans cette

cour passent tout ce qu'on en peut dire : le duc dom Théodose, après les avoir comblés de caresses, en quoi il fut encore surpassé par la duchesse dona Catharina sa mère, leur donna pour plusieurs jours ses carrosses, leur fit tenir une somme d'argent très considérable, et ne les laissa partir qu'après leur avoir fait promettre de repasser par chez lui à leur retour de Rome.

Ils se trouvèrent à Madrid pour voir prêter le serment de fidélité au prince d'Espagne, et deux jours après ils eurent audience publique du roi Philippe II : ils étaient chargés de lettres et de présens pour ce prince, et ils lui rendirent au nom de tous les fidèles du Japon de très humbles actions de grâces pour les soins paternels que sa majesté catholique ne cessait de prendre de cette église naissante. Philippe les embrassa tendrement, et leur témoigna qu'il avait beaucoup d'estime pour leurs personnes, et qu'il considérait extrêmement les rois dont ils étaient les envoyés. Le lendemain l'impératrice Marie leur envoya ses carrosses, et ils allèrent lui faire la cour : le jour suivant on les mena à l'Escurial; après quoi ils firent et reçurent les visites des grands d'Espagne et de l'ambassadeur de France. Le roi catholique lui-même les visita, et donna ordre qu'on leur équipât un navire à Alicante : ils partirent de Madrid le 26 novembre, et dans toutes les villes où ils passèrent on leur rendit presque les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Ils s'embar-

quèrent au mois de janvier 1585, furent plusieurs fois battus de la tempête, et ne purent prendre terre à Livourne qu'au commencement de mars; ils entrèrent dans le port sur une frégate que le grand-duc avait envoyée à leur rencontre : à leur débarquement toute l'artillerie du château les salua, et les carrosses du grand-duc les conduisirent à Pise, où ce prince les attendait. Presque toute la cour alla au-devant d'eux : on les mena dans un palais qui leur était préparé, et où ils trouvèrent un dîner magnifique. Après le repas Pierre de Médicis les visita, et sur le soir ils allèrent en cérémonie chez le grand-duc.

Ce prince était un des souverains qu'ils avaient ordre de voir plus en particulier : il reçut leurs lettres et leurs présens avec une affabilité qui les toucha, donna toujours la main au prince de Fiunga, et voulut que don Pierre son frère la donnât aux trois autres ambassadeurs; il les mena ensuite chez la grande-duchesse, qu'on leur avait aussi fort enjoint de voir, et qui les embrassa avec une tendresse de mère. Ils passèrent tout le carnaval à Pise, et de là ils allèrent à Florence, où le nonce du pape les visita, et le cardinal-archevêque de Florence, qui fut depuis le pape Léon XI, les reçut avec la croix et en habit rouge, quoique ce fût en carême. De là ils passèrent à Sienne, et ne cessèrent d'être défrayés par le grand-duc que lorsqu'ils entrèrent dans l'état ecclésiastique, où ils le furent toujours aux

dépens de sa sainteté. En quittant la garde que le grand-duc leur avait donnée ils furent reçus par deux cents arquebusiers, que monseigneur Celsi, vice-légat de Viterbe, leur envoya sur la frontière.

Grégoire XIII, qui occupait alors le siége apostolique, sentant sa fin approcher, fit prier ces jeunes seigneurs de se hâter, et leur envoya à deux journées de Rome sa compagnie des chevau-légers. Ce fut un vendredi, le 20 mars 1585, qu'ils entrèrent dans cette capitale du monde chrétien : ils allèrent descendre *incognito* à la maison professe des jésuites, où le P. Claude Acquaviva, général de la compagnie, les reçut accompagné de tout ce qu'il y avait de jésuites à Rome. Il mena d'abord les ambassadeurs à l'église, où le *Te Deum* fut chanté en musique. Le lendemain le pape tint consistoire pour délibérer comment cette ambassade serait reçue, et il fut réglé qu'elle serait regardée comme ambassade royale, qu'on ferait aux ambassadeurs la réception la plus honorable qu'il serait possible, et qu'ils auraient audience en plein consistoire et dans la salle royale.

Le jour étant pris pour leur entrée solennelle, qui fut le lundi 23 mars, l'ambassadeur d'Espagne leur envoya son carrosse pour les conduire à la vigne du pape Jules. Julien Nacaura, qui était fort malade, voulut partir avec les autres, disant que la vue de sa sainteté le guérirait;

mais à peine était-il à la porte *del Popolo* qu'il se trouva hors d'état d'aller plus loin : alors on le conduisit au palais de monseigneur Antonio Pinti, qui, après l'avoir fait un peu reposer, le mena à Saint-Pierre pour y baiser les pieds au pape. Il voulait attendre que le consistoire fût assemblé; mais sa sainteté, l'embrassant amoureusement, l'engagea à se retirer, et lui promit de faire assembler une autre fois le consistoire afin qu'il eût la consolation de le voir. Dès que les ambassadeurs furent arrivés à la vigne du pape Jules l'évêque d'Imola, maître-d'hôtel du pape, les y vint complimenter, et tout étant prêt pour la marche ils partirent de fort grand matin en cet ordre.

Les chevau-légers du pape paraissaient les premiers avec leurs livrées; les suisses venaient après, suivis des officiers des cardinaux; ensuite on voyait les carrosses des ambassadeurs de France, d'Espagne, de Venise et de plusieurs autres états, avec toute la noblesse romaine à cheval. Les pages et les officiers des ambassadeurs suivaient avec les trompettes et les timbales. Les camériers du pape et les autres officiers du palais, tous en robes rouges, précédaient immédiatement les ambassadeurs, qui étaient à cheval et vêtus à la japonnaise; rien n'était plus superbe, ni plus riche que leur habillement. Le prince de Fiunga était entre deux archevêques, le prince d'Arima et Farami, qui fut ce jour-là

regardé comme l'ambassadeur du prince d'Omura, chacun entre deux évêques. Le P. Diégo de Mesquita, leur interprète, suivait à cheval, et grand nombre de cavaliers très richement vêtus fermaient la marche. On entra ainsi dans Rome; et quoique toute la ville fût accourue, que les rues, les fenêtres et les toits même fussent remplis, l'admiration et la religion suspendaient tellement les esprits qu'il régnait partout un profond et respectueux silence, qui n'était interrompu que par le seul bruit des trompettes et par quelques acclamations qu'on entendait de temps en temps.

Quand les ambassadeurs furent sur le pont Saint-Ange tout le canon du château tira; l'artillerie du palais Saint-Pierre y répondit; ensuite on entendit un concert de toutes sortes d'instrumens, qui accompagna les ambassadeurs jusque chez le pape. Dès qu'on sut qu'ils étaient proche le pape et les cardinaux descendirent à la salle royale, qui se trouva si pleine qu'il fallut que les suisses usassent de violence pour conduire le saint père jusqu'à son trône. A peine y était-il monté que les ambassadeurs parurent, chacun ayant sa lettre à la main; et, s'étant prosternés aux pieds de sa sainteté, ils déclarèrent d'une voix haute et distincte qu'ils venaient des extrémités de la terre reconnaître le vicaire de Jésus-Christ, et lui rendre leurs hommages au nom des princes qui les avaient envoyés, et en leur propre nom.

Grégoire, que la vue de ces jeunes seigneurs avait d'abord attendri, ne put les entendre sans verser bien des larmes : il les releva, les embrassa plusieurs fois, et leur témoigna une bonté dont l'impression leur resta toute leur vie. On les conduisit ensuite sur une estrade qu'on avait dressée exprès, où ils se tinrent debout, tandis que le secrétaire de sa sainteté lut tout haut les lettres qu'ils avaient apportées.

Cette lecture finie le P. Gaspard Gonzalez, jésuite, fit le discours qu'on appelle d'obédience, dans lequel il expliqua plus amplement les intentions des souverains dont on voyait les ambassadeurs, et monseigneur Antonio Bocapaduli répondit selon la coutume au nom du pape. L'audience finit comme elle avait commencé, par le baisement des pieds. Les cardinaux firent aux ambassadeurs mille questions sur les aventures de leur voyage, et sur les raretés de leur pays : ils y répondirent avec tant d'esprit et de sagesse que tous avouèrent qu'il était difficile de trouver des jeunes gens plus accomplis. Ensuite Grégoire se leva de son siége, et voulut que les deux chefs de l'ambassade, qui étaient de sang royal, lui levassent le devant de la robe, et depuis il les fit toujours servir de caudataires, honneur qui est affecté à l'ambassadeur de l'empereur. Après qu'ils eurent conduit le saint père dans son appartement le cardinal Saint-Sixte, neveu du pape, le cardinal Gastavillan et le duc Jacques

Bon-Compagno, frère de sa sainteté et capitaine de la sainte Eglise, leur donnèrent à dîner.

Après le repas Grégoire voulut entretenir en particulier les ambassadeurs, et fut charmé de leurs manières et de leur conversation. Le lendemain ils accompagnèrent sa sainteté, qui alla en cavalcade à Notre-Dame de la Minerve: ils se vêtirent ce jour-là à l'italienne, et reçurent les visites des ambassadeurs, du sénat, des magistrats et de la noblesse. Ils parurent encore une fois à la japonnaise dans une cérémonie où le pape se trouva, mais avec d'autres habits que ceux qu'ils avaient le jour de leur entrée, et ils reçurent en cette occasion tous les honneurs que sa sainteté peut faire aux princes mêmes en de semblables rencontres. Depuis ce temps-là on ne les vit plus qu'habillés à l'italienne, mais si magnifiquement que le seul drap pour trois habits qui furent donnés à chacun monta à douze mille écus, et les garnitures à proportion, encore le pape dit-il que si l'on n'eût pas été en carême il eût bien fait une autre dépense. Au reste tout le monde admirait la manière aisée avec laquelle des étrangers venus de si loin et dans un âge si jeune se tiraient de tout ce long cérémonial.

Avant que de rendre les visites les ambassadeurs voulurent aller en dévotion aux sept églises, et le pape ordonna qu'on les y reçût en procession, les cloches sonnant et les orgues jouant.

comme on sut qu'ils devaient voir les reliques toute la ville les y suivit, et jamais on n'avait vu une si grande affluence de personnes de toutes les conditions. Julien Nacaura était toujours malade, et l'on craignit même pour sa vie; mais par les soins empressés du saint père, qui lui envoya ses médecins, et qui à toutes les heures du jour voulait être informé de l'état de sa santé, il fut tiré d'affaire. On ne saurait croire jusqu'où allait l'attention de sa sainteté pour ce jeune seigneur : on lui dit un jour que le malade avait peine à prendre une potion dont on espérait un grand effet; elle l'envoya aussitôt prier de se forcer et de la prendre pour l'amour d'elle. Après tout une vie qui fut uniquement employée au salut des âmes, et que nous verrons terminée par un glorieux martyre, méritait bien que le vicaire de Jésus-Christ s'intéressât à sa conservation.

Le 10 d'avril Grégoire XIII mourut, n'ayant été malade que peu de jours : un moment avant d'expirer il voulut encore savoir des nouvelles de Nacaura. Cette perte causa aux ambassadeurs une tristesse dont on eut bien de la peine à les faire revenir; mais on les assura que quiconque serait élu chef de l'Eglise aurait pour eux la même tendresse que le défunt pape leur avait témoignée, et quelque temps après le conclave leur envoya un évêque pour leur donner les mêmes assurances. Dès le 25 avril Sixte V fut élu tout d'une voix. Avant son exaltation il avait été un des cardi-

naux qui avaient fait le plus d'amitiés aux ambassadeurs; il les redoubla quand il fut pape, jusque là qu'étant allés sur-le-champ pour lui baiser les pieds ils furent reçus devant trois cardinaux qui demandaient audience : ils se trouvèrent à son couronnement, et ils y tinrent leur rang, portèrent le poêle et donnèrent à laver à sa sainteté lorsqu'elle dit la messe. Ils eurent les mêmes honneurs lorsque le pape fut couronné à Saint-Pierre et intronisé à Saint-Jean de Latran. Le saint père les fit ensuite inviter à aller visiter sa vigne, où son majordome, et vingt-quatre prélats les reçurent de sa part, et les régalèrent splendidement; enfin ils furent faits chevaliers aux éperons dorés. Le pape tint exprès chapelle; il leur donna lui-même l'épée et la ceinture, fit chausser les éperons aux princes de Fiunga et d'Arima par les ambassadeurs de France et de Venise, et aux deux jeunes seigneurs par le marquis Altemps. Il les fit venir ensuite en sa présence tout armés, leur mit à chacun une chaîne d'or et sa médaille d'or au cou, les embrassa et les baisa; après quoi il leur dit la messe en particulier et les communia de sa main.

Sa sainteté traita ensuite avec eux et le P. Aquaviva des choses contenues dans leurs instructions: ils obtinrent plus qu'ils ne demandaient, et il ne fut plus question que de répondre aux lettres qu'ils avaient apportées. Le pape le fit de la manière la plus obligeante et la plus honorable pour

les princes à qui il écrivait. Il donna dans ses lettres aux rois de Bungo et d'Arima rang parmi les rois catholiques, ce qu'il confirma par les présens dont les lettres furent accompagnées. Ces présens furent l'épée et le chapeau avec une portion de la vraie croix dans un reliquaire d'or. Sa sainteté déclare que ces présens, qu'elle a bénis et qu'elle ne fait qu'aux rois, leur seront rendus à la fin d'une messe, où il y aura indulgence plénière pour tous les assistans. Le prince d'Omura n'est traité que de noble baron dans la lettre de Sixte V, et le souverain pontife ne lui envoya qu'une croix d'or, mais beaucoup plus grande que celle qu'il envoya aux deux rois; et dans le bref par lequel ce pape donne aux princes qui ont envoyé des ambassadeurs droit d'entrer au consistoire Sumitanda n'y est point excepté. Les ambassadeurs eurent aussi de fort beaux présens, et le saint père en fit délivrer pour les missionnaires du Japon qui étaient en même temps une preuve de sa magnificence et de son affection pour ces ouvriers évangéliques.

La dernière visite des ambassadeurs fut au Capitole, où le sénat et le peuple romain s'étaient assemblés pour les recevoir patrices; on leur en fit délivrer les patentes, scellées d'un sceau d'or large comme la main et de l'épaisseur d'un doigt. Le jour de leur départ approchant ils allèrent à Saint-Pierre baiser les pieds au pape, qui leur fit toucher de quoi les défrayer jusqu'à Lisbonne,

les recommanda au roi d'Espagne et à la république de Gênes par des brefs où l'on voyait toute la tendresse d'un père, et ordonna que dans toutes les villes de leur passage, tant qu'ils seraient sur les terres de l'état ecclésiastique, ils fussent magnifiquement reçus. Le roi de France Henri III les avait déjà fait inviter à leur arrivée en Espagne de passer par ses états; son ambassadeur à Rome le fit encore avec instance. L'ambassadeur de l'empereur Rodolphe II et celui du duc de Savoie en firent autant; mais ils s'excusèrent sur ce que leur voyage ayant déjà été de trois ans ils étaient obligés d'user de toute la diligence qu'il leur serait possible pour se rendre au Japon.

Ils partirent de Rome le 3 juin 1585, et laissèrent toute la ville charmée de leur modestie, de leur bonne grâce, de leur esprit, et surtout de leur piété, dont ils donnèrent partout des marques si solides qu'on les regardait comme des saints, et qu'ils soutinrent parfaitement l'opinion qu'on avait de la haute vertu des chrétiens du Japon. Les chevau-légers du pape les accompagnèrent tout le jour de leur départ, et beaucoup de nobles montèrent à cheval pour leur faire cortége et les conduisirent fort loin. Le cardinal Saint-Sixte les reçut à Castellana, et les y traita avec magnificence : à Spolète on leur présenta les clefs de la ville, et ils furent reçus dans la cathédrale au son des cloches et des hautbois : à

Assise et à Montefalco ils visitèrent les reliques de Saint-François et de Sainte-Claire. Le cardinal Philippe Spinola leur fit rendre à Pérouse, où il était légat des honneurs extraordinaires ; lui-même à la tête du clergé les reçut assez près de la porte de la ville, et fit chanter en musique ces paroles d'Isaïe, chapitre 55 : *Gentem, quam nesciebas, vocabis, et gentes, quæ te non noverunt, ad te current propter Deum tuum, et sanctum Israel, qui glorificavit te.* A voir de quelle manière ce cardinal témoignait son affection à ces jeunes seigneurs, auxquels il voulait même faire dresser des arcs de triomphe si le temps le lui eût permis, on eût dit qu'il pressentait qu'un de ses neveux qu'il aimait tendrement, qu'il avait fait élever avec un très grand soin, et qui était alors au noviciat des jésuites de Nole, était destiné à être un des plus illustres martyrs de l'église du Japon. Les ambassadeurs au sortir de Pérouse entrèrent dans la Marche d'Ancône, où le cardinal Gésualdi, qui en était légat, les traita avec toute la distinction possible. Ils ne furent pas moins bien reçus à Bologne par les soins des cardinaux Salviati et Paleotto, dont le premier était légat et le second archevêque. A l'entrée du Ferrarais ils trouvèrent le comte Bévilaqua avec cinquante arquebusiers à cheval, que le duc de Ferrare avait envoyés pour les recevoir : à quelque distance de là Alphonse d'Est, oncle du duc, les vint complimenter, et les conduisit au palais

avec un cortége de cent carrosses. Le prince les attendait avec toute sa noblesse au bas de son escalier ; il les reçut avec mille démonstrations d'amitié, et les logea dans l'appartement qui était encore tout meublé depuis que le roi Henri III y avait logé lorsqu'allant de Pologne en France il passa par Ferrare. Le lendemain les ambassadeurs visitèrent les duchesses de Ferrare et d'Urbin, le duc ne les quittant point et donnant toujours la main au prince de Fiunga.

Nacaura retomba malade à Ferrare, et fut cause que les ambassadeurs y séjournèrent quelque temps avant de partir : ils firent présent au duc d'un habit japonnais et d'un sabre que le roi de Bungo avait porté, et qui coupait l'acier avec une facilité merveilleuse. Le duc leur donna sa barque pour les conduire à Venise : il y avait trois chambres tapissées magnifiquement, et un lit tendu pour Nacaura, que les médecins et les chirurgiens de son altesse ne quittèrent point. Une frégate bien armée allait devant pour les escorter, et à l'heure du dîner deux petites barques qui les suivaient s'approchèrent de la leur : dans l'une était la cuisine et dans l'autre les offices, et ils y furent servis comme s'ils eussent été à la table du duc. Ils eurent le vent si favorable qu'ils arrivèrent de bonne heure le même jour à Chiozza, et le lendemain à Venise. A une lieue ou environ de la ville ils rencontrèrent le fameux Lipoman avec quarante autres sénateurs en robes rouges, qui

après les avoir complimentés les firent passer dans un bâtiment de ceux qu'on appelle *Plattes*, armé comme pour recevoir des souverains. Ils entrèrent dans Venise par le grand canal, suivis d'un nombre prodigieux de gondoles remplies des personnes les plus qualifiées de la ville; ils descendirent à la maison professe des jésuites, où le *Te Deum* fut chanté en musique, et le même jour le nonce de sa sainteté les visita. Le jour suivant le patriarche de Venise et tous les ambassadeurs des princes leur rendirent aussi visite : la seigneurie leur avait fait meubler magnifiquement un appartement chez les jésuites, et un gentilhomme nommé Constantin Molina, un des plus vertueux et des plus accomplis cavaliers de son temps, avait été nommé pour les accompagner partout.

Le troisième jour, qui avait été choisi pour leur audience publique, trente sénateurs les vinrent prendre à leur logis. Ils s'embarquèrent sur les mêmes bâtimens qu'ils avaient montés la première fois, et furent conduits dans la grande salle où le doge Nicolas Da-Ponte les attendait : à leur entrée tous les sénateurs se levèrent et leur cédèrent les premières places. L'audience se passa en civilités réciproques : à la fin les ambassadeurs firent présent au doge d'un habit, d'une épée et d'un poignard. Le soir ils virent tout ce qu'il y a de beau à voir dans Venise. La procession du 25 juin, jour de l'apparition de Saint-

Marc, ayant été remise en leur considération jusqu'au 29, ils y assistèrent, et furent bien surpris de se voir représentés dans des tapisseries rendant obéissance au saint siége. Un autre jour on les mena aux deux châteaux *di Lido,* entre lesquels la seigneurie les traita somptueusement sur la mer par le plus beau temps du monde. Elle voulut aussi avoir leurs portraits peints d'après nature de la main de Jacques Tintoretti, un des plus fameux peintres de son siècle, et les fit placer dans la chambre du grand conseil avec ceux des doges; enfin on leur fit de magnifiques présens, et on donna ordre qu'ils continuassent d'être défrayés tant qu'ils seraient sur les terres de la république.

De Venise les ambassadeurs allèrent à Mantoue : en arrivant à Villa-Franca ils trouvèrent le commandeur Mutio Gonzagua, qui les complimenta de la part du duc Vincent, et les pria d'excuser si le duc lui-même n'était pas venu les recevoir sur la frontière : c'était l'intention de son altesse; mais une indisposition l'avait retenue au lit. A la première porte du faubourg Scipion Gonzague, depuis patriarche de Jérusalem et cardinal, leur renouvela encore les excuses du duc : à quelque distance de là parut le prince, fils du duc, qui les conduisit au bruit de cent pièces d'artillerie jusqu'au palais ducal avec une suite magnifique, le peuple qui bordait les rues se jetant à genoux par dévotion : comme

ils approchaient du palais les canonnades recommencèrent et durèrent au moins une heure. On leur avait préparé des appartemens si superbes que le prince de Fiunga, entrant dans le sien, dit qu'il lui semblait entrer dans un palais enchanté. Le lendemain de grand matin le duc qui se portait mieux et le prince son fils allèrent les premiers les visiter dans leur chambre. Ce jour-là le duc devait tenir sur les fonts de baptême un rabbin juif : il engagea les princes de Fiunga et d'Arima à prendre sa place. Le soir il y eut illumination dans le plus beau quartier de la ville : les trois jours suivans se passèrent en toutes sortes de divertissemens. Le duc et le prince firent ensuite aux ambassadeurs des présens d'un prix inestimable, et ceux-ci prièrent leurs altesses d'agréer un habit japonnais infiniment riche et deux épées fort précieuses. A leur départ le duc les conduisit lui-même fort loin, et les fit escorter jusque dans le Milanais.

Dès qu'ils furent arrivés à Crémone un gentilhomme du duc de Terre-Neuve, gouverneur du Milanais, les vint complimenter de la part de son maître, et le cardinal Nicolas Sfondrati, alors évêque de Crémone, et depuis pape, les retint deux jours, pendant lesquels il n'est point de caresses qu'il ne leur fît. De Crémone ils se rendirent à Lodi, où ils restèrent encore deux jours, parce que le duc de Terre-Neuve n'était pas à Milan, et qu'il voulait les y recevoir lui-même.

Ils partirent de Lodi le 23 juillet avec une nombreuse escorte : ils rencontrèrent à moitié chemin un officier général avec un détachement de cavalerie. Peu de temps après don Blaise d'Aragon, oncle du duc de Terre-Neuve, parut à la tête des chevau-légers et des arquebusiers à cheval. Les ambassadeurs descendirent de carrosse pour recevoir les civilités de don Blaise, et ce seigneur leur présenta quatre genets d'Espagne superbement enharnachés qu'ils montèrent. Le gouverneur s'était avancé hors des faubourgs avec ses deux fils, le marquis d'Avalos son neveu, le sénat, le magistrat et plus de cinq cents gentilshommes à cheval.

Toute la ville était sortie et bien avant dans la campagne; les chemins étaient bordés d'un nombre infini de toutes sortes de personnes. Après les premiers complimens, qui se firent avec plus d'affection que d'ordre, on commença la marche: le duc mit le prince de Fiunga à sa droite, le visiteur du roi, le prince d'Arima, le grand chancelier Farami et le président du grand conseil Nacaura. Les rues par où ils passèrent étaient tapissées de tout ce qu'on avait trouvé dans la ville de plus précieux, et ils furent conduits au collége des jésuites avec encore plus d'appareil qu'ils ne l'avaient été à la maison professe de ces pères à Venise. Le dimanche suivant ils assistèrent à la première messe solennelle que l'archevêque Visconti y célébra, et ils y communièrent

de la main du prélat. Le duc de Terre-Neuve leur fit plusieurs visites jusque dans leurs chambres, et toute la ville témoigna pour leur faire honneur un zèle qui les toucha sensiblement. Le gouverneur de la citadelle les invita à manger dans sa place, et les y reçut au bruit de plusieurs décharges de toute son artillerie. Sur le soir du même jour il vint des nouvelles de Gênes que les galères qui devaient porter les ambassadeurs en Espagne étaient prêtes, ce qui les obligea de partir le lendemain après avoir séjourné toute une semaine à Milan. Ils ne furent que deux jours à Gênes, et on ne put parvenir à les retenir davantage quoiqu'on leur rendît plus d'honneurs que n'avaient fait les ducs de Ferrare et de Mantoue, les Vénitiens et le gouverneur du Milanais ; ils s'embarquèrent le 8 août, et arrivèrent le 17 à Barcelonne.

Nacaura y eut encore plusieurs accès de fièvre, ce qui obligea les ambassadeurs d'y rester plus d'un mois. Ils eurent audience du roi catholique à Monçon : ce prince les reçut debout comme il avait fait à leur premier voyage ; il enchérit encore sur les caresses qu'il leur avait faites alors, et après leur avoir envoyé de fort beaux présens il leur fit équiper le meilleur vaisseau qui se trouva dans le port de Lisbonne, fournit à tous les frais de leur voyage, leur fit toucher une grosse somme d'argent, manda au vice-roi des Indes de les pourvoir abondamment de tout jus-

qu'à ce qu'ils fussent rentrés au Japon, et voulut qu'à leur débarquement on leur fît donner à chacun un des plus beaux chevaux arabes qui se pourraient trouver. Ils tinrent parole au duc de Bragance en allant à Lisbonne, et le 30 avril de l'année 1586 ils mirent à la voile. Ils furent longtemps dans tous les lieux où ils avaient passé le sujet ordinaire des entretiens : on n'avait point encore vu ensemble tant de noblesse, de modestie, de vertu et de mérite; mais ce qui charma tout le monde ce fut la tendre et sincère piété qu'ils firent paraître; rien ne fut jamais capable de leur faire manquer à aucun des exercices de dévotion qu'ils s'étaient prescrits, et toute l'attention du P. de Mesquita, à qui on leur avait ordonné d'obéir exactement en tout, fut de modérer leur ferveur. Ils avaient tous quatre une douceur qui leur gagnait tous les cœurs, et l'on ne pouvait leur parler sans être pénétré de dévotion; mais ce qui montre à quelle perfection ils étaient déjà arrivés c'est que de tout ce qu'ils virent en Europe rien ne les toucha, et qu'ils ne conservèrent presque le souvenir que de quelques entretiens particuliers qu'ils eurent avec des personnes d'une sainteté éminente : les principaux furent dom Théoton de Bragance, évêque d'Evora, auquel le prince d'Arima écrivit en arrivant à Nangazaqui une lettre que nous avons; les cardinaux Paléotto et Sfondrati, Eléonore d'Autriche, duchesse de Mantoue, fille de l'empereur Ferdi-

ıd, et le B. Louis de Gonzague, qui entra cette me année au noviciat des jésuites de Rome. parlerai ailleurs de leur retour au Japon, où affaires pendant leur absence avaient bien ıngé de face.

SOMMAIRE.

Nobunanga se fait rendre les honneurs divins. — Mort tragique de ce prince. — Anzuquiama pillé et ruiné. — Description de cette ville. — Ucondono défait les assassins de l'empereur. — Faxiba usurpe l'empire. — Imprudence du troisième fils de Nobunanga. — Prodigieuse fortune de Faxiba. — Le roi d'Arima attaqué par un de ses vassaux le défait en bataille rangée. — Progrès de la foi dans la Tense. — Conversion célèbre, source de plusieurs autres. — Autres conversions d'éclat, et les raisons qu'avait Faxiba de favoriser les chrétiens. — Mort du P. Louis Almeida. Son éloge. — Pouvoir de faire des miracles donné aux missionnaires. — Le roi d'Ava dépouillé de ses états. — Faxiba prend le nom de Cambacundono. — Ambition de ce prince. — Réception magnifique qu'il fait aux missionnaires. — L'empereur et l'impératrice comblent les missionnaires de faveurs. — Mauvaise conduite du jeune roi de Bungo : il fait mourir son frère. On lui déclare la guerre. — L'empereur envoie Condéra à son secours. — Victoire de Condéra. — Le Bungo conquis par le roi de Saxuma. — Les bonzes ruinent les églises et les maisons des missionnaires. — Action hardie d'une femme. — Condéra convertit le roi de Bungo, et le rétablit dans ses états. — L'empereur s'empare du Ximo. Il distribue les royaumes conquis, et donne de grandes marques de distinction aux missionnaires. — Mort du prince d'Omura et du roi de Bungo. — Eloges de ces princes. — L'empereur changé à l'égard des chrétiens. Conduite scandaleuse des Portugais. — L'empereur entre en défiance des missionnaires. — Ce prince dans une débauche proscrit Ucondono, et chasse les missionnaires du Japon. — Constance d'Ucondono. — Conduite des missionnaires. — Le roi d'Arima et les autres princes chrétiens retirent chez eux les missionnaires. — Les fidèles se disposent au martyre. — La reine de Tango reçoit le baptême avec toute sa maison. — Le roi de Tango maltraite sa femme; constance de cette princesse.

LIVRE SIXIÈME.

[1582] La protection constante que Nobunanga nnait aux missionnaires, et surtout les der-ères marques d'estime dont ce prince avait ho-ré le P. Valégnan avaient fort accrédité le ristianisme : Araqui, roi de Bomi, et la reine ı épouse s'étaient déclarés chrétiens peu de nps après, et l'on apprenait tous les jours elque conversion éclatante; d'ailleurs la con-ite de l'empereur faisait espérer à ceux qui geaient des choses selon les apparences qu'il tait pas fort éloigné de se rendre lui-même à vérité; mais ceux qui le connaissaient étaient rsuadés qu'il n'avait jamais eu et qu'il n'au-t jamais de religion. Ce qui trompa égale-nt les uns et les autres ce fut la folie qu'eut prince de vouloir être adoré comme un Dieu, qui s'était moqué toute sa vie des honneurs 'ins qu'on rendait aux camis. Mais ce n'est pas première fois que la passion a fait donner les ıs grands hommes dans des travers que leur ›pre conduite avait par avance rendus inexcu-les, et qu'ils avaient le plus hautement con-nnés dans les autres.

Nobunanga se fit donc construire un superbe temple sur une colline qui regardait Anzuquiama : au milieu de ce temple il commanda qu'on mît une pierre où ses armes fussent gravées et ornées de quantité de devises, et que tout autour on plaçât les plus belles idoles qu'on pourrait trouver dans le Japon. Ensuite parut un édit qui suspendait tout culte religieux dans l'empire, et qui ordonnait sous de très grièves peines à quiconque de venir sacrifier à l'empereur dans son temple. On vit bien par la promptitude avec laquelle on obéit que tout pliait devant ce prince : les chrétiens seuls se moquèrent de l'édit, et l'empereur ne fit pas semblant de s'en apercevoir; mais Dieu ne laissa pas long-temps impunie une si grande impiété, et la justice divine parut d'autant plus manifeste dans la vengeance qu'elle en tira que l'instrument dont elle se servit était plus méprisable.

L'empereur était en guerre contre Morindono, qui avait secouru contre lui le roi d'Ozaca : c'était encore ce fameux bonze qui avait usurpé la couronne d'Ozaca, et qui donna long-temps de grandes inquiétudes à Nobunanga; il y a même de l'apparence que cette guerre était une suite de celle dont nous avons parlé dans le livre précédent : quoi qu'il en soit Faxiba, général de l'empire, étant entré en armes dans le Naugato, et y trouvant plus de résistance qu'il ne s'était attendu d'en trouver, écrivit en cour qu'il avait

besoin d'être promptement secouru. Nobunanga, qui n'était pas accoutumé à rencontrer des obstacles, dégarnit Méaco et toute la Tense des troupes qui s'y trouvèrent, et en donna le commandement à Aquéchi, celui de ses courtisans à qui il se fiait le plus. Aquéchi n'avait ni naissance ni mérite; son adresse à dessiner l'avait fait connaître à l'empereur; son intrigue l'avait avancé, et l'inclination que le prince s'était sentie pour lui l'avait élevé jusqu'aux premiers emplois. Il n'était pourtant pas content, et il cherchait toutes les occasions de perdre son bienfaiteur; il saisit celle que l'empereur lui fournit lui-même : à peine eut-il pris le commandement des troupes qu'il gagna les principaux officiers qui étaient sous ses ordres, les uns par l'espérance du butin, et les autres en les flattant d'être les vengeurs des bonzes égorgés, des rois opprimés et des dieux déshonorés; et pour ne leur point donner le temps de réfléchir entre les mains de qui ils s'abandonnaient il reprit sur-le-champ la route de Méaco.

On fut assez étonné dans cette capitale de revoir Aquéchi, qui n'en était parti que la veille; mais ce traître ayant répandu le bruit qu'il avait reçu un contre-ordre on ne se douta de rien, et personne ne s'opposa à son entrée : il alla droit au palais, qu'il investit de toutes parts. Nobunanga, entendant le bruit des chevaux, mit la tête à la fenêtre, et dans le moment on lui tira

une flèche qui le blessa. Cela ne l'empêcha point de sortir le sabre à la main avec le roi de Mino, son fils aîné : ils ne savaient encore à quels ennemis ils avaient affaire, et peut-être l'ignorèrent-ils jusqu'au bout, car un coup mortel que reçut l'empereur un moment après l'obligea de se retirer. Le roi de Mino rentra avec lui dans le palais, et les rebelles y ayant mis le feu ces deux princes furent en un instant réduits en cendres le 22 juin. Telle fut la fin tragique du superbe Nobunanga : il mourut dans la force de son âge et au milieu de ses conquêtes après avoir réduit plus de trente royaumes sous son obéissance.

Cependant Aquéchi, qui en voulait encore plus aux trésors qu'à la vie de son prince, mena son armée à Anzuquiama : cette ville n'était point forte ; les rebelles y entrèrent sans résistance, et trois jours leur suffirent à peine pour enlever toutes les richesses qu'ils y trouvèrent. Enfin le second fils de Nobunanga, qui était tombé en démence, s'avisa de mettre le feu à la ville et au château, et en peu d'heures l'un et l'autre furent consumés par les flammes. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici ce que l'on a pu savoir de cette fameuse ville, que les Japonnais appelaient le paradis de Nobunanga : à l'extrémité du royaume de Mino, environ à trente milles de Méaco, s'étend une belle et large plaine, du milieu de laquelle s'élève une montagne fort escarpée qui, se partageant bientôt en trois, forme une figure de fleur

de lis. Rien n'est plus délicieux que tout ce pays: on y voit quantité d'arbres toujours verts et chargés de fruits exquis dans toutes les saisons; les vallées sont arrosées de fontaines et de ruisseaux, qui contribuent également à la fertilité et à l'aménité des campagnes; du pied de la triple colline sort un lac d'environ vingt lieues de long et six de large, qui a toute sa grandeur dès sa source, et qui, paraissant une mer toute semée d'îles, forme une vue charmante : de ce lac sort un fleuve qui coule à travers un pays uni et fort cultivé, et fait mille circuits et mille détours, ce qui a donné lieu aux poètes de dire qu'il semblait témoigner son regret de quitter un si beau lieu, et craindre de ne pas trouver ailleurs de rivages aussi fleuris.

C'est à l'endroit où le lac, se resserrant dans un lit plus étroit et donnant un cours plus rapide à ses eaux, devient rivière qu'Anzuquiama était bâti : mais ce n'était point là qu'était le palais de Nobunanga; il faisait une espèce de citadelle sur la plus haute des trois montagnes dont j'ai parlé, et sur les deux autres les rois et les seigneurs qui relevaient de l'empire avaient aussi construit de magnifiques palais : on montait à celui de Nobunanga par un superbe escalier taillé dans le roc à l'endroit le moins escarpé; cet escalier aboutissait à un grand terrain qui faisait comme une plate-forme à la montagne, et qui avait coûté des sommes immenses à apla-

nir. L'enceinte de cette grande place était une forte muraille de cinquante coudées de haut, toute de très belles pierres de taille : les dedans du château, les jardins, les terrasses, les galeries, les appartemens, tout était d'une beauté rare; mais ce qu'on voyait de plus surprenant c'était une tour qu'on avait élevée au milieu du palais, et qui servait comme de cime à la montagne : elle était à sept étages, et selon la coutume du Japon chaque étage avait son toit, dont la longueur allait toujours en diminuant; les toits et les cordons étaient distingués par leurs couleurs, et pour conserver et relever même les couleurs on y avait répandu ce beau vernis du Japon qui a presque autant de lustre que nos plus fines glaces, et qui résiste à toutes les injures de l'air. Le tout était terminé par une espèce de petit dôme surmonté d'une couronne d'or massif; ce dôme, qui était à jour, était enrichi au-dedans et au-dehors d'azur, de peintures et de mille ornemens en mosaïque d'un si bon goût, et dont le vernis relevait tellement l'éclat qu'on avait peine à en détourner les yeux, et que cependant on ne pouvait y arrêter la vue. Tels étaient Anzuquiama et le palais de Nobunanga, qu'on pouvait assurément compter parmi les merveilles du monde, et qui furent pillés par une troupe de révoltés, et réduits en cendres par un insensé.

Aquéchi n'avait peut-être pas songé jusque là à se faire empereur; dès qu'il se vit en main des

richesses immenses la pensée lui en vint, et il se flatta d'y réussir : mais il était trop tard; Ucondono, qu'il cherchait à engager dans son parti, s'était déjà rangé auprès du roi d'Ava : c'était le troisième des fils de Nobunanga; l'aîné avait péri avec son père; le second était hors d'état de paraître; celui-ci avait du mérite, une bravoure éprouvée et beaucoup de douceur. Ucondono trouva ce prince à la tête d'une armée capable de le faire craindre; c'était celle de Faxiba, qui l'avait joint avec tant de promptitude que la nouvelle de cette jonction s'était répandue dans les provinces presque en même temps que celle de la mort de l'empereur. Faxiba mena d'abord le roi à Méaco, qui se soumit. L'armée n'y séjourna point, et elle se rendit à Anzuquiama, où Aquéchi était encore : le roi campa assez près de la ville, et envoya Ucondono avec mille hommes d'élite pour observer en quel état étaient les rebelles : Ucondono les trouva campés dans la plaine au nombre d'environ huit mille; mais il en fit si peu de cas que sans délibérer il les attaqua, les battit et les dissipa de telle sorte que depuis on n'en vit pas dix hommes ensemble. Aquéchi se sauva tout blessé, et se déguisa; mais il fut reconnu par des paysans, qui le tuèrent.

Le roi d'Ava, étant ainsi défait du seul ennemi qu'il crût avoir, songea à prendre possession de l'empire, qu'il regardait comme son patrimoine; mais il s'aperçut bientôt que Faxiba était bien

moins venu pour le secourir et pour venger l'empereur que pour occuper sa place. Par malheur pour le roi l'armée ne reconnaissait que Faxiba; le seul Ucondono était dans ses intérêts, mais Ucondono n'avait point de forces suffisantes pour tenir tête à Faxiba, qui, bien assuré d'une armée accoutumée à vaincre sous ses ordres, n'attendait qu'une occasion pour éclater : sa bonne fortune et l'indiscrétion du roi d'Ava la lui fournirent bientôt. Xibatadono, oncle maternel du prince, ayant appris la situation où était son neveu, crut qu'il n'y avait point de temps à perdre; il assembla une puissante armée, et fit savoir au roi qu'il marchait pour le tirer des mains de Faxiba. Il ne fallait qu'attendre un peu : le prince n'en fit rien; il rompit sur-le-champ avec Faxiba, et le fit sans prendre aucune mesure pour mettre sa personne en sûreté. Faxiba conçut que la diligence était nécessaire, mais qu'elle suffisait; il s'assura du roi, et marcha à grandes journées contre Xibatadono, qu'il surprit. Ce général ne se perdit point quoique son armée parût consternée : il se jeta avec ses meilleures troupes dans une très bonne forteresse; mais malheureusement cette place se trouva dépourvue de tout. Xibatadono y fut bientôt réduit à la dernière extrémité : se voyant sans ressource il se fendit le ventre, et la forteresse se rendit.

Après cette victoire Faxiba, plus connu sous le nom de Taycosama, ne garda plus de mesures:

il déclara au roi d'Ava que le feu roi de Mino, son frère aîné, avait laissé un fils au berceau, et que l'empire appartenait à cet enfant; qu'il se contentât de son apanage, et que pour lui il allait prendre la tutelle du petit prince et la régence de ses états. Le roi d'Ava, qui se trouvait à la discrétion de Faxiba, n'avait point d'autre parti à prendre que celui de se retirer; il le fit: tout ce qui avait obéi à Nobunanga se soumit à Faxiba; on n'entendit presque point parler depuis du jeune roi de Mino, qui fut élevé en particulier et d'une manière peu digne de sa naissance. On le verra reparaître après la mort de l'usurpateur, mais sans crédit, sans ambition, et sans aucun reste de la grandeur de son aïeul.

Voilà de quelle manière Faxiba parvint à l'empire. Quoiqu'il ne prît pas d'abord la qualité d'empereur il n'en avait pas moins la souveraine autorité : sa naissance était des plus obscures; il se nommait d'abord Toquixiro, et il changea de noms autant que de conditions. Il fut quelque temps aux gages d'un gentilhomme qui était fort bien à la cour de Nobunanga; tout l'emploi de Toquixiro chez ce seigneur était d'aller couper du bois dans une forêt, et de l'apporter sur ses épaules à la ville : son maître lui trouva de l'adresse et de l'esprit, et le mit dans le service. Nobunanga entendit parler de lui, le voulut voir, se l'attacha, et d'abord se divertit de quantité de tours industrieux qu'il lui faisait faire;

ensuite il démêla à travers toutes les plaisanteries de Toquixiro que ce jeune soldat pouvait être bon à quelque chose, et il le fit officier. Toquixiro fit des actions de bravoure qui lui procurèrent de l'emploi: il y montra de la conduite et de la tête; on l'avança; il passa avec assez de rapidité par tous les degrés de la milice. Nobunanga lui donna quelques corps d'armée à commander, et il justifia dans toutes les rencontres le choix de son prince. Enfin l'empereur l'envoya avec une armée contre Morindono, et lui donna le nom de Faxiba, dont la signification faisait allusion aux armes ou à quelque devise du roi de Naugato. Il se trouva ainsi en main les principales forces de l'empire à la mort de Nobunanga, et il s'en servit pour monter sur le trône. Les premières années du règne de ce nouveau monarque furent assez paisibles; il n'était pas de son intérêt qu'on armât, le plus faible ennemi pouvant devenir considérable dans un temps où plusieurs n'attendaient peut-être qu'une occasion pour se soulever. La religion chrétienne, que ce prince favorisa fort dans ces commencemens, prit pendant un si long calme tant d'accroissement qu'elle devint même à la cour impériale la religion dominante: d'ailleurs rien n'était plus florissant que les états des princes chrétiens; et l'un des plus opiniâtres ennemis du christianisme éprouva alors qu'on est invincible quand on a pour soi le Dieu des armées.

[1583] Riozogi, vassal du roi d'Arima, mais qui avait souvent fait la guerre au feu roi André son seigneur, et qui tout récemment venait d'enlever quelques royaumes au jeune roi de Bungo, fier de ses grands succès, se jeta sur le royaume d'Arima avec des forces capables de le conquérir, et d'abord emporta en assez peu de temps la forte place de Ximabara. Quelques mouvemens survenus dans ses nouvelles conquêtes sur le Bungo l'y ayant rappelé le roi d'Arima avec les troupes auxiliaires d'Omura et Saxuma marcha promptement vers Ximabara, dont il fit le siége. A cette nouvelle Riozogi, qui par sa présence avait bientôt remis toutes choses dans l'ordre, reprit avec une nombreuse armée la route de Ximabara : le roi à son approche convertit le siége en blocus, et s'alla mettre en bataille dans une plaine à la vue de la ville. Il s'en fallait bien que son armée fût aussi forte que celle de Riozogi; mais Dieu lui avait donné une confiance qu'il inspira à toutes ses troupes. Riozogi ne tarda pas à attaquer l'armée royale, qui le reçut avec beaucoup de sang froid : le combat fut sanglant, et le succès parut long-temps assez douteux : enfin un capitaine Saxuman ayant rencontré Riozogi, qui combattait à pied auprès de sa litière, le renversa par terre d'un revers de sabre : la victoire ne fut plus balancée; dès que le général eut été tué on poursuivit vivement les fuyards, et la terre demeura couverte de morts. Dès le même jour Xi-

mabara ouvrit ses portes au roi, qui persuadé qu'un succès si complet était uniquement dû à Dieu lui en rendit de solennelles actions de grâces, et s'appliqua plus que jamais à faire régner Jésus-Christ dans ses états.

[1584] La Tense, quoique sous la domination d'un empereur idolâtre et le plus débordé des hommes, ne fournissait guère moins de sujets de consolation aux missionnaires que les royaumes soumis aux princes chrétiens. Le P. Organtin avec ce qu'il avait de missionnaires sous sa conduite ne pouvant suffire à contenter tous ceux qui voulaient être instruits fut obligé de demander un renfort, qu'on lui envoya. Rien n'est plus beau que le détail que ce père fait dans ses lettres à son général des succès que Dieu accordait à ses travaux; et j'avoue que j'ai quelque regret de ne pas écrire des mémoires pour avoir la liberté de m'étendre sur quantité de choses infiniment édifiantes, dont le récit ne convient pas bien à une histoire; je ne puis cependant passer sous silence la conversion d'un célèbre médecin, dont on peut dire que le changement contribua extrêmement aux grands progrès que fit alors le christianisme : l'occasion dont Dieu se servit pour le convertir fut assez singulière.

Ce médecin s'appelait Dosam; il avait parcouru toutes les plus fameuses universités de la Chine et du Japon, et il ne s'était pas borné à la seule connaissance de la nature et du corps humain,

qu'il possédait dans un degré éminent; mais, le désir qu'il avait de savoir embrassant généralement toutes les sciences dont il avait pu rencontrer des maîtres, il était devenu l'oracle du Japon, et il n'y avait point de sortes de savans dont les plus célèbres eussent honte d'être ses disciples. Il arriva qu'étant survenu au P. de Figuérédo une incommodité fort extraordinaire, et à laquelle tous les médecins qu'il consulta ne purent trouver de remède, on conseilla au missionnaire de se transporter à Méaco pour y consulter Dosam; il le fit: Dosam fut surpris de voir un vénérable vieillard avec un air de santé qui semblait lui promettre encore bien des années de vie; il lui demanda ce qu'il avait fait pour vivre si long-temps parmi tant de fatigues : le père répondit qu'il s'était dès son enfance privé de tous les plaisirs de la chair, qu'il s'était nourri sobrement, et s'était en tout contenté du nécessaire; qu'il avait exercé son corps par les veilles et par les travaux, et qu'avec cela il avait trouvé le secret de vivre content; que l'incommodité même qui l'amenait à Méaco ne l'inquiétait point parce que si elle abrégeait ses jours elle le mettrait plus tôt en possession d'une autre vie, incomparablement plus excellente que celle qu'il perdrait, et qui aurait encore l'inestimable avantage de ne finir jamais.

Dosam, qui n'admettait point l'immortalité de l'âme, parut surpris de ce discours, et après

avoir un peu réfléchi en lui-même, « Vous êtes donc, dit-il au père, du sentiment de ceux qui croient l'âme immortelle? Mais m'expliqueriez-vous bien comment il se peut faire qu'une partie de l'homme meure et que l'autre demeure vivante, et par quel secret deux choses aussi opposées que le doivent être une pure intelligence et une matière vile et grossière peuvent contracter entre elles une union si étroite que toutes leurs opérations deviennent en quelque façon communes? enfin où và l'âme tandis que le corps est réduit en poussière, et pourquoi l'on n'en entend plus parler après cette séparation? » Le père répondit à toutes ces questions d'une manière qui donna bien à penser à Dosam, et qui lui fit estimer les religieux d'Europe. Il fut enfin persuadé que notre âme est purement spirituelle par la raison qu'elle a des opérations purement spirituelles, telles que sont nos pensées; que si elle est spirituelle elle est immortelle, puisqu'elle n'a en soi aucun principe de corruption; que si elle est immortelle elle est créée pour une fin à laquelle la vie présente n'est qu'une disposition et un passage; qu'il faut donc prendre ses mesures pour acquérir cette fin dernière. De là le P. de Figuérédo le conduisit par degrés jusqu'à la connaissance d'un Dieu créateur et sauveur des hommes, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime. Alors Dosam entrevit la nécessité qu'il y avait d'embrasser le culte de ce Dieu,

seul digne d'être adoré; mais il fut effrayé des conséquences d'un tel engagement et de la difficulté d'une entreprise qui à son âge lui semblait même impossible. « Comment, se disait-il, arriver à la pureté du christianisme avec des habitudes vicieuses de toute la vie? quel moyen de se réduire à redevenir disciple après avoir été si long-temps regardé comme le maître des docteurs mêmes? » D'ailleurs les préjugés de l'enfance, les entêtemens dont les savans ne se préservent guère, la crainte des discours des hommes, la perte d'une réputation si bien établie, tout cela parut d'abord au docte médecin un obstacle invincible; mais il ne se roidit point contre la grâce; son impuissance l'humilia, et Dieu, que l'humiliation du cœur n'a jamais manqué de toucher, éclaira et fortifia tellement cet homme, qui aimait sincèrement la vérité, que sans examiner davantage les suites de son changement il se mit à s'instruire sérieusement des mystères de la religion chrétienne. Le P. Organtin se chargea de son instruction, et dès qu'il le vit suffisamment disposé il le baptisa et le nomma Melchior. L'étonnement où cette nouvelle mit tout le monde ne peut s'exprimer : huit cents jeunes gens, qui tous les jours allaient prendre les leçons de Dosam, suivirent tous son exemple, et furent imités d'un si grand nombre de personnes de toutes conditions que les églises ne les pouvaient plus contenir. On entendait dire par-

tout : *le sage a embrassé le christianisme ; il faut que ce soit la véritable religion.* L'empereur et toute sa cour ne s'entretinrent pendant plusieurs jours que de cet événement, et les bonzes au désespoir, ne sachant de quelle manière réparer une perte aussi considérable, voulurent engager le dairi à contraindre Dosam de retourner au culte des idoles ; mais Dosam aurait plutôt converti le dairi lui-même que le dairi n'eût pu venir à bout de le pervertir.

Il ne faut pas douter que tant de succès, qui faisaient tous les jours triompher la religion de l'erreur, ne servissent beaucoup à procurer aux fidèles la faveur et la protection de Faxiba : mais la politique n'y avait pas moins de part que l'estime ; ce prince voyait presque tous les grands qui l'approchaient de plus près ou favorables au christianisme ou chrétiens déclarés. Les deux villes dont la conservation lui importait davantage étaient Sacai et Ozaca : le gouverneur d'Ozaca était chrétien, et Faxiba fut obligé de se défaire de celui de Sacai, qui était idolâtre, et de donner le gouvernement à un brave seigneur chrétien, nommé Joachim Riusa. Le premier capitaine de ses gardes et l'homme de l'empire qui lui fût le plus nécessaire était Ucondono : son grand-amiral et le commandant général de sa cavalerie, tous deux ses favoris, venaient de recevoir le baptême par les soins du même Ucondono : le premier était fils du nouveau

gouverneur, et se nommait Tsucamidono; il reçut avec le sacrement le nom d'Augustin, et c'est ce héros dont il est tant parlé dans les relations espagnoles et portugaises sous le nom de dom Augustin : le commandant général s'appelait Condéra, et fut nommé Simon au baptême : enfin le premier secrétaire d'état, le grand trésorier, le vice-roi de Boari et quantité d'autres seigneurs, également distingués par leur mérite et par leurs emplois, adoraient le vrai Dieu. L'empereur n'eût pas fait sagement de se déclarer contre une loi que tant de gens en place avaient embrassée, et il était même d'autant plus dans la nécessité de se ménager avec ses grands officiers que sa domination n'étant pas encore bien affermie il pouvait paraître douteux si ces seigneurs lui avaient plus d'obligation de les avoir honorés des emplois qu'ils occupaient qu'il ne leur en avait lui-même de les avoir acceptés.

Quoi qu'il en soit Faxiba paraissait avoir une attention continuelle à faire plaisir aux chrétiens : il sut qu'Ucondono avait transporté chez lui à Tacaçuqui le séminaire d'Anzuquiama, où l'on élevait un grand nombre d'enfans de la haute noblesse, et la plupart même du sang royal; il offrit d'établir ce séminaire à Ozaca, et cette proposition fut acceptée. Cet établissement et un autre que les pères firent en même temps à Sacai furent dans la suite des plus utiles de tout le Japon par la raison que ces deux villes furent

toujours les plus considérables de l'empire sous le règne de Faxiba et sous celui de son successeur. Quant au collége d'Anzuquiama il y a apparence qu'il fut transféré à Méaco, car les mémoires qui parlent du collége de Méaco, lequel fut toujours très florissant, ne disent rien de sa fondation.

La chrétienté du Japon fit alors une perte à laquelle toutes les églises particulières qui la composaient prirent beaucoup de part : le P. Louis Almeida mourut dans l'île d'Amacusa trois ans après avoir reçu les ordres sacrés à Macao; il n'avait pas encore cinquante-neuf ans accomplis, mais il était cassé comme s'il en eût eu quatre-vingts, et plusieurs années avant sa mort son corps n'était plus qu'un squelette vivant; car il n'y avait guère de contrées au Japon que ce zélé missionnaire n'eût parcourues dans l'espace de vingt-huit ans avec des travaux inconcevables. Il pouvait faire un dénombrement des dangers qu'il avait courus assez semblable à celui que l'apôtre des nations a fait des périls où il s'est trouvé, et l'on ne conçoit pas comment il a pu vivre si long-temps sans un miracle continuel. J'ai dit jusqu'à quel point l'hiver est rude au Japon : le P. Almeida fut obligé d'en passer plusieurs logé dans une cabane, tantôt sur le rivage de la mer, tantôt sur le sommet d'une montagne, vêtu d'une simple soutane tout usée. Les bonzes mirent sa tête à prix, et les fidèles furent

souvent contraints de lui donner des gardes; il en coûta même la vie à un gentilhomme du royaume de Saxuma pour s'être fait le gardien du serviteur de Dieu. Au milieu de tant de risques et de fatigues le saint homme jouissait intérieurement d'un repos inaltérable, et nageait dans un torrent de délices. Le ciel dans plusieurs occasions lui donna des marques évidentes d'une protection particulière : un jour il fut pris par des pirates, dépouillé et laissé tout nu et seul dans une barque sans voiles, sans rames et sans gouvernail; il demeura ainsi vingt-quatre heures exposé à un vent de terre extrêmement froid, toujours entre la vie et la mort, les vagues le menaçant à toute heure de l'engloutir; enfin, comme si un ange eût conduit son bâtiment à terre, il aborda avec la même facilité que s'il eût eu les plus habiles rameurs de la côte. Parmi les vertus qu'on admira dans cet incomparable ouvrier une des plus remarquables fut une douceur mêlée de grandeur d'âme, qui en même temps lui gagnait les cœurs et lui conciliait le respect. Il savait surtout s'attirer l'estime et la confiance des grands, et de tous les princes et seigneurs auxquels il avait eu occasion de faire connaître Jésus-Christ il n'y en avait aucun qui n'eût pour lui quelque chose de plus que de la considération : sa prudence paraissait surtout dans le discernement des esprits et dans les mesures pleines de sagesse qu'il prenait pour donner aux églises qu'il fon-

dait une solidité qui les mît à l'épreuve des plus rudes secousses; enfin outre les cures surprenantes que son habileté dans la médecine et la chirurgie lui donna lieu de faire la pureté de sa foi et l'éminence de sa sainteté furent récompensées du don de guérir par des remèdes surnaturels les maladies qui se trouvaient beaucoup au-dessus des forces de l'art.

Au reste ce n'était pas le P. Almeida seul qui eût reçu le don des guérisons miraculeuses; Dieu l'avait abondamment communiqué à tous les missionnaires. Dès qu'on savait qu'il en devait passer quelqu'un par une ville ou par une bourgade on ne manquait pas de mettre sur son passage tous les malades désespérés des médecins, et il était rare qu'ils ne fussent pas guéris : la vertu des miracles n'était pas même toujours attachée à la personne seule des missionnaires; elle se répandait quelquefois sur ce qui avait quelque rapport particulier à ces dignes ouvriers. Une croix que le P. de Torrez avait dressée sur le bord de la mer auprès de Cangoxima était devenue la source d'une infinité de prodiges : on remarqua d'abord avec étonnement que quoiqu'elle fût continuellement battue des vents qui rendent ces mers si orageuses, et que quantité d'autres croix que les chrétiens avaient plantées sur la même côte eussent fort souvent besoin d'être relevées, celle-ci demeurait toujours ferme : on se persuada qu'il y avait là quelque chose de surna-

turel; on commença à en faire le but d'un pélerinage : les malades s'y firent porter, et le nombre de ceux qui y recouvrèrent miraculeusement la santé monta en peu de temps fort haut.

[1585] Cependant le roi d'Ava supportait impatiemment la honte de voir un sujet et un homme de néant occuper le trône de son père; il fit une seconde tentative pour y monter; mais ses mesures se trouvèrent si courtes et si mal prises que la réduction d'une seule place, où il avait eu l'imprudence de s'enfermer, et que Faxiba fit inonder, mit fin à la guerre. Le vainqueur méprisa assez son ennemi pour lui donner la vie et quelques pensions; mais il ne lui laissa pas un pouce de terre. Ce fut après cette victoire que le nouveau monarque, comme s'il n'eût fait que commencer à régner, prit le nom de *Cambacundono*, qui veut dire souverain seigneur. Il est plus que vraisemblable qu'il songeait dès lors à achever ce que Nobunanga avait si fort avancé, c'est à dire la conquête de tout le Japon; mais parce que le commencement d'une domination usurpée n'est pas propre à ces sortes d'entreprises Cambacundono parut d'abord occupé de tout autre chose que du soin de s'agrandir.

Sa manie était de copier en tout Nobunanga et de le surpasser dans les choses mêmes où ce prince s'était fait une plus grande réputation; car selon la coutume de ceux qui, n'ayant rien d'original dans l'esprit ni dans le goût, s'imagi-

nent que pour surpasser les grands hommes il suffit d'ajouter à ce qu'ils ont trouvé, Cambacundono se persuada qu'il n'y avait qu'à faire une plus grande ville qu'Anzuquiama, et à y accumuler toutes les richesses de l'empire pour effacer la gloire de son prédécesseur. Pour cela il choisit Ozaca, et résolut d'y faire en grand ce que Anzuquiama avait été en petit : il commença par renverser toute la ville, puis il la rebâtit magnifiquement ; ensuite de l'autre côté d'un fleuve qui porte les plus gros vaisseaux il fit construire une nouvelle ville plus vaste de beaucoup que l'ancienne. Il fit contribuer pour ces édifices tout le pays d'alentour, et l'on compta jusqu'à soixante mille ouvriers qui travaillaient en même temps. Le palais impérial, placé sur le bord du fleuve et couvert de tuiles dorées, était quelque chose de si majestueux et de si éblouissant que quand le soleil donnait dessus il n'était pas possible d'en soutenir la vue.

Tous ces édifices furent achevés avec une promptitude prodigieuse, après quoi l'empereur s'appliqua à gagner l'affection de tous les ordres de l'empire, et il est vrai de dire que les missionnaires furent encore ceux à qui il fit plus de caresses. Leur supérieur général, le P. Pierre Coéglio, étant allé à Ozaca, Ucondono, Tsucamidono, Condéra et quelques autres seigneurs chrétiens lui conseillèrent de demander une audience à Cambacundono : le père suivit ce con-

seil, et commença par envoyer selon la coutume quelques raretés d'Europe pour être présentées à l'empereur et à l'impératrice. Le prince agréa les présens, et témoigna que le père serait le bien venu : le supérieur après avoir reçu cette réponse se rendit au palais avec tous les jésuites qui se trouvèrent à Ozaca. A peine le prince sut-il qu'ils étaient arrivés qu'il les envoya recevoir par son premier médecin, qui leur fit bien des civilités, et les conduisit chez l'empereur. Ce prince, qui voulait rendre cette audience solennelle, était sur son trône, tous ses grands officiers autour de lui chacun dans son rang, et à ses pieds son secrétaire d'état, qui lui nommait tous les missionnaires à mesure qu'ils entraient, ajoutant quelque terme obligeant pour chacun. Après les prosternemens et tout le reste du cérémonial l'empereur congédia les seigneurs, fit approcher les religieux, et s'entretint très familièrement avec eux : au bout de quelque temps il leur fit apporter un plat d'excellentes figues qu'on lui avait envoyées de Mino, et lorsqu'il vit que tous les pages de la chambre se mettaient en devoir de servir les pères il fit retirer ceux qui n'étaient pas chrétiens.

Cette petite collation étant finie Cambacundono se leva de son siége, s'approcha du P. Coéglio, lui parla de ses grands projets de conquêtes, et ajouta que quand il serait venu à bout de toutes ses entreprises il assujettirait au Dieu des

chrétiens tous les états qu'il aurait subjugués. Ensuite il fit rappeler Ucondono et les autres seigneurs chrétiens, et il leur ordonna de conduire les pères dans tous les appartemens du palais. Un de ces religieux nous a laissé par écrit la description de l'intérieur de ce palais; ce qu'il en dit paraîtrait fabuleux si l'on ne faisait réflexion qu'un missionnaire n'a rien qui l'engage à en imposer ainsi au public de gaieté de cœur: il est vrai qu'il paraît dans ce qu'il raconte bien plus de richesses accumulées que de goût; mais ce qu'il rapporte de plus étonnant c'est qu'au haut du palais on leur montra une petite chambre d'or massif, qui était à visses et qui se montait et se démontait fort aisément. Il n'est pas étonnant après cela que ce prince eût un revenu si immense que du seul riz qu'on recueillait dans les terres de son domaine il tirât tous les ans un million d'or: ce n'est pourtant là qu'une partie des biens de l'empereur, et Cambacundono ne possédait pas encore la moitié du Japon.

Tandis qu'on conduisait les missionnaires d'appartement en appartement ces pères furent bien surpris de voir venir à eux l'empereur en habits négligés. Ce prince les aborda de la manière du monde la plus gracieuse, leur dit qu'il était jaloux de ses courtisans, et qu'il voulait partager avec eux le plaisir de leur montrer ses trésors: il les mena effectivement partout, et les fit monter jusqu'au dernier étage de son château, d'où l'on

découvrait les deux villes d'Ozaca et la prodigieuse multitude d'ouvriers qui travaillaient à la ville neuve. Si ces religieux furent surpris d'une si excessive puissance le peuple ne le fut pas moins de voir leur souverain traiter si familièrement avec des étrangers pauvres et sans caractère. Enfin les pères, comblés d'honneurs et de mille marques d'estime et de considération que leur donna l'empereur, prirent congé de ce prince, qui pour dernière faveur fit venir toutes les dames chrétiennes du palais, ce qui au Japon ne se pratique jamais, et leur commanda de saluer leurs docteurs et les prêtres de leur loi.

Le lendemain le P. Organtin retourna seul au palais pour remercier sa majesté. L'empereur lui demanda si les pères étaient contens: *Ils sont charmés, sire, et confus,* répondit le missionnaire. *J'en suis bien aise,* répliqua le prince; *mais l'impératrice ne les a point vus, et souhaite de les voir.* Cette princesse était extrêmement superstitieuse, et les bonzes la gouvernaient absolument; le P. Coéglio fut ravi d'avoir une occasion de lui parler de Jésus-Christ. Il se rendit au palais, et fut introduit à l'audience de l'impératrice par deux dames chrétiennes, confidentes de cette princesse, et dont l'une était mère du grand-amiral Tsucamidono. L'accueil que l'impératrice fit au supérieur étonna d'autant plus ce missionnaire qu'il s'y était moins attendu; mais la surprise augmenta encore lorsque la

princesse, à qui l'on avait dit que les pères avaient quelques grâces à demander à l'empereur, voulut que le supérieur lui donnât sa requête par écrit: elle la porta sur-le-champ à Cambacundono, qui en signa deux copies, « l'une, dit-il en les rendant à l'impératrice, pour tout le Japon, où je prétends que ce que j'accorde aux docteurs chrétiens soit regardé comme un arrêt irrévocable, et l'autre pour être envoyée aux princes chrétiens de l'Europe, afin qu'ils sachent combien j'honore leur religion, et jusqu'à quel point je considère ceux qui nous la viennent prêcher. »

Le troisième jour le P. Coéglio et le P. Organtin allèrent encore au palais pour rendre à l'empereur de nouvelles actions de grâces: Cambacundono les entretint au moins trois heures, et leur fit servir à souper dans sa propre chambre. Pendant le repas l'impératrice leur envoya les fruits les plus exquis qu'on avait pu trouver dans Ozaca, et leur fit dire qu'elle était ravie d'avoir si bien réussi pour la première fois qu'elle s'était employée en leur faveur, et qu'elle les priait de compter toujours sur sa protection.

[1586] Il n'eût rien manqué à la satisfaction des missionnaires si le Ximo eût été tranquille; mais pendant que l'empereur songeait aux moyens d'affermir et d'accroître sa puissance les rois du Ximo s'affaiblissaient en se faisant continuellement la guerre. Le roi Civandono, après avoir rétabli les royaumes de Bungo et recouvré

même le Bugen et le Chicungo, dont la réduction ne lui coûta presque rien après la mort de Riozogi, avait une troisième fois remis le prince Joscimon, son fils aîné, sur le trône, et ne s'occupait plus que du soin de se sanctifier et de faire connaître Jésus-Christ aux infidèles. Le prince Sébastien son second fils, Cicamoro le troisième, et Paul Scingandono, un des plus riches seigneurs du Bungo, travaillaient de concert avec le roi à procurer le salut de leurs vassaux, et plus de cent cinquante mille idolâtres demandaient à être instruits et baptisés. Mais de nouveaux malheurs dissipèrent tant de belles espérances : Joscimon fut à peine remonté sur le trône de son père qu'il tint une conduite qui fit verser des larmes de sang à tous les fidèles, et l'on fut étrangement surpris de voir tout d'un coup ce prince, sans qu'on lui en eût donné le moindre sujet, se déclarer contre les chrétiens, les maltraiter et chasser les missionnaires de ses états.

Il fit plus, car, le roi de Saxuma et Aquézuqui, roi de Chicugen, lui ayant déclaré la guerre, il se laissa persuader que le prince Sébastien, son frère, qu'il n'aimait pas, était de concert avec ses ennemis; et sur ce soupçon il le dépouilla de ses biens, et le laissa mourir de misère. De si grands excès ne demeurèrent pas long-temps impunis: l'armée des confédérés entra en action; le Bugen se souleva, et le roi Civandono, voyant tous les états de son fils à la veille d'être envahis sans

ressource, ne trouva point d'autre moyen de prévenir un si grand désastre que de demander du secours à l'empereur. Il alla lui-même à Ozaca : Cambacundono le reçut bien, envoya sur-le-champ proposer aux deux rois alliés sa médiation pour un accommodement, et sur le refus qu'ils firent de l'accepter Simon Condéra, général de la cavalerie, eut ordre de partir avec de bonnes troupes pour apprendre à ces deux princes que l'empereur était en état de leur donner des ordres et de se faire obéir.

Condéra défit d'abord le roi de Chicugen en bataille rangée; et le Saxuman, resté seul, n'eût pas long-temps tenu contre une armée victorieuse si le jeune roi de Bungo n'eût lui-même rendu cette victoire inutile. L'empereur, qui voulait quelque chose de plus que secourir les Bungois, en même temps qu'il faisait partir Condéra avait mandé aux rois de Naugato et de Sanoqui d'entrer dans les états des alliés pour faire diversion : ces deux princes s'étaient partagés; Morindono avait joint Condéra, son intime ami, à qui il avait l'obligation de n'avoir pas été dépouillé de ses royaumes, et en considération duquel il rétablit enfin les missionnaires dans Amanguchi et dans d'autres postes fort avantageux pour la propagation de la foi. Le roi de Sanoqui était entré dans le Bugen avec le jeune roi de Bungo, où ils firent pendant long-temps beaucoup de dégâts, sans songer que Condéra et le roi de Naugato,

qui étaient occupés à poursuivre le roi de Chicugen, et à l'empêcher de se rallier, n'étaient pas à portée de garantir le royaume de Bungo d'une irruption. Après tout la plus grande faute venait du roi de Sanoqui, aussi jeune que le roi de Bungo, et qui, faisant sonner bien haut les ordres de l'empereur, ne permettait pas qu'on suivît d'autres conseils que les siens. Le roi de Saxuma profita en habile homme de l'imprudence de l'un et de la faiblesse de l'autre; il entra dans le Bungo, se saisit de Vosuqui, place très forte, tint bloquée la citadelle qu'il ne put forcer, et alla mettre le siége devant Funai. Les deux jeunes rois n'eurent pas plus tôt appris ces progrès qu'ils accoururent au secours de la capitale; mais le Saxuman leur étant allé présenter la bataille ils l'acceptèrent, et furent entièrement défaits. Après cette victoire le roi de Saxuma retourna à Funai, qui ouvrit ses portes.

D'un autre côté une assez grande multitude de bonzes s'était jointe à l'armée saxumane pour venger sur les chrétiens du Bungo tous les torts que le christianisme, qui s'était répandu de là dans les autres royaumes, avait faits à leurs sectes. Par là cette belle et florissante chrétienté, qu'on regardait avec raison comme le modèle des autres, se trouva tout à coup exposée à la rage de ses plus cruels ennemis : rien ne fut épargné de ce qui se rencontra sur le passage de ces furieux, et partout on voyait des églises ruinées et des

missionnaires en fuite. Ce qui consola ceux-ci dans un désastre si général et si peu attendu c'est qu'aucun fidèle ne se démentit, et qu'ils donnèrent tous dans les rencontres des preuves éclatantes de leur inviolable attachement à la foi qu'ils avaient embrassée. On raconte à ce sujet une action fort singulière d'une femme chrétienne, dont l'histoire aurait bien dû nous conserver le nom : elle était dans une forteresse bâtie sur un petit bras de mer, à l'autre côté duquel était situé Vosuqui; après que cette ville eut été forcée par les Saxumans, ainsi que nous l'avons dit, les chrétiens virent avec bien de la douleur du haut de la forteresse dont je parle deux églises et le noviciat des jésuites réduits en cendres. Ce qui irrita davantage notre héroïne ce fut de voir un très beau temple d'idoles avec une magnifique maison de bonzes qu'on avait conservés avec un grand soin. *Quoi donc! s'écria-t-elle, souffrirons-nous ce triomphe de l'impiété!* et sur-le-champ sans délibérer davantage elle prend sa résolution, se met à la nage, traverse seule le bras de mer, entre dans la ville, met le feu au temple et à la maison des bonzes, repasse la mer, et rentrant dans la forteresse invite tout le monde à goûter avec elle le plaisir de voir les flammes consumer ces beaux édifices, dont elle regardait la conservation comme un opprobre que souffrait la religion.

Pour revenir au roi de Saxuma ce prince,

maître de tout le Bungo après le grand avantage qu'il venait de remporter sur le jeune roi, donna le royaume à son frère nommé Nacacusa, et se disposait à poursuivre les restes de l'armée vaincue qui s'était réfugiée dans une forteresse de Paul Scingandono lorsque Condéra parut à la vue de ce château. Les choses alors changèrent bien de face : le roi de Saxuma ne songea plus qu'à se fortifier; il ne demeura pas même longtemps dans cette pensée, et il se retira laissant à son frère le soin de conserver comme il pourrait son royaume. D'autre part Condéra, qui avait fait une marche forcée, donna quelques jours à ses troupes pour se rafraîchir, et durant cet intervalle entreprit une chose qui fit bien voir que sous le casque et la cuirasse il avait le cœur et le zèle d'un missionnaire, et qu'en faisant la guerre il avait bien moins en vue sa propre gloire que celle de Jésus-Christ.

On avait informé ce général de la conduite du roi de Bungo à l'égard des chrétiens; il en avait été indigné, et il n'eut pas plus tôt joint ce prince qu'il lui reprocha que ses excès avaient attiré la colère du ciel sur ses états; mais il assaisonna ses reproches de tant de sagesse et de force qu'il fit aisément rentrer le jeune prince en lui-même. Ce ne fut pas assez pour Condéra; il fit entendre au roi qu'étant aussi instruit qu'il l'était de nos divins mystères il ne devait jamais se promettre le ciel favorable qu'il n'adorât le

Dieu qu'adorait toute sa famille, et qu'il ne pouvait refuser de reconnaître pour le seul véritable. La situation où était Joscimon le rendit docile; il promit tout ce qu'on voulut : aussitôt Condéra fit savoir à Civandono, qui tenait la forteresse de Vosuqui, la disposition où était son fils, et le pria de lui envoyer un missionnaire. Le vieux roi à cette nouvelle sembla oublier ses malheurs; il fit partir sur l'heure même le P. Pierre Gomez, qui, après avoir donné au roi quelques instructions pour lui rafraîchir la mémoire de nos mystères, le baptisa le 27 avril, et le nomma Constantin. Cet exemple de Joscimon fut aussitôt suivi de la reine son épouse, du prince son fils unique, de deux jeunes princesses ses filles et de plusieurs grands, que la seule crainte de déplaire au roi avait jusque là empêchés de se déclarer. Peu de jours après on marcha aux ennemis : le seul Nacacusa, assez mal accompagné, osa paraître; mais il fit peu de résistance, et Condéra n'ayant fait que parcourir le royaume pour le remettre sous l'obéissance du légitime souverain, apôtre et conquérant tout ensemble, il alla présenter à Civandono son fils chrétien et victorieux.

[1587] Les choses en étaient là lorsque l'empereur parut dans le Ximo à la tête d'une armée formidable. Ucondono la commandait sous ses ordres, et le grand amiral Tsucamidono côtoyait le rivage de la mer avec une nombreuse flotte. Le Ximo, se trouvant ainsi entre trois armées

apériales, fut sommé de reconnaître Cambacundono pour son souverain seigneur. Il n'y avait nu moyen de rejeter une sommation faite avec ant de puissance, si imprévue, et après dix ans e guerre civile; tout plia d'abord, à la réserve e quelques places dont la résistance ne fut pas ême opiniâtre; et l'empereur, sans presque voir tiré l'épée, se trouva maître de cette belle grande île, que la commodité de ses ports end une des plus importantes parties de l'empire japonnais.

Cambacundono usa bien de sa victoire, car il isse à la plupart de ces rois soumis et humiliés s états dont ils étaient en possession. Pour les yaumes qui n'avaient point alors de maîtres, omme le Sanoqui, dont il avait dépouillé le roi our avoir mal servi dans la guerre de Bungo, Figunga, le Bugen et le Fingo, il les distribua ses serviteurs : il donna au grand amiral le yaume de Fingo et la lieutenance générale du imo; il fit Condéra roi de Bugen, et donna de andes terres à Condono; il témoigna avoir de ands égards pour le roi Civandono, et il lui frit même le royaume de Fiunga; mais ce prince é répondit qu'il n'avait plus d'ambition que our régner dans le ciel. L'empereur admira ce étachement des choses de la terre, partagea le yaume entre plusieurs, et deux seigneurs parens du roi y eurent la meilleure part. Quant à a religion elle ne souffrit point pendant ces

mouvemens; au contraire elle ne fut jamais plus en crédit. L'empereur, dont les trois premiers officiers étaient chrétiens, affecta de combler partout les missionnaires de mille marques d'honneur et de distinction, jusqu'à vouloir que le P. Gaspard Coéglio, supérieur des jésuites, demandât la vie pour ceux qu'il avait condamnés à la mort, et l'on prétend que ce religieux obtint la grâce de plus de vingt mille personnes : il est certain toutefois qu'en dégradant tant de princes qui étaient les protecteurs et l'ornement du christianisme il sapa les fondemens de cette Eglise, et lui fit une plaie dont elle ne guérit jamais; car enfin sur le pied où étaient les choses avant la réduction du Ximo les empereurs eussent eu beau faire des édits contre la religion chrétienne; hors des terres du domaine impérial ces édits n'auraient pas eu beaucoup d'effet, et le Ximo eût toujours été une retraite assurée pour les chrétiens et pour les missionnaires.

Mais avant que les fidèles eussent eu le temps de faire ces réflexions sur les malheurs qu'ils pouvaient craindre dans la suite ils eurent à pleurer des pertes présentes, dont rien ne les consola. Barthélemi Sumitanda, prince d'Omura, mourut après une fort longue maladie, qui acheva de le purifier, et qui donna un nouveau lustre à ses vertus : la première chose à laquelle ce religieux prince pensa dès qu'il se sentit attaqué ce fut de se demander à lui-même un compte exact

de toute sa vie. Il appela ensuite le P. Alphonse Lucena, son confesseur, et fit sa confession avec les sentimens de componction si vifs et une si grande abondance de pleurs que le père au sortir de la chambre ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh! que l'Eglise serait heureuse si elle avait un grand nombre de pareils pénitens! » Le malade songea ensuite à quelques actions de charité et de justice : elles furent si agréables à Dieu que le prince en fut sur-le-champ récompensé d'une confiance très sensible en la bonté divine, qui lui répondait en quelque façon de son salut. Comme il ne souhaitait plus entendre parler que des choses du ciel le P. Lucena et deux autres religieux eurent ordre de ne le point quitter, et de l'entretenir continuellement de la passion du Sauveur des hommes. Ces discours pénétraient le malade jusqu'au fond de l'âme, et ne manquaient jamais de lui faire verser des torrens de larmes.

Mais ce n'était point encore assez de tant de vertus pour un prince qui depuis son baptême avait presque toujours été en un danger évident de perdre sa couronne et la vie même pour la conservation de sa foi, et il paraissait convenable pour la consommation d'une si éminente sainteté, pour l'honneur de la religion que Dieu acceptât enfin le sacrifice volontaire que Sumitanda lui avait si souvent offert dans la sincérité de son cœur. La maladie du prince d'Omura

était une langueur qui l'avait rendu étique : on lui parla d'un médecin fameux qu'on prétendait avoir un remède infaillible contre son mal; mais par la seule raison que les médecins idolâtres, tel qu'était celui qu'on lui vantait si fort, avaient accoutumé d'user de magie dans l'usage de leurs remèdes le malade ne voulut jamais souffrir qu'on le fît venir. Dès qu'il sentit sa fin approcher il fit appeler la princesse son épouse et les princes ses enfans : il leur recommanda la fidélité envers Dieu, les conjura de réparer le tort que son peu de zèle, disait-il, et ses mauvais exemples avaient causé à l'Eglise; et après leur avoir donné sa bénédiction il leur ordonna de se retirer. Il ne voulut plus ensuite penser qu'à Dieu, et ce fut dans les entretiens amoureux qu'il avait sans cesse avec son créateur qu'il lui rendit sa grande âme le 24 mai 1587. Il eut en mourant la consolation de laisser en la personne du prince Sanchez son fils aîné un successeur qui s'était en toutes les rencontres montré digne d'occuper sa place, et qui avait même confessé Jésus-Christ dans la cour de Firando, où le prince son père s'était vu obligé de l'envoyer en otage.

Le roi Civandono suivit de bien près le prince d'Omura; ce fut le 6 juin que ce prince alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus. Dans le peu de temps qu'il avait été chrétien il était parvenu à une si sublime perfection qu'il était l'admiration des fidèles : on peut dire qu'a-

rès l'apôtre de l'Orient personne n'a plus con-
ibué que Civandono à la conversion des Japon-
iis. Ce qu'on mandait tous les ans en Europe
es soins qu'il se donnait pour la propagation
u christianisme faisait renouveler à chaque
is les vœux qu'on formait pour la conversion
un prince qui était presque apôtre avant d'être
irétien. Enfin le P. Aquaviva, général de la
ompagnie de Jésus, ordonna des prières publi-
ies dans tout son ordre pour obtenir du ciel
ie chose qu'il croyait devoir être si avantageuse
la religion, et le pape Grégoire XIII accorda à
même intention une indulgence plénière en
rme de jubilé. Le roi de Bungo était bien per-
iadé du tendre et sincère attachement que les
suites avaient pour sa personne, et du zèle qu'ils
moignaient pour son salut éternel; c'est pour-
ioi après son baptême il avait coutume de
re qu'il était enfant de la compagnie de Jésus.
il disait vrai à l'égard de toute la compagnie,
ii l'avait véritablement enfanté à Jésus-Christ,
s jésuites du Japon pouvaient avec autant de
stice l'appeler leur père; car jamais il ne s'é-
irgna en rien quand il fut question de leur
onner des marques efficaces de sa bonté, et
on ne se pourra jamais figurer jusqu'où allait
n attention à rechercher toutes les occasions de
ur faire plaisir.

Quant aux vertus particulières de cet incom-
irable prince on peut dire qu'il eut dans un

degré éminent toutes celles qui font les plus grands saints: ses austérités étaient extrêmes, son oraison continuelle, sa patience invincible, sa douceur inaltérable. Nous avons dit qu'il s'était engagé par voeu à obéir aux moindres avis de ses confesseurs en ce qui concernerait le salut de son âme; il fut d'une fidélité étonnante à s'acquitter de cette obligation qu'il s'était si généreusement imposée: sa dévotion pour la reine des anges était des plus tendres; tous les jours au matin il assemblait sa maison pour réciter en commun et à genoux la troisième partie du rosaire, et il achevait le reste en son particulier. Tout son temps était réglé: il se confessait et il communiait tous les jours, et chaque année il se retirait l'espace de huit jours au noviciat des jésuites de Vosuqui pour y faire les exercices de Saint-Ignace. On peut juger de son zèle pour le salut des âmes par ce que disaient les missionnaires qui l'avaient le plus connu, qu'il y avait peu de chrétiens au Japon dont il n'eût procuré directement ou indirectement la conversion; par le nombre des temples d'idoles et des maisons de bonzes qu'il renversa, quelques-uns le font monter à trois mille, et par ce que lui-même assurait, qu'il n'était point de nuit qu'il ne s'éveillât en pensant à de nouveaux moyens d'étendre la religion. La pureté et la vivacité de sa foi passèrent tout ce qu'on en peut dire; mais ce qui fit son caractère dominant, et ce qui lui a mérité

une place si distinguée parmi les héros du christianisme c'est son inébranlable constance dans les plus grandes adversités. Pendant la dernière guerre que le roi de Saxuma fit au prince son fils la peste s'étant mise dans la citadelle de Vosuqui, qu'il avait conservée, on le vit quelque temps obligé d'errer presque seul comme un autre David par les bois et les montagnes, plus touché de voir son fils révolté contre Dieu qu'il ne l'était de voir sa famille et tous ses états à la merci d'un ennemi cruel, et d'avoir à essuyer les reproches et les malédictions de plus d'un Séméï.

Après la réduction du Ximo il se retira avec le P. François Laguna, son confesseur, pour ne vaquer plus qu'à Dieu dans la solitude; mais son âme, épurée par tant de tribulations, était un fruit mûr pour le ciel. Le chagrin qu'il avait eu de voir de toutes parts les églises renversées, les pasteurs en fuite et le troupeau dispersé, joint à la maladie épidémique dont il avait été frappé, et dont il n'était pas bien guéri, fut ce qui contribua le plus à avancer ses jours; et Dieu se hâta sans doute de l'attirer au ciel pour lui épargner la vue des malheurs qui menaçaient la chrétienté du Japon. On peut dire que sa mort fut précieuse devant Dieu et devant les hommes, et les merveilles qui se sont faites à son tombeau ont fait penser à lui rendre les honneurs des saints : au reste on n'épargna rien pour rendre célèbres les obsèques du roi de Bungo et du

prince d'Omura; mais les larmes qui y furent répandues firent plus d'honneur à la mémoire de ces deux grands princes que les magnifiques mausolées qu'on leur érigea et que les éloges dont on orna leurs tombeaux.

Ces deux pertes furent d'autant plus sensibles aux missionnaires qu'ils se trouvaient dans une situation fâcheuse : quoique l'empereur eût voulu paraître enchérir sur les bontés qu'avait eues pour eux son prédécesseur il s'en fallait bien qu'ils comptassent sur lui comme ils avaient fait sur Nobunanga; ils savaient bien qu'un tyran est toujours ombrageux et difficile à ménager : depuis peu même une bagatelle l'avait mis de fort mauvaise humeur contre les Portugais, et ils appréhendaient avec quelque raison que le contrecoup de son mécontentement ne retombât sur eux. Il était arrivé au Japon un vaisseau si grand et si bien fait que l'empereur, devant qui on le vanta extrêmement, eut la curiosité de le voir, et fit prier le capitaine de l'amener où il était. Celui-ci s'excusa sur ce que son navire tirait trop d'eau, et ne pouvait pas remonter jusqu'où était la cour sans être en danger d'échouer. L'empereur fit des instances qui donnèrent à connaître qu'il attribuait ce refus à la crainte qu'avait le capitaine qu'on ne se saisît de son navire : effectivement cette crainte n'était pas mal fondée; Cambacundono avait assez témoigné en quelques rencontres qu'il souhaitait fort avoir deux ou

trois grands navires à la façon des Européens. Quoi qu'il en soit le Portugais tint bon, et l'empereur ne dissimula point le ressentiment qu'il eut de cette résistance.

Mais ce qui causait aux missionnaires de plus vives alarmes c'est la vie dissolue que menaient quelques Européens au Japon : ce n'était plus cette vertu édifiante et austère qui dans les commencemens avait fait tant d'honneur aux chrétiens, et avait été dans l'esprit des Japonnais un préjugé si favorable au christianisme ; il y avait encore des gens de Dieu parmi ces marchands ; mais plusieurs se livraient à des débauches qui étonnaient les infidèles même, et au grand scandale de la religion on entendait les idolâtres demander s'il fallait être chrétien pour se livrer à de si honteuses passions. C'est ainsi que les Japonnais perdirent insensiblement cette haute estime qu'ils avaient conçue de notre sainte loi, et peut-être que sans cette impression, qui commençait à se répandre de tous côtés, l'empereur n'eût pas osé éclater sitôt qu'il fit contre la religion.

En effet il n'y avait presque plus de roi ni de grand seigneur à la cour de ce prince qui ne songeât à se faire instruire de nos divins mystères, et l'on assure même que le cubo-sama, qui vivait encore à Méaco en empereur, parlait de se faire baptiser ; l'empereur de son côté semblait vouloir garder la parole qu'il avait donnée de

réduire sous l'empire de Jésus-Christ tous les royaumes du Japon à mesure qu'il les réduirait sous son obéissance; il n'en donnait presque point qu'à des seigneurs chrétiens : les rois même les plus éloignés demandaient des missionnaires, et promettaient de les aider à rendre tous leurs sujets chrétiens; enfin il semblait qu'on fût arrivé au moment où tout le Japon allait subir le joug de Jésus-Christ. Mais tant de belles apparences s'évanouirent tout à coup, et de ce grand nombre d'illustres prosélytes à peine en resta-t-il quelqu'un qui fût fidèle jusqu'à la fin. Un mot qui échappa un jour à l'empereur ne contribua pas peu à ce fâcheux revers : ce prince dans un moment de chagrin dit assez haut qu'il craignait bien que toute la vertu des religieux européens ne fût un masque d'hypocrisie, et ne servît à cacher aux peuples de pernicieux desseins contre l'empire; enfin qu'il était bien trompé, ou que ces religieux avaient la mine de marcher sur les pas du tyran d'Ozaca. Il voulait sans doute parler de ce fameux bonze, dont nous avons fait plusieurs fois mention, qui par une apparente sainteté s'était acquis un tel ascendant sur les habitans d'Ozaca et sur les peuples de plusieurs autres royaumes voisins qu'il en était devenu souverain, et que Nobunanga avait eu besoin de toutes ses forces pour le soumettre.

Tout cela faisait assez connaître ce que Cambacundono avait dans le cœur : le ciel par plus d'un

signe extraordinaire avertissait les fidèles de se tenir prêts au combat; plusieurs, et entre autres Ucondono, avaient eu des pressentimens qui tenaient toute cette église dans l'attente de quelque grand malheur, et l'on était préparé à tout événement lorsque l'orage après avoir quelque temps grondé creva tout à coup. L'occasion que prit le tyran pour éclater ne lui fit pas honneur : ce prince en parcourant les provinces du Japon ne se contentait pas de conquérir des royaumes, mais comme il était le plus incontinent des hommes, et qu'un camp ne lui avait point paru propre pour loger un sérail, il avait laissé ses concubines à Ozaca, et faisait enlever tout ce qui se trouvait sur son passage de femmes et de filles en réputation de beauté. Un fameux débauché, nommé Jacuin Tocun, qui de bonze s'était fait médecin, et suivait la cour, s'était engagé à l'empereur pour cette infâme recherche, et se rendait la terreur de tout ce qu'il y avait de belles personnes à qui l'honneur fût cher.

Cambacundono, après avoir ainsi traversé bien du pays, s'arrêta dans le Chicugen, fit rebâtir entièrement Facata, que les guerres avaient ruiné, et, trouvant ce pays à son gré, parut y vouloir faire quelque séjour. Tocun cependant faisait ses courses accoutumées dans les villes les plus proches : le royaume d'Arima où il entra d'abord ne manquait pas de beautés; mais tout le pays était chrétien, et le ministre des plaisirs

de l'empereur y fut si mal reçu qu'il crut avoir beaucoup fait de s'en être tiré la vie sauve. Outré de ces mauvais succès il arriva un soir (le 25 juillet) fort tard à Facata. Cambacundono, qui était en débauche, avait bu excessivement: Tocun entra chez ce prince en jurant contre les chrétiennes d'Arima, et raconta les dangers qu'il prétendait avoir courus. L'empereur, à qui le vin était monté à la tête, se leva en colère, et, frémissant de rage, fit serment de faire couper la tête à toutes les femmes et les filles d'Arima.

Dès que Tocun et les courtisans qui faisaient la débauche avec l'empereur virent ce prince si mal disposé à l'égard des chrétiens ils songèrent à profiter de cette occasion pour l'engager à se déclarer une bonne fois contre une religion qu'ils ne pouvaient souffrir parce qu'ils n'avaient pas le courage de l'embrasser. Ils n'omirent donc rien pour persuader à Cambacundono que désormais il ne devait pas se promettre beaucoup de soumission de la part des chrétiens; que cependant cette secte croissait tous les jours, et que si sa majesté voulait conserver quelque autorité dans l'empire il fallait qu'elle se hâtât d'exterminer une religion qui faisait autant de rebelles de tous ceux qui l'embrassaient. Tocun, qui haïssait personnellement Ucondono, ajouta beaucoup de choses contre ce seigneur, qu'il tâcha de rendre suspect à l'empereur; et comme il n'y avait là aucun chrétien pour prendre la défense du géné-

ralissime ni de la religion, on peut concevoir qu'il ne fut pas difficile à ce furieux de faire entrer son maître dans tout ce qu'il voulut lui suggérer : l'empereur y entra en effet si aisément qu'avant la fin de la nuit les infidèles avaient obtenu tout ce qu'ils souhaitaient, et peut-être plus qu'ils n'avaient osé espérer.

Le premier coup de foudre tomba sur Ucondono, qui était campé avec l'armée impériale aux environs de Facata : un envoyé de l'empereur vint lui déclarer qu'il choisît ou d'abjurer le christianisme ou d'aller sur l'heure en exil. Si Cambacundono eût été de sang-froid il eût pris des mesures plus justes que celles qu'il prit dans cette occasion. Le généralissime était aimé et estimé des soldats et officiers, et il lui était fort aisé de faire repentir l'empereur de son imprudence et de ses emportemens ; mais par bonheur pour ce prince il avait affaire à un homme qui savait vaincre et qui ne savait pas se révolter. Ucondono reçut l'ordre de l'empereur sans paraître surpris ni déconcerté : il répondit qu'il ne balançait pas à choisir l'exil, et qu'il choisirait même la mort plutôt que de manquer à la fidélité qu'il devait à Dieu, et sur-le-champ il se disposa à partir.

Dans le même temps le P. Coéglio, supérieur des jésuites, que l'empereur avait l'après-dînée honoré d'une visite de deux heures, et à qui il avait donné dans la nouvelle ville de Facata un fort bel emplacement pour y bâtir une maison,

quoiqu'il n'eût pas permis aux bonzes d'y avoir ni temple ni monastère, reçut ordre d'assembler au plus tôt tous ses religieux à Firando, et de s'embarquer avec eux pour les Indes dans six mois. On peut juger quel fut l'étonnement de ce missionnaire quand on lui signifia cet ordre : il crut que le plus sage était de se mettre en devoir d'y déférer; il le fit avec toute la promptitude possible, et ce ne fut pas une petite surprise dans les provinces lorsqu'on sut qu'il n'y avait plus de missionnaires au Japon, excepté à Firando, et que le généralissime était proscrit pour sa religion.

Tacayama, père d'Ucondono, n'apprit cette nouvelle que par Ucondono lui-même : ce vertueux vieillard, qui loin de la cour menait une vie angélique, fut plus charmé de voir son fils confesseur de Jésus-Christ qu'il ne l'avait été de le voir en quelque façon la seconde personne de l'empire; il l'embrassa tendrement, et il ne pouvait exprimer sa joie d'être lui-même avec toute sa famille réduit à chercher une retraite dans les forêts et dans les déserts. Enfin après avoir rendu à Dieu de très humbles actions de grâces d'un bienfait si signalé, « Seigneur, s'écria-t-il, il ne « me reste plus rien à désirer en ce monde sinon « qu'après que je vous aurai fait le sacrifice de « ma fortune et de tous mes biens vous daigniez « accepter encore celui de ma vie. » Il se mit aussitôt en marche sans avoir de terme fixe, et

se laissa guider à la Providence. Tous les vassaux de cette illustre famille, et beaucoup d'officiers qui avaient long-temps servi sous le père et sous le fils les suivirent, et aimèrent mieux abandonner leurs biens et renoncer à leurs charges que de manquer à ce qu'il leur semblait que l'honneur et la religion demandaient d'eux.

Les missionnaires de leur côté avaient cru qu'en affectant une prompte obéissance aux premiers ordres de l'empereur ils l'adouciraient; mais ce prince se fit un point d'honneur de soutenir ce que l'emportement lui avait fait commencer. On espéra quelque temps que l'impératrice, qui avait promis de lui parler en faveur des pères, et que la douceur et la vertu des dames chrétiennes de sa cour avait rendue la protectrice déclarée du christianisme, lui ferait prendre des sentimens plus modérés; mais cette espérance se dissipa bientôt. Alors les pères songèrent à ce qu'ils devaient à Dieu et au troupeau qui leur était confié, et ils résolurent de mourir plutôt que d'abandonner leurs églises, et de ne pas continuer à s'acquitter comme auparavant des fonctions de leur ministère.

Ils apprirent en même temps que le procédé de Cambacundono avait révolté tout le monde, jusqu'aux païens. Un des frères de ce prince, qui était lieutenant général de la Tense, le gouverneur d'Amanguchi, et quantité d'autres seigneurs idolâtres leur firent mille complimens et

mille offres de service : on leur manda que tout le monde leur saurait fort mauvais gré s'ils sortaient du Japon ; enfin ils reçurent de tous côtés des lettres des princes chrétiens qui les pressaient de se retirer chez eux, et ils ne balancèrent point à prendre ce parti. Le roi d'Arima témoigna en cette occasion un zèle qui a peu d'exemples; non seulement il obligea les pères à fixer dans ses états leurs principales retraites, mais avec un courage digne d'un héros chrétien il entreprit de faire embrasser le christianisme à ceux de ses sujets qui faisaient encore profession de l'idolâtrie. Il y réussit au-delà même de ses espérances; car à sa sollicitation le seigneur d'Isafay, le même que nous avons vu prendre les armes pour obliger le feu prince d'Omura à renoncer au christianisme, se soumit au joug de la croix, en quoi il fut imité par tous ses vassaux.

A l'exemple du roi d'Arima tous les autres princes prirent hautement la protection des missionnaires. Les rois de Fingo et de Bugen, que l'empereur, par un caprice assez bizarre ou plutôt par un ordre secret de la Providence, ne chagrinait point, servirent aussi très utilement la religion dans ces temps de troubles : le premier, dont la mère, qui était dame d'honneur et favorite de l'impératrice, venait d'être chassée de la cour comme chrétienne trop déclarée, sans appréhender pour soi le même sort retira Ucondono et toute sa suite dans l'île de Junogima, qui lui ap-

partenait, et pourvut avec un soin admirable à leur subsistance. Cette île devint bientôt célèbre par le concours d'une infinité de personnes de marque, qui allèrent visiter ces illustres bannis; et plusieurs furent si charmés de la paix et de la douceur que goûtaient tant de personnes de qualité dépouillées de tout qu'après s'être défaits des charges qu'ils avaient à la cour ils s'établirent dans l'île.

Ce fut alors que les fidèles, ne doutant plus que l'empereur n'employât le fer et le feu pour abolir le christianisme, se préparèrent tout de bon à la mort. La joie qui éclatait sur leurs visages causa de l'admiration aux infidèles; et il est aisé de dire l'effet que produisirent partout ces premières saillies de ferveur; jamais on ne vit tant de conversions, et jusque dans Ozaca même, où la cour faisait son séjour ordinaire, il s'en fit plus qu'on n'aurait osé l'espérer avant l'édit de Taycosama; mais il n'y en eut point qui fît tant de bruit que celle de la reine de Tango.

Cette princesse était fille d'Aquéchi, celui-là même qui avait fait mourir Nobunanga. Jécundono, roi de Tango, à qui elle fut donnée fort jeune en mariage, craignant pour sa beauté, qui était rare, ce que Abraham avait tant appréhendé pour celle de Sara, la tenait toujours enfermée dans un de ses palais, soit à Ozaca, soit à Tango. Comme il était des amis d'Ucondono, et qu'il lui entendait souvent parler de la religion chrétienne, il en

entretenait quelquefois la reine. Cette princesse, qui avait l'esprit excellent, n'oublia rien de ce qu'elle apprit dans ces conversations ; et comme l'innocence de sa vie avait préparé son cœur aux impressions de la grâce elle se sentit bientôt fortement portée à embrasser la vérité qu'on lui avait fait connaître : il s'agissait de faire agréer au roi cette démarche, ou de la lui cacher ; ce dernier parti parut le plus sûr. Le voyage de Ximo, où Jécundono fut obligé de suivre l'empereur, dont il était la créature, fit naître à la reine l'occasion d'exécuter son dessein. Par bonheur elle se trouvait alors à Ozaca, où le P. de Cespédez cultivait une très florissante chrétienté sous la protection de Cambacundono.

Il est vrai que d'abord elle fut embarrassée pour trouver le moyen de sortir du palais sans qu'on s'en aperçût, et la chose lui paraissait presque impossible : il y avait encore moins d'apparence d'y appeler quelqu'un des missionnaires. Voici le parti qu'elle prit : on élevait auprès d'elle une princesse de la maison royale, qu'on regardait comme un des plus grands partis d'Ozaca : la sympathie encore plus que l'alliance avait formé entre ces deux princesses une très tendre amitié, en sorte qu'elles n'avaient rien de caché l'une pour l'autre. La reine découvrit donc à sa cousine la peine où elle se trouvait, et la pria de lui aider à en sortir : la jeune princesse, qui avait toute liberté d'aller et de venir, fit ce que la reine souhaitait ; elle

prit si bien ses mesures que par une porte secrète, dont elle avait la clef, elle la conduisit aux jésuites sans que personne en sût rien; et dès qu'elle fut entrée dans l'église elle fit prier le P. Cespédez de venir baptiser une dame de qualité, qui avait ses raisons pour ne se pas faire connaître. Le père n'eut pas plus tôt commencé à entretenir la reine de Tango qu'il la trouva parfaitement instruite; mais quelque instance que fît cette princesse pour engager le missionnaire à la baptiser il le refusa constamment. Il a depuis avoué qu'il avait appréhendé qu'on ne lui eût amené quelqu'une des concubines de Cambacundono. Cependant on s'aperçut dans le palais que la reine n'y était point; aussitôt les gardes se mirent à courir toute la ville pour la chercher, et quelques-uns d'eux entrèrent dans l'église des chrétiens : on peut juger combien ce contretemps chagrina les princesses! mais le P. de Cespédez fut bien mortifié de ne reconnaître la reine de Tango qu'au moment qu'il perdait toute espérance de la revoir jamais.

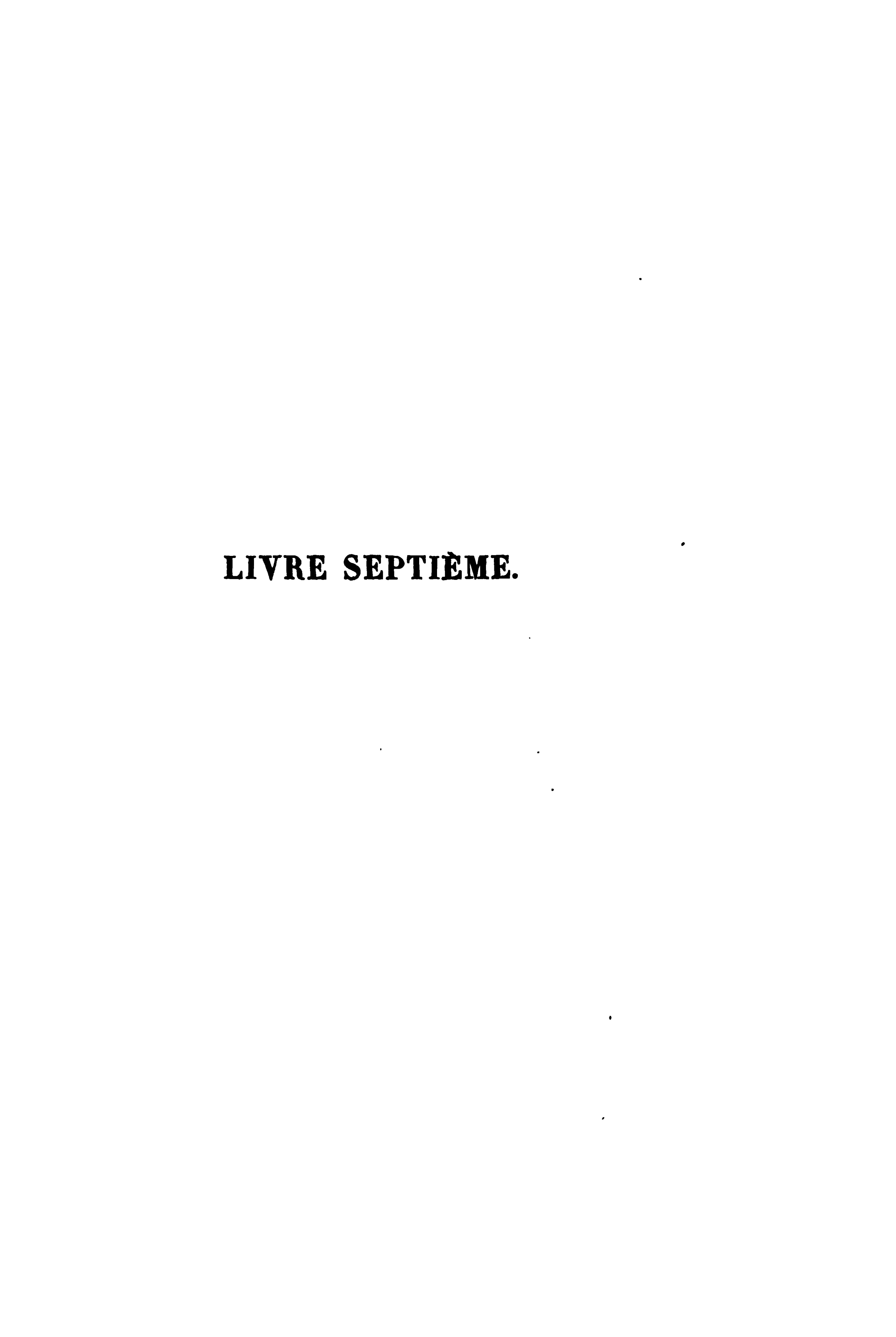
Le lendemain cette princesse envoya sa cousine au père pour lui proposer quelques doutes; il les éclaircit, et baptisa la jeune princesse, qui n'avait pas moins d'ardeur que la reine pour embrasser le christianisme, et qui fut nommée Marie. Toutes les filles et les dames d'honneur allèrent successivement de la part de leur maîtresse conférer avec le missionnaire, et en revinrent toutes

chrétiennes. Un gentilhomme qui y fut envoyé ensuite en revint changé comme les autres. Enfin la reine déclara qu'elle ne pouvait plus se souffrir esclave de l'enfer au milieu d'une cour à qui elle avait procuré la liberté des enfans de Dieu, et qu'elle était résolue de se faire encore une fois conduire à l'église des chrétiens quoi qu'il lui en coûtât.

Sur ces entrefaites la persécution éclata, et le P. de Cespédez ne voulant point partir pour Firando, où il avait ordre de se rendre avec tous les autres missionnaires, sans avoir baptisé la reine de Tango fit dire à cette princesse de lui envoyer une personne de confiance qu'il pût instruire de la manière d'administrer le baptême : la reine lui envoya sa cousine, qui s'instruisit parfaitement bien de tout, et s'acquitta de sa commission avec une ferveur dont les effets eurent de grandes suites. La reine fut nommée Grâce au baptême, et le Saint-Esprit remplit dès ce moment son cœur d'une consolation et d'une suavité qu'il ne fait sentir qu'aux âmes qu'il possède absolument. Pour la princesse Marie, en exerçant un si saint ministère elle fut tellement enflammée de l'amour divin que dès lors elle se regarda comme un personne consacrée à Dieu, et à qui tout commerce avec le monde devait être désormais interdit. A peine eut-elle baptisé la reine qu'elle alla trouver le P. de Cespédez, se prosterna en sa présence au pied de l'autel, fit vœu de chasteté perpé-

tuelle, et dès le même jour parut dans Ozaca avec toutes les marques des personnes qui ont renoncé au monde.

Quelque temps après le roi de Tango, de retour à Ozaca, fut bien surpris d'apprendre ce qui s'était passé : il conçut qu'il n'en fallait pas davantage pour le perdre auprès de l'empereur; il commença par déclarer à la reine et à toute sa cour qu'il fallait songer à abjurer au plus tôt une religion qui le choquait, et que l'empereur avait proscrite. Lorsqu'il vit que ni ses représentations ni ses menaces n'avaient aucun effet il n'est point de mauvais traitemens qu'il ne mît en usage pour se faire obéir : la reine fut encore moins épargnée que les autres, et l'on peut dire que son barbare époux la fit souffrir à proportion de l'amour passionné qu'il lui portait. Mais ce prince trouva partout une constance qui le déconcerta : alors voyant qu'à ses fureurs on n'opposait qu'une patience invincible et une douceur inaltérable, les armes lui tombèrent des mains; il se lassa de tourmenter des personnes que dans le fond il ne pouvait se défendre d'aimer et d'estimer, et il prit le parti de dissimuler : un miracle, dont Dieu récompensa la ferveur et la foi de ces illustres chrétiens, y contribua pour beaucoup. Un des enfans du roi étant à l'extrémité la reine pria la princesse Marie de le baptiser en secret : la princesse le fit, et aussitôt l'enfant, qui était moribond, se trouva en parfaite santé.



LIVRE SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Les princes chrétiens protègent les missionnaires. — Apostasie du roi de Bungo : il publie des édits contre la religion chrétienne. Il est fort mal reçu de l'empereur. Il fait mourir quelques chrétiens. — Réponse hardie d'une dame chrétienne. — Constance de la reine douairière et de deux princesses de Bungo. — Nouveaux édits de l'empereur contre les missionnaires. — Ucondono est envoyé au royaume de Canga. — Retour des ambassadeurs de Rome. Ils arrivent à Goa. — Le P. Valégnan nommé ambassadeur du vice-roi des Indes vers l'empereur du Japon. — Les ambassadeurs prennent terre à Nangazaqui. Joie que cause leur arrivée à toute cette église. — Le voyage du P. Valégnan à la cour est retardé. — Le Bandoue conquis par l'empereur. — Ce prince donne sujet d'espérer le rétablissement des missionnaires. — Mort du premier jésuite japonnais. — Le roi d'Arima achève par un coup d'autorité l'entière conversion de ses sujets. — Le roi de Firando fait empoisonner six missionnaires. — L'empereur forme le projet de conquérir la Chine. — Desseins cachés sous ce vaste projet. — L'empereur se laisse prévenir contre l'ambassade du vice-roi des Indes. — Le P. Valégnan part pour la cour; il s'arrête à Muro, où il est visité par tous les grands de l'empire. — Le roi de Bungo réconcilié à l'Eglise. — Le P. Valégnan est reçu à Méaco avec beaucoup de distinction. Son entrée publique et sa première audience. — L'empereur régale magnifiquement les ambassadeurs, et leur fait de beaux présens. — Concours extraordinaire chez les ambassadeurs à Méaco et à Ozaca. — Le P. Valégnan à Firando. — Ferveur de la princesse de Firando. — Le roi d'Arima, le prince d'Omura et le roi de Bungo reçoivent les présens de sa sainteté. — Les quatre ambassadeurs de Rome entrent au noviciat des jésuites malgré l'opposition de leurs familles. — On renouvelle les défiances de l'empereur au sujet de l'ambassade du vice-roi des Indes. — Ferveur des fidèles à l'occasion de quelques apparences d'une persécution prochaine. — Ce prince s'adoucit et répond au vice-roi des Indes. — Préparatifs pour la guerre de Corée. — L'empereur donne à son neveu l'investiture de l'empire, et prend le nom de Tayco-Sama. — Chasse magnifique. — Description de la Corée. — Le grand amiral Tsucamidono fait la première descente en Corée. Deux forteresses prises d'assaut; bataille gagnée; Sior, capitale du pays, assiégée; le roi de Corée défait; réduction de Sior; fuite du roi de Corée. — La passion d'une Castillane met la religion en grand danger. — La justice divine en tire une prompte vengeance. — Conversion du roi d'Inga. — L'empereur laisse ses armées manquer de tout. — Les Chinois passent en Corée : ils sont défaits; leur général est pris. — Trahison et nouvelle défaite des Chinois. — Lâcheté de Joscimon, roi de Bungo. — Nouveaux avantages du roi de Fingo sur les Chinois. — Traité de paix. — Le roi de Bungo dépouillé de ses états.

LIVRE SEPTIÈME.

[1588] L'édit de proscription contre les missionnaires et la disgrâce du généralissime ayant été aussi mal reçus du public que nous avons vu, on avait tout sujet de croire que l'empereur se contenterait de soutenir à l'extérieur ses premières démarches, et que pour peu qu'on se comportât avec discrétion les affaires de la religion iraient comme auparavant : Dieu permit que les premières années ces conjonctures se trouvassent justes, et jamais le christianisme n'avait été plus florissant qu'il le fût jamais. Le P. Organtin s'était transporté dans l'île du Junogima pour y fournir à la troupe d'Ucondono les secours spirituels qui dépendaient de son ministère, et ce père a marqué dans ses lettres que cette île, dont tous les habitans étaient confesseurs de Jésus-Christ, lui semblait la plus belle image qu'on pût se former d'un paradis sur la terre. Le roi d'Arima, le prince Jean d'Amacusa, le prince Sanchez d'Omura, la princesse Madelaine Camisama, sa mère, tous les autres princes et seigneurs chrétiens étaient dans la disposition de tout sacrifier à leur foi, et la manière éclatante dont ils se dé-

claraient protecteurs d'une religion que l'empereur avait entrepris d'abolir fut pour les infidèles un motif de l'embrasser, auquel plusieurs ne résistèrent point.

Le seul royaume de Bungo était dans la désolation : le roi Constantin Joscimon depuis son baptême jusqu'après la mort du feu roi son père s'était comporté en prince véritablement chrétien; il ne fut pas même ébranlé par le changement de l'empereur, et nulle considération ne put l'empêcher de recevoir dans ses états plusieurs missionnaires. Mais cette ferveur dura peu : ce prince était gouverné par son oncle Cicatondono, et ce seigneur ne pouvait pardonner aux chrétiens que sa sœur eût été répudiée par le feu roi à leur sujet. Comme il connaissait l'esprit changeant de son neveu il ne se donna pas d'abord beaucoup de peine pour l'amener à ses vues, persuadé que le temps ferait plus que tous ses efforts ne pourraient faire; il ne se trompa point, et il ne tarda pas beaucoup à s'apercevoir du relâchement dans la piété du roi : alors il lui représenta vivement les malheurs auxquels il s'exposait s'il continuait de professer une religion défendue. Dès qu'il le vit intimidé il lui dit que l'unique moyen qui lui restait de mettre sa couronne et peut-être sa vie en sûreté était de chasser les missionnaires des terres de son obéissance : un autre jour il lui remontra qu'il ne pouvait trop s'étudier à effacer de l'esprit de l'empereur

les préjugés que ce prince avait sans doute conçus contre sa famille, la plus déclarée de tout temps en faveur du christianisme; que pour cela il fallait qu'il se résolût à faire un coup d'éclat; que l'occasion s'en présentait naturellement puisqu'il y avait depuis peu un édit impérial pour faire prêter un nouveau serment de fidélité à Cambacundono; que s'il voulait gagner les bonnes grâces de ce prince il n'avait qu'à obliger tous ses sujets à faire ce serment sur les camis et les fotoques.

Le roi eut quelque peine à aller si loin; il se laissa pourtant entraîner, et permit à Cicatondono de faire tout ce qu'il voulut : ce n'était pas tant aux chrétiens en général qu'à Paul Scingandono qu'en voulait l'oncle du roi. Scingandono était bien aussi puissant que l'avait jamais été Cicatondono, et peu de temps avant son baptême le roi Civandono, qui l'aimait tendrement, lui avait fait épouser une de ses nièces : d'ailleurs ce seigneur passait pour un des hommes les plus braves du Japon, et il était regardé sur ce pied-là à la cour impériale. Tant de mérite et de puissance portaient ombrage à Cicatondono, et la religion ne fut guère qu'un prétexte pour cacher une jalousie violente que Cicatondono avait conçue contre un homme qui le couvrait; aussi dans le refus que firent tous les fidèles de prêter le serment impie qu'on exigeait d'eux on ne s'en prit d'abord qu'à Scingandono : sa perte fut résolue,

et l'on commençait à procéder contre lui lorsque le peuple s'étant mis à murmurer on appréhenda une révolte.

Outre cela une des sœurs du roi, que les relations du Japon nomment la princesse Maxence, avertit le prince son frère qu'il risquait beaucoup en s'obstinant à pousser un homme qui avait pour lui le peuple et les gens de guerre; que quand on viendrait à bout de le perdre sa mort serait peut-être vengée par celui même à qui on voudrait persuader qu'on l'aurait immolé; que l'empereur estimait les braves gens, et faisait surtout grand cas de Scingandono; que sans doute il trouverait mauvais qu'on eût fait sans son ordre le procès à un des plus grands capitaines de l'empire; qu'on allait être étrangement surpris quand on apprendrait que le roi de Bungo persécutait les chrétiens, qui vivaient en paix partout ailleurs, même sous les yeux et jusque dans la cour de l'empereur; qu'il paraîtrait étrange que le fils du plus grand zélateur que le christianisme eût jamais eu au Japon donnât aux idolâtres l'exemple de répandre le sang des chrétiens, et que ses premiers coups portassent sur un homme qui était son cousin germain, et qui faisait l'ornement de sa cour: des avis si judicieux, donnés par une sœur à un prince dont le plus grand défaut était la légèreté, eurent dans le moment tout l'effet qu'ils devaient naturellement avoir; mais une mortification que reçut le roi peu de

temps après ayant mis ce prince de mauvaise humeur il revint bientôt à son premier dessein.

[1589] L'empereur pour goûter les plus doux fruits de ses conquêtes prenait plaisir à mander de temps en temps à sa cour les souverains qu'il venait de subjuguer : le roi de Bungo fut appelé à Ozaca, et y parut avec une petite idole pendue au cou : c'était pour déférer à un édit impérial qui venait d'être publié; mais tout le monde lui tourna le dos, et l'empereur même fut le premier à le punir de son indigne déférence; il le reçut fort mal en même temps qu'il comblait d'honnêtetés et de caresses le roi d'Arima et le prince d'Omura, qui au lieu d'une idole portaient au cou une croix d'or. Il y eut plus; dans une lettre que le roi de Bungo avait reçue d'un frère de l'empereur le secrétaire avait inséré qu'il ne manquât pas d'obliger Scingandono à abjurer le christianisme. Joscimon, qui croyait Scingandono fort mal dans l'esprit de Cambacundono, en parla désavantageusement; mais il fut bien surpris lorsque l'empereur lui dit qu'il était un sot, et qu'il ne savait pas connaître les gens de mérite. Après cet affront le roi, couvert d'opprobres et le dépit dans le cœur, ne tarda pas à se retirer d'une cour où il était la risée de tout le monde, et dès qu'il fut de retour dans ses états il envoya le prince son fils avec un nombreux cortége à Ozaca. Le jeune prince ne fut pas mal reçu; mais de tous ceux de sa suite l'empereur ne distingua

que Scingandono; Cicatondono ne fut pas seulement regardé : le roi l'ayant appris son chagrin redoubla, et lui fit naître une jalousie si furieuse contre Scingandono qu'il prit encore une fois la résolution de s'en défaire; il est vrai qu'il en fut encore détourné par les mêmes raisons que la première fois; mais il déchargea son courroux sur quelques fidèles d'une condition moins relevée qu'il fit mourir : ainsi les premiers martyrs que la persécution du Japon ait donnés à l'Eglise périrent par l'ordre d'un roi chrétien.

Le premier de ces illustres confesseurs fut un vieillard qui avait long-temps servi sous le règne précédent : le feu roi, qui l'estimait, s'était donné la peine de l'instruire lui-même; il se nommait Joram Macama : on lui trancha la tête, et son corps fut exposé aux fourches; mais les chrétiens l'enlevèrent, et lui donnèrent une sépulture digne d'un confesseur de Jésus-Christ. Le roi fit ce qu'il put pour découvrir les auteurs de cet enlèvement; il n'y réussit pas, et il en fit porter la peine aux parens et à quelques amis du défunt, qui furent décapités. Un autre chrétien appelé Joachim, qui depuis le départ des missionnaires s'occupait avec Macama à fortifier la foi des fidèles, reçut la même récompense de son zèle : on ne put avoir son corps; mais celui de Macama fut secrètement transféré à Arima, où les fidèles lui rendirent tous les honneurs qui lui étaient dus. Le ciel fit en même temps connaître com-

bien la mort de ce vertueux catéchiste avait été précieuse devant Dieu : le délateur dont on s'était servi pour le perdre fut frappé peu de jours après d'un ulcère à la langue, qui, après la lui avoir rongée et pourrie jusqu'à la racine, le fit expirer dans les douleurs les plus aiguës, accompagnées d'une infection insupportable. Le sort d'un idolâtre fort entêté, et qui avait eu la confiscation du saint martyr, fut bien différent : à peine fut-il entré en possession du logis qu'avait occupé le saint martyr que, changé tout à coup en un autre homme, il n'eut point de repos qu'il n'eût été instruit et baptisé; ensuite se jugeant indigne d'habiter la maison d'un saint il en fit une chapelle, et alla se loger ailleurs.

Un prince du caractère dont était Joscimon est beaucoup plus à craindre qu'un tyran par la raison qu'un tyran parmi plusieurs mauvaises qualités en a d'ordinaire quelques bonnes, dont on ressent de temps en temps les effets, au lieu qu'un roi faible et inconstant se livrant toujours aux conseils des plus pernicieux de ses courtisans on peut dire qu'il a en quelque sorte tous leurs vices, et qu'il est capable de tout ce que chacun en particulier peut faire de mal. Cela parut évidemment dans le roi de Bungo; mais malgré tous ses efforts ce prince s'aperçut bientôt qu'il ne serait pas aisé d'exterminer le christianisme de ses états; l'action d'une femme de qualité l'en persuada d'une manière qui lui fut bien

sensible : cette dame parut un jour en public un chapelet au cou; le roi en colère lui demanda qui l'avait rendue si téméraire pour oser se montrer en cet état devant lui : « Seigneur, répondit-elle, c'est un présent que vous m'avez fait; je ne pensais pas qu'il y eût de l'insolence à se parer des bienfaits de son prince. »

La reine Julie, veuve de Civandono, et les princesses Thècle et Maxence, sœurs du roi, ne firent pas moins paraître de fermeté : Joscimon n'omit rien pour les engager à sacrifier aux idoles comme il faisait lui-même au grand scandale des fidèles, et il les menaça d'exil si elles ne se rendaient à ses instances; mais ces trois princesses déclarèrent ouvertement qu'il n'y avait rien qu'elles ne fussent dans la disposition de sacrifier à leur foi, et le roi n'osa les pousser : il alla plus loin à l'égard de Scingandono, et d'un autre grand seigneur nommé Léon; il confisqua leurs biens, et les réduisit à une extrême pauvreté qu'ils souffrirent avec joie.

Ce fut vers ce temps-là que l'empereur, sur la nouvelle de l'arrivée d'un navire portugais à Firando, renouvela ses ordres touchant l'embarquement des missionnaires. Dominique Montéro, qui commandait le vaisseau, ne crut pas pouvoir se charger de tant de monde, et envoya un de ses officiers à la cour pour obtenir que les pères attendissent une autre occasion : cet envoyé fut mal reçu, et pour toute réponse l'empereur

donna ordre qu'on renversât toutes les églises des territoires d'Ozaca, de Sacai et de Méaco. Les pères, craignant les suites de cet emportement du prince, songeaient déjà à se retirer dans des lieux où ils ne fussent pas si connus; mais le roi d'Arima leur fit dire qu'il ne souffrirait pas qu'ils sortissent de ses terres. A l'exemple de ce religieux prince tous les autres rois et seigneurs chrétiens retinrent chez eux leurs missionnaires sans craindre d'encourir l'indignation de l'empereur; le prince Jean d'Amacusa protesta même qu'il se croirait l'homme le plus heureux du monde s'il se voyait accablé sous les ruines de son église, et qu'au reste il en faudrait venir là avant que de faire la moindre insulte au vrai Dieu dans son île.

Les rois de Fingo et de Bugen, Tsucamidono et Condéra étaient toujours plus avant que personne dans les bonnes grâces de Cambacundono quoique déclarés et même zélés chrétiens : l'exemple d'Ucondono, que l'empereur trouvait fort à dire, l'obligeait sans doute à ne point chagriner son grand-amiral et le colonel-général de sa cavalerie, dont il savait bien qu'il ne réparerait pas aisément la perte. On eut même quelque sujet d'espérer qu'Ucondono allait rentrer en grâce; l'empereur en demanda un jour des nouvelles, et quelqu'un dit que selon toutes les apparences il s'était retiré dans quelques pays étrangers: le prince en témoigna du déplaisir,

et ajouta qu'Ucondono aurait pu ne se pas tant éloigner. Peu de jours après on assura l'empereur que ce seigneur était encore dans son île de Junogima : Cambacundono ordonna sur-le-champ qu'on le fît venir. Ucondono partit pour la cour dès qu'il eut reçu l'ordre : il fut très bien accueilli par l'empereur, qui l'envoya au royaume de Canga, situé à une des extrémités du Japon. Le prétexte de ce voyage était quelque affaire de la dernière importance à ce qu'on publia ; mais comme le roi de Canga reçut l'ordre de traiter Ucondono en exilé on vit bien que ce rappel et les feintes caresses de l'empereur n'avaient été qu'un piége pour tirer sans bruit ce seigneur du Ximo, où l'on appréhendait une révolte des chrétiens en sa faveur.

L'espérance que l'on conçut de l'ambassade du vice-roi des Indes dura plus long-temps. Pour bien expliquer de quoi il s'agissait il faut reprendre l'histoire de l'ambassade de Rome, que j'avais interrompue pour parler de ce qui s'était passé au Japon pendant le voyage des ambassadeurs. Nous avons dit que ces jeunes seigneurs s'embarquèrent à Lisbonne le dernier jour d'avril de l'année 1586 : ils eurent beaucoup à souffrir, surtout vers le Cap de Bonne-Espérance et l'île de Madagascar, où de furieuses tempêtes les mirent en grand danger de périr ; ensuite les vents leur manquèrent au Mozambic, où ils furent contraints de passer l'hiver. Ils se remirent en

mer au mois de mars de l'année 1587, pensèrent périr dès le lendemain de leur départ, et arrivèrent à Goa sur la fin du mois de mai.

Si le P. Valégnan, qui depuis quinze mois n'avait point entendu parler d'eux, fut ravi de les revoir en parfaite santé les tristes nouvelles qu'il leur apprit du Japon leur causèrent une douleur bien sensible : la révolution arrivée dans l'empire, Nobunanga tué par la faction d'un traître, Faxiba élevé à la souveraine puissance, le christianisme proscrit, le roi de Bungo et le prince d'Omura morts, le jeune roi de Bungo apostat, tout cela offrait à leurs yeux des objets bien affreux. Mais sans s'arrêter à d'inutiles regrets on songea tout de bon à remédier s'il était possible à un mal qui ne paraissait pas encore incurable. Le supérieur des jésuites du Japon avait mandé au P. Valégnan que l'unique moyen qu'il vît de regagner l'empereur était que le vice-roi lui envoyât une ambassade solennelle pour lui demander le renouvellement de ses anciennes bontés envers les missionnaires : le père proposa cet expédient à don Edouard de Menesez, qui gouvernait alors les Indes, et ce seigneur non seulement l'agréa, mais nomma le P. Valégnan lui-même pour son ambassadeur. On convint aussi que les ambassadeurs revenus de Rome accompagneraient le père à la cour de l'empereur afin que, Cambacundono apprenant d'eux sur quel pied était le christianisme en Europe, combien

les plus grands princes témoignaient de zèle pour l'étendre partout, le plaisir qu'il ferait à tant de souverains, dont l'estime et l'amitié ne devaient pas lui être indifférentes, ce fût pour lui un nouveau motif de reprendre ses premiers sentimens à l'égard de la loi chrétienne.

Les choses étant ainsi réglées on disposa tout pour l'ambassade : le vice-roi prépara de magnifiques présens, écrivit à l'empereur, et prit toutes les mesures qu'il jugea nécessaires pour faire réussir son entreprise. Le P. Valégnan et les ambassadeurs japonnais montèrent un vaisseau qui allait à Macao, où ils prirent terre au au mois d'août 1588. Le P. Valégnan écrivit de là à Cambacundono pour lui demander la permission de l'aller trouver en qualité d'ambassadeur du vice-roi des Indes : la réponse se trouva favorable, et après quelques retardemens qui se succédèrent les uns aux autres l'ambassadeur se remit en mer, et aborda au port de Nangazaqui le 27 juillet 1590.

La joie fut grande parmi les chrétiens à la nouvelle de cette arrivée. Le roi d'Arima, le prince d'Omura, plusieurs autres princes de la même maison, accoururent à Nangazaqui pour embrasser les ambassadeurs; plusieurs grands y vinrent de l'autre extrémité du Japon, et ce qui causa à ces jeunes seigneurs un plaisir non moins grand c'est le concours presque incroyable de peuple qui eut lieu à Nangazaqui. Ils apprirent aussi

que le saint aveugle Tobie s'était embarqué pour les venir embrasser, mais que son navire avait donné contre un écueil, où il s'était brisé, ce qui l'avait empêché de continuer sa route. Cet excellent ouvrier mourut peu de temps après à Sacai, où il était allé secourir cette église, destituée de pasteurs : il avait eu avant sa mort la consolation de convertir plusieurs idolâtres, et surtout un bonze de grande réputation. Quand les ambassadeurs se furent un peu délassés le prince de Fiunga et le prince d'Arima écrivirent au pape Sixte V une lettre où, après avoir fait à sa sainteté le récit de diverses aventures de leur voyage, ils lui rendaient de très humbles actions de grâces de toutes les faveurs dont elle les avait comblés, comme ils avaient déjà fait de Macao et du Mozambic. Le saint père leur fit réponse avec une bonté véritablement paternelle qu'il avait particulièrement recommandé à Dieu leur voyage, et que la nouvelle de leur heureuse arrivée au Japon lui avait été fort agréable. Ils écrivirent aussi au roi catholique, dont ils avaient éprouvé la libéralité jusqu'à leur débarquement à Nangazaqui, et à plusieurs princes et seigneurs chrétiens dont ils avaient reçu des marques particulières d'estime et d'amitié.

Cependant le P. Valégnan écrivit encore à l'empereur pour savoir en quel temps sa majesté souhaitait lui donner audience, et ce prince répondit que l'ambassadeur du vice-roi des Indes

serait le bien-venu en tout temps. Sur cela le père se disposait à partir lorsqu'il reçut avis des rois de Fingo et de Bugen de ne se point presser; que plusieurs grandes affaires embarrassaient l'empereur, et qu'il fallait attendre qu'elles fussent terminées avant de se présenter devant lui; enfin qu'eux-mêmes étaient obligés de se transporter au royaume de Bandoue, et que le succès de l'ambassade dépendant de leur présence il semblait à propos qu'on attendît leur retour. Le père suivit ce conseil. Il reçut en même temps des lettres de civilité d'un grand nombre de personnes de distinction : Riusa, gouverneur de Sacai, père du roi de Fingo, et la reine sa belle-fille lui envoyèrent même de fort beaux présens, des provisions en abondance; mais ce qui le consola plus que tout le reste c'est qu'il apprit que le roi de Bungo était touché de Dieu, et désirait vivement rentrer dans le sein de l'Eglise, et cette nouvelle lui fut bientôt confirmée par le roi lui-même, qui lui demandait des missionnaires pour ses états.

Ce qui occupait alors l'empereur était la conquête du Bandoue : on comprend sous ce nom huit ou neuf royaumes, dont je n'ai pu trouver nulle part la situation. Les historiens qui parlent du Japon disent que c'est un canton des plus froids de ces îles, et ils nous le représentent toujours comme fort éloigné de tous les endroits où les missionnaires avaient quelque établisse-

ment. Pour se préparer à cette expédition Cambacundono fit des levées prodigieuses, et parce qu'il était dangereux de dégarnir le centre de l'empire et les nouvelles conquêtes tandis que toutes les forces de l'état seraient occupées ailleurs ce prince s'était étudié de longue main à ruiner tantôt par des tributs et tantôt par des dépenses excessives les grands, sur lesquels il ne pouvait pas bien compter : il trouva aussi moyen de désarmer presque tous les particuliers, après quoi il mit sur pied une armée de deux cent mille hommes, et marcha en personne du côté du Bandoue. Foyendono, à qui toute cette contrée obéissait, ne se voyant pas en état de tenir la campagne contre un ennemi si puissant, prit le parti de garnir de bonnes troupes et de toutes sortes de provisions ses forteresses, dont le nombre était considérable. Il espérait encore que l'hiver qui approchait ferait périr une bonne partie de l'armée impériale, et obligerait bientôt l'empereur à se retirer : mais Cambacundono avait plus d'une ressource; ses présens et ses promesses lui ouvrirent un assez bon nombre des forteresses du Bandoue : il en surprit quelques-unes, il en força d'autres; enfin en moins de deux campagnes Foyendono se trouva sans un pouce de terre.

Cette conquête fut bientôt suivie de la réduction du Quanto, autre grand pays qui contient neuf royaumes; et tant d'heureux succès qui terminaient la conquête de tout le Japon firent sur

l'esprit de l'empereur l'impression que l'on avait bien prévue : ce prince était d'une affabilité dont ceux qui connaissaient son humeur atrabilaire étaient surpris, et l'on crut plus que jamais pouvoir se flatter du rétablissement des missionnaires ; on remarqua qu'il ne donnait à personne les maisons que ces pères avaient eues à Ozaca, à Sacai et à Méaco, contre l'ordinaire des biens confisqués, et divers traits qui lui échappèrent donnèrent à penser qu'il reconnaissait sa précipitation dans tout ce qu'il avait fait contre les chrétiens. Un jour qu'on célébrait à Ozaca quelque grande fête en l'honneur d'une idole Cambacundono rencontra dans le palais une fille d'honneur de l'impératrice : il savait que cette demoiselle était chrétienne ; il l'appela et lui dit : « Je sais bien que vous autres chrétiennes « vous ne prenez pas grand plaisir à nos solen- « nités, car vos docteurs ne les approuvent pas. » Il continua ensuite à s'entretenir quelque temps avec la demoiselle sur sa religion et sur le bannissement des missionnaires , et il lui échappa de dire : Il est vrai que j'ai été un peu trop vite. L'impératrice qui n'était pas loin s'approcha aussitôt, et dit qu'effectivement on n'avait pas approuvé qu'il eût traité si rudement des étrangers dont personne ne se plaignait. Alors l'empereur, qui se rendait quelquefois justice, mais qui n'était pas bien aise que d'autres désapprouvassent sa conduite, fit tout à coup paraître un

visage sévère, et reprit brusquement : *Après tout j'ai fait ce que je devais*. Et tout le monde se tut.

Un autre jour ce prince conversant avec Riusa, gouverneur de Sacai, lui demanda si les docteurs européens étaient partis du Japon : « Le vaisseau « est encore à l'ancre, répondit Riusa. Laurent, « reprit l'empereur, partira-t-il avec les autres? « Hé quoi, sire! repartit Riusa; il est si vieux « que le moindre changement d'air le ferait mou- « rir. Vous avez raison, répliqua l'empereur; il « ne convient pas qu'à son âge il quitte son air « natal. » Laurent avait été plus que personne dans la familiarité de Cambacundono, qui prenait plaisir avant la persécution à s'entretenir en particulier avec ce religieux; il lui disait même souvent en lui mettant la main sur l'épaule : « Je « me fais chrétien tout à l'heure si vous me vou- « lez passer certain article : vous m'entendez. « Pourquoi non, reprenait en riant le mission- « naire; gardez vos femmes et faites-vous bapti- « ser. Mauvais chrétien ou adorateur des idoles « vous serez également damné; mais les Japon- « nais, qui vous verront adorer au moins à l'exté- « rieur le Dieu des chrétiens, embrasseront tous « le christianisme, et seront pour la plupart de « bons chrétiens. »

Ce saint religieux mourut environ deux ans après : il avait le premier des Japonnais embrassé l'institut de S. Ignace, et la compagnie de Jé-

sus l'a toujours regardé avec justice comme un de ses plus dignes enfans. On peut dire qu'aucun missionnaire n'a travaillé au Japon avec plus de fruit : il fut toujours, même depuis la persécution, en une très grande estime à la cour, où sa naissance, sa vertu, son éloquence, les bénédictions que le ciel répandait sur ses travaux le faisaient regarder comme un homme extraordinaire. Il mourut en saint après avoir vécu en apôtre. Je ne trouve point qu'il ait été fait prêtre avant sa mort; cependant il est constant qu'il avait été reçu sur le même pied que le P. Louis Almeida, qui alla quelques années avant sa mort recevoir les ordres à Méaco, comme nous l'avons dit ailleurs.

Les dispositions favorables où paraissait être l'empereur à l'égard du christianisme, et surtout l'accueil qu'il avait fait, ainsi que je l'ai dit, au roi d'Arima et au prince d'Omura engagèrent le premier de ces deux princes à travailler de toutes ses forces à étendre de plus en plus la foi dans ses états. Il apprit que deux missionnaires travaillaient infatigablement dans une ville de son domaine appelée Migra, et ne retiraient presque aucun fruit de leurs travaux, parce que les bonzes qui y étaient fort puissans détournaient les infidèles d'embrasser la religion chrétienne : le roi, qui avait fait des défenses très expresses de s'opposer à la publication de l'Evangile, fut choqué de l'insolence des bonzes

de Migra; il fit appeler leur supérieur, et le regardant d'un œil sévère, « Savez-vous bien, lui « dit-il, vous et vos confrères, que je suis chré« tien, et si vous ne l'ignorez pas qui vous a ins« piré la hardiesse de traverser les progrès d'une « loi que votre roi professe? » Il lui déclara ensuite que tous leurs biens étaient confisqués, et qu'il allait aviser de quel supplice il punirait leur insolence. On commença en effet à procéder contre les bonzes; mais les missionnaires demandèrent et obtinrent la grâce de ces malheureux, qui charmés de cette générosité se convertirent tous, et attirèrent au christianisme plus de deux mille personnes. Le roi d'Arima eut encore la consolation de voir entrer dans le sein de l'Eglise la princesse d'Isafay, sa sœur, une des idolâtres les plus obstinées qui fût au Japon, et qui s'était long-temps opposée à la conversion du prince son fils, que le roi faisait instruire; mais enfin la grâce plus puissante que l'obstination de la princesse triompha en même temps de la mère et du fils, et leur changement fut très utile à leurs vassaux.

Il s'en fallait bien que les affaires du christianisme allassent aussi bien dans le Firando que dans les états du roi d'Arima: le roi de Firando, assez porté de lui-même à persécuter les chrétiens, et persuadé qu'il ne désobligerait pas l'empereur en les maltraitant plus que jamais, était bien résolu de les pousser à toute outrance; il n'osait

cependant pas chasser les missionnaires de crainte que les Portugais n'abandonnassent ses ports; d'ailleurs le prince Jérôme, fils du feu prince Antoine, dans les terres de qui ils étaient, n'eût pas souffert qu'on usât de violence à leur égard: il jugea qu'il valait mieux s'en défaire sans bruit, et il fit empoisonner deux jésuites qui se trouvèrent seuls dans le royaume : l'un mourut sur-le-champ; il était Castillan, de Medina del Campo, et se nommait le P. François Carion. L'autre, appelé le P. Théodose Martel ou Manteles, était de Liége : il tomba dans une langueur accompagnée des douleurs les plus aiguës, dont il mourut à Malaca après trois ans de souffrances. A la place de ces deux ouvriers évangéliques on en substitua quatre autres; le P. Georges Carvahal, Portugais, le P. Joseph Furnaletti, Vénitien, qui avait longtemps travaillé à soutenir la foi des chrétiens du Gotto, et qui avait même fort adouci en leur faveur l'usurpateur de cette couronne; je n'ai pas trouvé le nom des deux autres. Ils eurent bientôt le même sort que leurs prédécesseurs, et le Firando demeura quelque temps sans missionnaires.

Voilà quelle était de tous côtés la situation de la religion et de l'état dans le Japon lorsque l'empereur, qui voyait toute l'étendue de ces îles soumises à ses lois, résolut de porter la guerre dans les pays étrangers plus pour éterniser son nom en faisant ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait fait que dans l'espérance d'agran-

dir son empire. L'histoire ne dit point pour quel sujet ni sous quel prétexte ce prince déclara la guerre aux Chinois ; ce qui est certain c'est qu'après avoir fait construire une flotte prodigieuse il commença par se saisir de Nangazaqui, qu'il enleva sans façon et d'autorité au prince d'Omura, et où il mit un gouverneur impérial. Il s'assura aussi du port de Nangoya, qui n'est pas éloigné de Nangazaqui, en fit sa place d'armes, et toute cette côte parut en moins de rien couverte de ses vaisseaux.

Au reste le dessein de Cambacundono en faisant la guerre aux Chinois n'était pas si chimérique qu'il le semblait, et ce prince allait à ses fins par les détours d'une politique très bien concertée. Un ordre parfait régnait au Japon, et il paraissait bien alors que les Japonnais pour être pacifiques et tranquilles n'avaient besoin que d'être sous la domination d'un prince qui sût régner : les crimes étaient punis, la vertu récompensée, le mérite placé, les esprits remuans occupés, et à la réserve de la persécution qu'on faisait aux chrétiens personne n'avait lieu de se plaindre du gouvernement. L'empereur n'était pas aimé ; mais on le craignait, on l'estimait, et tout le monde était dans le devoir. Une chose inquiétait le monarque, plus à la vérité pour l'avenir que pour le présent, mais toujours assez pour troubler son repos et pour l'empêcher de goûter la douceur d'une si grande prospérité ; il

était convaincu que son autorité ne serait jamais bien établie qu'il ne fût venu à bout d'abolir la religion chrétienne, et il sentait bien que pour peu qu'il se relâchât de la persécuter elle prendrait bientôt le dessus : d'ailleurs sa passion dominante était de se faire mettre après sa mort au rang des dieux, et il comprenait que s'il vivait encore long-temps il ne se trouverait peut-être plus personne pour exécuter sa dernière volonté. Déjà presque tous les grands de sa cour et quantité de rois et de seigneurs très puissans professaient ou protégeaient le christianisme : pour s'en défaire il fallait qu'il ne parût nullement qu'il en eût le dessein; l'empereur crut que le meilleur moyen d'y réussir était d'employer tous les chrétiens au-dehors, et c'est en partie ce qui lui fit naître la pensée de faire la guerre à la Chine; il résolut donc de donner aux princes chrétiens la principale part dans cette expédition, et, poussant encore plus loin ses vues, il comprit qu'il arriverait de deux choses l'une, ou que son entreprise serait malheureuse, et qu'en ce cas tous les princes et seigneurs chrétiens y périraient; ou que ces seigneurs feraient des conquêtes, et qu'alors il leur abandonnerait les fruits de leurs victoires en échange des domaines qu'ils possédaient au Japon, et dont il gratifierait ses créatures. On s'aperçut même dans la suite qu'il lui était assez indifférent que la guerre de la Chine réussît ou non, et que son ambition, qui n'agissait en lui que

par saillies, avait dans le fond moins de part à la guerre qu'il avait entreprise que les raisons que j'ai dites.

Il est bien vrai néanmoins que Cambacundono, qui ne s'occupait le plus souvent l'imagination que de ses vastes desseins, et qui pensait déjà voir une bonne partie de l'Orient à ses pieds, devint si rempli de lui-même et si fastueux que l'ambassade du vice-roi des Indes, qui d'abord l'avait assez flatté, commença de lui paraître moins avantageuse à sa gloire. Il s'avisa même de révoquer en doute que le P. Valégnan fût véritablement envoyé du vice-roi; il parut persuadé que c'était une adresse des missionnaires pour rentrer dans ses bonnes grâces, et l'on eut bien de la peine à lui ôter cette pensée de l'esprit. Enfin tandis qu'on faisait les préparatifs de la guerre de la Chine il fit avertir le P. Valégnan qu'il pouvait venir à la cour, mais à condition qu'il ne parlerait point du rétablissement des missionnaires. Condéra, roi de Bugen, voulut tenter de faire révoquer cette condition; mais l'empereur le trouva fort mauvais, et lui dit en colère : « Vous devriez vous « souvenir que je ne vous ai pas fait tout le bien « que j'avais dessein de vous faire, et cela parce « que vous faites profession d'une secte qui ne me « plaît pas. »

Le P. Valégnan, informé de tout ce qui se passait à la cour, et persuadé qu'il ne pouvait que perdre en différant de s'y rendre, se mit enfin en

marche au commencement de l'année 1591 avec les ambassadeurs de Rome et un train convenable à son caractère : dans tous les endroits où il passa il fut reçu des païens même avec des honneurs extraordinaires et une affection qu'il n'avait pas lieu de se promettre. Il trouva sur la frontière du Chicungo un gentilhomme de Togirondono, oncle du roi de Naugato : ce seigneur possédait une bonne partie du royaume de Chicungo, et il avait depuis peu reçu le baptême à la sollicitation de la princesse Maxence de Bungo, que l'empereur lui avait fait épouser. On peut aisément juger des marques d'amitié que le P. Valégnan et les quatre ambassadeurs reçurent en cette cour : on eût bien voulu les y retenir plus long-temps ; mais le père était pressé de se rendre auprès de l'empereur; néanmoins étant arrivé au port de Muro, qui n'est qu'à quatre ou cinq journées de Méaco, il apprit que les rois de Bugen et de Fingo, Condéra et Tsucamidono n'étaient point en cour, ce qui lui fit prendre la résolution de ne point avancer davantage qu'il n'eût reçu des nouvelles de ces deux princes.

C'était sur la fin de janvier, justement dans le temps auquel tous les rois et les grands seigneurs s'acheminaient à la cour pour y rendre leurs hommages à l'empereur. Ces princes, apprenant que les ambassadeurs revenus de Rome étaient à Muro, eurent la curiosité de les voir ; plusieurs même qui n'avaient point affaire en cour firent

exprès le voyage de Muro; et pendant deux mois que le P. Valégnan fut obligé d'y rester il s'y fit un concours extraordinaire de gens de la première qualité qui s'y rendirent de toutes les extrémités de l'empire. On ne se lassait point d'entendre les jeunes ambassadeurs parler des aventures de leurs voyages, de la magnificence des princes chrétiens de l'Europe, de ce qu'ils avaient vu en Espagne et en Italie, de ce qu'on leur avait dit de la cour de France et de celle de l'empereur, de la majesté du souverain pontife des chrétiens, de la manière auguste dont le service divin se fait à Rome et dans toutes les grandes églises; et comme tout cela donnait occasion à ces jeunes seigneurs de dire quelque chose de nos sacrés mystères ils en parlaient avec tant de grâce et de force qu'ils en pénétraient les cœurs les plus durs et les plus insensibles. Morindono, roi de Naugato, entre autres, ne les pouvait quitter; mais celui qui leur marqua un attachement plus sincère fut Damien Caynocami, fils de Simon Condéra, et déjà pourvu du royaume de Bugen: c'était un prince qui à l'âge de vingt-trois ans le disputait aux plus grands capitaines du Japon non seulement en bravoure, mais encore en sagesse et en habileté dans le métier de la guerre. Il avait été baptisé pendant la conquête du Ximo; et comme dès sa plus tendre enfance il n'avait presque pas quitté les armées il n'avait pu avoir la connaissance de bien des choses qui regardent

la religion, et il profita de cette occasion pour s'en instruire.

Constantin Joscimon, roi de Bungo, se rendit aussi bien que les autres au port de Muro; mais il parut devant les ambassadeurs plus pénitent que roi, et dans un état d'humiliation qui toucha tout le monde. De si grandes marques d'un retour sincère, les instances que fit ce prince pour recevoir l'absolution de ses péchés, et la mémoire du saint roi François Civandono, qui sans doute avait obtenu à son fils la grâce de sa conversion, déterminèrent le P. Valégnan à le réconcilier à l'Eglise. Enfin Ucondono vint du royaume de Canga à Muro pour saluer les ambassadeurs. Ils furent surpris de voir reluire sur son visage un air content que n'avaient point ceux à qui la fortune ne refusait rien. Ce grand homme leur protesta que le jour le plus heureux de sa vie avait été celui auquel il avait tout perdu pour Jésus-Christ : il proposa même alors de quitter le monde, et de se donner tout entier au service de Dieu; mais, parce qu'il avait encore sa femme et une famille qui demeureraient sans ressource, qu'étant plus jeune de beaucoup que l'empereur il y avait apparence que sa disgrâce ne durerait pas toujours, et qu'il pouvait rendre à Dieu des services bien plus essentiels en restant dans le monde qu'en le quittant, on lui conseilla de ne point penser à exécuter son dessein.

Ce qui retenait si long-temps le P. Valégnan

à Muro était la mort d'un fils unique et d'un frère de l'empereur; car outre que le deuil où était toute la cour impériale ne permettait pas qu'on y parût avec tant de pompe, Cambacundono avait conçu un si grand chagrin de ces pertes qu'on n'osait l'aborder; enfin après deux mois de retardement on avertit le père qu'il était temps de partir. Pendant son séjour à Muro un grand nombre de Portugais y étaient accourus pour rendre son ambassade plus célèbre, et ils lui firent en effet un si magnifique cortége que l'on n'avait jamais rien vu de semblable au Japon.

De Muro le P. Valégnan prit la route d'Ozaca, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence par les ordres de Condéra et d'un seigneur païen, qui servit le christianisme dans cette importante conjoncture comme aurait pu faire le plus zélé chrétien : il se nommait Maxita Yémondono, et il s'en faut bien que dans la suite il ait toujours été aussi favorable au christianisme. D'Ozaca les ambassadeurs allèrent jusqu'à Toba, qui n'est qu'à une lieue de Méaco; ils firent ce voyage sur des vaisseaux que leur avait envoyés un frère de l'empereur, et ils trouvèrent à Toba de magnifiques litières pour eux et des chevaux pour toute leur suite. Dès le lendemain de leur arrivée à Toba ils partirent en très bel ordre pour Méaco: les présens étaient portés devant eux, et tout était disposé avec tant de magnificence que le bruit s'en étant répandu partout les campagnes

furent en un moment couvertes d'un peuple infini, accouru pour voir une si belle marche.

L'empereur, à qui on en fit le récit, en fut si joyeux qu'on ne le reconnaissait plus, et il donna ordre qu'on n'omît rien pour faire à l'ambassadeur du vice-roi des Indes toutes les distinctions possibles. Le père à son arrivée à Méaco fut logé dans le plus magnifique hôtel de la ville: on mit les ambassadeurs de Rome dans le palais du roi de Fingo; on choisit les plus belles maisons du quartier pour les Portugais, et l'on posa à toutes les avenues des corps-de-garde pour empêcher qu'on n'y causât le moindre désordre. L'empereur ordonna encore que toutes les rues fussent nettoyées avec un grand soin pour le jour qu'il donnerait audience à l'ambassadeur, et il invita pour le même jour à un somptueux repas qu'il avait dessein de lui faire tous les rois et les grands qui se trouvèrent à la cour.

Le premier dimanche de carême on avertit l'ambassadeur que tout était prêt pour son entrée; alors tous ceux qui devaient l'accompagner se rendirent à son palais, d'où la marche commença en cet ordre : on voyait d'abord un beau genet d'Arabie couvert de velours incarnat, le harnais tout garni d'argent et les étriers dorés; deux jeunes palefreniers, revêtus de longues robes de soie et le turban en tête, tenaient ce superbe animal des deux côtés par la bride, et le conduisaient entre deux Portugais, montés sur de bons

chevaux et très bien mis. Le vice-roi des Indes avait envoyé deux chevaux arabes, mais il en était mort un en chemin : les pages suivaient, si richement vêtus et avec un air si noble qu'on les eût pris pour des princes. Ces pages précédaient immédiatement les quatre ambassadeurs revenus de Rome, habillés à l'européenne avec ces beaux habits de velours noir, garnis de larges passemens d'or, que le pape Grégoire XIII leur avait donnés ; ensuite venait le P. Valégnan, accompagné des PP. Diégo de Mesquita et Antoine Lopez, ses interprètes, tous trois avec l'habit de leur compagnie, et portés dans une litière la plus belle et la plus riche qu'on eût encore vue au Japon en de pareilles cérémonies : les Portugais à cheval, tout couverts d'or et de pierreries, fermaient la marche. On alla ainsi lentement jusqu'à la porte du palais impérial, où Daïnangandono, neveu de Cambacundono, et qui était déjà déclaré héritier présomptif de la couronne, reçut l'ambassadeur à la tête d'un fort grand nombre de princes et de seigneurs, et le conduisit dans la salle d'audience. L'empereur y était sur un trône extrêmement élevé et fort riche, tous les grands officiers de la couronne autour de lui, chacun dans son rang : le père entra, précédé d'un gentilhomme portugais qui portait la lettre du vice-roi, écrite sur un beau vélin enrichi d'or, scellée d'un cachet d'or et enfermée dans un petit coffre très bien travaillé. L'empereur commanda qu'on

lût tout haut la lettre, où le vice-roi n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait flatter l'ambition de Cambacundono, et l'engager par le motif de sa propre gloire à en user toujours avec les missionnaires comme il avait fait les premières années de son règne. Sur la fin de la lettre le vice-roi avait marqué les présens dont il avait chargé son ambassadeur : à mesure qu'on les nommait un Portugais les présentait, et l'empereur en parut extraordinairement satisfait.

Dès que cela fut fait le P. Valégnan, qui était resté au bout de la salle, fut conduit au pied du trône, et salua l'empereur, partie à l'européenne et partie à la japonnaise; ses deux truchemens en firent de même, puis les quatre ambassadeurs de Rome et tous les Portugais, cinq à cinq; après quoi chacun prit la place que le maître des cérémonies lui assigna. Ensuite on apporta du thé : la tasse fut d'abord portée à l'empereur, qui en goûta, et la présenta de sa main au P. Valégnan, à qui il fit donner sur-le-champ cent plaques d'argent et quatre habits de soie. Tous ceux de la suite du père reçurent aussi leurs présens, et l'empereur, s'étant levé de son siége, ordonna à son neveu de faire dîner les ambassadeurs, et de leur tenir compagnie avec tous les princes et seigneurs.

Après le repas Cambacundono rentra dans la salle où l'on avait servi, s'entretint assez long-temps avec le P. Valégnan, prit plaisir à entendre

raconter aux ambassadeurs de Rome les particularités de leur voyage et encore plus à les entendre chanter, car ils avaient appris la musique pendant leur voyage, et ils chantaient parfaitement bien; ils jouaient aussi de plusieurs instrumens dont on ne connaît point l'usage au Japon, et l'empereur parut charmé d'un petit concert que ces jeunes seigneurs firent en sa présence. Ce prince caressa fort le premier ambassadeur, prince de Fiunga, et lui témoigna qu'il serait bien aise de l'avoir à son service; mais le jeune prince lui déclara néttement, comme il l'écrivit depuis au P. Claude Aquaviva, qu'il avait dès son enfance été élevé par les pères de la compagnie de Jésus, et qu'il était résolu de ne les point quitter.

Le lendemain l'empereur partit pour le royaume de Boari, et fit dire au P. Valégnan que jusqu'à ce que les présens pour le vice-roi fussent prêts il pouvait rester où bon lui semblerait, à Méaco, à Ozaca, à Sacai, à Nangazaqui, en un mot partout où il jugerait à propos. Le père ne put se dispenser de faire quelque séjour à Méaco, où son palais ne désemplissait point du matin au soir : Daïnangandono, neveu et, comme je l'ai déjà dit, désigné successeur de l'empereur, les rois de Naugato et d'Ixe, le prince héritier de Canga, et quantité des plus grands seigneurs de l'empire lui rendirent visite. Le roi de Zeuxima, gendre du roi de Fingo, y alla comme

les autres; mais ce fut pour se faire instruire de nos mystères, et le P. Valégnan le baptisa en secret.

De Méaco le père retourna à Ozaca, et laissa dans la capitale le P. Rodriguez par l'ordre exprès de l'empereur, qui fit ce religieux son interprète. Il n'y eut pas moins de concours chez les ambassadeurs à Ozaca qu'il y en avait eu à Méaco: au reste la piété avait beaucoup plus de part que tout autre motif à cette prodigieuse affluence de monde; car comme le P. Valégnan et les jésuites qui l'accompagnaient disaient tous les jours publiquement la messe, ce qui ne se faisait depuis la persécution qu'en quelques endroits du Ximo, tout ce qu'il y avait de chrétiens dans les royaumes d'où les missionnaires étaient bannis ne faisaient point difficulté d'entreprendre des voyages, les uns de cinquante lieues, les autres de cent pour participer à nos divins mystères.

Deux princesses d'une grande vertu obligèrent le P. Valégnan à passer par Firando pour se rendre dans le royaume d'Arima : c'était la princesse Isabelle, veuve du feu prince Antoine dont nous avons tant parlé au commencement de cette histoire, et la princesse Mancie, femme du prince héritier de Firando. Celle-ci était fille du feu prince d'Omura, et on l'avait mariée au prince de Firando pour établir une bonne paix entre ces deux états. Sumitanda avait stipulé dans le contrat de mariage que sa fille aurait le libre

exercice de sa religion, et cette princesse s'était si bien soutenue dans cette cour, la plus mal disposée de tout le Japon à l'égard des chrétiens, que le vieux roi son beau-père disait quelquefois qu'il enrageait de voir une femme de dix-huit ans l'emporter sur lui, et qui avait plus de pouvoir pour augmenter le nombre des chrétiens que lui pour le diminuer.

Le P. Valégnan fut pourtant bien reçu du roi de Firando, qui le conduisit lui-même à l'oratoire de la princesse : dès qu'elle vit le serviteur de Dieu elle se jeta à ses pieds, et les arrosa de ses larmes, de quoi toute la cour fut extrêmement édifiée. Le père entendit ensuite la confession de la princesse, qui lui protesta qu'elle mourrait plutôt de la plus cruelle mort que de manquer de fidélité à Dieu. Elle ajouta que le feu prince son père, étant près de mourir, l'avait appelée en particulier, et lui avait témoigné son chagrin de la voir ainsi obligée à vivre dans une cour idolâtre : « C'est la nécessité de mes affaires, « continua-t-il, qui m'a obligé à contracter une « alliance si peu convenable ; mais au moins, « ma fille, je vous conjure par tout ce qui peut « faire impression sur votre cœur de garder in- « violablement à Dieu la fidélité que vous lui de- « vez. Ne serais-je pas bien dénaturée et bien « indigne des grâces que j'ai reçues du ciel, « ajouta cette admirable princesse, fondant tout « de nouveau en pleurs, si j'oubliais un seul

« moment mon devoir! » Le père admira une vertu si rare et une piété si solide; il fortifia la princesse dans ses bons sentimens, et la laissa remplie d'une consolation qui ne peut venir que du Saint-Esprit.

L'homme apostolique se servait ainsi de la liberté qu'il avait d'aller partout pour animer et fortifier la foi des fidèles. Enfin il se rendit à Arima pour y mettre entre les mains du roi les présens de sa sainteté : il ne tint pas à ce prince que tout le royaume ne prît part à cette fête; mais on lui conseilla de ne point faire tant d'éclat de peur d'irriter l'empereur. La cérémonie quoiqu'elle ne fût pas si publique n'en fut pas moins auguste : elle commença par une messe solennelle, qui fut chantée en musique, et à laquelle toute la cour et un fort grand peuple assistèrent. La messe finie le P. Valégnan quitta sa chasuble, prit un riche pluvial de brocart, que le pape Sixte V avait envoyé aux missionnaires du Japon, et s'assit devant le grand autel, le diacre et le sous-diacre à ses côtés. Aussitôt Cingina, ambassadeur du roi d'Arima, avec une suite nombreuse de gentilshommes, alla présenter le bref du saint père au prince, qui le reçut à genoux, le mit sur sa tête, ce qui est au Japon la plus grande marque de respect, et pria deux pères qui étaient auprès de lui de le lire en latin et en japonnais : cela fait le jeune ambassadeur vint prendre l'épée de la main du prêtre, la tira

de son fourreau, qui était de vermeil doré, et la tint haute. Le prince de Fiunga prit le chapeau, et le roi, s'étant approché de l'autel, se mit à genoux: le père se leva, et après avoir dit les prières accoutumées prit sur l'autel le reliquaire où était la vraie croix, et le mit au cou du roi en lui disant ces paroles: *accipe lignum sanctæ crucis,* etc. Il prit ensuite l'épée, la présenta au roi en disant: *accipe gladium,* etc.; il en fit de même du chapeau et de tout le reste. On ne peut dire l'effet que fit cette cérémonie sur tous ceux qui en furent les témoins: la reine et les princesses fondaient en larmes, et tous les assistans poussaient au ciel des soupirs qui interrompaient et attendrissaient le célébrant.

Après que les choses se furent ainsi passées à Arima le P. Valégnan et les ambassadeurs se transportèrent à la cour d'Omura, et ensuite à celle de Bungo, où les présens de sa sainteté furent reçus avec la même pompe et la même piété; après quoi les ambassadeurs, que rien ne retenait plus dans le siècle, ne différèrent pas un moment à entrer au noviciat de la compagnie de Jésus, comme ils s'y étaient engagés même avant de partir de Rome; car on assure que s'étant jetés un jour aux pieds du P. Aquaviva, général de la compagnie, ils le supplièrent avec de grandes instances de les admettre au nombre de ses enfans; l'assurèrent que s'ils obtenaient cette grâce ils se croiraient bien récompensés des fa-

tigues et des dangers qu'ils avaient essuyés pendant leur voyage, et ajoutèrent que toute leur ambition après avoir été les envoyés des princes vers le vicaire de Jésus-Christ serait d'être, selon l'expression de l'apôtre, les envoyés de Jésus-Christ même vers des peuples qui ne le connaissaient pas. Le père général leur répondit que son ordre se trouverait fort honoré d'avoir des sujets aussi distingués qu'eux par leur naissance, par leur mérite et par leur vertu; mais qu'il pouvait y avoir des raisons qu'il ne connaissait pas de s'opposer à leur dessein, et qu'il remettait au P. Valégnan à faire ce qui conviendrait quand ils seraient de retour au Japon. Le P. Valégnan avait trop de preuves de la solidité de leur vocation pour ne se pas rendre à leurs prières, et il les envoya tous quatre à l'île d'Amacusa, où l'on avait transféré le noviciat d'Arima; mais avant que ces fervens prosélytes fussent en possession de ce qui faisait depuis si long-temps l'objet de leurs voeux il en coûta de rudes combats aux deux principaux de la part de leurs mères : le prince de Fiunga triompha bientôt de la sienne, qui était venue exprès avec le prince Juste Ito, son cadet, pour s'opposer à son dessein. Il y eut plus, car le prince Juste fut si touché d'entendre son frère parler du bonheur qu'on goûte en portant sa croix pour Jésus-Christ qu'il déclara qu'il voulait suivre le même parti, et qu'il l'exécuta. Ainsi la pauvre princesse, qui n'avait

pas voulu faire à Dieu de bonne grâce le sacrifice d'un de ses fils, fut obligée de le lui faire comme malgré elle de tous les deux.

Michel Cingina eut plus de peine à venir à bout de la princesse sa mère, parce que le roi d'Arima se mit de la partie pour combattre sa constance: ce prince fit à son cousin des offres qui auraient pu tenter un courage moins ferme que le sien, et qui donnèrent une nouvelle activité aux oppositions de sa famille; mais rien ne put l'ébranler, et la princesse, qui avait de la religion, consentit enfin à ce que le seul fils qu'elle avait, et qui méritait si justement toute sa tendresse, se consacrât tout entier au salut des âmes.

Les chrétiens cependant étaient entre la crainte et l'espérance dans l'attente des fruits que produirait l'ambassade du vice-roi des Indes : les honneurs inouis que l'empereur avait faits au père Valégnan donnaient lieu de tout espérer; mais quand on vit qu'après bien du temps on ne parlait ni de rétablir les missionnaires, ni de permettre le libre exercice du christianisme, on commença fort à douter du succès de cette entreprise, qu'on avait regardée comme l'unique ressource de la religion dans l'empire. Enfin on ne s'aperçut que trop qu'on avait eu de bonnes raisons d'appréhender beaucoup. Iquinocami et Cangonocami, tous deux gouverneurs de Nangazaqui, avaient fait un grand accueil au

P. Valégnan à son arrivée au Japon, et ils trouvèrent fort mauvais que ce père ne se fût pas servi d'eux pour avoir accès à la cour : on eut beau leur représenter que la seule raison qui avait déterminé l'ambassadeur à s'adresser à d'autres était leur absence de la cour, ils n'écoutèrent rien. Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'il y avait dans leur procédé une mauvaise foi qui rendait leur ressentiment des plus injustes; car la raison pour laquelle ils ne s'étaient point trouvés à la cour lorsqu'il avait fallu parler à l'empereur en faveur de l'ambassade était que quelques jours auparavant, ayant vu Cambacundono fort prévenu contre l'ambassadeur, ils s'étaient retirés de peur qu'on ne les employât à solliciter, ce qu'ils ne voyaient nulle apparence de pouvoir obtenir; mais lorsqu'ils surent avec quelle distinction l'empereur avait reçu le P. Valégnan ils se repentirent fort d'avoir manqué une occasion d'être employés avec honneur, et au lieu de s'en prendre à eux-mêmes ils déchargèrent leur chagrin sur les chrétiens, qu'ils résolurent de perdre.

Pour cela ils projetèrent deux choses ; la première d'avertir l'empereur que tous les états des princes chrétiens du Ximo étaient remplis de missionnaires contre les défenses expresses de sa majesté; la seconde de persuader à ce prince que l'ambassade du vice-roi des Indes était supposée. Pour mieux réussir dans ce projet ils s'a-

dressèrent au fameux Tocun, qui employa tout son pouvoir et toute son industrie pour les seconder. En effet l'empereur fut prévenu, et il éclata en des menaces qui firent croire qu'il en allait venir aux dernières extrémités contre les chrétiens : c'était au commencement de 1592, et la cour était fort nombreuse, parce que la plupart des princes y étaient allés rendre hommage à l'empereur. Cette circonstance eut un fort mauvais effet; car ceux qui n'étaient pas affectionnés à la religion en prirent occasion de maltraiter les chrétiens. Le roi de Firando écrivit sur-le-champ qu'on obligeât la veuve du prince Antoine et ses enfans à faire sortir de leurs terres quelques jésuites qui y étaient. Le prince Jérôme, l'aîné de tous, répondit à celui qui lui intima l'ordre du roi que toute sa famille était disposée à tout risquer plutôt que de commettre une si grande lâcheté, et que bien loin de chasser de son domaine les missionnaires qui y étaient il y recevrait volontiers tous ceux qui voudraient s'y réfugier : en effet peu de temps après un des pères ayant été contraint de sortir du Gotto le prince Jérôme le retira chez lui.

Cependant le bruit se répandit de toutes parts que l'empereur, irrité plus que jamais contre les chrétiens, se disposait à les pousser à toute outrance, et comme la renommée grossit toujours les choses on publiait déjà que les rois d'Arima et de Fingo devaient être bannis, et qu'on allait

mettre tout à feu et à sang dans le Ximo. Les gouverneurs de Nangazaqui avaient grand soin de faire courir ces bruits, et l'un d'eux, qui était à la cour, manda à leur lieutenant de faire préparer beaucoup de logemens pour des troupes qu'il devait incessamment mener dans le Ximo. Enfin il n'y eut pas jusqu'aux jésuites de Méaco qui écrivirent de manière à faire juger que tout était perdu, sur quoi le P. Valégnan alla trouver le roi d'Arima et le prince d'Omura, et leur proposa de faire retirer ailleurs tous les religieux qui se trouvaient dans leurs états, afin que l'empereur, qui devait bientôt venir en personne dans le Ximo pour la guerre de la Chine, ne voyant rien qui marquât qu'on résistait à ses ordres, s'adoucît un peu en faveur des missionnaires. Les princes eurent bien de la peine à consentir à cette proposition; mais le P. Valégnan leur fit si bien concevoir qu'on risquait tout en tenant une autre conduite qu'ils se rendirent. Le séminaire d'Arima ne sortit point du royaume; mais on le transféra dans un lieu fort écarté et au milieu des bois; les autres établissemens que les pères avaient dans le pays et dans la principauté d'Omura furent transportés en l'île d'Amacusa.

Il y avait toute apparence que les choses n'en demeureraient pas là, et que l'on verrait bientôt répandre le sang des chrétiens lorsque les deux gouverneurs de Nangazaqui s'étant mis à molester les marchands portugais ceux-ci se plaignirent si

haut, et firent jouer tant de ressorts pour avoir accès auprès de l'empereur que les deux gouverneurs furent cassés; ils eurent même besoin de tout le crédit de leurs amis pour sauver leur vie. Toutefois l'empereur ne revenait point de ses soupçons contre l'ambassade du vice-roi des Indes, et un jour qu'il se trouva de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire il déclara qu'il ne ferait point de réponse. Guénifoin, gouverneur de Méaco, et l'ancien roi de Bugen, Simon Condéra, n'eurent pas plus tôt connaissance de cette disposition du prince qu'après avoir épié les momens où ils pouvaient lui parler sans rien craindre ils lui dirent que sa majesté avait un moyen sûr et bien naturel de savoir si véritablement le vice-roi avait envoyé le P. Valégnan au Japon en qualité d'ambassadeur; c'était de s'en informer sous main des Portugais de Macao et de Nangazaqui : « D'ailleurs, dirent-ils, où est-ce qu'un simple religieux aurait pris de quoi fournir aux frais d'un si long voyage, acheter de si rares présens et entretenir une si grande suite au hasard d'être découvert dans tous les ports où il lui a fallu passer? » Le P. Rodriguez, qui était présent et que l'empereur voyait assez volontiers, ajouta : « Si votre majesté veut encore s'assurer davantage du fait elle peut retenir en otage quelques-uns de nous jusqu'à ce qu'elle ait reçu des nouvelles du vice-roi. » Cambacundono goûta ces raisons, parla d'autre chose, et se fit apporter

les présens qu'il envoyait au vice-roi : ils furent trouvés magnifiques; c'était deux armures à la japonnaise, une espèce de hallebarde plus longue et mieux armée que les nôtres, et couverte d'un fourreau d'or d'un travail merveilleux, une épée et un poignard, aussi garnis très richement et de la plus fine trempe. Sur quoi quelques seigneurs ayant dit que c'était dommage d'envoyer des pièces si fines à des gens qui n'en connaissaient point le prix, « Je ne regarde point, dit l'empereur, à qui je donne, mais que c'est moi qui donne. »

Quelques jours après Guénifoin étant chez l'empereur ce prince lui demanda s'il jugeait à propos qu'on retînt en effet quelques missionnaires qui répondissent pour le P. Valégnan : Guénifoin répondit qu'il ne trouvait rien de mieux, et que plus on en retiendrait, plus on serait en assurance. *Vous avez raison,* reprit Cambacundono; *ayez soin que cela s'exécute.* Ainsi par une disposition admirable de la Providence, qui sait tirer le bien des plus grands maux, les défiances de ce prince, dont on avait sujet de tout craindre, servirent à augmenter le nombre des ouvriers de l'Evangile, ou du moins à donner occasion à plusieurs d'exercer plus librement leur ministère. Il restait néanmoins encore une difficulté à lever : on avait averti le P. Valégnan que la lettre de l'empereur au vice-roi contenait des termes fort durs, et marquait beaucoup de

hauteur; le père fit dire au secrétaire d'état qu'il ne s'en chargerait point. Mais on ne savait pas trop par quelle voie engager Cambacundono à en donner une autre : Guénifoin voulut bien encore prendre sur lui d'en parler à ce prince; il l'alla trouver, lui représenta que le vice-roi en avait usé trop honnêtement, et que son envoyé s'était trop sagement comporté pour mériter une réponse qui choquait l'un et témoignait du mécontentement de la conduite de l'autre : « Il y va, sire, ajouta-t-il, de votre gloire et de l'honneur de la nation de donner aux princes chrétiens une haute idée de votre sagesse et de votre modération dans une si grande fortune; d'ailleurs en offensant le vice-roi c'est le roi d'Espagne que vous choquez, et ce prince, qui a réuni en sa personne les deux plus vastes monarchies de l'univers, n'est pas ce me semble un ennemi qu'il faille se faire de gaieté de cœur. »

Comme Guénifoin était idolâtre il n'était point suspect à l'empereur, et pouvait plus librement lui parler en faveur des chrétiens : son discours fit impression, et Cambacundono fit écrire une autre lettre : il y marquait que les pères de la compagnie de Jésus s'étaient toujours comportés au Japon en gens de bien; qu'il estimait leur vertu, mais que leur religion ne pouvait s'accommoder avec les lois du pays, où, depuis qu'il n'y avait plus qu'un souverain, il fallait néces-

sairement un culte uniforme; qu'à cela près les Portugais le trouveraient toujours disposé à leur faire plaisir, et qu'il souhaitait que le commerce continuât entre les deux nations : qu'à cet effet il permettait à dix jésuites de demeurer à Nangazaqui, où ils auraient toute liberté d'exercer leurs fonctions ordinaires, et qu'il les prendrait même sous sa protection de peur qu'on ne les inquiétât, à condition toutefois qu'ils n'entreprendraient point de faire embrasser leur religion à ses sujets. Cette lettre fut rendue au P. Valégnan avec les présens de l'empereur, et ce père se disposa à partir par le premier vaisseau qui retournerait aux Indes.

L'empereur de son côté s'appliquait tout entier à la guerre contre les Chinois; il avait poussé sa fierté jusqu'à faire sommer l'empereur de la Chine de lui payer tribut, et, ce qui est encore plus étonnant, le monarque chinois lui avait envoyé un ambassadeur pour lui proposer un accommodement à l'amiable. Cambacundono, devenu plus intraitable par une conduite qui marquait tant de faiblesse, renvoya les ambassadeurs, et continua ses préparatifs : son armée ne fut d'abord que de quatre-vingt mille hommes choisis; il les partagea en quatre corps, dont le premier fut commandé par le roi de Fingo, Augustin Tsucamidono, grand amiral : sous ce général devaient servir les rois d'Arima et de Zeuxima, le prince d'Omura et le seigneur

d'Amacusa, le roi de Tamba et le prince son fils accompagnèrent aussi le grand amiral, mais en qualité de volontaires. Le jeune roi de Bugen eut le commandement de la seconde armée; les rois de Bungo et de Canga, Paul Scingandono et plusieurs autres seigneurs de marque étaient sous ses ordres; Iquinocami, je ne sais si c'était un des anciens gouverneurs de Nangazaqui, et Toronosuque, tous deux païens, commandaient les deux autres. Le rendez-vous général fut au port de Nangoya, et tandis que tout l'empire se remuait pour cette expédition tous les grands furent appelés à la cour, où ils se rendirent avec une extrême promptitude et dans l'équipage le plus superbe. Voici de quoi il s'agissait:

L'empereur, qui avait ou qui feignait d'avoir dessein de passer la mer en personne, fit publier que pendant son absence il voulait laisser un chef à l'empire; sur quoi il prit la résolution d'associer son neveu à la souveraine puissance, et il fut bien aise de rendre cette cérémonie la plus auguste et la plus authentique qu'il serait possible. La fête commença par une chasse dont la description, telle que je la trouve dans les mémoires que je suis, a quelque chose de si merveilleux que la fable n'a peut-être jamais été plus loin: aussi l'empereur, qui voulait que son règne renfermât et surpassât même toutes les merveilles des règnes précédens, ayant su que cent ans auparavant un dairi avait fait une chasse fort cé-

lèbre, prit à tâche d'en faire une qui enchérît sur celle-là. Plus de cent cinquante rois, tonos, ou grands officiers de la couronne, avec la suite la plus magnifique, accompagnèrent le monarque, et il fut pris au moins trente mille oiseaux de toutes les espèces. La chasse finie ce prince, qui ne se lassait point du spectacle de tant de souverains devenus ses vassaux et ses courtisans, retourna en triomphe à Méaco, et régla lui-même la marche : elle commençait par vingt mille hommes de pied richement couverts, qui portaient chacun au bout d'une canne dorée un oiseau pris à la chasse; ils étaient suivis d'une troupe de seigneurs à cheval, tous un oiseau de chasse sur le poing; après eux paraissaient vingt chevaux superbement enharnachés qu'on menait en lesse; ils précédaient deux litières ornées de fort beaux tapis; l'empereur venait ensuite dans un palanquin de la Chine, environné des rois et des grands de l'empire, dont les équipages fermaient la marche.

Dès qu'on fut arrivé à Méaco l'empereur déclara Daïnangandono, son neveu, son collègue à l'empire, et lui fit prendre le nom de Cambacundono; pour lui il se fit nommer Tayco-Sama, c'est à dire très haut et souverain seigneur. Il donna au nouveau monarque de très sages avis, et ne fit point difficulté de l'avertir qu'il se donnât bien de garde de prendre exemple sur lui : « La naissance et l'éducation, lui dit-il, m'ont

également manqué; mon élévation a été assez prompte, et il n'est pas possible qu'il ne me soit resté bien des défauts dont j'aurai de la peine à me défaire. » Tayco-Sama prit enfin congé de son neveu après lui avoir fait prêter serment de fidélité par tous les grands; puis il congédia tout le monde, et ordonna à ceux qui avaient quelque commandement dans l'armée de se rendre en diligence à Nangoya. Pour lui il s'arrêta à Fucimi ou Fuximi, qui n'est qu'à une lieue et demie de Méaco : il trouva ce pays fort à son gré, et il lui prit envie d'y bâtir une nouvelle ville; il en fit aussitôt tracer le plan, y posa la première pierre, et continua sa route vers Nangoya.

A son arrivée dans ce port il trouva sa flotte prête : le roi de Fingo comme grand amiral en prit le commandement, et toutes les troupes eurent ordre de passer dans l'île de Zeuxima, et d'y demeurer jusqu'à ce que le roi de Fingo, qui devait faire la première descente en Corée, leur eût fait commandement de les suivre. La Corée est une des plus grandes péninsules de l'Asie : (1) du côté du septentrion elle est jointe à la Tartarie et au Leauton, province de la Chine; elle n'est éloignée que de vingt-cinq lieues du Japon, et en quelques endroits de trois seulement de la Chine; sa longueur du septentrion au midi est de cent cinquante lieues, et sa plus grande lar-

(1) La Corée ne le cède guère en étendue à l'Italie.

geur de soixante : on y fait de fort beaux ouvrages en soie et en laine, et l'on y trouve presque toutes les commodités de la vie. Les habitans sont habiles; ils ont une langue particulière, et se conduisent selon les lois et les coutumes de la Chine, dont la Corée était autrefois tributaire. Depuis trente ou quarante ans les Tartares occidentaux et les Japonnais, après se l'être long-temps disputée par une très sanglante guerre, l'ont partagée entre eux, de sorte que ce grand pays est aujourd'hui partie sous la domination de l'empereur de la Chine, qui est souverain de la Tartarie occidentale, et partie sous celle de l'empereur du Japon. (1)

Tayco-Sama n'avait pas besoin de la Corée pour faire la guerre aux Chinois; mais les Coréens, puissans sur mer, auraient pu l'inquiéter, et d'ailleurs la Corée une fois conquise le Japon pouvait long-temps soutenir la guerre sans rien mettre du sien. L'empereur envoya donc demander au roi de Corée un passage sur ses terres pour mener son armée contre les Chinois, et sur le refus de ce prince le roi de Fingo eut ordre de mettre incessamment à la voile. Le trajet ne fut pas long, et les Japonnais mouillèrent sans peine au port de Fusançai : il y avait six mille hommes de garnison dans la place; les murailles, envi-

(1) La Corée est aujourd'hui toute entière sous la dépendance des Chinois; son roi est sur le même pied que les autres vassaux de l'empereur de la Chine, auquel il envoie chaque année un tribut.

ronnées de fossés très profonds et pleins d'eau, étaient garnies d'un nombre prodigieux de pièces d'artillerie, et depuis les fossés jusqu'à la grève on avait semé quantité de chausse-trapes pour enferrer la cavalerie. Tant de préparatifs n'aboutirent toutefois à rien; le grand amiral fit sa descente sans opposition, et à peine fut-il débarqué qu'il fit sommer le gouverneur de se rendre. Celui-ci fit réponse qu'il ne pouvait rien conclure sans en avoir donné avis au roi son maître, et le roi de Fingo ordonna l'assaut pour le lendemain; il commença à quatre heures du matin, et fut si vif qu'à huit heures les Japonnais se trouvèrent maîtres de tout, le gouverneur et presque toute la garnison ayant été passés au fil de l'épée. Foquinangi, autre forteresse à trois lieues de Fusançai, eut le même sort : le général japonnais parut le premier sur la muraille, et fut si bien secondé qu'après trois heures de combat, où il n'eut que cent hommes tués et quatre cents blessés, il remplit les fossés et les remparts de cinq mille morts, et se trouva maître d'une place que ses magasins rendaient la plus importante du pays; aussi après cette conquête, bien qu'il restât encore plusieurs forteresses en état de résister, tout se soumit, jusqu'à la capitale.

Le roi de Fingo, qui voulait profiter d'une consternation si générale, ne permit à ses troupes ni de se débander ni de piller, et les mena droit à Sior; c'est le nom de la capitale : l'armée

japonnaise arriva devant cette ville après avoir passé sur le ventre à vingt mille hommes qui s'étaient avancés pour la combattre; et le roi de Fingo se préparait à investir la place lorsqu'il apprit que Toronosuque avait passé la mer avec son corps de troupes, et marchait pour le joindre. L'empereur ayant un jour entendu quelqu'un qui louait fort Ucondono sur ce que depuis peu il avait gagné une bataille pour le roi de Canga, commanda qu'on le fît venir, le combla de caresses jusqu'à le faire manger en particulier avec lui, et depuis ce temps-là lui donnait tous les jours mille nouvelles marques d'estime et de confiance. Toronosuque, craignant peut-être les effets de la nouvelle faveur d'Ucondono, et jaloux de la réputation du grand amiral, demanda la permission de passer en Corée : pour l'obtenir plus aisément il fit dire par ses amis à l'empereur que le roi de Fingo sacrifiait les troupes à la passion qu'il avait pour la gloire, et qu'il était bon de lui donner un collègue qui, partageant son autorité, modérât un peu l'ardeur qu'il avait de vaincre à quelque prix que ce fût. Il obtint en effet ce qu'il souhaitait; mais comme son dessein était de se défaire de son rival il résolut de camper séparément, et de ne donner aucun secours au roi de Fingo, ni pour le siége de Sior, qu'il trouva commencé, ni pour aucune autre occasion, au cas que ce prince, comme il était aisé de le prévoir, fût attaqué.

En effet dès que le roi de Corée vit sa ville capitale pressée il revint tout à coup de l'assoupissement où il avait paru jusque là, et mit sur pied une armée de soixante-dix mille hommes, mais presque tout cavalerie. Toronosuque, à qui on en donna avis, changeant son premier projet, se mit aussitôt en devoir de prendre les devants sur le roi de Fingo pour faire l'avant-garde et avoir tout l'honneur de la victoire; mais celui qui avait la pointe de l'armée lui fit dire qu'il ne souffrirait jamais que personne marchât avant lui. Toronosuque fut choqué de cette conduite; toutefois il ne jugea pas à propos de se commettre avec un brave homme qui ne pouvait manquer d'être soutenu, et prit le parti de n'être que spectateur du combat. Le roi de Fingo ne laissa pas d'aller son chemin : il mit son armée en bataille, alla de rang en rang animer ses soldats, se montra à eux avec une assurance qui leur répondit de la victoire, et dès qu'il vit l'ennemi assez proche lui-même à la tête des bataillons il perça trois fois l'armée coréenne, en étendit huit mille hommes sur la place, et obligea le reste à chercher son salut dans la fuite.

Le roi de Corée se retira dans Sior; mais il n'y demeura qu'autant de temps qu'il en fallut pour brûler les magasins; il s'en alla ensuite jeter la consternation dans la Chine en y apprenant qu'en vingt-cinq jours vingt mille Japonnais avaient forcé deux places jusque là estimées impre-

nables, gagné deux batailles et conquis toute la Corée. Le roi de Fingo fut agréablement surpris lorsqu'au retour de la poursuite des fuyards, comme il se fut mis en devoir de donner une escalade à Sior, on vint lui en ouvrir les portes et lui offrir toutes sortes de rafraîchissemens dont il avait un extrême besoin : il entra donc dans la ville, qui ne souffrit rien, ni de l'insolence ni de l'avarice des victorieux; car le général et tous les chefs de cette armée, qui étaient chrétiens et qui n'avaient même presque point de soldats idolâtres, n'eurent aucune peine à contenir tout le monde dans le devoir, et une garnison de Coréens ne fût pas entrée plus paisiblement dans Sior que firent les troupes japonnaises après l'avoir conquis.

Tayco-Sama apprit des progrès si rapides avec une joie dont les premiers transports lui firent croire que la conquête de la Chine lui serait aisée pour peu qu'il secondât la fortune : il écrivit au roi de Fingo la lettre la plus obligeante, l'accompagna de fort beaux présens et de promesses encore plus magnifiques. Il donna ordre ensuite au jeune roi de Bugen et à Iquinocami de passer en Corée avec leurs troupes; mais il paraît par la suite que le roi de Fingo fut toujours comme le généralissime de toutes les quatre armées, du moins tout le fort de la guerre tomba sur lui, et il en eut tout l'honneur.

D'un autre côté au milieu de la joie publique

que causaient au Japon tant de victoires remportées par des chrétiens, les fidèles étaient abîmés dans la douleur. Tayco-Sama, qui s'était fait une idée d'héroïsme assez peu juste, et qui embrassait d'abord tout ce que son imagination lui offrait pour contenter son ambition effrénée, avant de se rendre à Nangoya, s'était avisé de mander au gouverneur des Philippines, don Gomès Pérez de Marinas, qu'il eût à le reconnaître désormais pour son souverain. Le gouverneur en habile homme écrivit à l'empereur qu'il avait reçu une lettre qu'on lui avait assuré être de sa majesté, mais qu'il n'avait pu le croire, et qu'il le priait de l'éclaircir sur ce point. Tayco-Sama, qui avait sans doute réfléchi sur l'irrégularité de son procédé, ne fit pas semblant de savoir de quoi on lui parlait, et la chose en demeura là. Mais à l'occasion de cette affaire il en arriva une autre qui eut des suites bien tristes.

Un Castillan avait eu à Nangazaqui un procès contre des Portugais, et l'avait perdu : pour se venger de ses parties il conçut un dessein qui fait bien voir de quoi est capable une passion qu'on ne réprime pas avec soin. Il se joignit au député du gouverneur des Philippines pour demander justice à l'empereur, et dans l'audience que ce prince leur donna ils lui firent entendre que les Portugais étaient maîtres de Nangazaqui, qu'eux seuls profitaient du commerce, qu'ils exerçaient de grandes violences contre les Japonnais,

et que malgré les édits de sa majesté ils protégeaient les missionnaires, qui étaient tous demeurés au Japon. Tayco-Sama avait trop d'esprit pour ne pas voir le ridicule de cette conduite des deux Castillans; mais il en profita, et il envoya un nouveau gouverneur à Nangazaqui pour informer contre les Portugais, avec ordre exprès de renverser la maison et l'église que les jésuites avaient dans ce port.

A la vérité le ciel ne tarda pas à tirer une vengeance éclatante d'un crime si noir. Le gouverneur de Nangazaqui examina l'affaire du marchand castillan, et s'aperçut qu'il avait surpris l'empereur : il en fut indigné, et il se préparait à en faire un exemple lorsqu'on trouva sur le bord de la mer le corps mort de ce malheureux. Il s'était mis sur un esquif pour aller à Saxuma; mais, un typhon l'ayant surpris, il fut en un moment englouti dans la mer. L'envoyé du gouverneur des Philippines n'eut pas un sort plus heureux; car comme il s'en retournait à Manille il fit un triste naufrage, et périt malheureusement.

Le roi d'Inga témoigna en cette occasion une grande droiture d'esprit; la retraite des princes d'Arima et de Fiunga, et plus encore quelques conversations qu'il eut avec l'aîné des princes de Fiunga avant qu'ils entrassent au noviciat de la compagnie de Jésus, l'avaient disposé à renoncer au culte des idoles. Le P. Valégnan, qui attendait toujours un vaisseau qui le portât aux Indes,

cultivait avec soin les bonnes dispositions du roi : il craignit avec raison que le procédé des Espagnols ne détruisît ce que la grâce avait commencé, d'autant plus que le roi d'Inga s'était trouvé chez l'empereur lorsque ce prince donna audience aux Castillans. Mais Dieu avait pris possession du cœur de cet illustre prosélyte ; ce prince démêla aisément les différens intérêts qui avaient causé un si furieux emportement ; il fut surtout extrêmement touché de la punition si prompte de l'auteur de toute cette intrigue ; mais ce qui acheva de le déterminer ce fut l'accomplissement d'une prophétie où il crut reconnaître le doigt de Dieu. L'empereur avait ordonné, comme je viens de le dire, qu'on rasât l'église des chrétiens : cette église était dédiée à la sainte Vierge, et les fidèles publièrent que Jésus-Christ ne manquerait pas de venger bientôt l'honneur de sa mère ; en effet on apprit peu de jours après que la mère de Tayco-Sama était morte à Méaco, et l'on sut qu'elle avait expiré le jour même que le sacrilége arrêt avait été signé à Nangoya. Cet événement fit une telle impression sur le roi d'Inga qu'il voulut que le P. Valégnan le baptisât avant de s'embarquer.

Pour revenir à la guerre de Corée les Japonnais, maîtres de presque toutes les places fortes, semblaient n'avoir plus rien qui les empêchât de s'établir solidement dans leurs conquêtes, et bientôt en effet ils en eussent été paisibles pos-

sesseurs si Tayco-Sama n'eût eu d'autre dessein que d'acquérir de la gloire et d'étendre les bornes de son empire; mais on ne fut pas long-temps à s'apercevoir que ce prince avait d'autres vues. Les Coréens en abandonnant les villes s'étaient retirés dans les forêts et sur les montagnes après avoir brûlé tout ce qu'ils n'avaient pu emporter des provisions nécessaires à la vie, de sorte que les Japonnais, ayant épuisé ce qu'ils en avaient apporté, et n'en recevant point du Japon, se trouvèrent bientôt dans une fort grande disette de tout. Ils firent savoir à la cour le besoin où ils étaient; mais on ne leur fit point de réponse : ils revinrent à la charge, et l'empereur, pour se délivrer de leur importunité, fit partir quelques navires assez mal équipés et encore plus mal fournis, qui tombèrent presque tous entre les mains des armateurs de Corée. Enfin la nécessité obligea les soldats à se débander pour vivre; mais tout autant que les Coréens en rencontraient ils les assommaient, et en assez peu de temps les quatre armées se trouvèrent réduites à la moitié.

Sur ces entrefaites arriva un officier chinois avec des troupes pour secourir les Coréens. Les quatre généraux japonnais s'étaient cantonnés aux quatre extrémités du pays, et avaient bâti des forts sur leur route pour se faciliter la retraite en cas de disgrace; le roi de Fingo avait choisi son poste le plus proche de la Chine, et faisait sa place d'armes d'une ville qu'on appelait Péan.

L'enceinte en était fort vaste, et elle était enfermée d'une muraille de pierre assez basse, mais si large que plusieurs cavaliers y pouvaient marcher de front. Le général chinois commença par assiéger Péan, et y donna d'abord un assaut assez vif. Grand nombre de Coréens l'étaient venus joindre, et lui avaient persuadé que les Japonnais, affaiblis par la faim et diminués de la moitié, ne feraient qu'une faible résistance : effectivement le commencement du combat fut favorable aux Chinois, qui montèrent en différens endroits sur le rempart; mais les Japonnais, qui n'étaient pas en assez grand nombre pour garder tous les postes, voyant les Chinois sur la muraille, prirent le parti de se ramasser et de combattre séparément leurs ennemis à mesure que ceux-ci entreraient dans la place. Cet expédient leur réussit, et avant la fin du jour ils chassèrent tous les Chinois de Péan, en tuèrent un fort grand nombre, et firent prisonnier leur général.

Le succès de cette journée, qui fut suivi de plusieurs autres rencontres où les Japonnais eurent toujours l'avantage, obligea Juquéqui, qui avait succédé au général chinois, de faire quelques propositions de paix. Le roi de Fingo ne refusa point de traiter, mais il se tint sur ses gardes, et bien lui en prit. Les Chinois ne savaient pas lorsqu'ils parlèrent de paix à quelle extrémité leurs ennemis étaient réduits : dès qu'ils en furent informés ils ne songèrent plus qu'à en profiter,

et pour le faire plus sûrement Juquéqui fit prier le roi de Fingo de lui envoyer un homme de confiance. Le roi lui envoya un de ses pages avec une escorte de vingt soldats : ils furent bien reçus; mais lorsqu'ils y pensaient le moins Juquéqui fit partir le page pour la Chine, arrêta les soldats et se mit en marche pour surprendre les Japonnais. Par bonheur pour ceux-ci leurs compagnons, qu'on ne gardait pas bien dans le camp des Chinois, trouvèrent le moyen de s'échapper, et coururent avertir le roi de Fingo de la perfidie des Chinois. La première chose à laquelle pensa ce général fut de voir si Péan pourrait soutenir un nouvel assaut : après une mûre délibération il jugea plus à propos d'aller au devant des Chinois; il les rencontra d'abord en assez petit nombre, et pendant deux jours il y eut de fréquentes escarmouches, où les Chinois furent toujours battus. Le troisième jour les Japonnais se trouvèrent si faibles qu'ils pouvaient à peine porter leurs armes : Juquéqui l'avait prévu; alors il fit paraître toutes ses troupes, suivies d'un grand attirail de munitions pour un siége. A cette vue les Japonnais ne songèrent qu'à la retraite, et ils la firent en bon ordre. Les Chinois les suivirent, et se présentèrent de tous côtés pour entrer dans Péan. Le roi de Fingo avait abandonné les remparts, et s'était retranché au centre de la ville : les Chinois l'y attaquèrent en vain tout un jour. Sur le soir Juquéqui fit sonner la retraite : mais les

Japonnais ne purent souffrir que l'ennemi se retirât en bataille; ils le prirent en queue, et le menèrent battant bien loin hors de la ville.

Après une si glorieuse journée le roi de Fingo, faisant réflexion qu'il n'avait presque pas un soldat qui ne fût blessé ou à demi mort de faim, et que pour peu que les Chinois s'opiniâtrassent à revenir l'attaquer il ne pourrait éviter une entière défaite, songea à quitter Péan et à se cantonner dans les forts qu'il avait fait construire sur sa route jusqu'à la mer du Japon. Par un contretemps qui faillit à tout perdre Joscimon, roi de Bungo, qui commandait dans les forts les plus proches de Péan, avait par terreur panique abandonné les deux premiers. Le roi de Fingo, qui comptait d'y trouver des rafraîchissemens, fut bien surpris de n'y voir ni troupes ni provisions, et la marche forcée qu'il fut obligé de faire pour joindre Joscimon mit son armée dans l'état qu'on peut imaginer.

Tant de malheurs n'étonnèrent point encore les Japonnais; ils demandèrent bientôt qu'on les remenât à Péan. Le roi de Fingo profita de cette ardeur, et les Chinois, qui n'avaient encore osé se renfermer dans cette place, furent bien étonnés d'en voir encore une fois leurs ennemis en possession. Quelques jours après Juquéqui, ayant reçu un nouveau renfort, résolut d'obliger les Japonnais à abandonner pour toujours Péan. Le roi de Fingo les prévint : il s'avança en bataille,

tomba brusquement sur eux, et leur tua beaucoup de monde. Le jour suivant le général chinois fit de nouvelles propositions de paix : quoiqu'à force de vaincre il n'eût presque plus de soldats le roi de Fingo refusa d'entendre les députés chinois, et leur dit d'aller trouver l'empereur. Ils y allèrent : Tayco-Sama les reçut favorablement; et d'abord on convint que les Japonnais quitteraient Péan, et se retireraient dans leurs forts, et que Juquéqui viendrait avec des ambassadeurs recevoir la paix telle qu'il plairait à sa majesté de la lui donner. Juquéqui partit sans différer, et s'étant rendu à Nangoya l'empereur lui déclara qu'il ne voulait de paix qu'aux conditions suivantes : premièrement, que l'empereur de la Chine lui donnerait sa fille en mariage; secondement, qu'au nom des Chinois et des Coréens il serait payé tous les ans une certaine somme d'argent en forme de tribut à la couronne du Japon; troisièmement, que des huit provinces qui composent la Corée cinq demeureraient aux Japonnais; quatrièmement, que l'on remettrait aux sujets de sa majesté qui trafiquaient à la Chine tous les droits d'entrée. Le roi de Tamba, Jean Naytondono, s'embarqua avec Juquéqui pour la cour de Pékin, et Tayco-Sama, comptant que l'empereur de la Chine ne ferait nulle difficulté de ratifier ce traité, ordonna à ses troupes de se retirer et de se fortifier dans les provinces qui leur devaient être cédées. Toronosuque et le roi de

Bungo furent rappelés : le premier fut envoyé en exil, le second fut dépouillé de ses états, et eut ordre de demeurer à la cour du roi de Naugato. Tant de malheurs tinrent lieu de quelque mérite à ce prince, et ses sujets, dont il n'avait jamais été aimé ni estimé, commencèrent à le plaindre, d'autant plus qu'on leur donna des gouverneurs qui parurent d'abord s'être fait une loi d'abolir le christianisme.

Cependant la haine de l'empereur contre les chrétiens ne paraissait pas encore bien envenimée; et la manière dont il en usa à la mort de Joachim Riusa, gouverneur de Sacay et père du roi de Fingo, montra qu'il les estimait; car le second fils de Riusa étant allé porter à ce prince la nouvelle de la mort de son père, Tayco-Sama, après lui avoir fait bien des amitiés, lui donna le gouvernement de Sacay, et ajouta : « Souvenez-vous que vous êtes chrétien, et son- « gez à vous acquitter des devoirs de votre charge « avec tout le soin et toute la fidélité que votre « loi exige de vous. » D'un autre côté le P. Rodriguez était toujours à la cour en assez grand crédit; le P. Organtin était retourné à Méaco avec le P. François Pérez et quelques autres religieux, et ils trouvaient moyen de rendre autant de services aux chrétiens de tous ces cantons qu'on avait pu faire avant l'édit de l'empereur.

FIN DU TOME PREMIER.

